


201
55 C
33





JEANNE D'ARC.



PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Cie

Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.



.....Puis-je, pour la couronne et la gloire des saints,
Echanger les lauriers tombés entre mes mains?

CHANT XXII, pag. 396.

JEANNE D'ARC

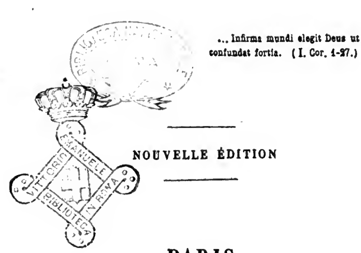
POËME

PAR

ALEXANDRE GUILLEMIN

ANCIEN AVOCAT AU CONSEIL D'ÉTAT ET A LA COUR DE CASSATION,
DOCTEUR EN DROIT.

... Infirma mundi elegit Deus ut
confundat fortia. (I. Cor. 1-27.)



NOUVELLE ÉDITION

PARIS

PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE SAINT-SULPICE, 22.

DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE TOURNON, 29.

1858



A

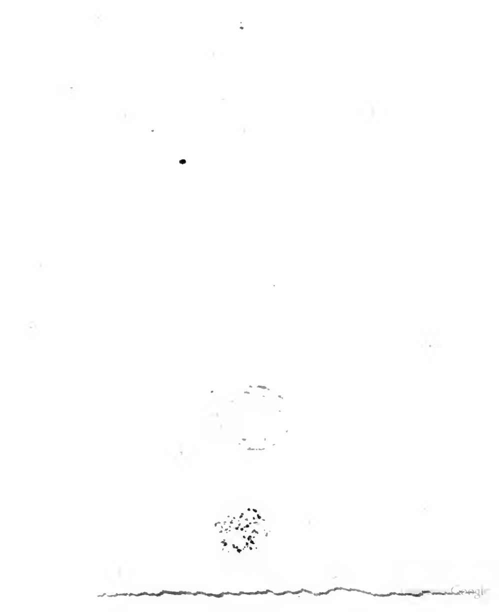
L'ARCHANGE MICAEL

PATRON DE LA FRANCE

ET

CONDUCTEUR DE JEANNE D'ARC







Gloire a Dieu ! voilà la pensée, le but, le commencement, la suite et la fin de cette œuvre.

Jeanne d'Arc ! on peut le dire : c'est le miracle du moyen âge. Ici, le merveilleux est dans l'histoire. Et pourtant l'Aristarque du dix-huitième siècle a écrit ces lignes : « Ni Dunois, ni Charles VII, ni même Jeanne d'Arc, malgré son courage et ses exploits, n'ont joué, ce me semble, un assez grand rôle pour remplir la majesté de l'épopée. »— Alors La Harpe étoit assez Français pour déplorer le cynisme de Voltaire, mais il n'étoit pas encore assez chrétien pour tomber à genoux devant le Dieu de la nouvelle Débora.

Le chantre de Jeanne d'Arc n'a pas à dire lui-même, autrement que par son labeur, tous les titres de cette bergère, de cette héroïne, de cette martyre, à l'admiration des peuples. Il lui suffit de répéter, à sa propre charge, ce qu'il disoit dans une première édition : « On doit affirmer qu'un sujet si merveilleux ne manque pas aux



poëtes, mais que les poëtes seuls peuvent manquer au sujet. »

Reconnoissant aussi lui-même que, dans le principe, il n'a pas abordé avec assez de hardiesse et dans toute son étendue, la donnée imposante des apparitions célestes, il a étudié à fond depuis, et dans leur source, dans les Livres Saints, les révélations angéliques : de là est sorti un autre ouvrage, *Les Anges de la Bible*, où se développent et s'expliquent les faits les plus mémorables de l'histoire sacrée.

Et comme Jeanne d'Arc nous a ainsi mené aux Anges, les Anges nous ont ramené à Jeanne d'Arc.

Elle a dit maintes fois aux examinateurs de Poitiers, comme aux juges de Rouen, qu'elle avoit été assistée, éclairée, instruite, par les Esprits célestes. Nous sommes donc admis, et devant l'orthodoxie et devant l'histoire, à rechercher les émanations de cette source divine. Puissions-nous les avoir heureusement trouvées, exactement recueillies et fidèlement rendues !

C'est surtout l'héroïsme chrétien qu'il faut chanter. Aussi avons-nous toujours eu sous les yeux ces paroles que Jeanne d'Arc déclare avoir entendues de la bouche des Saints et des Anges : « Ne te chaille pas (ne t'effraie pas) de ton martyre ; tu t'en viendras enfin au royaume de paradis. »

Au milieu de quelques inspirations nouvelles, nous avons été, si nous osons le dire, vivement



stimulé par la voix du grand pasteur d'Orléans, qui, en face même des saints autels, a en quelque sorte sommé la poésie catholique de travailler enfin à l'épopée de Jeanne d'Arc (1).

De toutes parts, d'autres encouragements sont venus de l'ardeur avec laquelle la littérature, l'histoire et la philosophie exaltent maintenant l'héroïne de la France.

Plus que jamais, de nos jours, en effet, et surtout depuis la publication des documents officiels du procès de condamnation et du procès de révision, Jeanne d'Arc a grandi aux yeux de sa patrie et aux yeux de tous les peuples, même aux yeux de l'Angleterre. Les malheurs aussi bien que la gloire du royaume Très-Chrétien ont, durant quatre siècles, de mieux en mieux fait comprendre tout ce dont il est redevable à sa libératrice.

Recueillons d'abord ces paroles d'une plume éloquente que la mort a brisée peu de temps après :

« Il n'y a rien à comparer, ni chez les anciens, ni chez les modernes, ni dans la fable, ni dans l'histoire, à la Pucelle d'Orléans. Donnez à la muse épique le choix de l'invention la plus touchante et la plus merveilleuse, interrogez les traditions les plus imposantes que les âges d'héroïsme et de vertu aient laissées dans la mémoire des hommes, vous ne trouverez rien qui approche de l'authentique vérité de ce phénomène du quinzième siècle.

« Tout va périr quand cette jeune fille paroît. C'est une paysanne de seize à dix-sept ans, d'une taille

(1) *Panégyrique de Jeanne d'Arc*, par Mgr Dupanloup. (1856).

noble et élevée, d'une physionomie douce, mais fière; d'un caractère remarquable par un mélange de candeur et de force, de modestie et d'autorité, qui ne se sont jamais trouvés au même dégré dans aucune créature; d'une conduite enfin qui fait l'admiration de toutes les personnes qui l'ont connue (1). »

Après avoir esquissé à grands traits le drame de Jeanne d'Arc, le même écrivain dit encore :

« On avouera qu'il ne manque rien dans ce récit de tout ce qui recommande une grande renommée à la postérité. Il a l'intérêt de la vertu, celui de la gloire, et celui du malheur qui, pour certaines âmes tendres, est le plus imposant de tous. Comment se fait-il donc que le nom de la Pucelle réveille si peu de souvenirs dans la foule des Français, ou qu'il n'y réveille que des souvenirs indignes d'elle? Le dirai-je! un poëte, l'honneur de la nation par son génie, l'opprobre de la nation par l'usage qu'il en a fait trop souvent, hésita, jeune encore, entre deux sujets d'épopée, *Jeanne d'Arc* et *Henri IV*. Il eut le malheur de choisir le second qui, placé dans un ordre d'inspirations moins merveilleuses, dans un siècle moins chevaleresque, moins poétique, moins religieux, dans un système de mœurs moins convenable à la muse épique, ne pouvoit fournir que la matière d'une histoire élégante et pompeuse. La haine du christianisme qui dévoroit son cœur le dirigea dans ce choix malentendu. Il craignit d'ajouter aux pompes de cette religion, en substituant les merveilles de la croyance aux abstractions glacées de la religion philosophique. Cette fois-là ses passions le trompèrent au préjudice de sa gloire et de son bonheur... — Et pourquoi les faux sages du dix-huitième siècle, pourquoi les habiles tartufes de la philosophie, qui avoient un si grand intérêt à pa-

(1) Charles Nodier, de l'Académie française. Préface du roman historique de JEANNE D'ARC, par M. A. Dumas.

roître patriotes pour tromper le peuple, auroient-ils avili à plaisir la plus pure des renommées, s'ils n'avoient craint de trouver Dieu dans le mot de cette merveilleuse énigme ? »

C'est entrer dans la même pensée que d'ajouter : Non ! *la plus pure des renommées* n'a pu jamais être avilie ! En vain le cynisme de l'impiété a voulu attacher sa souillure à ce sujet éminemment épique dont il redoutoit l'éclat : le génie fourvoyé a manqué son but, il n'a réussi, en dernier résultat, qu'à flétrir le nom du poëte impur avec l'ignoble poëme qu'une femme célèbre a justement qualifié *crime de lèse-nation.*

Aujourd'hui les ennemis de la religion toute catholique de Jeanne d'Arc sont eux-mêmes saisis d'admiration en face de sa vie et de sa mort.

Le scepticisme ne refuse donc pas son tribut d'honneur à ce qu'il appelle une héroïque exaltation.

Le rationalisme, par l'organe de l'historien de *la Civilisation en Europe* (1), nous déclare doctoralement que Jeanne d'Arc a été *inspirée*, non point par la lumière ou la grâce divine (l'aveu seroit trop lourd pour la foi protestante !) mais *par les sentiments, par les croyances, par les passions du peuple ;* et, en conséquence, il en fait une héroïne purement populaire.

Le philosophisme de toute nuance a fini par s'incliner devant la vierge guerrière.

Et le panthéisme déguisé contemple en elle

(1) M. Guizot, XIe Leçon.

le type de ce qu'il nomme *la force cachée dans les entrailles des peuples*, et (peu s'en faut qu'il ne le dise) dans les entrailles de la Gaule.

Ces libres penseurs ont un but qu'il faudra démasquer, et très-facilement, tout à l'heure.

Moins soucieux du dogme, le roman historique croit à sa manière aux révélations de la prophétesse, et il fait ses délices de l'épopée du moyen âge.

En regard de tous ces divers jugements, c'est un devoir, pour l'auteur qui veut rester fidèle à son héroïne, de dire bien hautement que, comme hors la vérité il n'y a point de vérité, de même hors la foi de Jeanne d'Arc, il n'y a point de foi à Jeanne d'Arc.

Si tout cœur honnête a horreur de l'immonde production de Voltaire, même sans la connoître autrement que par l'indignation et les regrets de ceux qui en ont souillé leur mémoire (1), tout

(1) Nous n'avons rien lu de cette turpitude ; et pourtant, en moins d'une minute, nous avons pu en juger. Un ancien magistrat de la capitale, qui recueille tout ce qui s'imprime touchant Jeanne d'Arc, c'est-à-dire déjà près de cinq cents ouvrages ou opuscules, a entr'ouvert et presque aussitôt refermé sous nos yeux les gravures d'un exemplaire illustré de l'œuvre de Voltaire. Faut-il le dire en l'honneur de la pudeur traditionnelle ? les hommes de la librairie nous révèlent que, sauf pareille exception, nulle part on ne retrouve cette édition doublement satanique dont le feu a dû faire justice dans toute famille chrétienne. L'influence impie du philosophe de Ferney n'a eu qu'un temps. Il a honteusement échoué dans ses attaques contre le Christianisme. M. Sainte-Beuve n'a donc pas bien mesuré des termes qui vont sans doute au delà de sa pensée (il faut le croire par honneur pour lui-même), quand il dit : « Virgile, en « recevant ses dieux tels que les lui donnoit la tradition, les a « soignés comme quelqu'un qui n'y croit pas et qui est venu

cœur catholique doit pareillement avoir horreur des écrits dans lesquels Jeanne d'Arc sert d'instrument à l'incrédulité contre les dogmes de l'Évangile.

Or, dans ces derniers tems, des hommes de science, des historiens érudits, des philosophes infatués du *moi humain* qu'ils osent appeler le *moi éternel*, se sont épris de la sainte prophétesse, et ils veulent faire tourner leur sympathie pour elle au profit de leur haine contre le catholicisme. Mais, en revanche, leur silence respecte le sale philosophe de Ferney.

Il suffira de quelques citations.

L'un des heureux lauréats des académies revendique, pour l'avénement de la fille d'Isabelle Romée, la *puissance qui évoque des dernières profondeurs sociales, quand toutes les sommités s'écroulent, ces forces vierges et ignorées d'elles-mêmes que la Providence tient en réserve dans les entrailles des peuples* (1), et il ne craint pas de comparer cette évocation à celle *qui fit sortir les régénérateurs de la terre d'entre les charpentiers de Bethléem et les pêcheurs de Génézareth.* Mais afin qu'on ne s'avise pas d'en tirer pour conclusion un peu de foi révélée, le profond rêveur arti-

« depuis Cicéron et César, *comme qui diroit depuis Voltaire.* * » — Cette comparaison est un contre-sens ; car les grands esprits de l'antiquité païenne s'attaquoient à l'erreur qui n'a qu'un temps, et Voltaire à la vérité qui demeure.

* *Études sur Virgile.* — Ier livre de *l'Énéide*, page 218.

(1) Henri Martin, *Histoire de France*, tom. VI, page 140.

cule ensuite très-crûment toute sa pensée sur Jeanne d'Arc ; la voici :

« Les deux grands courants du sentiment celtique et du sentiment chrétien, qui s'étoient unis pour enfanter la poésie chevaleresque, se mêlent de nouveau pour former cette âme prédestinée (1). »

Ainsi les courants les plus contraires s'amalgament au gré du panthéisme ; ils remplacent ici la grâce divine ; et pour passeport on leur donne un baptême *celtique* et même le baptême *chrétien*, avec cet aplomb de tolérance qui veut bien admettre aussi une providence quelconque.

Attendez : on a posé les prémisses dans une vue plus haute et plus longue. Il faut surhausser encore le piédestal de Jeanne d'Arc. On espère d'elle une bien autre victoire que contre la *perfide Albion.* Elle doit mettre à néant la tradition catholique, et du même coup l'autorité et l'infaillibilité de l'Église. A cette intention, l'historien fait d'elle un *nouveau Messie, le Messie de la France* (2). Et, pour donner à ce grand titre toute sa portée, l'auteur s'est écrié d'abord :

« ... Falloit-il encore une fois qu'une pure hostie rachetât l'ingratitude et l'incrédulité des hommes ? (3) »

Autant les vrais admirateurs de Jeanne d'Arc doivent désirer qu'elle soit préconisée, autant doivent-ils gémir, comme elle en gémiroit elle-même, de cet indigne abus de son nom et de sa

(1) Henri Martin, *Histoire de France*, tome VI, page 142.
(2) *Ibid.*, p 258.
(3) *Ibid.*, p. 226.

gloire ; car, dans un autre ordre de conception, c'est le pendant du poëme de Voltaire : d'un côté l'obcène parodie ; de l'autre, le travestissement anti-chrétien.

Suivons donc l'examen de la seconde œuvre ; la première est jugée, elle meurt dans sa fange.

L'œuvre historique, au contraire, qui bientôt n'inspirera plus que de la pitié, peut encore égarer aujourd'hui quelques intelligences sous les auspices du patronage académique. Elle appelle donc naturellement une pleine réfutation ; et cette tâche est facile, tant l'erreur est en contradiction avec elle-même ! d'ailleurs le nouvel historien prête tout d'abord le flanc ; il manque ouvertement à la vocation de l'histoire ; il est partial jusqu'à l'iniquité ; il applique à l'Église en général, à l'Église universelle, l'indignation encourue par deux ou trois membres du clergé français, dans le déplorable drame de Rouen.

De ce que Jeanne d'Arc a dit devant ses juges qu'elle ne pouvoit renier les Anges, les Saintes et les Saints dont elle recevoit l'assistance (ne pouvant pas non plus donner un démenti à ses oreilles et à ses yeux, bien qu'elle ait consenti ensuite à se soumettre, même en ce point, au Pape et au concile), il en conclut qu'elle s'est révoltée contre l'infaillibilité de l'Église.

Puis, dénaturant le rôle sublime de l'angélique accusée, et calomniant sa piété filiale envers cette *Sainte-Mère-Église*, comme s'exprime la vieille foi, il voudroit dans toutes les paroles qu'il prête à

l'innocente victime, trouver le glaive qui tue la tradition sacrée, la massue qui l'écrase, le fouet vengeur qui en disperse les lambeaux. Ecoutons ce qu'il impute aux théologiens, ou juges, ou assesseurs, ou conseils, au procès de Jeanne d'Arc :

« Tous ces sophistes scholastiques ont vu avec *rage* une femme relever au nom du ciel une cause qu'ils avoient cru perdue, qu'ils avoient condamnée comme telle, et ils ont soif de venger sur cette femme leur infaillibilité compromise, en établissant judiciairement que tout ce qui ne vient pas d'eux vient de l'enfer (1). »

Et plus loin :

« Le voilà dans toute sa solennité, ce débat dont le caractère a été trop longtemps voilé. Il s'agit de bien autre chose que des vengeances des chefs anglais ou des bassesses de leurs serviteurs français. Nous l'avons dit : c'est ici la lutte de la tradition organisée et absolue, de la règle extérieure, de l'infaillibilité constituée, contre la spontanéité individuelle, l'inspiration immédiate, la voix intérieure. Oui, certes! c'est un grand péril que l'individu assume une telle responsabilité; mais le genre humain est fait pour avancer à travers les écueils. Oui, sans doute, il y a mille faux prophètes pour un vrai : mais ce vrai renouvelle le monde qui périroit étouffé sous les pouvoirs infaillibles. L'infaillibilité n'est que la revélation de Dieu dans la conscience du genre humain. Elle n'est pas matériellement organisable. Les majorités d'un jour peuvent dire : non ; quand l'éternelle conscience dit : oui. La voix infaillible ne parle que dans l'âme humaine et dans l'histoire (2). »

(1) Henri Martin, *Hist. de France*, tome VI, page 236.
(2) *Ibid.* p. 273.

La réponse aux odieuses diatribes et aux emphatiques erreurs doit être calme et simple.

Observons d'abord que le langage de l'histoire n'est pas le langage de la colère. Or, l'auteur des paroles citées, en supposant *la rage* dans le cœur de tout le clergé appelé au procès de Jeanne d'Arc, montre ainsi la haine la plus aveugle. Il ferme volontairement les yeux sur les manœuvres de deux ou trois coupables dont émanoit le faux exposé sur lequel les membres de l'Université de Paris et d'autres théologiens étoient consultés. Il oublie volontairement aussi les généreuses voix qui, aux audiences même, se sont élevées du sein d'un grand nombre d'assesseurs ecclésiastiques en faveur de l'innocence.

Ce n'est point assez, pour ce contempteur de l'Évangile et de l'Église de Dieu, de confondre la masse du clergé contemporain de Jeanne d'Arc avec quelques indignes ministres, il poursuit encore son œuvre diffamatoire dans le présent et dans l'avenir.

Pourtant, il ne sauroit ignorer combien la mémoire de la sainte héroïne est en vénération dans toute la catholicité ; avec quel éclat le Pontife de Rome, Calixte III, a fait procéder à la révision de la cause, ou, pour parler plus exactement, à la constatation des témoignages qui avoient toujours honoré et vengé la victime ; avec quelle unanimité tous les auteurs chrétiens proclament sa gloire ; avec quel bonheur la Cathédrale d'Orléans entend chaque année son panégyrique ; avec

quelle persévérance est célébrée, depuis des siècles, la procession religieuse du 8 mai, dans la noble cité; et il lui seroit impossible, à lui-même, nous l'en défions! de trouver, à l'encontre de Jeanne d'Arc, un seul prêtre vraiment apostolique.

Et néanmoins il développe sa thèse haineuse, au moyen d'une distinction inadmissible dans l'Église dont l'unité est la base fondamentale; il dit :

« Là où la religion est encore un sentiment, un principe de vie, le prêtre est pour Jeanne. Mais là où elle n'est plus qu'une forme, qu'une règle extérieure, qu'une doctrine d'école, dans le haut clergé politique, dans la tourbe scholastique, le Messie de la France ne soulève qu'une effroyable jalousie; jalousie des dépositaires de l'autorité officielle, contre la libre inspirée qui vient directement de Dieu et non des prêtres; jalousie des docteurs, des hommes de la glose et du syllogisme, contre l'ignorante sublime qui lit, comme elle le dit, dans un livre où il y a plus que dans les livres des hommes; âpre et sourde colère de cette Église desséchée et sophistique contre l'esprit qui vient troubler ses morts dans leurs sépulcres blanchis! enfin, il faut bien le dire : frayeur sincère de l'étroite orthodoxie des esclaves de la lettre devant cette intervention irrégulière de la Providence qui s'opère en dehors de toute forme établie (1). »

Celui qui se fait ainsi le champion de Jeanne d'Arc ne croit pas lui-même à la vraie Jeanne d'Arc : car le Dieu dont il parle n'est pas le Dieu de Jeanne d'Arc; la providence dont il parle n'est pas la Providence de Jeanne d'Arc; l'église dont

(1) Henri Martin, *Histoire de France*, tome VI, p. 195.

il parle n'est pas l'Église de Jeanne d'Arc ; et la religion dont il parle n'est pas la religion de Jeanne d'Arc.

Pour lui, toute la foi, tout le génie, toute la force de la prophétesse, vient du chêne ou du culte des Druides ; et, dans son égarement, il ose couronner sa polémique par cette conclusion :

« ... *La grande âme de la Gaule, éclose dans le sanctuaire du chêne, éclate* également dans le libre arbitre de Lerins et du Paraclet, *dans la souveraine indépendance de l'inspiration de Jeanne,* et dans le moi de Descartes (1). »

En 1857, le Secrétaire perpétuel de l'Académie, a protesté contre cette opinion bizarre, en ces termes :

« Ici tout manque au paradoxe : le témoignage des faits, la logique des conséquences. Le druidisme, bien mal connu, malgré quelques lignes de César et quelques vers de Lucain, n'a pas servi de modèle à la constitution de notre Église ; il ne portoit pas *dans son sein l'idée de la France ;* il ne s'est pas retrouvé jusque dans l'héroïsme de notre moyen âge. Pourquoi cette préoccupation ? dirons-nous à l'historien. D'où vous vient cette lumière que vous n'aviez pas d'abord aperçue ? Ce ne sont pas les druides, immolateurs sauvages de victimes humaines, ce sont les martyrs chrétiens, victimes volontaires des tyrannies de l'Empire, qui de Jérusalem jusqu'à Rome, d'Alexandrie, de Smyrne, de Corinthe jusqu'à Lyon et à Lutèce, ont relevé l'esprit humain en lui attestant, par leur sérénité dans les supplices, sa céleste origine et son immortelle nature. Ce n'est pas une tradition druidique, infiltrée à travers les âges, qui, d'un obscur hameau de France, suscita Jeanne d'Arc comme une autre

(1) Henri Martin, *Histoire de France*, p. 301 et 302.

Velléda : ce fut l'esprit chrétien dans une âme simple et sublime ; ce fut la passion du dévouement, l'ardeur de mourir pour son pays et pour ses frères, sans verser soi-même le sang d'un ennemi, et en marchant au combat comme une victime sainte réservée au sacrifice après le triomphe. Mais je m'arrête. Il est facile de blâmer dans un grand travail, » etc.

Ainsi, le *druidisme* du nouvel historien n'a pas échappé au *blâme* dans le Rapport de M. Villemain. Mais les traits qui devoient pareillement faire justice du panthéisme et de la calomnie antichrétienne ne sont pas sortis de la plume du célèbre rapporteur. Est-ce que le tempérament de la docte assemblée n'auroit pu les souffrir ?.. Pourtant la foi de la France les réclamoit plus vivement encore, après ces belles paroles. Heureusement, l'Église est immortelle, tandis que la sagesse humaine meurt comme ses prophètes.

Nous ne sommes pas au bout des aberrations.

L'historien panthéiste ne croit pas non plus au témoignage de Jeanne d'Arc. Ce qu'elle dit le plus clairement, le plus simplement, le plus naïvement, c'est qu'elle a vu les Anges, les Saints et les Saintes de Dieu ; qu'elle les a vus *de ses yeux corporels* (1), de ses propres yeux, sous des formes éclatantes, comme elle les a entendus de ses propres oreilles, dans un langage sonore et mélodieux. Erreur ! Son nouveau panégyriste ne le veut pas ainsi. Il a juré avec tout le philosophisme de ne croire à aucune révélation extérieure (tant est violente leur antipathie contre la

(1) Interrogatoire du 27 février 1430.

révélation chrétienne !), mais il suppose que Jeanne d'Arc étoit *somnambule* et que, de tant de merveilles qu'elle raconte, elle n'a rien connu, sinon dans ses heures d'extase.

« Quel parti, se demande-t-il, quel parti doivent prendre dans ce débat l'histoire et la philosophie ?

« L'histoire ne sauroit prétendre à déterminer avec précision la portée des phénomènes ni des facultés extatiques et somnambuliques; mais elle constate qu'ils sont de tous les temps et de tous les lieux, et que les hommes y ont toujours cru... etc.

« Il est plus téméraire de conclure au nom de la philosophie.

« Le philosophe pourroit soutenir, à ce qu'il nous semble, que l'illusion de l'inspiré consiste à prendre pour une révélation apportée par des êtres extérieurs, Anges, Saints, ou génies, les révélations intérieures de cette personnalité infinie qui est en nous et qui parfois, chez les meilleurs et chez les plus grands, se manifeste par éclairs des forces latentes dépassant presque sans mesure les facultés de notre condition actuelle (1). »

Ce sont, dit encore l'historien-*druidique*.

« Ce sont les révélations du *férouer* mazdéen, du bon démon (celui de Socrate), de l'Ange gardien, de cet autre *moi* qui n'est que le *moi éternel*, en pleine possession de lui-même, planant sur le *moi* enveloppé des ombres de cette vie. »

A ce compte du hardi penseur (docile pourtant au mot d'ordre de la philosophie anti-chrétienne), il n'y a point de communication visible entre les Esprits célestes et les hommes. En d'autres termes, c'est la dénégation des apparitions angéliques et des Saintes Écritures où elles sont divi-

(1) Henri Martin, *Hist. de France*, tom. VI, p. 582.

nement attestées. N'est-ce point là aussi un écho de la révolte déclarée dans le *non serviam*? (1) il n'y a qu'une seule différence : car, ce n'est plus ici l'Ange rebelle qui repousse l'Homme-Dieu, mais c'est l'homme qui ne veut point d'Ange, point de créature au-dessus de lui. Aussi se donne-t-il à lui-même une *personnalité infinie*, c'est-à-dire une personnalité exclusive de tout être supérieur ; et cela, parce qu'il prétend trouver en soi tous les êtres possibles, et Dieu même, non plus par la seule idée, ou conscience, ou sens de l'infini, mais par une possession propre et personnelle des pensées, des types et archétypes de toute chose : en telle sorte que la force créatrice, tout indépendante qu'elle doive être comme attribut divin, appartiendroit néanmoins à la créature, au moyen de cette *personnalité infinie* : définition nouvelle de l'âme humaine, nouveau panthéisme, nouvelle transformation de l'orgueil.

Dans l'apologie embarrassée de cette malheureuse thèse, l'auteur continue ainsi :

« Nier l'action d'êtres extérieurs sur l'inspiré, ne voir dans leurs manifestations prétendues que la forme donnée aux intuitions de l'extatique par les croyances de son temps et de son pays, chercher la solution du problème dans les profondeurs de la personne humaine ; ce n'est en aucune manière révoquer en doute l'intervention divine dans ces grands phénomènes et dans ces grandes existences. L'auteur et le soutien de toute vie, pour essentiellement indépendant qu'il soit de chaque créature et de la création

(1) *Jérém.* II.-20.

tout entière, pour distincte que soit de notre être contingent sa personnalité absolue, n'est point un être extérieur, c'est-à-dire étranger à nous, et ce n'est pas du dehors qu'il nous parle : quand l'âme plonge en elle-même, elle l'y trouve ; et, dans toute inspiration salutaire, notre liberté s'associe à sa providence (1). »

Ou les propositions ainsi formulées sont inintelligibles même pour celui qui les énonce, ou bien elles veulent dire : La personnalité absolue de Dieu n'étant point extérieure, étrangère à l'âme humaine, cette âme, toute créée qu'elle est, participe et coopère à la création ; et quand elle plonge en soi elle y trouve Dieu, ainsi qu'elle est elle-même éclose en lui ; ou plutôt, elle le crée en quelque sorte à son tour et comme réciproquement, dans les profondeurs de sa personnalité.

Ainsi, le panthéisme, ce protée universel, se joue dans l'infini comme il se joue de l'infini, sans même se mettre en peine de la contradiction des termes entre l'être contingent et cette personnalité incommensurable qu'il veut lui donner.

Un professeur de la même école applique nettement aussi cette doctrine à Jeanne d'Arc.

« Elle fut, dit-il, une légende vivante... Mais la force de vie exaltée et concentrée n'en devint pas moins *créatrice.* La jeune fille, à son insu, *créoit*, pour ainsi parler, *et réalisoit ses propres idées,* elle en faisoit des êtres, elle leur communiquoit du trésor de sa vie virginale une splendide et toute-puissante existence, à faire pâlir les misérables réalités de ce

(1) Henri Martin, *Hist. de France*, tom. VI, pag. 143 et 144.

monde. Si *poésie* veut dire *création*, c'est là sans doute la *poésie suprême* (1). »

Ce nouvel apôtre de Jeanne d'Arc, après l'avoir jadis tout autrement jugée dans son cours au collége de France, pousse aujourd'hui l'enthousiasme pour elle jusqu'à l'exagération voisine du blasphême. Après avoir considéré que pour réduire les volontés *indomptables* des preux de l'époque, *il falloit Dieu même*, il ajoute aussitôt :

« Le Dieu de cet âge étoit la Vierge bien plus que le Christ. Il falloit la vierge descendue sur terre, une vierge populaire, jeune, belle, douce et hardie. »

N'est-il pas clair, dans cette vaine adoration, que le naturalisme reste toujours l'inséparable auxiliaire du panthéisme ?

Quoi qu'il en soit, l'ancien professeur public (au Très-Chrétien royaume !) fixe de même que son émule, le point capital selon eux du procès de Jeanne d'Arc, comme il suit :

« La voix secrète, égalée ou préférée aux enseignements de l'Église, aux prescriptions de l'autorité, l'inspiration, mais libre, la révélation, mais personnelle, la soumission à Dieu, quel Dieu ? le Dieu intérieur (2). »

C'est-à-dire le *moi* ! c'est-à-dire le panthéisme.

Il continue en ces termes :

« La question du procès se trouva ainsi posée dans sa simplicité, dans sa grandeur. Le vrai débat s'ouvrit : d'une part l'inspiration attestant l'Église invisible... invisible pour les yeux vulgaires. Mais la pieuse fille la voyoit clairement; elle la contemploit

(1) JEANNE D'ARC, par J. Michelet, p. 10.
(2) *Ibid.*, p. 99.

sans cesse et l'entendoit en elle-même ; elle portoit en son cœur ces Saintes, ces Anges... Là étoit l'Église pour elle ; là Dieu rayonnoit. Partout ailleurs, comme il étoit obscur ! — Tel étant le débat, il n'y avoit pas de remède, l'accusée devoit se perdre ; elle ne pouvoit, sans mentir, désavouer, nier, ce qu'elle voyoit et entendoit si distinctement. — D'autre part (pouvoit-on dire), l'autorité restoit-elle une autorité, si elle abdiquoit, si elle ne punissoit ? (1) » etc.

Un pareil argument se comprend d'autant moins de la part de ce dernier historien, qu'il a toujours la bonne foi, lui, de reconnoître que les douze articles de l'accusation étoient entachés de fraude, et il s'en explique ainsi :

« Ces propositions, extraites des réponses de la Pucelle et rédigées sous forme générale, avoient une fausse apparence d'impartialité. Dans la réalité, elles n'étoient qu'*un travestissement de ses réponses, et ne pouvoient manquer d'être qualifiées par les docteurs consultés, selon l'intention hostile de l'inique rédacteur* (2). »

Evidemment donc la responsabilité du faux rapport tombe sur deux ou trois hommes coupables de cette machination. Mais alors que devient l'échafaudage dressé contre les corps ecclésiastiques, contre le clergé en masse, et surtout contre l'Église elle-même ?

On le voit : ces deux panégyristes de Jeanne d'Arc non-seulement ne s'entendent plus dans leur attaque contre l'autorité catholique, mais ils eussent été tous deux, dans la question même du fait des révélations, des jurés bien autrement dangereux pour la sainte martyre que la plupart des

(1) Jeanne d'Arc, par J. Michelet. p. 100 et 101.
(2) *Ibid.*, p. 103.

théologiens, car ils n'auroient pas manqué de déclarer, suivant leur docte conviction : Non ! ses yeux n'ont rien vu ni pu voir ; non ! ses oreilles n'ont rien entendu ni pu entendre ; non ! ses mains n'ont rien touché ni pu toucher de ces prétendues apparitions. Elle a eu des extases, des visions somnambuliques, des représentations tout idéales ; elle a eu en elle-même des conceptions, des créations divines : voilà tout ! Mais elle en impose, quant aux splendeurs visibles, quant aux figures extérieures, quant aux paroles ouïes et répondues et quant aux genoux embrassés. Sur tous ces points elle a menti à la France, à l'Église et à la justice.

Seulement, dans leur incontestable mansuétude, les deux jurés auroient sans doute voulu voir Jeanne d'Arc simplement condamnée à subir leur enseignement, au risque de n'y jamais rien comprendre elle-même. Aussi ont-ils eu besoin de dire qu'elle créoit *à son insu !*

Tout est contradictoire dans leur invention, soit au point de vue philosophique, soit au point de vue des faits.

Philosophiquement, on ne sauroit concilier dans l'homme *l'être contingent* avec la *personnalité infinie.*

Et, quant aux faits, toujours et partout Jeanne d'Arc affirme les nombreuses manifestations qui ont frappé ses sens. Nulle part elle ne les donne comme l'œuvre de sa pensée, mais bien positivement comme des réalités extérieures.

Le problème, s'il y en avoit un, seroit donc tout simplement de savoir, entre deux versions différentes, d'une part celle de Jeanne elle-même, et de l'autre celle de ses prétendus interprètes, quelle est la version préférable.

Nul doute n'est possible !

Les assertions de l'héroïne condamnent les conjectures des soi-disant historiens, car on ne trouve plus la sainte histoire, mais le roman *panthéistique*, dans leurs élucubrations.

Une autre contradiction se manifeste à la fin de l'un de ces deux romans où l'auteur soulève cette question :

« Jeanne d'Arc, au moment de son martyre, est-elle restée fidèle à sa croyance ? »

Et il ose répondre négativement, en lui donnant pour excuse les angoisses de cette tragédie ! Il s'interroge ainsi lui-même :

« Seroit-ce dans ce moment d'attendrissement universel, de larmes, de contagieuse foiblesse, que l'infortunée, amollie et *redevenue simple femme,* auroit avoué qu'elle avoit eu tort, qu'on l'avoit trompée, apparemment en lui promettant délivrance ? Nous n'en pouvons trop croire là-dessus le témoignage intéressé des Anglais. Toutefois, il faudroit bien peu connoître la nature humaine pour douter qu'ainsi trompée dans son espoir, elle n'ait vacillé dans sa foi... A-t-elle dit le mot ? C'est chose incertaine ; j'affirme qu'elle l'a pensé (1). »

Cette calomnie sans excuse, car elle est toute gratuite contre Jeanne d'Arc, n'a pas d'autre but

(1) Jeanne d'Arc, par J. Michelet, p. 142.

que de mettre en doute l'héroïsme des martyrs, en lui contestant à elle-même le mérite de son admirable prière au pied du bûcher et de sa touchante résignation jusqu'au milieu des flammes.

Ah ! que l'incrédulité est à plaindre ! mais elle est aussi bien mal avisée. Dès qu'elle suppose un seul doute, une seule hésitation à Jeanne d'Arc, elle brise aussitôt l'invention des deux historiens. Si l'héroïne a *vacillé dans sa foi*, c'en est fait de cette *âme prédestinée*, de cette *personnalité infinie*, de cette vertu *créatrice*, de cette vierge déifiée, de ce *moi éternel*, de ce *Dieu intérieur*, enfin de ce *nouveau Messie*, qui venoit renverser l'infaillibilité de l'Église. Son apôtre ne voit plus ici lui-même qu'une *simple femme*, bien au-dessous de la femme chrétienne, car la femme chrétienne garde sa foi jusqu'au martyre.

Ainsi l'erreur ne sauroit faire un seul pas sans se démentir et sans tomber en ruines.

Autre conséquence de la même contradiction :

Si Jeanne a été *trompée*, est-ce par des êtres extérieurs et étrangers à elle-même ? Non ! les doctes penseurs n'en veulent pas, ne les admettent pas. C'est donc par les êtres éclos dans les profondeurs de l'âme créatrice ? C'est donc par le dieu intérieur ? Mais alors quel fonds peut-on faire sur une donnée aussi *trompeuse* ?

C'en est trop ! Laissons-là toutes ces utopies d'un panthéisme aux abois et qui ne s'est jamais compris lui-même. Il a horreur de la foi révélée

et de l'infaillibilité divinement établie. Mais il cherche un prophète, un seul vrai prophète, pour *renouveler le monde qui périroit étouffé sous les pouvoirs infaillibles;* et quand il croit l'avoir trouvé, ou plutôt façonné à sa guise, il oublie cette mission inventée,

« Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit. »

Et l'unique Messie, le vrai Dieu, le Dieu de Jeanne d'Arc, Celui qui d'un seul coup, et comme il convient au Tout-Puissant, a fixé dans le saint Évangile tout progrès, toute perfection de l'homme, en l'élevant jusqu'à Lui, en le divinisant en quelque sorte, ils veulent l'assimiler, et tout au plus, aux divers messies qu'ils ont rêvés; ils contestent l'infaillibilité de son Vicaire et de son Église ! et, cette infaillibilité, ils en gratifient l'*âme humaine* et l'*histoire*, sans doute pour se croire infaillibles eux-mêmes à un double titre, et comme hommes, et comme historiens.

Pauvre humanité ! pauvre histoire ! daigne la divine lumière éclairer toutes leurs ténèbres !

Revenons donc à notre Jeanne d'Arc, à celle qui disoit dans son humble candeur :

« Si j'ai la grâce en moi qu'elle daigne y tenir !
Et si je ne l'ai pas, qu'elle daigne y venir ! »

Revenons à cette Jeanne d'Arc dont la doctrine catholique a formé toutes les vertus, dont l'humilité a maintenu la foi, dont la foi a fait l'héroïsme dans la guerre, dans la captivité et jusqu'au martyre.

C'est la seule Jeanne d'Arc qu'il soit possible de célébrer dans toute la vérité des harmonies chrétiennes.

La pureté de sa vie exclut jusqu'à l'ombre du moindre nuage. Oh ! que Schiller, malgré sa verve brillante, est mal inspiré quand il place ces paroles dans la bouche de l'héroïne pour Agnès Sorel, en faisant allusion aux amours de Charles VII : « Oui, tu es heureuse ; je crois à ta félicité ; tu aimes celui que tout aime autour de toi... » — Ce n'est pas tout : Schiller met ensuite Jeanne d'Arc dans les bras d'Agnès. Quelle profanation ! ce n'étoit pas la peine de mentir à l'histoire pour arriver à une scène aussi révoltante. Agnès n'a eu sur Charles VII l'empire de la séduction qu'après la captivité de Jeanne d'Arc.

Tout est vrai dans la piété de la Pucelle d'Orléans, dont il a été impossible à Voltaire de flétrir le nom. La prière, le jeûne, l'usage fréquent des sacrements, oui, tout en elle a prouvé sa sainte innocence. A la tête de l'armée, elle exhortoit les preux aux œuvres de religion et de pénitence. A sa voix, ils courboient leurs fronts au tribunal sacré ; et l'on y vit La Hire lui-même qui, un jour de bataille, avec plus de dévote familiarité que de foi respectueuse, s'étoit écrié à mains jointes : « Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire autant que tu voudrois que La Hire fit pour toi s'il étoit Dieu et que tu fusses La Hire ! »

On a eu tort de reprocher à Jeanne d'Arc d'avoir dépassé le but et le terme de sa mission. Sa vocation divine étoit le martyre; ses voix l'avoient avertie qu'elle en prenoit le chemin, et elle y avoit consenti. Aussi ses mystérieuses révélations sont-elles constamment revenues et dans tout leur éclat jusqu'à la fin.

Nous n'avons pas craint de représenter sous les traits que lui donne l'inflexible histoire, Pierre Cauchon de Sommièvre, évêque de Beauvais. L'Église n'est pas solidaire de ses membres indignes, ni même des scandales du sanctuaire. Elle sera d'ailleurs consolée, nous l'espérons, par bien des souvenirs glorieux pour elle, dans tout le cours de ce long drame dont le fond historique est toujours respecté.

La plus exacte orthodoxie a été partout la règle des inspirations, là même où les fictions sont permises ; et si quelque inadvertance nous étoit échappée, nous nous soumettons, à l'avance et en tous points, à l'autorité de l'Église Catholique-Apostolique-Romaine ; car notre foi est la même que celle de Jeanne d'Arc.

Puisse donc cette œuvre donner quelque édification aux fidèles, de bonnes inspirations à tous autres, et de pieux secours devant Dieu à l'auteur déjà bien près de sa dernière fin !

Saint-Cyr-sur-Loire, le 9 février 1858.

ALEXANDRE GUILLEMIN.

Rien n'est changé au plan général de l'ancien poëme ; les développemens qu'il a reçus y réclamoient naturellement leur place.

La première édition avoit douze chants ; celle-ci en a vingt-quatre, mais ils sont moins longs, et l'ensemble ne s'est guère accru que d'un tiers.

Des notes placées à la fin du volume donnent quelques explications que ne comporte point la poésie. Elles suivent l'ordre du texte, en rappelant les passages auxquels on doit les rattacher. Ainsi, elles n'entravent pas la lecture et cependant elles peuvent, suivant la convenance des lecteurs, satisfaire à leurs questions, à mesure qu'elles se présentent.

L'auteur regrette d'avoir été en quelque sorte forcé à une discussion philosophique et religieuse, dans l'introduction, au lieu de se borner à quelques aperçus historiques et littéraires. Mais il a fallu se résigner à *l'actualité.*

Paris, le 12 mars 1858.

JEANNE D'ARC.

CHANT PREMIER.

Dès le début on voit la lutte des bons et des mauvais Anges, qui continuera jusqu'à la fin du long drame.—Prière du roi. — Prière de Jeanne.— Les Esprits célestes apparoissent depuis longtems à la jeune Bergère et lui révèlent les desseins de Dieu. — Tableau de la France; désolation du peuple coupable. — Sa vieille foi lui rend l'espérance. — Jeanne pleure sur les ruines de l'église de Domremy incendiée dans la guerre.— Les voix du ciel développent les grands enseignemens qui doivent préparer sa mission.

Gloire à Dieu ! c'est par lui qu'une simple bergère
A chassé de la France une race étrangère,
Et portant devers Rheims l'étendart de la foi,
A sauvé sa patrie et couronné son roi.

Dernière forteresse et dernière espérance,
Orléans d'un long siége épuisoit la souffrance.

Au loin, de sa détresse on entendoit les cris;
Et déjà de ses murs les funèbres débris,
S'ils n'eussent respiré sous des gardiens célestes,
Auroient du nom français enseveli les restes.

L'Anglais, dans sa victoire, audacieux félon,
Sur Paris enchaîné plantoit son pavillon.
Heureux de nos malheurs, joyeux de nos désastres,
Il attachoit les lis au front de ses Lancastres,
Et l'héritier du crime, un enfant au berceau,
A l'orgueil d'un tuteur en laissoit le fardeau;
Tandis que le vrai roi, plongé dans les alarmes,
A peine osoit savoir s'il lui restoit des armes,
Lui, plus tard, quel surnom! lui, le Victorieux!

Comment s'est accompli ce miracle des cieux?

Ah! pour nous révéler la gloire d'un mystère,
Je n'interroge point les conseils de la terre.

Vous, augustes témoins des grands jours d'Israël,
Parlez, parlez-moi seuls, Anges de l'Éternel.
Au nom de Jeanne d'Arc, du fond de ma poitrine,
Je sens jaillir les flots d'une source divine,
Et tous les cœurs pieux dont je suis entendu
Par un rapide écho m'ont déjà répondu.
Venez donc, et du haut de la céleste voûte,
Jetez de vos splendeurs les rayons sur ma route;
D'un souffle portez-moi dans l'immense univers,
Enseignez-moi le ciel, la terre, les enfers;
Que le drame des morts à mes regards déploie
Et le deuil éternel et l'éternelle joie.

Que par vous découvrant tout ce qu'on ne voit pas
Dans l'œuvre du Seigneur au soleil d'ici-bas,
Je puisse de sa grâce et de sa providence
A l'oreille des cœurs verser la confidence.
Mais, de peur qu'un vain son ne berce mes discours,
Que vos concerts sacrés en dirigent le cours;
Que la gloire de Dieu, seule dans nos louanges,
Exalte les accords inspirés par les Anges.

Ce n'étoit pas en vain qu'une imposante voix
D'un nom cher à l'Église avoit doté nos rois.
Unanime longtems, le doux pays de France
Environna la croix d'amour et d'espérance.
Mille ans d'un culte saint et fécond en vertus
Enfantoient chaque jour d'innombrables élus.
Satan s'en irritoit en comptant ses victimes.

Si le ciel a des cieux, l'abîme a des abîmes.

Insatiable vie! insatiable mort!

Grand Dieu, soyez vainqueur! vous êtes le Dieu fort.

Dans l'ardeur de mes chants, les combats invisibles
Bientôt se traduiront avec leurs chocs terribles.
La guerre par le fer, la guerre par le feu,
Auprès de leurs périls ne paroît plus qu'un jeu.
La véritable guerre ouvre le fond des âmes;
C'est là que les démons jettent leurs sombres flammes,
Leurs traits empoisonnés, leurs morsures, leur fiel,
Et des gouffres impurs l'air pestilentiel.
C'est là que du Très-Haut les messagers rapides
Couvrent la piété sous leurs saintes égides :

Ils suivent pas à pas le mouvement des cœurs,
Ils versent des parfums sur toutes les douleurs,
Dans les eaux de la grâce ils lavent les souillures,
Réveillent la langueur, guérissent les blessures,
Et, gardiens à la fois et de l'âme et du corps,
Chassent loin des vivans l'atmosphère des morts.

Valois mêloit ses pleurs aux pleurs de la patrie,
Et sous un nouveau deuil sa prière flétrie
Sembloit digne pourtant des angoisses d'un roi
Qui veut, ne régnant plus, du moins régner sur soi.
Il disoit : « O mon Dieu qui savez ma foiblesse,
Daigne votre pitié visiter ma détresse!
Et pour grâce première, ah ! puissé-je savoir
Si j'ai le sang des rois, si j'en ai le devoir !
Mais que dans le fourreau se brise mon épée
Plutôt que de chercher une gloire usurpée,
Et moi, plutôt descendre obscur dans l'avenir,
Que de ravir un sceptre à qui doit le tenir !
Je n'ose sur la France implorer un miracle...
Ah ! si l'espoir suffit pour tenir lieu d'oracle,
Son inspiration ne peut-elle à mes yeux
Dérouler de mon sort le fil mystérieux?
Ou faut-il, pour juger le doute qui m'accable,
Faut-il attendre un jour encor plus lamentable? »

Ainsi montoit au ciel le soupir du malheur.
Il ne fut point trouvé pur devant le Seigneur;
Mais comme un bruit de foudre et que l'éclair annonce,
Il retombe soudain avec cette réponse :
« Non, le cœur n'est pas droit s'il hésite toujours;
Et celui qui s'abaisse à d'impures amours,

Tant qu'il n'abjure point ses profanes idoles,
Ne sauroit de la grâce emprunter les paroles.
Le tien dans sa langueur, sous des feux mal éteints,
Ne fait pour en sortir que des vœux incertains,
Et ta voix sans vertu ne peut être écoutée. »

Alors une prière au sein de Dieu portée,
Comme l'encens d'Abel, comme les pleurs de Job,
Venoit de parcourir l'échelle de Jacob.
Des Anges et des Saints la foule réunie
La redisoit en chœurs dans des flots d'harmonie;
D'un courage naïf c'étoient les cris touchans,
C'étoient les vœux bénis d'une fille des champs.

« Je ne suis rien, hélas ! qu'une pauvre mortelle.
C'est donc vous, Seigneur Dieu ! c'est vous seul, disoit-elle,
Qui jetez dans mon âme un merveilleux espoir.
Moi, sauver ma patrie ! et comment le pouvoir ?...
Mais la France est à vous et sa cause est la vôtre.
Le bras du Tout-Puissant n'a besoin de nul autre,
Et cependant il semble encor plus glorieux
Quand un foible instrument a fait l'œuvre des cieux.
Vous mettrez dans mes mains l'oriflamme et la lance;
A vous, Seigneur, la gloire ! à moi l'obéissance. »

Celle qui prioit Dieu d'un si fervent amour
Quinze fois du printems avoit vu le retour.
Candeur, grâce, beauté, Jeanne étoit un mélange
Des charmes de l'enfant et des splendeurs de l'Ange.
Nouvelle Geneviève, en gardant son troupeau,
Elle invoquoit le ciel dans la paix du hameau.
Elle étoit tant pieuse ! on l'appeloit la Sainte.

D'une humble majesté son front portoit l'empreinte,
Et son âme de vierge, écrite dans ses traits,
Sembloit d'une auréole entourer ses attraits.
Oui, même sur la terre elle étoit bienheureuse.

Un jour, non loin des bords arrosés par la Meuse,
A l'angle verdoyant des bois de Domremy,
Jeanne se trouvoit seule, et près d'elle endormi
Son troupeau reposoit; elle étoit en prière.
A ses yeux, tout à coup, une vive lumière
Apparoît: il en sort aussitôt plusieurs voix
Qui d'abord, par son nom, l'appelant maintes fois,
Disoient avec douceur en se rapprochant d'elle :
« Jeanne! aimez toujours Dieu! Jeanne, soyez fidèle! »
Et Jeanne étoit tremblante. Elle tombe à genoux.
Une voix ajoutoit : « Vous viendrez avec nous;
Vous chasserez l'Anglais par la force divine.
Dans ce visible oracle écoutez Catherine,
Ecoutez Marguerite, écoutez Micaël.
Vous avez près de vous trois messagers du ciel,
Deux compagnes surtout, saintes par le martyre,
Et plus tard vous saurez tout ce que je veux dire!
Moi, l'Archange des cieux, je suis votre gardien,
Je combattrai pour vous, Jeanne, ne craignez rien;
Sur tous vos ennemis vous aurez la victoire,
Et Dieu vous recevra dans un foyer de gloire. »

Jeanne est encore aux pieds des trois ambassadeurs,
Son cœur bat aux élans des célestes ardeurs;
Puis, de son doux effroi doucement revenue,
Et sur les immortels osant jeter la vue,
Enfin elle répond : « Je ne forme qu'un vœu,

Entière obéissance à la voix de mon Dieu !
Dites-moi de mourir ou dites-moi de vivre,
Tous les ordres d'en haut je suis prête à les suivre. »

Et l'Ange, vers le ciel reprenant son essor,
Y porta ce parfum dans un nuage d'or.

Trois ans déjà passés, la vision première,
Mille fois du hameau visitant la chaumière,
Accompagna la vierge aux champs silencieux
Et lui dit chaque jour quelque chose des cieux.

Voici ce que le peuple annonçoit à l'avance :
« Une femme perdra le royaume de France ;
Une fille des champs viendra le rétablir. »
La moitié de l'oracle est près de s'accomplir.
Isabeau, reine impie, épouse parjurée,
Incestueuse sœur, mère dénaturée,
Isabeau, poursuivant le cours de ses forfaits,
Trahit son propre sang au profit de l'Anglais,
Et livre, comme un gage, à la ligue étrangère,
Un roi qui ne sait plus s'il est époux et père.
Dans les mains de Lancastre elle jette à la fois
Et les droits de la France et le sceptre des rois,
Et pour ne rien sauver, même de sa famille,
A l'hymen du vainqueur elle immole sa fille !
Puis, la démence assise au timon de l'État
Souscrit, sans le comprendre, à ce honteux contrat.
Testament de malheur, en la cité de Troyes,
A l'usurpation il aplanit les voies,
Et, par l'aveugle main du monarque insensé,
L'héritier de son trône en est ainsi chassé !

Et la royale sœur, Catherine de France,
Subissoit, désolée, au sortir de l'enfance,
Un père délirant, une mère sans cœur,
Un époux ennemi, plus encor que vainqueur ;
Et de tant de fléaux victime couronnée,
A deux trônes, hélas ! elle étoit condamnée,
Elle, qui dédaignant le vain orgueil des cours,
Eût dans l'obscurité voulu cacher ses jours !
Et Charles Six traîna sa misère cruelle,
Prisonnier, sous le joug d'une infâme tutelle
Où l'on a vu parfois la royauté sans pain !
Aux yeux de l'Étranger, l'indigent souverain
Sembla ne plus valoir, inutile victime,
Ni les frais d'un tombeau, ni l'embarras d'un crime.

Tout à coup le vainqueur, visité par la mort,
Trébuche dans sa gloire et fait naufrage au port ;
Et, presqu'au lendemain, dès que Charles succombe,
L'orphelin-roi, bercé sur cette double tombe,
Comme un roseau fragile à l'orage échappé,
Reste le seul garant du pouvoir usurpé.

Pourtant, de joyeux cris s'élèvent jusqu'aux astres :
« Vive, vive Albion ! et vivent les Lancastres !
Vive, vive Henri Six ! il est tout à la fois
Et Saxon et Français, et Lancastre et Valois. »

Bientôt du vieux Paris l'auguste basilique,
Dont trois siècles de gloire éclairent le portique,
Retentit aux élans du solennel beffroi,
Et l'huile sainte coule au front de l'enfant-roi.

Mais la force est sans droit, même avec l'innocence,

Et le sacre sans fruit, même avec la puissance.
A l'autel le vrai prince est le seul couronné ;
Tout autre y va sujet et revient condamné.
En vain la félonie entonne ses louanges,
Le sceau réprobateur est marqué par les Anges ;
Le supplice commence, et le remords vengeur
Vit au cœur de l'intrus comme le ver rongeur.
Dans le prêtre mortel, l'Église le déclare,
L'homme est faillible encor sous la triple tiare,
Tandis que le pontife, exempt de cette loi,
Garde infailliblement le dépôt de la foi.
Ne l'accusez donc plus, cette divine Église,
Quand de l'apostolat quelque voix s'est méprise,
En dehors de la chaire et des dogmes sacrés,
Aux intérêts humains des peuples égarés.
Puis le secret des cœurs, énorme privilége,
N'a-t-il pas des sentiers ouverts au sacrilége ?
Et jusqu'au Saint des Saints le front des potentats
N'a-t-il jamais offert le baiser de Judas ?

De l'Anglais, cependant, la puissance hautaine
De la France abusée avoit rivé la chaîne.
Sous un titre douteux, Bedfort usurpateur,
N'osant pas régner roi, vouloit régner tuteur ;
Et le peuple, toujours aveugle en son caprice,
De ses propres tyrans s'étoit fait le complice,
Et dans son esclavage il voyoit, mais trop tard,
Aux baisers d'Albion la dent du léopard.

D'un déplorable roi la mort étoit pleurée ;
Tant il restoit d'amour pour sa cause sacrée ;
Tant le lugubre aspect de malheurs inouïs

La ravivoit au cœur de ses sujets trahis.

Trop souvent visité par l'affreuse marâtre,
Paris, d'un deuil sanglant devenoit le théâtre.
D'abord, dans leur fureur, les dévorans fléaux
Avoient infecté l'air et creusé les tombeaux.
A leur suite, imposant sa présence fatale,
Isabeau frappe encor l'ingrate capitale.
Dans les fidélités et dans les repentirs
Elle craint des vengeurs : il lui faut des martyrs.
Par elle, Jean-sans-Peur, roi de la populace,
Naguère des bourreaux aiguillonnoit l'audace,
Lorsque de l'échafaud préparant le chemin,
Sans pudeur, avec elle, il leur tendoit la main.
De ce prince immolé fidèle survivante,
Elle n'oublioit point les leçons d'épouvante,
Et sans cesse, à sa voix, le fer de l'Étranger
Ou d'un geste, ou d'un mot, accouroit la venger.
A travers le silence et la paix des murailles
Le sang français couloit plus que dans les batailles.
Tandis qu'aux bastions l'ennemi cantonné
Tenoit dans leur réseau le peuple emprisonné,
Les remparts, convertis en des remparts de crime,
Ressembloient à la chaîne au cou de la victime,
Et des exécuteurs le glaive toujours prêt,
A chacun, d'un seul coup, annonçoit son arrêt.

A toutes ces horreurs, dans un sombre message,
Les démons tour à tour venoient mêler leur rage,
Et la funeste reine avec eux et par eux
De son coupable cœur exhaloit tous les vœux.
L'un des plus vils suppôts de l'Archange rebelle,

Asmodée, est armé de son pacte avec elle.
« Sûre, dans tes amours, de la peine du dam,
Tu peux livrer ton âme et ton corps à Satan,
Avoit-il dit ; et moi, je promets que ta vie,
De doux enivremens chaque jour assouvie,
Durant le cours entier de tous ses déshonneurs,
N'aura point de rivale en faciles bonheurs. »
Ce langage où rouloient des mystères infâmes,
A jamais ignorés des innocentes âmes,
Par la royale esclave étant trop bien compris,
Elle avoit répondu : « J'y consens à ce prix. »
Mais l'Ange des remords, Ange qui toujours veille,
Incessamment aussi jetoit à son oreille
Et faisoit retentir, dans son cœur agité,
Ces mots effrayans : mort ! enfer ! éternité !
Et sans perdre l'espoir, il épioit en elle
Des divines clartés la dernière étincelle,
Où la foi, réveillée au tocsin du tombeau,
Jusque sous l'œil mourant relève son flambeau.

De cette Frédégonde, oubliant la mémoire,
Son fils est-il donc né pour un règne de gloire ?
Il est roi ; mais, hélas ! quel sceptre ! quel fardeau !
Quel père, Charles Six ! quelle mère, Isabeau !
Le déplorable sang qui coule dans ses veines
Peut-il jamais revivre aux grandeurs souveraines ?
Il est roi ; mais son front à peine dans sa fleur,
Est déjà couronné d'un crêpe de malheur ;
Et voici que partout le bras de l'Angleterre
Sous ses pas chancelans a fait crouler la terre.
Il est roi ; mais son peuple, abîmé dans le deuil,
N'a plus qu'un seul abri sur un dernier écueil.

Ah ! que du moins la foi garde son espérance !
Que l'arc-en-ciel de Dieu s'étende sur la France,
Et que le sanctuaire, avec un cri d'amour,
De la mort à la vie appelle le retour !

L'Église est une mère, elle en a les tendresses :
Elle a des pleurs divins pour toutes les tristesses,
Et la voix du Psalmiste, après trois fois mille ans,
Aux nouvelles douleurs prête encor ses élans.

« O Pasteur d'Israël, écoute !
Toi qui conduis Joseph en lui montrant sa route,
Comme aux douces brebis, éternel Roi des cieux,
Dieu des Anges, viens sur leurs ailes ;
Excite ta puissance et sauve tes fidèles,
Éphraïm, Manassé, Benjamin.... A nos yeux
Viens déployer l'éclat de ton nom glorieux.

« Convertis-nous à ta lumière,
Et dévoile ta face au cri de la prière,
Et nous serons sauvés ! Jusqu'à quand ton courroux,
Dieu des vertus, Dieu des armées,
Lancera-t-il sur nous ses foudres enflammées ?
Es-tu sourd à la voix qui prie à tes genoux ?
Et du pain des douleurs jusqu'à quand vivrons-nous ?

« Tu nous verses le vin des larmes
Et de nos ennemis tu provoques les armes ;
Tu nous a livrés tous à leurs dérisions.
Sur nos cœurs viens poser ton signe,
Toi, dont le bras puissant a retiré ta vigne
De l'Égypte, et plus loin, chassant les nations,
L'a plantée au milieu de leurs possessions.

« Du sein de la terre féconde,
D'où sa racine un jour dévoit remplir le monde,
Comme le cèdre, aux monts elle offroit ses abris.
Sur le grand fleuve suspendue,
De ses bords jusqu'aux mers elle ornoit l'étendue.....
Pourquoi donc par tes mains ses murs sont-ils détruits?
Mon Dieu! tous les passans ont emporté ses fruits.

« Le sanglier l'a dévorée,
Les monstres des forêts l'ont tous déshonorée...
Reviens la visiter, reviens, Dieu des vertus!
C'est toi qui la plantas toi-même...
Du haut des cieux, du sein de ta splendeur suprême,
Ah! regarde du moins ses rameaux abattus,
Brûlés, déracinés, et qui ne vivent plus!

« Que ta droite achève et consomme
Son œuvre sur la terre et sur le Fils de l'homme,
Et des torrrens du mal nous serons préservés;
Tes enfans vivront de ta vie;
Ton nom retentira dans leur âme ravie,
Et tous, ô Dieu puissant! par ta main relevés,
Tous, nous verrons ta gloire! et nous sommes sauvés!»

Ainsi pleuroit la France, et l'Église avec elle
Exhaloit les soupirs de sa voix maternelle;
Car des peuples meurtris, la désolation
Avoit mis dans ses yeux tous les pleurs de Sion.
Mais, avec le trésor de ses saints tabernacles,
Bien mieux que l'arche aux jours des antiques oracles,
Le nouveau sanctuaire, en tout tems, en tout lieu,
Restera possesseur et possédé de Dieu.

Là Jésus-Christ vivant, de son cœur, de son âme,
De sa divinité vient prodiguer la flamme,
Et son corps, et son sang, dont il fait chaque jour
Pour ses frères mortels le pain de son amour.
Là, les Anges du ciel et leur auguste reine,
De charitables soins comblant la race humaine,
Sous le plus humble toit répondent à nos vœux,
Comme au temple où l'or brille à travers mille feux.
Là, le pauvre, accueilli sous sa triste livrée,
S'assied comme le riche à la table sacrée;
Là, pour humilier toute vaine grandeur,
Le Roi des rois lui-même a voilé sa splendeur,
Et c'est ainsi qu'il daigne inspirer sous le chaume
L'enfant libérateur du Très-Chrétien royaume.

Jeanne d'Arc grandissoit dans l'amour de sa loi
Et dans l'humilité gardienne de la foi.
Aux ordres de sa mère, Isabelle Romée,
A tenir la houlette elle est accoutumée,
Elle sait gouverner la brebis et l'agneau,
Espoir de la chaumière et trésor du hameau.
Même avant que du ciel elle ouït les messages,
Tous ses pas étoient droits, tous ses vœux étoient sages.
Dans les champs, sous le toit, sur sa couche, ou debout,
Elle prie, elle adore un Dieu présent partout.
Tantôt dans les labeurs, et tantôt dans les veilles,
Sans cesse elle en médite et bénit les merveilles;
C'est le soin de sa vie, il en remplit le cours,
Le matin, et le soir, et la nuit, et toujours :
Prière en action, prière même en rêve,
La mémoire du cœur ne connoît point de trêve.
Ce Dieu, ce Créateur, ce Père, cet Ami,

Hélas! il n'avoit plus de temple à Domremy;
La guerre et l'incendie ont dévoré l'église,
Et sur les noirs débris souvent Jeanne est assise,
Pleurant, comme jadis aux restes de Sion
Le prophète exhaloit sa lamentation;
Elle disoit : « Seigneur, regardez ces ruines,
Ici retentissoient les louanges divines,
Et maintenant voici les reptiles impurs
Courant dans la poussière où sont tombés ses murs.
Vous avez donc sur nous à punir bien des crimes?...
Je n'en puis de mes yeux pénétrer les abîmes,
Mais je jette à vos pieds mon cœur dans l'abandon :
Vous, Seigneur, vous, le Dieu d'amour et de pardon,
Vous êtes toujours Père, et vos regards propices
Dans la miséricorde apaisent vos justices!
En expiation, moyennant vos secours,
Si vous les agréez, je vous offre mes jours.
De vos pures bontés, mon Dieu! je sollicite
Qu'en ce triste hameau le temple ressuscite,
Car lorsque vos autels ici-bas font défaut,
C'est pis que s'il manquoit quelque étoile là haut.
Vous le savez, mon cœur, hélas! saigne à toute heure,
Depuis que Domremy n'est plus votre demeure
Et que nos pauvres toits, sans église au milieu,
Sont comme un jour sans ciel ou comme un ciel sans Dieu.
Ah! pour nous consoler de ces cruelles flammes,
Que vos saintes ardeurs s'allument dans nos âmes,
Et que nous ramenant l'espoir et le bonheur,
Elles fassent de nous les temples du Seigneur! »

Comme l'écho soupire avec la tourterelle,
La voix des cieux répond à l'humble pastourelle.

Puis, dans le voisinage, à l'église de Greux,
Jeanne s'en va répandre et son cœur et ses vœux.
L'Ange les recueillant sur son aile bénie
En apporte aux élus la pieuse harmonie,
Et voici que s'explique en un concert nouveau
L'incendie où périt le temple du hameau.
L'oreille entend, l'œil voit les larmes de la terre
Versant au fond des cœurs leur baume salutaire :
Là, des gloires de Dieu l'ardente passion
Ranime la ruine et la destruction,
Et les autels gisans parmi ces tristes restes
Se relèvent plus beaux dans les âmes célestes.
La foi, le zèle ardent à l'œuvre du Seigneur,
Des soupirs de leur deuil font des hymnes d'honneur;
Dans les désastres nés des lois de la nature,
L'amour obéissant grandit la créature,
Et du ciel par la grâce atteignant la hauteur,
Court du fond de l'abîme au sein du Rédempteur.
  Telle de Jeanne d'Arc la touchante prière
Semble faire sortir l'arche de la poussière,
Et son généreux cœur jusqu'à Dieu s'élevant,
S'éclaire au vrai soleil comme un temple vivant.
  Mais comment, sans briser l'enveloppe mortelle,
Dans la divine étreinte une âme vivroit-elle ?
Il faut donc le repos aux sublimes transports,
Comme il faut l'ombre aux yeux et le sommeil au corps.
Aussi, cette splendeur où Jeanne étoit montée,
Sur la terre, au retour, descend à sa portée.
  Vers les bois du Bermont, sur elle dès longtems
Le ciel s'ouvre; elle en voit les heureux habitans.
Marguerite, la Sainte, y porte l'auréole
Dont un bourreau, son père, ardent prêtre d'idole,

Lui prépara la gloire : il la fit égorger,
L'impie! au nom du Dieu qu'il avoit cru venger.
Catherine la suit, martyre virginale;
Consacrant dans la foi sa noblesse royale,
Elle a su par l'éclat de ses hauts entretiens,
Convertir les docteurs et les princes païens;
Des filles d'Israël admirable patronne,
La science des Saints à jamais la couronne.
A la voix de l'Archange, avec lui toutes deux,
Sous la chaumière, aux champs, comme à l'autel de Greux.
De toutes parts, aux yeux de l'humble prophétesse,
Ouvrant comme un trésor l'éternelle sagesse,
De son cœur, de son âme, elles ont tour à tour
Illuminé la vie au feu du pur amour;
Tantôt développant la divine croyance
Dont le pasteur Guillaume a nourri son enfance,
Et tantôt expliquant les récits vénérés
Dont l'Esprit-Saint remplit les livres inspirés.

Marguerite lui parle : « O Jeanne! ô sœur chérie!
Pour être toute à Dieu, soyez toute à Marie.
Elle est fille du Père, épouse de l'Esprit,
Vierge-Mère du Fils, Roi des rois, Jésus-Christ.
Comprenez bien qu'en elle, humaine créature,
La Divinité même a pris notre nature,
Et qu'en moins d'un instant, moins d'un rapide éclair,
Le Verbe s'est fait homme, à la fois âme et chair,
Non pour humaniser la substance adorable
Toujours indivisible et toujours immuable,
Mais pour régénérer l'homme du ciel banni,
Et par là l'élever au sein de l'Infini,
Où la miséricorde unissant les extrêmes,

Dieu descend jusqu'à nous et nous fait Dieux nous-mêmes.»
Et Jeanne répondoit : « J'ai compris ce bonheur,
Car rien n'est impossible au Souverain Seigneur;
Et je comprends aussi que pour un tel mystère
Il a fallu Marie et son ciel sur la terre,
Le ciel de ses vertus, de son humilité,
De son sein virginal, et de sa charité.
Elle qui n'avoit rien du péché d'origine
A pu seule abriter la Majesté divine,
Et de tout autre qu'elle oh! non, le Dieu jaloux
N'eût pensé devenir ni le fils, ni l'époux...
Je veux l'aimer, Marie, et l'aimer plus encore,
Et pour elle, et surtout pour le Dieu que j'adore. »
— « Et par elle toujours, chère enfant, espérez
Le bonheur, le salut, le ciel : vous les aurez!
Dieu lui-même, Dieu bon autant qu'il est Dieu juste,
Peut-il rien refuser à cette mère auguste ? »
— « Eh bien! je vous supplie, ô Sainte! obtenez-moi
Un peu de ses vertus dans les œuvres de foi,
Et la force à mon cœur, et la grâce à mon âme,
Pour accomplir enfin tout ce que Dieu réclame. »

— « Jeanne! bénissez donc, à l'exemple des Saints,
La merveille qu'il veut opérer par vos mains,
Lui disoit Catherine, et gardez la mémoire
De ceux dont il a fait ses instrumens de gloire.
Je vous ai raconté Joseph et Pharaon,
Et comment un sauveur surgit d'une prison.
La Bible vous a dit la verge de Moïse
Maniant à son gré la nature soumise;
Vous savez Gédéon et ses trois cents Hébreux
Vainqueurs, sans coup férir, d'un ennemi nombreux;

Et Jahel et Judith, ces femmes renommées
Dont la seule énergie a valu des armées... »

Ici, Jeanne s'effraie; et soudain Micaël,
Lui, jadis conducteur du peuple d'Israël,
Explique comment Dieu, toujours Souverain Maître,
Reste libre d'ôter comme de donner l'être.
Alors la pastourelle à ses tressaillemens
Livre l'émotion des grands enseignemens.

Ainsi, dans les cœurs droits, toute vérité sainte
A la fois leur inspire et l'amour et la crainte.

Et l'Archange reprend : « Jeanne, le Seigneur Dieu
Ici des temps chrétiens établit un milieu
Où l'œuvre de sa grâce et de sa providence
Va dans vos chastes mains fixer son évidence :
On verra du débris s'élever la grandeur,
La sagesse inspirer le front de la candeur,
La puissance sortir du bras de la foiblesse,
Et la gloire éclater au sein de la détresse.
Le royaume béni dont les destins, plus tard,
Seront, comme jadis, pour l'Église un rempart,
Aujourd'hui périroit si ce nouveau prodige
Des lis humiliés ne relevoit la tige.
De leurs plus saints devoirs jusqu'au pied des autels
Une fille du peuple instruira les mortels;
Et dans tout l'avenir ce mémorable exemple
Leur demandera compte et du trône et du temple!
Pour la confusion des superbes esprits,
A l'avance déjà ces grands jours sont décrits.
Ainsi votre heureux nom sera parmi les âges

Comme un phare éclairant l'immensité des plages...
Mais, afin d'y garder le pur rayon des cieux,
A la terre bientôt vous direz vos adieux,
Et pour vous épargner la gloire passagère,
L'éternel paradis prendra l'humble bergère. »

CHANT DEUXIÈME.

La *fête du Mai* ou *fête des Fontaines*. Elle est troublée par une bande incendiaire. — Guerre civile plus terrible encore à la frontière qu'à l'intérieur. — Plan de Bedfort pour jeter Charles VII hors du royaume. — Inspiration des Français fidèles. — Dieu ne permettra point que la France devienne anglaise. Son passé prophétise son avenir. — Micaël explique à Jeanne l'étendue de sa mission. Elle a peur du sang dans les batailles. Il la rassure ; elle n'aura pas à le répandre elle-même. — Il lui fait pressentir le sacrifice qui doit couronner sa vie. — L'*Arbre des Fées*. — La Sainte Madone.

Soumise aux voix du ciel, Jeanne avec leur secours
Règle son cœur, son âme, et chacun de ses jours,
Et, sans rien oublier de cet heureux mystère,
Quelquefois elle assiste aux fêtes de la terre.
C'est le mois où déjà les splendeurs du soleil
Viennent de la nature enflammer le réveil.
D'un doux enfantement chaque heure travaillée
Voit éclore la fleur et grandir la feuillée ;



Et les petits oiseaux révèlent à la fois
Tous leurs joyeux secrets aux prés, aux champs, aux bois.
A publier d'un nid les tremblantes merveilles
Le roi de leurs concerts épuise aussi ses veilles;
Il pleure, il chante, il prie; il passe à tous momens
Des frayeurs de l'amour à ses ravissemens.
Ah! si le seul instinct de toute créature
Appelle, entend, bénit l'auteur de la nature,
Que ne lui dira point, à ce Dieu tout-puissant,
Dans un ardent soupir l'homme reconnoissant?
Et quand, silencieuse au fond de la poussière,
L'humble adoration est déjà la prière,
Mille voix s'élevant de tous les cœurs pieux
N'ont-elles pas des chants mêlés aux chants des cieux?
Sur les bords où la Meuse en larges flots s'écoule,
Des villages voisins se rassembloit la foule.
Ils alloient au sentier qui mène à Neufchâteau,
Des sources du rocher recueillir la belle eau
Où se baigne le pied de la forêt des chênes;
Et là venoient aussi châtelains, châtelaines,
De Domremy, de Greux et des lieux d'alentour,
De ce mois embaumé célébrer le retour.
Sur les fronts rayonnans la franche gaîté brille.
Peuples, seigneurs, vassaux, ne font qu'une famille.
Partout même langage et même vérité;
Telle est, ici du moins, la féodalité.
Les hameaux glorieux des gloires de leurs maîtres,
Rattachent leur amour à l'amour des ancêtres,
Et des âges passés chaque succession
Ajoute son ciment à leur douce union :
Car le riche et le pauvre, en mutuel service,
Souvent avoient ensemble une même nourrice;

Plus que frères de lait, tous frères devant Dieu,
Pour eux l'égalité se retrouve au saint lieu,
Et la chrétienne foi dans les cœurs qu'elle embrase,
Lui fait toute l'ampleur d'une éternelle base.
Ah! ne demandez plus pourquoi les serviteurs
Avoient dans le château des amis, des tuteurs,
Et, sous un nom si vrai, fidèles domestiques,
Composoient la maison de nos races antiques :
On ne connoissoit point alors tous ces dédains
Dont les heureux du siècle abreuvent les humains.
A la fête du Mai point de lèvres hautaines;
Mais toutes à la source, en *faisant leurs fontaines*,
Comme on disoit encore, en savouroient les eaux,
Et des jours d'ici-bas calmoient ainsi les maux.
O d'un peuple naïf salutaire ignorance,
Où, sans rien altérer de la sainte croyance,
L'innocente allégresse avoit eu le bonheur,
Bien des fois, de guérir et l'homme et son seigneur!
Or donc, plus que jamais la Meuse, cette année,
Voyoit vers Domremy sa plage couronnée
De verdoyans festons, et de rameaux fleuris,
Et d'harmonieux chœurs, et de jeux, et de ris,
Où couroient, sans souci ni de caste ni d'âge,
Trois générations de tout le voisinage.
Les vieillards devisoient sous les arbres touffus
Et du poids de leurs ans ne se souvenoient plus.
Là, les pieux pasteurs, dans leur doux ministère,
Des fêtes de Cana rappeloient le mystère,
Et, sans jamais troubler les joyeux entretiens,
Montroient Dieu bénissant tous les bonheurs chrétiens.
De rustiques atours élégamment parées,
Et la mère et l'aïeule, ensemble ou séparées,

Suivoient avec amour, de leurs tendres regards,
Et les cercles nombreux et les groupes épars.
Tous les petits enfans jouoient sur la verdure,
Et les pères, puisant l'eau de la source pure,
Les servoient tour à tour, et partageant leurs jeux
Et les gâteaux dorés, fredonnoient avec eux :

« La fête des eaux vives
« Appelle en ce beau lieu,
« La foule des convives
« A bénir le bon Dieu. »

Bergers, filles des champs, jouvenceaux, damoiselles,
A chaque pas formoient des guirlandes nouvelles
En chantant et dansant au son du tambourin,
Et vers tous les échos jetoient leur doux refrain.
Sur ces fronts, où la vie est pareille à la flamme,
Les roses et les lis sembloient avoir une âme,
Et, variant leur charme à chaque émotion,
Peignoient dans tous les traits le cœur en action
Et donnoient la parole aux couleurs du visage,
Comme l'arbre s'explique aux teintes du feuillage.
Leur belle chevelure, à l'envi des roseaux,
Abandonnoit aux vents ses flexibles anneaux.
Ils s'arrêtent : leurs yeux jettent mille étincelles ;
Ils dansent, et leurs pieds et leurs bras ont des ailes ;
Ils chantent : on diroit que les cieux entr'ouverts
Ont laissé de la nue échapper leurs concerts.
Par une voix surtout l'oreille étoit charmée,
Voix chérie ! Écoutons la fille de Romée.
A la fête du jour elle a su rattacher
L'hymne au Dieu créateur des eaux et du rocher.

« De l'Éternel publiez les louanges ;
Publiez-les du haut des cieux ;
Louez-le tous, glorieux chœurs des Anges,
Sainte armée ! entonnez vos chants harmonieux.

« Brillant soleil, et toi, lune voilée,
Dites ses grandeurs tour à tour ;
Vous, cieux des cieux et toi, voûte étoilée,
Célébrez-le sans cesse, et la nuit et le jour.

« Chantez son nom. Il dit, et la nature
Du néant s'élance à sa voix ;
Il distribue à toute créature
Les admirables fruits des éternelles lois.

« Et vous, du fond de la terre et du goufre,
Louez Dieu, serpens et dragons.
Et vous, éclairs, grêle de feu, de soufre,
Échos de son tonnerre, autans et tourbillons !

« Que l'eau fougueuse et la source tranquille,
Que les rochers, les champs, les bois,
Tout animal, tout oiseau, tout reptile,
Tous les peuples, leurs chefs, leurs juges et leurs rois ;

« Que tout enfant, toute vierge pudique,
Tout vieillard, tout adolescent,
Chantent le nom, le nom seul magnifique,
Le nom de l'Éternel, le nom du Tout-Puissant !

« Sur l'univers, plus haut que le ciel même,
Et partout sa gloire a relui.

Bénis-le donc, ô toi, peuple qu'il aime,
Peuple saint d'Israël, qui t'approches de lui ! »

Après le chant du psaume, une ardente jeunesse
A des jeux belliqueux exerçoit son adresse.
Vers la cible les arcs étoient encor tendus,
Quand de loin, tout à coup, des cris sont répandus,
Et la fête du Mai va finir dans les larmes.
Du haut de Bourlemont, des preux crioient : aux armes !
A travers les créneaux, les gardiens de la tour
Voyoient se dérouler, vers le déclin du jour,
Du parti de l'Anglais une troupe hardie
Qui, la torche à la main, promenoit l'incendie.
Soudain, les fils guerriers de Greux, de Domremy,
Avec les châtelains, courent à l'ennemi.
Plus est grand le péril, plus leur audace est prompte.
A leur vue il s'effraie, il s'enfuit dans la honte.
L'un des frères de Jeanne, intrépide soldat,
Pierrelo, le poursuit et l'appelle au combat.
Alors, le voyant seul, la bande incendiaire
A bientôt terrassé le jeune téméraire.
Mais de ses compagnons le plus rapide essaim
Accourt, et l'arrachant à leur indigne main,
L'emporte dans le sang d'une large blessure :
Elle n'est point mortelle ; il le sent, il l'assure
Dans les embrassemens de son libérateur,
Fraternel orphelin, dont son père est tuteur,
Et qui des champs aux camps et du soc à l'épée,
Va généreusement grandir dans l'épopée :
De le connoître plus il n'est pas tems encor.
A peine de la vie en son premier essor
Il partage au hameau les innocentes fêtes,

Et déjà de la guerre il connoît les tempêtes.
Et dans un même jour, hélas ! il vient de voir
Sur l'éclat du matin tomber le deuil du soir !
  Au son de l'Angélus, la champêtre assemblée
Rentre enfin sous le toit, frémissante et troublée ;
Mais sa noble fierté de l'indignation,
Et non point de la peur, garde l'émotion.
Mères, filles et sœurs, et les enfans eux-mêmes,
Ensemble accoutumés à des périls suprêmes,
Défilent en silence entre les rangs nombreux
Des pères, des époux, des frères et des preux.
  Tu peux t'en applaudir, ô royale frontière !
Et parmi de tels fils lever ta tête altière.
Oh ! oui, ton front est bien un front de nation
Contre la félonie et l'usurpation !
Là, comme au tribunal où l'histoire est assise,
Des légitimes droits ta ferveur s'est éprise.
Gardienne du pays, tu veilles sur le seuil ;
Mieux qu'au centre, tu vois ses périls et son deuil,
Et les mille fléaux qu'entraînent sur leurs traces
Et les usurpateurs et leurs funestes races.
  Cependant le combat reste encor engagé,
Et le frère de Jeanne étoit plus que vengé !
  De l'ennemi vaincu, la bande poursuivie,
Dans sa fuite a laissé bien des félons sans vie.
L'ombre dérobe enfin le désastre aux regards
Et tous les combattans rentrent sous leurs remparts.
  Pierrelo, recueilli dans le castel de l'île,
Y reçoit mille soins durant la nuit tranquille,
Et sa sœur, à genoux, dans la sainte oraison,
Promet, au nom du ciel, sa prompte guérison.
  Cette guerre intestine explique la souffrance

Et la grande pitié dont pleure au loin la France.
Partout ses vrais enfans en ont ainsi leur part ;
Partout leur sang ruisselle aux dents du léopard.
Déjà l'Anglais calcule, aux rives de la Loire,
Sur un peuple mourant sa facile victoire :
« Il a prévu le terme, il a compté les jours
D'autant plus glorieux pour lui, qu'ils seront courts
(Dit-il), et de Valois le désespoir l'annonce :
Dans un coin de royaume il se cache, il s'enfonce ;
Il laisse le champ libre aux armes d'Albion.
La retraite est enfin sa seule ambition.
Sans aucune autre issue, il attend, il écoute
Quelque dernier signal qui lui marque sa route. »
Orléans renversé, bientôt le sol français
Au drapeau des vainqueurs élargit ses accès ;
Et Bedfort, dans les plans que son espoir médite,
Conduira Charles Sept, de poursuite en poursuite,
De Bourges sur l'Auvergne, et de l'Auvergne aux mers
Où quelque île peut seule abriter ses revers.
Sa fuite ainsi prévue a provoqué d'avance
De ses deux ennemis la double surveillance :
Ici, le Bourguignon étend son bras puissant;
Là, le front de l'Anglais s'ébranle menaçant.
Valois n'aura pour fuir que les gorges serrées
Où les eaux de la Loire apparoissent murées ;
Et, s'il quitte la France, alors de l'Étranger
Le joug s'appesantit sur elle sans danger,
Et désormais du roi le nom et la présence
N'inquiéteront plus la hautaine régence.
Mais la patrie en deuil rassemble ses débris,
La foi s'est réveillée avec de joyeux cris,
Elle a substitué par un rapide échange

Au poids des bras de chair le vol des ailes d'Ange.
De cette sainte ardeur, de ce zèle de feu,
Le fraternel concert est monté jusqu'à Dieu.
Au céleste foyer aussitôt enflammée,
La croisade se lève et devient une armée.
« Courage, enfans! dit-elle; en vain nos ennemis
Ont cru mettre le pied sur vos fronts endormis;
Écoutez les accens d'une voix merveilleuse!
Le signal est venu des rives de la Meuse.
Écoutez! c'est le cri de tous les cœurs pieux,
Cris pleurés sur la terre et chantés dans les cieux.
La France a vu la mort : mais ouvrez son histoire,
L'heure de l'agonie est l'heure de la gloire.
La blessure profonde et dont il faut mourir
Par le Dieu tout-puissant est facile à guérir;
Le prodige, incroyable à notre vue étroite,
Au flambeau de la foi n'est qu'un jeu de sa droite.
Par le bras d'un enfant il saura nous venger.
Pour sauver Israël il appelle un berger,
Et, chargeant d'un caillou sa main adolescente,
Il brise du géant la tête menaçante.
Plus tard, et dans le sang, à la nuit du trépas
En faveur de son peuple il dérobe Joas.
C'est lui qui, bénissant la vierge de Nanterre,
Devant elle a chassé les fléaux de la terre.
Croyons au même bruit saintement répandu :
Oui, Dieu va se montrer puisque tout est perdu,
Et ce n'est pas en vain qu'un oracle s'élève
Dont la parole annonce une autre Geneviève.
Dites, dites son nom, et quel heureux hameau
Cache sous la chaumière un miracle nouveau :
Des voix ont signalé les marches de Lorraine;

On croit que ce mystère est connu de la reine,
Et que sa piété, vive comme sa foi,
En a reçu du ciel des gages pour le roi...
Gardons-nous d'accuser Charles! Dieu seul lui-même,
Sur les fronts couronnés exerce un droit suprême.
Israël n'a jugé ni David innocent,
Ni David criminel, ni David pénitent.
Grand Dieu! sauve le roi! grand Dieu, sauve la France!
De toi seul tout un peuple attend sa délivrance. »

Valois, le deuil au cœur, et la rougeur au front,
Venoit enfin d'entendre Arthur de Richemont,
Magnanime soldat d'une terre héroïque.
Et Bretagne, et Vendée, et jadis Armorique,
Dont le sein nourrissant, sous leurs différens noms,
Ses fils Armoricains, Vendéens ou Bretons.
Un jour doit des Français avec même fortune
Embrasser la patrie et la mère commune.
Dans l'âme de ses preux, la voix de son héros
Aux appels de l'honneur a trouvé des échos.
Gendre de Jean-sans-Peur qui succomba victime
D'une lutte imprévue et peut-être d'un crime,
Il se plaint; il s'apaise; et sa fidélité
De la première épée atteint la dignité;
Le voilà connétable: aussitôt la Bretagne
De la France aux abois redevient la compagne;
Et tandis qu'avec lui l'irrésolu Montfort,
Son frère, pour Valois abandonne Bedfort,
Philippe de Bourgogne, ardent vengeur d'un père,
Prête encore à l'Anglais son glaive et sa colère;
Mais sur la félonie attachant son mépris,
De la conquête même il dédaigne le prix.

De vertus et d'erreurs déplorable mélange !
C'est Philippe-le-Bon ! c'est Jean-sans-Peur qu'il venge!
Le peuple est-il donc fait pour subir à la fois
Et le tort des vassaux et le péril des Rois ?
Ah ! qu'il craigne encor plus, dans ces ardens problèmes
Les conseils de sa haine et de ses anathèmes!
Sous les regards du ciel la terre est un champ clos
Où souvent les vaincus sont plus que des héros,
Ils portent des martyrs l'immortelle couronne :
C'est le cœur qui la gagne, et c'est Dieu qui la donne.
Alors la vertu monte, heureuse en son malheur,
L'échelle de la gloire au pas de sa douleur.
A l'œuvre de salut dont Jeanne est le prophète,
Que la France des rois reste donc toujours prête!
Dans le monde chrétien elle est le peuple élu,
Et par elle Dieu fait ce qu'il a résolu :
Par elle, il a brisé la puissance païenne,
Et sur ce grand débris elle a posé la sienne.
Par elle, d'Attila dans l'abîme vengeur
Il a précipité le troupeau ravageur.
Par elle, du Sicambre éveillant la prière,
Il a de Tolbiac dilaté la lumière.
Par elle, au seul renom de ses rois très-chrétiens,
Il a déconcerté l'audace des Ariens,
Et signalé dès lors la nation choisie
Contre la servitude et contre l'hérésie.
Par elle, il a noyé dans un fleuve de sang,
Sous les murs de Poitiers, l'étendard du Croissant.
Par elle, il fondé la royauté papale.
Par elle, il a rompu la chaîne féodale.
Par elle, avec la croix exaltant la ferveur,
Il a conduit l'Europe au tombeau du Sauveur.

Par elle, aidant au vœu des Pontifes de Rome,
Des fers de l'esclavage il a délivré l'homme.
Par elle, il a des rois uni la majesté
Au bonheur des sujets comme à leur liberté.
Par elle, il a fait voir combien le malheur même
Est un titre béni pour le peuple qu'il aime.
Ainsi, dans le passé lisant son avenir,
Elle marche à l'éclat de ce grand souvenir.
Il lui faut, pour combler sa noble destinée,
Dans ses nouveaux labeurs une fin couronnée;
Et voici que le ciel, en dirigeant leur cours,
Lui fait prophétiser encor de plus beaux jours,
Jours de gloire, marqués du sceau de la justice,
Jours à jamais distincts de ces jours de malice
Où, loin des droits sacrés, à lui-même fatal,
Le peuple ose changer son or en vil métal!...
Avec son heureux nom de Très-Chrétienne France,
Qu'elle soit donc toujours fidèle à l'espérance!
A d'autres souvenirs, dans ses récits touchans,
La Bible ouvroit le cœur de la vierge des champs.
Catherine avec elle, et près de Marguerite,
Sur le texte divin interprète et médite
Les gestes d'Isaël et les chants de Sion
Consacrés dans l'éclat de l'inspiration.
Puis l'Archange, achevant la tâche commencée,
De Jeanne encor plus haut élève la pensée,
Et sur l'espoir nouveau que le ciel veut bénir,
Aux prodiges anciens rattache l'avenir.
Sous l'aile du Seigneur la guerrière future
Va presque revêtir l'angélique nature.
L'œil du cœur doit donc suivre avec un soin jaloux
Les merveilles que Dieu par elle fait pour nous.

A l'incrédulité laissons la sécheresse
Des faits pesés au poids de l'humaine sagesse.
Mais nous, enfans d'un père assis au haut des cieux,
De l'oracle écoutons l'accent mystérieux,
Que la foi se dilate à ce bruit salutaire
Et bientôt son éclat ira remplir la terre.
Les vœux formés au temple et bercés au manoir,
De tous les cœurs français ressuscitoient l'espoir.
Exaltant la ferveur et charmant les courages,
Ils alloient retentir dans les pèlerinages,
De Chartres jusqu'au Puy, d'Auray jusqu'au désert
Qui des fils de Bruno chante le saint concert;
Partout ils répandoient le parfum des prières :
Puis, comme de leur centre, à l'antique Fourvières,
Ils rayonnoient encore en mille flots d'amour
Et vers Liesse, et vers Luc, et vers Roc-Amadour,
Et sur tous les autels d'une mère chérie
Où le peuple bénit le doux nom de Marie.
Faudroit-il excepter de ce pieux devoir
Les lieux où l'Étranger usurpe le pouvoir?
Non, non! la piété jamais n'est si captive
Qu'elle ne puisse au moins jeter sa voix plaintive :
Le Mont de Geneviève, et le Mont-Valérien,
Et le Mont-Martre, unis par un triple lien,
Triangle de splendeurs où la main de Dieu même
Pour le front de la France a fait un diadème,
Réveilloient à l'envi l'espérance des Saints
Et la portoient rapide à des échos lointains.
En vain, en vain la force étendant ses entraves,
Sous des bras enchaînés voudroit des cœurs esclaves.
Elle peut envahir ces augustes Carmels,
Elle peut les souiller du nom des dieux mortels,

Elle peut, les couvrant de bastilles funestes,
Du tombeau sous leur poids déshonorer les restes;
Mais le souffle divin et le sang des martyrs
Y consacrent l'ardeur des anciens souvenirs.
Daigne toujours la croix y retrouver sa tente,
Et, signe de salut, s'y rasseoir triomphante!

O de la Providence admirables desseins!
Chaque jour, Jeanne d'Arc entend la voix des Saints.
Du zèle des combats désormais animée,
Il faut qu'elle s'apprête à guider une armée,
A suivre du Très-Haut les ordres souverains,
A conduire le roi jusqu'au sacre de Rheims.
Elle qui n'a vu luire entre ses mains de vierge
Que la houlette aux champs, à l'église le cierge,
Il faut qu'elle manie un glaive étincelant
Et chasse enfin l'Anglais devant elle tremblant;
Il le faut! et comment s'étonner de le croire,
Lorsqu'à ses yeux déjà le ciel ouvre sa gloire?
L'Archange lui disoit : « Des filles d'Israël
Vous aurez le courage. Au seul nom de Jahel,
Au seul nom de Judith, vous suivrez leurs exemples.
Ils sont avec honneur célébrés dans les temples,
Et du livre divin, vous l'avez entendu,
L'impérissable hommage à leur gloire est rendu.
Dieu seul les inspiroit. Lui, le Dieu de la vie!
A son gré, qu'elle soit ou donnée ou ravie,
Nul mortel n'a le droit de l'en interroger.
Jeanne! il vous charge, vous, de punir l'Étranger;
Vous, fille du hameau, vous, pauvre pastourelle.
Réveillez donc la France et vengez sa querelle. »
— « Oui, Seigneur, je le veux; et par vous je le puis.

Je ne regarde plus maintenant qui je suis;
Mais du foyer divin j'ai reçu l'étincelle;
Je me confie au Dieu qui me prend sous son aile,
Son Archange béni marchera devant moi,
Il saura bien me faire arriver jusqu'au roi...
Et je vois près de lui mes généreuses Saintes...
Ah! je n'aurai jamais de doutes ni de craintes.
Toutefois, je l'avoue, hélas! je ne saurais
M'accoutumer au sang, même au sang de l'Anglais.
A Jahel, à Judith, gloire! et pourtant comme elles
Dans le meurtre mes mains ne seroient pas fidèles.
O vous qui seul donnez et la vie et la mort,
Grand Dieu! changez mon cœur et faites-le plus fort,
Il vous obéira! »
—« Paix à vous, humble fille
De l'Église du Christ, de la douce famille,
Communion des Saints, que sa grâce enfanta
Entre ses bras mourans, au haut du Golgotha,
Paix à vous! il suffit que votre foi soumise
Adore la justice à vos armes commise,
Et, sans verser le sang vous-même, vous serez
Le docile instrument des oracles sacrés,
Et conduite bientôt par l'Ange des batailles,
Avec plus d'épouvante et moins de funérailles,
Vous chasserez l'Anglais, ou fuyant devant vous,
Ou tombant à vos pieds sous d'invisibles coups.
En armant de sa force une vierge timide,
Dieu montre qu'en lui seul la puissance réside,
Et qu'aux plus foibles mains l'étendard de la croix
Suffit pour le salut des peuples et des rois.
A l'éclat du symbole inspirant la pensée,
La prière s'élève et revient exaucée,

La foi grandit encor sur l'orgueil abattu,
La sainte vérité consacre la vertu,
L'innocence est passée au feu du sacrifice,
Et la miséricorde embrasse la justice. »
— « Eh bien! ce sacrifice, il est tout accepté,
Seigneur; comme autrefois la fille de Jephté,
Je veux ce que Dieu veut, sa grâce m'y convie,
Et jusque dans la mort il redonne la vie. »
— « Élevez-vous à lui par des soupirs constans,
Jeanne; mais de tout dire il n'est point encor tems.
Méditez en secret la divine parole,
Et que son doux rayon vous guide et vous console. »
A ces mots Micaël dans les cieux entr'ouverts
S'élance, et de sa trace il parfume les airs.
Les pasteurs d'alentour, sous le paisible chaume,
Ne savent d'où leur vient cet éclat et ce baume.
« Sans doute, disent-ils, la Sainte est près d'ici;
Elle vient de prier. C'est elle : la voici! »
Et Jeanne descendoit seule et silencieuse
Des hauteurs de Bermont au détour de la Meuse.
Là s'élève un vieux hêtre, et trois siècles entiers
Affermissant le tronc sous ses rameaux altiers,
Enrichissent encor sa séve et sa verdure.
C'est l'arbre fortuné près d'une eau vive et pure;
C'est l'honneur du rivage et l'orgueil du vallon.
Des fêtes du hameau fidèle pavillon,
Il prête ses abris aux rustiques Orphées.
Le peuple l'appeloit, jadis, l'arbre des fées;
Car sous sa voûte sombre, entre ses larges bras,
La nuit, des voix de l'air on entend le fracas;
Et même aussi le jour, de nuageux fantômes
De sa forte ramure escaladent les dômes,

Il recéloit en soi, disent les bruits anciens,
Et la source des maux, et la source des biens,
Et toujours quelque fée, ou bénigne, ou maligne,
De l'heur ou du malheur y décrivoit le signe.
Là venoient les guerriers, là venoient les amans,
Pour la guerre ou l'amour chercher des talismans.
Mais, par les soins de Jeanne, une sainte Madone
Au milieu du vieux tronc depuis six ans rayonne,
Et, dès cet heureux jour, les crédules esprits
N'osent plus de l'erreur débiter les récits;
La superstition se retire confuse,
L'ignorance à genoux se repent et s'excuse;
Le culte de Marie émerveillant la foi,
Entraîne vers le ciel tous les cœurs avec soi,
Et mieux que tous les saints, mieux que les Anges même,
Développe l'éclat des vérités suprêmes.
A ce temple toujours ouvert à sa ferveur
Jeanne alloit donc prier la mère du Sauveur.
Oh! combien dans l'ardeur d'un doux et pur hommage,
Combien le cœur s'éclaire au pied de cette image!
Il a compris la Vierge, et sa maternité;
Il a compris la Mère et sa virginité.
A Nazareth, Marie habitoit la chaumière;
Au ciel des cieux Marie habite la lumière.
Quelles sublimités! et quelles profondeurs!
Quels voiles, ici-bas! Là haut, quelles splendeurs!
Une fille d'Adam a porté sous le chaume
Et dans son sein le Roi de l'éternel royaume!
Celui qui fait d'un grain le trésor des guérets,
Celui qui d'un seul gland déroulant les forêts,
Élance le grand chêne à côté du brin d'herbe,
D'une chair virginale a revêtu son verbe :

Abîme de puissance, abîme de bonté,
Où l'Infini descend jusqu'à l'humanité,
Et, daignant parmi nous être ce que nous sommes,
Daigne aussi de sa vie alimenter les hommes!
Ainsi tout, de l'atome à la voûte des cieux,
Tout, dans le monde entier, est miracle à nos yeux,
Dès les commencemens jusqu'aux dernières suites,
Car la Toute-Puissance est toujours sans limites,
Et, du fond des tombeaux, la résurrection
Ne sera qu'un retour de la création.
Les prodiges nouveaux sur les anciens prodiges
Sont les feuilles, les fleurs et les fruits à leurs tiges.
De merveilles sans fin ce vaste enchaînement
Exalte aux mains de Dieu le plus humble instrument;
Et Jeanne d'Arc instruite à l'autel de Marie,
S'accoutume à l'espoir de sauver la patrie.

CHANT TROISIÈME.

La divine miséricorde se manifeste à la France jusque dans les châtimens, comme au tems d'Israël. — Les combats invisibles. — Dans ses instincts, l'Enfer compte sur Albion et sur l'hérésie, sous les auspices d'un royal adultère.— Satan tient conseil avec ses suppôts. — Ses terreurs; sa rage; ses aveux; ses instructions nouvelles.— Hymne infernal. — Les Anges de la gloire inspirent le patriotisme des fidèles de France. — Jeanne d'Arc voit cette armée angélique; elle s'humilie. — Elle orne de fleurs et la croix et la Madone. — Les petits oiseaux.— Céleste entretien des deux saintes.

Cette royale France, où le ciel tant de fois
Dans les œuvres du tems a fait parler sa voix,
Entre les nations est-elle si chrétienne
Que Dieu daigne toujours l'aimer comme la sienne?
N'a-t-elle point failli? Ses rois et ses guerriers
Ont-il conservé purs leurs noms et leurs lauriers?
Et son peuple, ce peuple amoureux de la gloire,
Des antiques vertus garde-t-il la mémoire?
Hélas! le malheur même, enseignement divin,
Sur elle, trop souvent, s'appesantit en vain.
Inconstante, elle oublie et l'accent des oracles,
Et les grands talions, et tant d'autres miracles!

Pour elle, cependant, prodigue de ses dons,
Le Christ ouvre en tous tems des trésors de pardons;
Et quand sous la tempête elle se croit perdue,
La merveille de grâce éclate inattendue.
Mais Israël, lui-même, à toutes ses tribus
N'a-t-il pas vu manquer une foule d'élus?
Lui-même, jusqu'au pied de la montagne sainte,
N'a-t-il pas contre Dieu vociféré la plainte?
Lorsque du Sinaï l'éclair fumoit encor
N'ont-ils pas tous ensemble adoré le veau d'or?
Après des pleurs de sang sur cette apostasie,
Que de crimes nouveaux dans la race choisie!
Et le Seigneur, toujours miséricordieux,
A-t-il rien retranché de la manne des cieux?
Pareil au cœur mortel, pareil au cœur d'argile,
Le cœur des nations est donc aussi fragile.
D'âge en âge souvent coupable et condamné,
Il n'est puni jamais autant que pardonné.
Mais tout peuple ici-bas doit subir sa sentence :
Hors du tems, comme peuple, il n'a point d'existence;
L'éternité l'absorbe et ne reconnoît plus
Qu'un peuple de damnés et qu'un peuple d'élus.
De là tous les fléaux où la terre elle-même
Atteste un Dieu vengeur, avant le jour suprême;
De là surtout la guerre où, parmi les hasards,
La main qui les domine échappe à nos regards.

Puis, un autre mystère, et du monde angélique
Et du monde infernal, ici même s'explique.
Près de nous, chaque jour, il se fait des combats
Et des esprits d'en haut et des esprits d'en bas.
Mais la lutte n'est plus de puissance à puissance;

Car la race infernale, abîmée à l'avance,
Ne pouvant désormais s'armer contre le ciel,
Réserve aux fils d'Adam son venin et son fiel.
L'homme est libre : il distingue, au fond de sa nature,
La lumière sans ombre et la lumière impure ;
Et comme il voit le bien, le salut et le port,
De même il voit le mal, le péril et la mort.
Partant, sa liberté, jusque dans la foiblesse,
Sur ce champ de bataille est toujours la maîtresse :
Elle peut livrer l'âme au joug du tentateur
Ou la précipiter aux pieds du Rédempteur.
Quand elle hésite, un doute est déjà bien funeste !
Le démon pousse au mal, et l'homme fait le reste ;
Sa liberté demeure, et son cœur perverti
A seul le dernier mot du péché consenti.
Rebelle au doux attrait de la grâce divine,
Il y résiste même au fond de sa ruine :
Abjurant et la vie et le titre d'élu,
Il n'est donc réprouvé qu'autant qu'il l'a voulu.
Mais l'Ange inspire l'homme ; il l'éclaire, il l'élève
Jusqu'à Dieu : l'homme apprend, l'homme agit, l'homme achève ;
Il reste libre encore, et dans sa liberté
La grâce n'a rien fait qu'il ne l'ait accepté ;
Car, bien qu'elle triomphe en celui qui l'accepte,
Il peut et du conseil, et même du précepte,
Prostituer le fruit au souffle suborneur,
Maître qu'il est toujours d'abdiquer son bonheur.

Ainsi, dans tout le cours de cette longue lutte,
A l'homme, à l'homme seul, la victoire ou la chute :
La question se juge au fond de tous les cœurs,
Et les esprits ne sont ni vaincus ni vainqueurs.

Pourtant leur influence, ou bénie, ou damnée,
Agite encor partout l'humaine destinée;
Sans cesse elle soulève au sein des nations,
Comme au sein des mortels, toutes les passions,
Passions de vertus, ou passions de crimes,
Là, s'élevant aux cieux; là, courant aux abîmes.
Mais tous ces Anges bons, tous ces anges mauvais,
Sous un même rayon ne se fixent jamais.
On ne voit point ensemble habiter dans les âmes
Et les pures ardeurs et les ardeurs infâmes:
La sainte vérité n'admet pas de milieu,
Et l'homme est à Satan quand il n'est point à Dieu.
Et toutefois, le cœur, dans son indépendance,
Au même jour oublie et rapprend la prudence:
Il tombe, il se relève en son glissant chemin,
Comme il meurt ou revit du soir au lendemain.
Tel est aussi le peuple, et par les mêmes causes
Tour à tour il se livre à ces métamorphoses
Et marche librement, par des sentiers secrets,
Jusqu'au terme prévu dans les divins décrets.

Voici donc, au conflit de ce double mystère,
Voici deux nations : la France et l'Angleterre.
La France ! Heureux royaume, il s'est fait le soutien
Et le fidèle écho de tout espoir chrétien.
Dès sa première aurore, et comme à son baptême,
Embrassant pour parrain le pontife suprême,
Contre toute hérésie il recevoit un nom
Comme Israël jadis contre les fils d'Édom.
Aussi l'enfer voudroit, profonde est sa logique,
Enlever cette force au monde catholique.
Si Rome en est le cœur, la France en est le bras.

Il faut donc la réduire aux extrêmes combats;
Dans les murs d'Orléans, ainsi que dans un piége,
Il faut qu'elle finisse avec la fin du siége;
Et pour l'ensevelir sous ce foible rempart,
Il suffit d'irriter l'ongle du léopard.

Tel étoit des démons le sinistre présage,
Et sur le sol français ils promenoient leur rage.
Tous ennemis entre eux, ces immondes esprits
S'unissent pour le mal dès qu'ils se sont compris.
Ils disent qu'Albion, prompte à l'apostasie,
Tout entière ouvrira son sein à l'hérésie
Sitôt qu'un roi, doué du cynisme infernal,
A ses lâches sujets donnera le signal.
Qu'à l'instigation d'un royal adultère,
La foi devra périr dans toute l'Angleterre;
Que ce crime lui-même, infaillible début,
Sera mis comme un gage aux mains de Belzébut,
Et que d'un tel scandale, acceptant les prémices,
La triomphante erreur croîtra sous ses auspices.
Quelle abondante source à la soif des enfers!
Et quel prélude heureux pour l'empire des mers!
Car, un jour, des Anglais (un autre bruit l'assure),
Les immenses trafics s'accroîtront sans mesure,
Et l'or deviendra dieu, plus encor qu'autrefois;
On pourra trafiquer des peuples et des rois.
Le drapeau d'Albion, dominateur suprême,
Introduira partout marchandise et blasphême,
Et, dans l'énormité des mêmes cargaisons,
Ici la contrebande, et là les trahisons.
Sur le sombre avenir, ce rayon de lumière
N'ouvroit pas aux démons sa clarté tout entière,

Et dans ces pronostics, incertaines rumeurs,
Leurs yeux n'apercevoient encor que des lueurs,
Mais des lueurs de sang, mais des lueurs livides :
Ils croyoient voir errer des glaives parricides ;
Dans la couche royale ils croyoient voir des fronts
Du trône à l'échafaud promenant leurs affronts ;
Puis, au gré d'une reine, une reine égorgée ;
Puis, la main des sujets au cœur des rois plongée ;
Puis, l'usurpation, fille des attentats,
Pour longtems accouplée au sort des apostats,
Et prêtant aux Français, dans sa rage envieuse,
D'un régicide fer l'arme contagieuse...
Il suffit! et l'instinct des suppôts de l'enfer,
Dans ces obscurités déjà voit assez clair.

Non! jamais devant eux la trop chrétienne France
N'aura sur sa rivale un jour de préférence!
Et même dans le cours des crimes à venir
Ce vieux ressentiment ne devra point finir;
Car son peuple, du Christ souvent disciple indigne,
En gardera pourtant les dogmes et le signe;
Et si, sur l'arbre immense, il est d'impurs rameaux
Qui dédaignent du ciel les salutaires eaux,
La tige a conservé, jusque dans sa racine,
L'éclat miraculeux d'une séve divine.

« Nous ne pouvons l'abattre : il nous faut le flétrir...
Au conseil de Satan hâtons-nous de courir.
Des bruits prodigieux ont frappé nos oreilles,
Nos yeux ont entrevu des traces de merveilles,
De lumineux rayons d'en haut sont descendus
Et sur les humbles toits ils se sont répandus...
Malheur! malheur! » crioient ces infâmes cohortes...

Et soudain à leurs cris l'enfer ouvroit ses portes.

Vaste océan de pleurs, de souffrance et de deuil,
La fumée et la flamme en inondent le seuil,
Et jusque sur ses bords des fleuves de bitume
Roulent de leurs torrens la dévorante écume ;
Et chacun des démons, revenu du grand jour,
Rentroit comme chez soi dans ce brûlant séjour,
Et nulle émotion sur leur hideuse face,
D'une nouvelle horreur ne dénonçoit la trace,
Car ils portent partout leurs éternels tourmens;
Leur malheur tout entier suit tous leurs mouvemens.
Jamais, quittant leur place, ou changeant de posture,
Ils ne peuvent ni fuir, ni tromper sa torture.
Le supplice pareil au supplice du feu,
C'est surtout de rester hors de Dieu devant Dieu.
Et Dieu, tout Dieu qu'il est, pourroit-il donc lui-même,
Sans un acte d'amour révoquer l'anathême?
La pitié veut bénir, le pardon veut aimer;
Donc l'implorer pour eux ce seroit blasphêmer.
La céleste justice, avec des lois certaines,
Fixe ainsi dans la foi l'éternité des peines.
En vain de l'épopée égarant le pouvoir,
Aux damnés le poëte aura chanté l'espoir,
Sous le titre pompeux de divine harmonie :
L'erreur vole en éclats des hauteurs du génie.
Au long cri de douleur jeté par les enfers,
Satan levoit la tête en secouant ses fers.
Il n'est plus, comme au tems de la première femme,
Libre de colporter partout venin et flamme,
Depuis l'heure où le Christ, mort vainqueur sur la croix,
Comme d'un glaive au front l'a percé de ce bois,
Et l'a traîné captif dans le puits de l'abîme,
Il y reste enchaîné, mais toujours roi du crime.

De là son souffle impur enflammant ses suppôts,
Ne laisse à l'univers ni trêve ni repos.
La rage que lui-même il ne peut plus répandre,
Confiée à leur soin, ne se fait point attendre,
Car il voit par leurs yeux, il touche par leurs mains,
Il rugit par leurs voix contre tous les humains,
Infernale harmonie, aussi vaste que prompte,
Où de tous les forfaits se rend l'horrible compte.
Sitôt qu'il aperçoit la sombre légion
Chargée et de la plainte et des vœux d'Albion,
Il la prévient : « Je sais tout ce qu'ils veulent dire;
Déjà d'autres démons sont venus m'en instruire.
Ce régent, ce trembleur qui n'a point supplanté
L'enfant dont une ligue a fait la royauté,
Ne sera jamais, lui, pour épouser ma rage,
Assez puissant en crime, assez vil en courage.
Que n'ai-je, dans ces jours de bouleversemens,
Un usurpateur prompt à l'oubli des sermens,
Qui, sans droit de naissance et sans droit de conquête,
Sous le royal bandeau sache courber sa tête,
Traiter son sang, ses rois, comme ses ennemis,
Et trahir un pupille à sa garde commis?
Le chef anglais n'est pas instruit à cette école,
Dans une extrême angoisse il entend ma parole,
Et, toujours agité par de vaines terreurs,
Il n'a point, sans réserve, adopté nos fureurs.
Hâtez-vous donc d'unir autour de lui ces âmes,
Qui des hardis complots sachent nouer les trames.
Je ne puis les prédire à l'espoir des enfers,
Car le nom des damnés se cache à l'univers.
Le seul Antiochus au livre judaïque,
Le seul Iscariote au livre évangélique,

Ont été dénoncés comme à jamais maudits.
Aucuns des autres noms ne peuvent être dits,
Et la terre surtout ne doit point les apprendre.
Hélas! l'enfer ne tient que ce qu'il ne peut rendre.
Comment serois-je sûr de damner un mortel?
Le coupable tombant victime d'un duel,
Le suicide même expirant sur son arme,
M'échappent à l'abri d'une dernière larme!...
Si j'atteins bien des fronts que l'homme a couronnés,
Souvent je n'atteins pas ceux qu'il a condamnés.
Oh! non, tu ne pouvois de ta plume hardie,
Signer l'arrêt des morts, Divine Comédie!
Et pourtant j'applaudis à ta témérité,
Comme à tout argument contre la vérité.
J'adore le mensonge, et je me glorifie
Dans l'éclectisme ouvert à sa philosophie!
Mais, vous, démons, sachez, il le faut quelquefois,
D'un inflexible joug reconnoître les lois.
A l'homme, tant qu'il garde un seul souffle de vie,
L'espérance jamais ne peut être ravie;
En dépit de moi-même, aux portes de la mort,
Jusque dans le naufrage il retrouve le port...
« Mais je sens que des pleurs dévastent ma paupière...
Je tremble qu'un soupir ne soit une prière!...
« Eh bien! puisque ce Dieu que nous blasphémons tous
Se fait du bras mortel une arme contre nous,
Montrons, il l'a permis, montrons notre puissance;
Courage! exerçons-la sur sa dévote France.
Abaissons les Français, de degrés en degrés,
Au mépris de son culte et des dogmes sacrés.
Déjà nous avons su répandre les scandales,
La honte et les affronts sur les races royales.

Maintenant, de l'éclat qui leur revient des cieux,
Que le sacre des rois soit un signe odieux!
Que plus d'un prêtre aussi de sa vieille auréole
Associe à nos vœux le magique symbole!
Et bientôt l'ignorance, aux regards étonnés,
Viendra se joindre en foule au peuple des damnés.
Au moment où l'abîme étend ainsi sa proie,
La rage, enfin, peut-être aura l'air de la joie...
« Vous ne l'ignorez point, le seul espoir permis,
C'est l'espoir d'engloutir avec nous nos amis.
Pour tous les attentats qu'attendent nos supplices,
Chauffez donc dans les cœurs cette soif des complices.
Voilà comment il faut, par de constans efforts,
Répondre au Dieu tyran des vivans et des morts...
Il m'entend, je le sais, je le vois, et ma haine
A le droit de rugir en dévorant sa chaîne....
Ici, dans mon enfer, je suis roi des maudits,
Comme il est des élus roi dans son paradis...
« Légion, tu crois donc qu'il médite un miracle?
Tant mieux! à ses desseins c'est qu'il voit quelque obstacle
Et qu'il croit nos succès dont il reste jaloux,
Dignes de son pouvoir comme de son courroux.
« Retournez au combat; semez partout vos piéges;
Accoutumez le peuple au bruit des sacriléges;
Et que nul coin du globe où vous serez conduits
Ne soit sans rois tombés et sans autels détruits.
Autour du sol français, épiez les chaumières
Et les paisibles toits consacrés aux prières :
C'est là que les dévots trop saintement domptés
Ouvrent aux voix du ciel toutes leurs volontés;
C'est là que leurs vertus dissipent nos prestiges
Et sous la main de Dieu répandent leurs prodiges...

« J'espère en vos fureurs, j'espère en vos poisons ;
Triomphez par la fraude et par les trahisons...
Que de l'amour pécheur toute âme possédée
M'entende comme toi, formidable Asmodée!...
L'orgueil de la pensée et l'orgueil de la chair
Vers le gouffre infernal marchent toujours de pair.
« Allez donc! et bientôt, avec des mains amies,
Étalez au grand jour toutes les infamies.
Au milieu des fléaux mêlez-vous à l'Anglais,
Et régnez sur la France aux doux bruit des forfaits. »

Ainsi parle Satan. La ténébreuse armée
S'agite dans les flots d'une mer enflammée.
Aussitôt, répondant à leurs affreux concerts,
Un chant blasphémateur part du fond des enfers.

« Guerre à Dieu! honte au peuple esclave
Dont il est encore adoré!
Mais gloire au peuple qui le brave!
Avec nous Satan l'a juré.

« Dans les célestes pâturages
Aux élus les saintes amours.
A nous les impudiques rages
Dans le feu qui brûle toujours.
Ils sont variés tes ouvrages,
Dieu cruel! sur tous les parages
Ta justice ouvre dans son cours
Aux crimes d'éternels orages,
Aux vertus d'éternels beaux jours.

« Guerre à Dieu! honte au peuple esclave
Dont il est encore adoré!

Mais gloire au peuple qui le brave!
Avec nous Satan l'a juré.

« Auprès de ce tyran suprême,
Non, non! il n'est point de milieu.
Son cœur déteste comme il aime;
Il se venge, il se donne en Dieu.
A son immuable anathême
La réponse est donc le blasphême;
Et dans l'éternité du feu,
A nos concerts point d'autre thême,
A nos tourmens point d'autre vœu.

« Guerre à Dieu! honte au peuple esclave
Dont il est encore adoré!
Mais gloire au peuple qui le brave!
Avec nous Satan l'a juré.

« Il s'appelle Dieu des justices,
Dieu des vivans et Dieu des morts.
Pour le ciel et pour ses délices
Ses Anges recrutent les forts.
A nous les foibles! que les vices,
En multipliant nos complices,
Seul salaire de nos efforts,
Viennent enrichir nos supplices
Sans espérance et sans remords.

« Guerre à Dieu! honte au peuple esclave
Dont il est encore adoré!
Mais gloire au peuple qui le brave!
Avec nous Satan l'a juré. »

La clameur des maudits dans l'abîme épandue
Eût fait croire un moment leur peine suspendue;
Mais, à l'horrible éclat des grincemens de dents,
Il sembla que les feux devenoient plus ardents.
La légion sortit par un affreux cratère
Et vint près d'Albion s'abattre sur la terre.
A l'instant, dans les airs, l'accent qu'elle n'a plus
Expire en des bruits sourds, étouffés et perdus.

La langue des démons, c'est la rage éternelle,
Qui ne pouvant ici comme la voix mortelle
Aux oreilles de chair imprimer la terreur,
Sur le monde invisible exerce sa fureur.
Car, à travers le corps, ces ministres infâmes,
Dans leur zèle infernal vont droit au fond des âmes.
Hardis contre le foible, ardens contre le fort,
Leur guerre dans les cœurs est une guerre à mort:
Ils y grondent souvent, comme les autans grondent,
Et là souvent aussi des échos leur répondent.
Pour attaquer la foi, pour tromper l'univers,
Leur souffle s'entremêle au souffle des pervers,
Dans l'intérêt commun de leurs pactes iniques...

Les voici, les voici, ces anges sataniques!
D'un seul bond s'élançant des bouts de l'horizon,
Ils semblent de l'abîme oublier la prison.
Même au delà des mers, sans imprimer leur trace,
D'un continent à l'autre ils franchissent l'espace.
L'aigle, précipitant son vol du haut des cieux,
L'éclair, jetant sa flamme au devant de nos yeux,
L'imperceptible essor de la flèche homicide,
N'ont rien de si perçant ni rien de si rapide.
Mais nul rayonnement du soleil éternel
N'entr'ouvre son éclat à leur front criminel,

A moins qu'au dessus d'eux le ciel ne resplendisse
Pour consommer leur rage et combler leur supplice.
Jamais, jamais non plus leur regard furieux
N'entrevoit dans les airs un Ange glorieux,
Sinon que pour confondre et briser le blasphème
Sur eux comme la foudre il ne tombe lui-même.
Grâce encore au grand Dieu qui borne leur pouvoir,
Dans le sècret des cœurs ils ne peuvent rien voir,
Et toujours l'avenir à leur immonde vue,
Laisse même en s'ouvrant une face inconnue.
Des bords de l'Océan le cortége infernal
D'un coup d'œil mesurant le vaste champ du mal,
Se partage d'abord sur le sol de la France
Les rôles que Satan distribua d'avance,
Les uns vont épier le cloître et les hameaux,
D'autres revoir Paris, sa honte et ses fléaux.

Plus rapides encor, les messagers de gloire
D'un rayon de leur ciel illuminent la Loire,
Et, refoulant au loin les esprits ténébreux,
De la triste Orléans ils écoutent les vœux,
Et parmi les douleurs du Très-Chrétien royaume
Partout de l'espérance ils répandent le baume.
Ce généreux présage, aurore d'un grand jour,
La fidèle cité l'embrasse avec amour;
Et son patriotisme, ardeur sainte et jalouse,
Voudroit tout immoler au bon droit qu'elle épouse;
Car, à ses yeux, toujours la légitimité
Garde l'éclat du dogme et de la vérité,
Et l'intègre justice à toute félonie
Imprime sur le front un sceau d'ignominie.
Aussi sa piété jamais n'a mis aux voix

Ni la cause de Dieu, ni la cause des rois,
Ni la cause du peuple : où donc est le problème,
Quand d'un triple devoir l'origine est la même,
Quand le même Évangile, avec la même foi,
Enseigne à servir Dieu, la patrie et le roi?...

A tous les bruits éclos au seuil de la frontière
Déjà les Anges saints ouvroient la France entière.
Des rives de la Meuse aux sources du Loiret,
L'heureux pressentiment du céleste secret,
Gage mystérieux des victoires promises,
Court sur leur aile d'or comme les douces brises.
Oh! pourquoi tous les cœurs, oh! pourquoi tous les yeux
Ne peuvent-ils donc voir les habitans des cieux?
Jeanne d'Arc, dans l'ardeur de la sainte prière,
Se nourrit de leur vie et voit dans leur lumière.
Du fond de la vallée aux lisières des bois,
Elle suivoit leur trace, elle entendoit leur voix;
Ils disoient : « Le grand Dieu, Roi des rois de la terre,
D'un mot peut de la France expulser l'Angleterre;
Mais il plaît à sa gloire, il plaît à sa bonté
Que par un bras d'enfant son glaive soit porté,
Et que des tems anciens, si féconds en prodiges,
La foi retrouve ici les éclatans vestiges. »
Et Jeanne s'écrioit, dans sa douce candeur :
« Que suis-je donc, hélas! devant cette splendeur? »
Dès l'aube du matin, sous la verte feuillée,
Au son de l'Angélus elle est agenouillée.
Puis elle va tresser de ses agiles doigts,
Les guirlandes de fleurs dont elle orne la croix,
La croix, double rayon de lumière et de grâce,
Dont l'un s'ouvre aux mortels, les reçoit, les embrasse,

L'autre, pour leur tracer un chemin glorieux,
Ici touche à la terre, et là s'élève aux cieux.
Et Jeanne, heureuse aussi d'honorer la Madone,
A l'arbre du vallon l'exalte et la couronne.
Là, sous ses yeux voltige un vif essaim d'oiseaux,
Et des rameaux aux fleurs, et des fleurs aux rameaux;
Et jusque sur sa main, sur son cœur, sur sa tête,
Ils viennent à l'envi comme lui faire fête.
On eût dit qu'elle avoit à sa dévotion
Tous ces chantres joyeux de la création,
Qu'elle en étoit la sœur, ou la mère, ou la reine.
Mais, d'un geste, montrant la seule souveraine,
Elle imploroit Marie et tomboit à genoux :
Aussitôt leurs concerts plus unis et plus doux
Semblent suivre l'élan de son âme ravie,
En bénissant la Vierge et le Dieu de la vie.
O miracle de foi pour l'enfant du hameau!
O miracle d'instinct pour le petit oiseau!
A ce spectacle unique au sein de leurs campagnes,
Tous les parens de Jeanne et toutes ses compagnes
La regardoient de loin, de plus en plus surpris,
Et n'osoient l'approcher, dans la peur des Esprits.
Car ils s'entre-disoient : « Nous ne saurions comme elle
Entendre ni connoître une bouche immortelle :
Il faut pour voir des Saints des yeux et des cœurs purs.
De ne point en mourir pourrions-nous être sûrs?
Dans tout ce grand pays, la fille de Romée
A leur auguste aspect est seule accoutumée,
Seule, elle est assez sainte, et dans nul autre lieu
On ne sauroit trouver plus digne enfant de Dieu. »

Jeanne prioit toujours avec de douces larmes.

Plus la prière pleure, et plus elle a de charmes.
Les Anges, à sa vue, élevés dans les airs,
Comme des arcs-en-ciel planoient sur l'univers.
Mille et mille couleurs mille fois nuancées
De la vierge des champs remuoient les pensées,
Et son cœur se disoit : « Qu'ils doivent être beaux
Les cieux dont ces rayons ne sont que des lambeaux!
Oh! pourquoi, franchissant la barrière suprême,
Ne puis-je, ô Roi de gloire! aller jusqu'à vous-même?»
Et tout à coup près d'elle, avec leur doux accent,
Les deux filles du ciel qu'elle voyoit souvent
Ensemble répondoient : « Le Dieu que Jeanne implore
Se donne tout entier au cœur droit qui l'adore,
Et vous le possédez, chère enfant, sans le voir,
Lui, dont la vue un jour doit combler votre espoir.
Mais, avant de cueillir enfin la palme sainte,
Des épreuves du tems il faut subir l'étreinte.
— « Ah! j'y suis dévouée! et vous voudrez toujours,
Divines sœurs, m'aider d'un fidèle secours.
Le Roi du paradis vers la pauvre bergère
De chacune de vous a fait sa messagère,
Quel prodige! et par vous, depuis trois ans et plus,
D'ici-bas j'entrevois le bonheur des élus.
La foi n'a nul besoin de ce merveilleux signe,
Et je crains, à le voir, d'en être encor moins digne.
A tant de charité, de grâce et de splendeur,
Que ne puis-je répondre avec la même ardeur?
Pour entrer dans le fond de ce pieux mystère,
Peut-être faudroit-il n'être plus de la terre.
ô Saintes! priez donc pour que, dès aujourd'hui,
Mon cœur, tout à Dieu seul, ne vive que de Lui!
— « Ainsi, vous acceptez, Jeanne, et jusqu'au martyre,

Et la voie, et le but où la croix vous attire?
La voie est la souffrance, et le but le bonheur.
—« Oh ! oui, j'accepte tout de la main du Seigneur!»

A ce cri de la foi, les Saintes empressées
Dans le sang du Calvaire, inspirent leurs pensées.
« Heureuse êtes-vous, Jeanne, à la veille d'offrir
Au Dieu crucifié la gloire de souffrir!
Pour jamais, croyez-nous, ces souffrances bénies
Vous ouvriront au ciel des sources infinies
Et de joie, et d'honneur, et de grâce, et d'amour :
Dans le livre de vie inscrites chaque jour,
Elles seront pour vous la féconde semence
Des mille et mille fruits d'une moisson immense,
D'autant plus renaissans qu'ils seront plus cueillis,
Plus purs que la rosée, et plus beaux que les lis. »

Dans un doux transport Jeanne écoutoit ces paroles.
Et les Saintes fixant tous les divins symboles
Sous ses yeux éclairés au flambeau de la foi,
Redescendoient ensuite à la cause du roi,
Des droits de la justice expliquant la puissance,
Fondement glorieux du salut de la France.

CHANT QUATRIÈME.



L'Archange Micaël explique longuement à Jeanne d'Arc les célestes messages ; il résume à ses yeux presque toute l'histoire des Anges de la Bible. — De là, une source de lumière et d'enseignemens pour la prophétesse qui a dit, devant ses juges, en parlant des colloques de l'Archange : *Il m'a bien instruite.* — Il lui annonce aussi qu'elle aura le bonheur de voir et d'entendre la Reine des cieux, protectrice de la France.

Qui nous a révélé l'enfer et ses tourmens,
Et la foi des démons et leurs rugissemens ?
Qui nous a révélé leur pouvoir sur la terre
Et la contagion de leur souffle adultère,
Et les horribles chants du peuple des maudits ?
Anges inspirateurs, Anges du paradis,
C'est vous ! et vous avez à toute âme vivante
Jeté le grand éveil et la sainte épouvante.
Maintenant, venez dire à l'amour des humains
Quelques-uns des bienfaits répandus par vos mains ;
Chantez à leur espoir pressé de les entendre
De vos fastes divins ce qu'ils peuvent apprendre ;

Jeanne d'Arc vous écoute, et plus vous l'instruisez,
Plus elle aime et bénit la source où vous puisez;
Elle y suit pas à pas des missions célestes
Dans le peuple de Dieu les traces manifestes;
Elle y contemple, au bruit des prodiges anciens,
Les glorieux labeurs presque pareils aux siens.
Des grands jours d'Israël elle est là l'héritière :
On l'entend, on l'admire, on la voit tout entière
Cette âme généreuse ! et tous les cœurs chrétiens
Sont ouverts au récit de ces hauts entretiens.
Puissé-je à les redire être heureux et fidèle !
Souffrez donc ma ferveur près de vous et près d'elle;
Préparez mes accens, et daignez à ma voix
Confier un rayon des splendeurs que je vois !

Entre l'homme et son Dieu quels merveilleux échanges
De prière et de grâce, et sur l'aile des Anges!
Du cœur comme de l'âme essor spirituel,
C'est déjà le bonheur, et c'est presque le ciel.
Qui pourroit les nombrer durant le cours des âges
Et dans le monde entier, ces augustes messages?
L'Archange les explique à la fille des champs.
Que la voix des mortels soit l'écho de ses chants,
Il le permet; il veut que ces leçons sublimes
Succèdent sans retard aux clameurs des abîmes.

La bergère est debout aux bords des vives eaux
Qui coulent vers Bermont au pied de ses coteaux.
A l'autre bord descend autour de la verdure
Un nuage d'où sort la divine figure;
Et plus loin, et plus haut, des chœurs de bienheureux
Du sort de l'humble enfant s'émerveilloient entre eux.

Micaël lui disoit : « Sur votre destinée
Ne soyez plus tremblante et toujours étonnée.
La foule des mortels, sans les voir de leurs yeux,
Souvent sont visités par les Anges des cieux.
Heureux qui, les voyant, les croit et les implore!
Mais qui croit sans les voir est plus heureux encore,
Sans cesse il en reçoit d'ineffables secours,
Et son Dieu par leurs mains le bénit tous les jours.
— « Ah! pour moi, saint Archange, oui, le bonheur de croire
S'éclaire à la parole encor mieux qu'à la gloire;
Et mon âme et mon cœur y deviennent plus forts.

— « Fille de Dieu! le ciel vous ouvre ses trésors.
« Dès le commencement, et dans l'Eden, les Anges
Avec Adam chantoient les divines louanges;
Et même après sa chute, amis consolateurs,
Ils sont de tous ses pas restés les conducteurs.
« Oh! qu'ils aimoient Abel dès avant son martyre!
Et sur Caïn lui-même, oui, je veux vous le dire,
Leur bras vengeur ne fut, malgré le cri du sang,
Ni toujours étendu, ni toujours menaçant.
« Des patriarches saints ils ont gardé la vie.
Par eux celle d'Hénoc jusqu'au ciel fut ravie;
Et cette arche où Noé sauva le genre humain,
Elle fut sur les eaux conduite par leur main.
Même au défaut de l'arche, au fond du grand déluge,
Leur sein, au repentir s'ouvroit comme un refuge.
« Ils ont encor béni le monde renaissant;
Mais, saintement jaloux des droits du Tout-Puissant.
Dans l'orgueil de Babel confondant le langage,
Ils ont dispersé l'homme au loin sur toute plage.
Puis, préparant dès lors l'Espoir des nations,

Et de la vérité rassemblant les rayons,
Ils ont su maintenir vierge de toute atteinte
La foi dans les cœurs purs d'une famille sainte.
Abraham adora dans l'hospitalité
Les Anges figurant l'auguste Trinité.
Que de fois à ses yeux, dans sa race choisie,
Ils ont montré l'aurore et le jour du Messie!
Fixant du firmament les innombrables feux,
Ils lui disoient : « Tes fils seront aussi nombreux. »
Du céleste couroux sur Sodome et Gomore
Ils allument soudain l'éclair qui les dévore;
Mais ils ont préservé des immondes volcans
Lot, fraternel ami du père des croyans.
De leur bouche Sara deux fois entend l'annonce
Dont son rire incrédule est d'abord la réponse :
Stérile et séculaire, elle n'en fut pas moins
Mère du peuple élu qu'ils comblent de leurs soins.
« A leur voix Isaac, volontaire victime,
Est sauvé dans les bras de son bourreau sublime.
« Ils ont au fils d'Agar versé l'eau du désert.
« Sur Jacob endormi tout leur ciel s'est ouvert,
Déployant les degrés, mystérieuse échelle,
Où tout vient et revient dans la cause éternelle.
Ils suivent son exil, le ramènent ému
Des regrets, des baisers et des pleurs d'Ésaü;
Et déjà tout un camp de célestes milices
Escortoit son retour de leurs regards propices;
Et l'un d'eux, en luttant contre lui vers Bethel,
Le couronne vainqueur sous le nom d'Israël :
Lutte miraculeuse et pleine de mystères
Où la foi vient plonger ses ardeurs salutaires.
« Ainsi, toujours, toujours, les Anges des élus

S'attachent à leurs pas et ne les quittent plus.
« Sur leur aile Joseph sauve son innocence
Et du fond d'un cachot s'élève à la puissance.
« Vers l'Horeb, à Moïse assisté d'Aaron
Ils donnent le roseau qui brise Pharaon... »

— « Seigneur! s'écrie alors la fille de Romée,
C'est vous qui de l'Égypte avez noyé l'armée;
Et du peuple de Dieu par vous toujours conduit
Vous étiez le gardien : les Saintes me l'ont dit.
— « Oui, Jeanne, je le fus et je le suis de même
Du nouveau peuple, au nom du seul Maître suprême,
Au nom du Roi des rois, au nom du Dieu des dieux.
Gloire à Dieu sur la terre, aux enfers, dans les cieux!
« Du haut du Sinaï, dans des feux redoutables,
Ses Anges de sa loi publièrent les tables.
Là, de l'arche sacrée, et là, du Saint des Saints
Sous les yeux de Moïse ils traçoient les dessins;
Et vers le sanctuaire ainsi que vers la nue
Pour rendre ses décrets leur voix étoit connue.
« Le germe prophétique à leurs mains est commis.
Aux flancs de Balaam eux-mêmes ils l'ont mis,
Et de sa bouche inique il sortit un oracle
Dont put être jaloux l'écho du tabernacle.
« La parole divine aux lèvres des pervers,
C'est la flamme du ciel parcourant les enfers;
Et la même splendeur s'élance des abîmes,
Inonde la montagne et couronne ses cimes;
Et les Anges au fond, au sommet, au milieu,
Partout, portent la gloire et la vertu de Dieu.
Plus est puissant leur souffle, et plus l'organe indigne
Disparoît à l'éclat de ce radieux signe;

Et jamais, dans le choix des plus vils instrumens,
L'oracle ne perd rien de ses enseignemens.
Mais d'un prophète saint la prière obéie
A ses lèvres reçoit le charbon d'Isaïe,
Et ce feu purifie et son cœur, et ses yeux,
Et sa langue; et soudain les messagers des cieux
Du mystérieux livre où sont inscrits les âges
A son perçant regard ouvrent toutes les pages.

« Dans la terre promise un Ange à Josué
Apparoît... — « Et c'est vous! la Bible a divulgué
« Vos paroles, seigneur (dit encor Jeanne émue);
Et vous portiez l'épée; et l'épée étoit nue. »
— « Enfant! vos souvenirs, et j'en suis le témoin,
De vos Saintes ici reconnoissent le soin :
Ils vont faciliter le coup d'œil qui rassemble
Les apparitions dont j'expose l'ensemble,
Et vous comprendrez mieux pourquoi les tems chrétiens
N'ont plus besoin de voir leurs célestes gardiens.
« J'ai donc fixé les jours, les sept jours sans batailles
Dont le dernier laissa Jéricho sans murailles;
Et des Anges toujours écoutant le conseil
Josué par leurs mains arrêta le soleil,
Et des merveilleux faits dont sa carrière est pleine
Dès les bords du Jourdain ils ont conduit la chaîne.
« Après sa mort, du peuple à la divine loi
Dans la Vallée-aux-Pleurs ils ramènent la foi.
« Plus tard, par Débora, par Jahel, saintes femmes,
Ils rendent le courage et l'énergie aux âmes.
« Ils éclairent aussi les juges des Hébreux.
« Rien de grand, rien de saint ne se fait que par eux.
« Sous le chêne d'Ephra recevant leur visite,

Gédéon court frapper le fier Madianite,
Lui, le plus humble fils des fils de Manassé!
— « Seigneur, j'ai retenu tout ce qui s'est passé :
Au début des vainqueurs leur triomphante épée
Dans le sang ennemi n'est pas même trempée!
Les Anges ont tout fait. Que ne puis-je aussi, moi,
Vaincre sans voir le sang qui me glace d'effroi!
— « De l'âme dont il fait l'instrument du prodige
Bientôt Jeanne saura ce que le ciel exige.
Qu'elle reste fidèle à l'inspiration,
Et rien n'arrêtera sa sainte mission.
— « Puissé-je donc entendre et méditer encore
Toutes les vérités que j'aime et que j'adore!

— « Vierge, au Livre de Job, vous voyez devant Dieu
Les Anges rassemblés, et Satan au milieu :
Et voilà révélé tout le monde invisible.
— « Ah! seigneur, je me perds dans ce trait de la Bible!
Avec les Anges saints comment l'esprit mauvais
Peut-il, et devant Dieu, se rencontrer jamais?
— « Jeanne, dans le cœur droit qui cherche la lumière,
Une humble question porte en soi sa prière.
J'y réponds. — On l'a dit : L'enfer, l'éternel feu,
C'est surtout de rester hors de Dieu devant Dieu.
Mais le ciel, le vrai ciel, c'est le sein de Dieu même.
Delà le texte saint s'explique sans problème.
Ainsi, Dieu voit Satan là haut comme ici-bas,
Tandis que devant Dieu Satan ne le voit pas.
Or, dans Job, rien de plus qu'une simple présence,
Sans nulle vision de la divine essence;
Et nécessairement Satan est arrêté
Hors du souffle du Dieu de toute sainteté.

L'Évangile à vos yeux jette-t-il un nuage
Quand Jésus s'abandonne à l'infernale rage,
Quand son corps est meurtri, quand il est mis en croix,
Ou lorsque le démon le transporte trois fois,
Aveugle tentateur, ici dans la campagne,
Là, sur le haut du temple, et là sur la montagne?
L'Homme-Dieu souffre ainsi dans son humanité
Sans altération de sa divinité;
Car de son corps mortel la substance adorable
Est à l'impur venin restée impénétrable
Autant et mille fois plus que le diamant
Aux inutiles coups d'un fragile instrument.
D'ailleurs l'esprit mauvais ne touchoit pas lui-même,
Mais par un bras d'emprunt, l'auteur du bien suprême;
Et lorsque des martyrs il afflige le corps,
L'âme libre au dedans ne souffre qu'au dehors.
Distinguez donc toujours de la forme passive
Le cœur indépendant et la pensée active
Qui, même un seul instant, à l'infernal pouvoir
Jamais ne peuvent être unis sans le vouloir :
Et dès lors, quand le Christ désormais impassible
Entre invisiblement sous un signe visible
Dans le coupable sein qu'il nourrit de sa chair,
Il n'est plus pain de vie, il est brûlant éclair.
« Donc du bien et du mal la distance infinie
Permet, sans rien troubler dans la grande harmonie,
Sur un ordre d'en haut, qu'en tout tems, en tout lieu,
Satan, sans être au ciel, puisse être devant Dieu. »
—« Que je vous remercie, ô grand et saint Archange!
Aux célestes parvis, non, point d'impur mélange;
Rien de souillé n'arrive à l'éternel bonheur,
Rien n'y trouble jamais les Anges du Seigneur.

— « Jeanne, le Livre saint sur les divins messages
Aux méditations ouvre encor bien des pages ;
Car les Anges partout suivent le peuple élu,
Heureux de le servir comme Dieu l'a voulu.
Faut-il vous rappeler celui qui par avance
Au père de Samson annonçoit sa naissance?
Et ceux qui de Samuel dans le temple, la nuit,
Étonnoient le sommeil au mystérieux bruit
Où déjà se pleuroit le deuil de l'arche sainte
Et du grand-prêtre Héli se réveilloit la crainte?
Ils ont béni l'enfant, le prophète futur,
Qui grandit, qui vieillit et qui meurt toujours pur.

« Et maintenant, les rois vont aussi les connoître;
Car Saül et David les voyoient apparoître,
Saül, dans ses élans de prophétique ardeur,
Quand il sembloit encor digne de sa grandeur,
Et David, dans le cours de sa longue carrière,
Restant (sauf un seul jour!) au sein de leur lumière.
Psalmiste, il a mêlé sa voix à leurs accords,
Et ses chants sont les chants des vivans et des morts.
« Le fils de Bethsabée au plus saint des cantiques
N'a-t-il pas marié les splendeurs angéliques?
Que ne fut-il toujours digne de les chanter!
« Combien de mauvais rois eurent à redouter
Les Anges! mais Asa, mais Josaphat, mais d'autres,
De la loi révélée ont été les apôtres,
Et des divins tuteurs à leur garde commis.
Comme leur saint aïeul ils furent les amis.
« Dans les règnes suivans sont venus les prophètes
Du souffle inspirateur fidèles interprètes.
Elie a donc redit aux peuples comme aux rois

5.

Ce qu'au nom du Seigneur lui confioient nos voix.
De nos mains son manteau tomba sur Elisée,
Car la vertu d'en haut jamais n'est épuisée.
Isaïe offre à Dieu les pleurs d'Ézéchias;
L'Ange exterminateur soudain étend son bras,
Et de Sennachérib l'armée alors si fière
En une seule nuit tombe et meurt tout entière!

« De la race des Saints dans la captivité
Déjà se révéloit l'ardente charité.
Que dois-je en dire au nom de l'Ange des Tobie?
Vous savez quelle épreuve ils ont d'abord subie,
Et quelle récompense ils recevoient tous deux;
Et comment Raphaël se chargeoit de leurs vœux,
Les laissant prosternés le front dans la poussière
Et le cœur en extase au fond de leur prière.
Enfin le patriarche en recouvrant les yeux
Se relève prophète à la clarté des cieux;
Il annonce la paix à la cité sacrée,
Et du peuple béni la gloire et la durée.

« Bientôt Judith s'inspire aux pieds de l'Éternel,
D'un seul coup de son bras sauve tout Israël
Et proclame bien haut dans un cri de louanges
Et l'œuvre du Seigneur, et le zèle des Anges.

« Mais, hélas! après elle, au règne de Juda
S'éteint le souvenir du Dieu qui le fonda,
Et de ce peuple ingrat dont le cœur l'abandonne
Ses Anges ont chassé le reste à Babylone.
« A ses enfans captifs enfin le Dieu du ciel
Fait parler dans les pleurs Jérémie et Daniel.

« Mais reposez-vous, Jeanne, et de l'exil qui prie
Écoutez les soupirs vers la sainte patrie. »

Un chœur d'Anges s'entr'ouvre aussitôt dans les airs
Et de Jérusalem entretient ses concerts.

« Près des fleuves de Babylone
De la triste Sion redisant les malheurs,
Nous nous sommes assis. Hélas! il n'est personne
Qui vienne consoler nos pleurs!

« Aux saules du lointain rivage
Nous avons suspendu nos luths silencieux.
Le vainqueur nous disoit (à nous dans l'esclavage!)
Chantez les chants de vos aïeux.

« Ah! comment, loin de la patrie,
Chanter les chants sacrés que Sion n'entend plus?
Et comment célébrer une cité chérie
Quand ses autels sont abattus?

« Que mes doigts sèchent sur ma lyre
Et que ma langue en feu s'attache à mon palais,
Si pour Jérusalem la douleur qui m'inspire
De mon cœur s'efface jamais!

« Ruinez-la! qu'elle périsse!
S'écrioit la fureur des descendans d'Edom...
Souviens-toi de leurs cris, Seigneur, dans ta justice,
Ils osoient blasphémer ton nom!

« Malheur donc à la race impure!

Malheur à Babylone! et, dans ses murs surpris,
Gloire à l'heureux vengeur qui vient avec usure
De nos fers lui payer le prix!

« Gloire, gloire à la main puissante
Qui bientôt va saisir les enfans criminels,
Et qui les brisera... sur la pierre vivante
Des tabernacles éternels! »

« Fille de Dieu! la foi médite dans ce psaume
Et la Jérusalem du céleste royaume,
Et l'exil inspirant le prophète des pleurs,
Et l'hymne du salut au sentier des douleurs.
— « Saint Archange! il convient encore à votre France.
Elle est toujours captive, et vers sa délivrance
Elle soupire, hélas! comme autrefois Sion.
— « Oui, ce cantique sied à toute nation
Où les âmes longtems au malheur exercées
Vers l'éternelle paix élèvent leurs pensées;
Et l'Église accoutume ainsi les cœurs pieux
A voir comment l'exil est le chemin des cieux.
— « Il est bien vrai, seigneur; mais dans cette prière
Je regrette l'enfant écrasé sur la pierre!
Et la miséricorde, admirable toujours,
Peut-elle à de tels chants laisser un libre cours?
— « O vierge! gardez-vous de vouloir la comprendre!
Car la raison de tout Dieu seul pourroit la rendre.
Dans les traces du mal dont il tire le bien,
Aveugle trop souvent, la terre ne voit rien.
Aux livres inspirés heureux qui se confie!
Là doit se ramener toute philosophie,
Et qui veut les juger va s'égarer ailleurs.

Les plus humbles esprits sont toujours les meilleurs.
— « Pardon, seigneur, pardon ! Je n'ai rien voulu dire
Sinon toute l'horreur que le carnage inspire.
— « Ajoutez donc aussi, Jeanne, tous ces malheurs
Le péché seul les fait dans le sang et les pleurs !
Et pénétrez le sens de l'hymne prophétique;
Voici comment de Dieu la bonté vous l'explique :
La pierre, c'est son Christ; et l'enfant, c'est le cœur
Qui, brisant le péché, se relève vainqueur.
— « Ce sens, je l'avois presque entrevu, saint Archange,
Dans les termes heureux que l'harmonie arrange;
Mais il m'avoit fait peur, cet hymne des Hébreux,
Tel qu'on le récitoit à l'église de Greux.
Daignez donc, oubliant mon effroi téméraire,
Poursuivre l'examen où ma raison s'éclaire.

— « Eh bien ! dans Babylone et la terre d'exil,
Les Anges des grands faits vont reprendre le fil.
Consolant les captifs, inspirant les prophètes,
Avec eux la douleur avoit aussi ses fêtes.
Quel bonheur, quand un chant de lamentation
Éclos sur les débris de la triste Sion,
Jusqu'au peuple exilé, dans une lettre amie,
Apportoit à leurs pleurs les pleurs de Jérémie !
Communion sacrée !... et quel bonheur encor,
Quand Daniel éclairant Nabuchodonosor,
De ce superbe roi, par sa douce éloquence,
Pour ses frères d'exil obtenoit la clémence !
Et quelle gloire aussi, quand, martyrs de la foi,
Les trois jeunes Hébreux entrèrent sans effroi
Dans l'ardente fournaise, insensibles aux flammes,
Comme si leurs corps même eussent été leurs âmes !

Et des Anges de Dieu visités, les enfans
Sous les yeux des bourreaux revenoient triomphans.
« Et Daniel eut comme eux sa divine puissance
Au milieu des lions affamés à l'avance ;
Et, vivant là sept jours respecté de leurs dents,
Comme les trois martyrs dans les brasiers ardents,
Il reçoit d'Habacuc, sur les ailes d'un Ange,
Et la seule eau qu'il boit, et le seul pain qu'il mange.
« Dans l'exil d'ici-bas, par ces types sacrés,
Les germes de salut se trouvent figurés.
La foi sainte y triomphe et des ingrats murmures,
Et de la rage impie, et des flammes impures ;
Et pour la consoler les révélations
Abondent dans les jours de tribulations :
La prophétie en deuil, veuve des tabernacles,
Dans le sein du malheur fait germer ses oracles.
Des peuples opprimés et des peuples captifs
Les pleurs silencieux, les regards attentifs,
Attendent du pardon le signe salutaire,
Et tous les bruits du ciel sont bénis sur la terre.
A Babylone même arrivent éclatans
Ceux qui du Rédempteur illuminent les tems ;
Et fixent au calcul des semaines d'années
Et leur dernière phase, et presque leurs journées.

— « Mais, grand Saint ! à la France, après tant de malheurs,
Quel oracle a promis la fin de ses douleurs?
— « Quoi! Jeanne, quand ma voix prend soin de vous instruire
Vous cherchez un oracle?... et, faut-il vous le dire?
Cet oracle est en vous. Gardez de l'oublier !
A vous de le produire et de le publier.
« Comme moi, chaque jour, vos deux fidèles Saintes

Répondent à vos vœux, à vos pleurs, à vos craintes...
Que voulez-vous de plus ?
— « Je ne veux qu'obéir.
Saint Archange ! à mes yeux daignez encore ouvrir
Cette Bible où je vois, et par vous expliquée,
L'angélique puissance à son œuvre appliquée
Et rappelant toujours dans l'heur et le malheur
Les peuples et les rois aux sentiers du Seigneur.
— « Ici, plus que jamais, soyez donc éclairée.
Il n'est point de royaume, il n'est point de contrée,
Point de cité, point d'âme, et même sans la foi,
Qui n'ait comme gardien un Ange auprès de soi.
« Or, l'Ange de la Perse en vain se chargeoit d'elle
Et versoit sa lumière à la race infidèle ;
Ce peuple se dérobe au bras qui le conduit
Et de l'astre du jour fait l'astre de sa nuit,
Il l'adore !... O mortels, que vous êtes à plaindre,
Dans le soleil de Dieu quand la foi va s'éteindre !
« Trop souvent le génie, admirable flambeau,
De la sainte croyance est aussi le tombeau !...
N'est-ce pas en trop dire à l'humble pastourelle ?
Le péril de l'orgueil ne sera point pour elle.
— « Seigneur, ne m'épargnez aucun de vos conseils,
Car dans la pente au mal tous les cœurs sont pareils,
Et l'humilité seule où Jésus nous convie
Dans sa grâce nous rend la lumière et la vie.
« Voudrez-vous à présent me dire aussi pourquoi
Dans tous les peuples Dieu n'a point sauvé la foi ?
— « O Jeanne ! du salut respectons le mystère
Toujours impénétrable au ciel comme à la terre,
Jusqu'au moment suprême où les divins décrets
Se révèlent à l'âme avec tous leurs secrets,

Mais un seul mot répond de leur sagesse auguste ;
Dieu ne seroit pas Dieu s'il n'étoit un Dieu juste.
« A l'honneur de son nom et de ses jugemens,
Ses Anges ont les mains pleines d'enseignemens.
De l'œuvre des vertus et de l'œuvre des vices
Infaillibles témoins au grand jour des justices,
Ils les dérouleront dans leurs livres ouverts
Sous les yeux de son Christ et de tout l'univers.
Là, le bien et le mal, et quel qu'en soit le nombre,
Seront vus d'un coup d'œil, sans erreur et sans ombre.
Alors tous les maudits, sans être interrogés,
Par eux-mêmes seront confondus et jugés.
Alors tous les élus reçevront leur couronne.
« Mais rentrons un moment dans Suze et Babylone.
« Quand l'Ange de la Perse, au contact des Hébreux,
Croyoit lui ménager enfin des jours heureux,
Bientôt, voyant Juda courir en espérance
Vers Sion, il sembla craindre leur délivrance.
Il se disoit : « Mon peuple auroit longtems besoin
« Du spectacle éloquent dont il est le témoin.
« Dans les exemples saints mêlés à la prière
« Quelle source de vie, et quels flots de lumière !
« Que n'avons-nous toujours une Esther, un Daniel ! »
« Le prophète a parlé, répondoit Gabriel.
« C'est dans Jérusalem que pour jamais se fonde
« Et l'œuvre du Messie et le salut du monde.
« Qu'aucun autre intérêt ne balance la foi !
« Tournez donc vers Sion l'âme et le cœur du roi. »
« Mais de l'Ange gardien la charité si tendre
Résista jusqu'à l'heure où Dieu se fit entendre
Par l'Ange conducteur de son peuple exilé.
« Et dans Jérusalem tout Juda rappelé

Avec Zorobabel, Esdras et Néhémie,
Eut encore à dompter une ligue ennemie.
Et les Anges alors, pour ses destins futurs,
Avec lui de Sion rétablissant les murs,
Des jours de l'ancien temple ont béni la mémoire
Et du temple nouveau prophétisé la gloire.
Puis, tout à coup, leurs mains à l'autel réparé
Ont dans le feu du ciel rendu le feu sacré.
Mais aux antres profonds où pleura Jérémie,
Pour longtems l'arche sainte est restée endormie:
Prophétique sommeil! car en mille autres lieux
Mille arches ont ouvert tous les trésors des cieux.

« De Juda cependant le peuple s'associe
Les restes d'Israël à l'espoir du Messie;
Et le sang de David des royales grandeurs
Descend pour mieux voiler ses nouvelles splendeurs.
Avant que sous ce voile elles ne soient courbées,
Gloire encore à Sion! Voici les Machabées!

« Lancés comme d'en haut sur les Antiochus,
Grands quand ils sont vainqueurs, plus grands s'ils sont vaincus,
Dans l'heur et le malheur assistés par les Anges,
Ils rejoignent au ciel les divines phalanges.
— « Jamais, Seigneur, jamais cet angélique appui
Mieux que dans leurs combats à mes yeux n'a relui.
Oui! plus que la victoire heureuse est la défaite,
Quand des héros mourans le ciel est la retraite.
O Judas Machabée! oh! que j'aime ton sort!
Puissé-je en approcher, à la vie, à la mort!
« Ces prodiges sacrés que mon espoir admire
Mes Saintes ont daigné plusieurs fois les redire :
L'assistance de Dieu, la victoire de Dieu,

Tels étoient les mots d'ordre, et de gloire, et d'adieu.
Aussi le Machabée au front de ses colonnes
Voyoit triompher l'Ange et briller les couronnes;
Et tout Jérusalem, durant quarante jours,
Avoit pu contempler venant à son secours
Des guerriers vêtus d'or et courant dans les nues
Au bruit des boucliers et de leurs armes nues.
« En sera-t-il ainsi, saint Archange, au début
Où la France doit voir l'aurore du salut?
—« Jeanne, dans ces grands faits qui charment vos oreilles,
Dieu seul s'est réservé le soin de ses merveilles.
A lui de les dicter suivant son bon plaisir.
L'Ange non plus que vous n'a le droit de choisir;
Et sans cesse attentif à leur signal suprême,
Il s'inspire d'en haut et jamais de lui-même;
Et pour l'œuvre divine, et pour ses instrumens,
Il attend de l'Esprit le souffle et les momens;
Heureux de se tenir dans cette dépendance
De l'ordre où librement agit la Providence.
— « Ici, je n'avois pas aperçu le danger,
Seigneur; et désormais je n'ose interroger.
— « Humble cœur! osez tout; et distinguez bien, Jeanne,
Et le mot qui conseille, et le mot qui condamne.
— « Ah! je veux la garder, cette sainte leçon!
Mais j'y ressens encor l'indomptable frisson...
D'un Machabée, hélas! l'épée est trop sanglante,
Et c'est, vous le savez, le sang qui m'épouvante.
— « Vierge, rassurez-vous. Plus tard, en tems et lieu,
La force vous viendra de la force de Dieu.

« Mais nous touchons au terme où la rapide vue
D'en haut peut embrasser la route parcourue.

« Aux destins d'Israël, dans ce vivant tableau,
Les Anges ont toujours veillé dès son berceau;
Et le Verbe daignoit tenter sous leur figure
Comme un premier essai de l'humaine nature,
Et lui jeter d'abord, et de loin, un rayon
Des éternels bienfaits de l'Incarnation.
Puis, il veut consommer sa gloire charitable,
Et le voilà qui naît, enfant, dans une étable.
Silence! il ne faut point aux regards de la foi
Mêler la loi de grâce avec l'ancienne loi.
Cet enfant, cette crèche, et ces pleurs, et ces langes,
En diront toujours plus que n'en diroient les Anges.
— « Pourtant la voix de l'Ange est bien l'écho des cieux,
La parole de l'âme et le flambeau des yeux.
— « Jeanne, aux devoirs sacrés quand le cœur est fidèle,
Nulle inspiration ne faillit à son zèle;
Mais ici vous aurez un bien autre secours!
La Vierge que vos vœux implorent tous les jours,
La mère du Sauveur, la divine Marie
Voudra vous préparer pour sa France chérie :
A votre humble prière, à vos pieux transports
Sa bonté maternelle ouvrira ses trésors.
Elle est toute-puissante! et qu'est-ce que nous sommes
Près d'elle devant Dieu, nous Anges, et vous hommes?
Nul astre ne reluit sur la terre et les mers,
Autant qu'elle au-dessus du céleste univers.
Un seul de ses regards, un seul mot de sa bouche
Verse des flots de grâce aux âmes qu'elle touche.
J'ai pu dire Israël, Sion, Jérusalem,
Mais qui jamais dira Marie et Bethléem?
Déjà, n'en doutez point, ô Jeanne! elle vous aime
Comme un enfant béni du Rédempteur suprême.

L'humilité divine, et la douce candeur,
Et le pieux courage, et la sainte pudeur,
Et le zèle fervent : voilà, voilà la gloire
Qui des cœurs devant elle assure la victoire! »

A ces derniers accens l'Archange a disparu;
Et sur le front de Jeanne un éclair a couru.
D'une vive auréole aussitôt couronnée,
Elle entrevoit de loin toute sa destinée;
La terre n'est plus rien à ses regards distraits;
Il semble que le ciel l'attire de plus près,
Qu'elle en touche le seuil, et que déjà pour elle
S'est ouvert l'océan de la grâce éternelle.

CHANT CINQUIÈME.

Suite des enseignemens angéliques. — La grande hérésie des tems modernes est prophétisée. — Jeanne sera un instrument de salut pour toute la catholicité. — Son vœu de consécration. — La Vierge invoquée comme l'*Étoile de la mer* peut aussi préserver du naufrage le peuple fidèle. — Dernier espoir dans les conseils de Charles VII. — L'armée anglaise est en marche sur Orléans. — Elle livre au pillage l'église de Notre-Dame de Cléry et passe les habitans au fil de l'épée. — Hymne du martyre. — Marie descend des cieux au manoir de l'humble bergère et la fortifie de sa divine parole.

Quand l'œil indifférent parcourt le long tableau
Des révélations de l'enfant du hameau,
Du miracle croissant qu'un geste le délivre;
Que la fatigue enfin pose et ferme le livre.
Mais nous fidèles cœurs, nous fidèles esprits,
Des colloques divins soyons toujours épris,
Et plutôt que jamais nous plaindre de leur nombre
Saluons d'un regret ceux qui restent dans l'ombre.

Dieu, les Anges, l'Église et le peuple chrétien
Ne peuvent-ils compter sur un jour d'entretien?



Jeanne d'Arc a parlé la langue des prophètes.
Si nos chants ne sont pas ses pompeux interprètes,
Qu'ils nous gardent du moins, avec simplicité,
Des pieux souvenirs toute la vérité!
Dans les émotions d'une vive harmonie,
La foi sans le chercher trouve aussi son génie:
Heureuse des récits qu'elle vient admirer,
Un seul rayon du ciel suffit à l'inspirer,
Elle y voit son chemin sur l'océan du monde,
Comme le nautonier suit l'étoile sur l'onde.

Ah! ce n'est pas en vain que s'étend à nos yeux
De la Sainte des camps le drame glorieux.
Parmi tous les guerriers que l'histoire proclame
Comme sauveurs d'un peuple, elle est la seule femme;
Et l'échafaud témoin de ses derniers soupirs
Lui marque aussi sa place au nombre des martyrs.
Même sous la chaumière, en elle tout l'atteste,
Son cœur brûle déjà d'une flamme céleste :
Et quand elle apparoît, dès la première fois,
En présence du peuple, et des grands, et des rois,
Dans l'inspiration son sublime langage
De l'espoir qu'elle annonce offre aussitôt le gage.
Le poëte suit donc, de ses fervens regards,
La pastourelle aux champs, l'amazone aux hasards,
La victime au bûcher. De ce triple spectacle
Le prélude lui-même est comme un long miracle;
Partout il resplendit de vivantes leçons ;
Elles viennent du ciel, et nous les redisons.
Puisse de leurs concerts toute oreille frappée
Entendre aussi d'un cœur la chrétienne épopée!
Jamais, jamais la terre avec plus de bonheur

N'aura vu l'héroïsme aux sentiers du Seigneur.

Dans l'éclat dont leur gloire environne les nues,
Auprès de Jeanne d'Arc les Saintes revenues,
Avec les habitans des célestes parvis,
De l'Archange écoutoient l'oracle et les avis.
« Fille de Dieu! ma voix en son nom vous explique
Pourquoi n'apparoît plus la puissance angélique,
Dès que sur l'univers, comme un nouveau soleil,
S'élance avec sa croix l'Ange du grand Conseil:
Car il a revêtu de son saint ministère,
Visibles messagers, les anges de la terre;
Toujours au milieu d'eux, il ne les quitte pas;
A travers les périls il dirige leurs pas;
Et leur ardeur s'en va, de l'un à l'autre pôle,
Répandre avec sa loi le feu de sa parole,
Distribuer sa grâce, et sous ses traits vainqueurs
Subjuguer les esprits et conquérir les cœurs.
« Comment vous définir la majesté du prêtre?...
Son Dieu, son Dieu lui-même, il le possède en maître.
Dans l'invisible gloire, à la voix d'un mortel,
Le Christ est chaque jour immolé sur l'autel.
De ce pain des élus le quotidien miracle
D'inépuisables dons remplit le tabernacle,
Et le cœur y reçoit, dans son heureux tourment,
D'une éternelle faim l'éternel aliment.
Si l'Ange ne plongeoit à l'océan de vie,
Oui, de l'Ange le prêtre allumeroit l'envie!
« Qui dira le pasteur, dans son infirmité,
Dispensant les bienfaits de la Divinité,
Ramenant le pécheur aux sources de la grâce,
Lui redonnant la paix sous le joug qu'il embrasse,

Et restant de ses pleurs avec un zèle ardent,
A la vie, à la mort, l'intime confident?
« Ah ! ce constant miracle étonne le ciel même
Et met le comble aux dons de la bonté suprême.
« L'homme aussi pouvoit seul, de son cœur, de sa voix,
Pour ses frères souffrans mettre au pied de la croix
Les soupirs et les vœux, ineffable mélange
Et de crainte et d'espoir que n'auroit jamais l'Ange.
« Ainsi Jeanne comprend en quel degré d'honneur
L'univers doit tenir les prêtres du Seigneur.
Elle les trouvera bien souvent sur sa route :
Que dans une humble foi sa ferveur les écoute,
A moins qu'un ordre exprès touchant sa mission
Ne vienne du devoir fixer l'exception.
— « Je le promets, grand Saint ! mais, si j'ose le dire,
Sont-ils fidèles tous au Dieu qui les inspire ?

— « Ici, fille du ciel, la source des pardons,
Plus que jamais encore a répandu ses dons.

« Si l'homme peut faillir, même quand il est prêtre,
C'est là surtout qu'il voit la bonté de son Maître;
Car son indignité n'arrête pas le cours
Des grâces de salut qu'il dispense toujours,
Tant que devant ses pas l'autorité sacrée
Du temple et de l'autel n'a point fermé l'entrée.
« Même les grands pasteurs sont faillibles, hélas!
Douze apôtres choisis déploroient un Judas !
Et vous-même, en voyant pareil deuil dans l'Église,
N'en soyez pas, ô Jeanne ! à sa foi moins soumise ;
Mais dans les jours d'opprobre où gémit le saint lieu,
Faites la part de l'homme et la part de son Dieu.

Loin de jamais périr, le sacré caractère
Flétrit dans l'apostat les crimes de la terre,
L'ensevelit frappé de l'éternelle mort,
Ou, dans des pleurs de sang, le reconduit au port.

— « Saint Archange, à mes yeux, vous ouvrez la lumière
Et vous voudrez aussi l'étendre à ma prière.
« Dans le peuple nouveau s'ils n'apparoissent pas,
Les Anges cessent-ils de veiller sur ses pas ?
Et comment gardent-ils leur auguste entremise,
Dans le cours agité des destins de l'Église?
Comme dans Israël, il vous revient encor,
Vous l'avez dit, le soin d'en protéger l'essor.

— « Oui, j'ai ce bonheur, Jeanne, et toute ma puissance
Sous les ordres du Christ est dans l'obéissance.
Au souffle de l'Esprit, seul il gouverne en Roi
Les âmes et les cœurs fidèles à sa loi;
Et pour rester présent et toujours accessible,
Au centre il a placé son lieutenant visible,
Pierre ! et sur cette pierre, immobile rocher,
Et pasteurs, et brebis, viennent se rattacher ;
Et l'Ange aussi lui-même au Pontife de Rome
Ne voit plus que le Dieu, sans y regarder l'homme ;
Il obéit encore ; et quand Pierre a parlé,
Comme tout l'univers le ciel est ébranlé.
« Hélas ! lorsque de loin Satan voyoit ces choses,
Maudissant les effets malgré l'éclat des causes,
De l'enfer éternel il engendra le feu,
Plutôt que de tomber aux pieds de l'Homme-Dieu.
Tel est aussi le sort de toutes les victimes
Qu'il entraîne avec lui dans le fond des abîmes.

« Mais les Anges du ciel, environnant l'Agneau,
Trouvent dans son amour comme un bonheur nouveau,
Et ministres de paix près des mortels ses frères,
Ils inspirent leurs vœux, soulagent leurs misères,
Et suivant tous les pas des visibles pasteurs,
Ils en sont les amis et les consolateurs.
« Bien que mystérieuse, elle est donc toujours pleine
Leur part dans le salut de la famille humaine.
« Quand la croix va frapper à la porte des cœurs
Et comme du rocher y fait jaillir les pleurs,
Confiée à nos mains, la grâce y surabonde
Et ses divins parfums s'épandent sur le monde.
« A Jésus-Christ la gloire ! à Jésus-Christ l'honneur !
« Auprès de ses enfans, les Anges du Seigneur,
Heureux que tout le ciel à tant d'amour s'unisse,
S'émerveillent toujours de ce pieux service.
Mais deux fois seulement, sous l'ère de la croix,
Ils ont dû déployer et leur signe et leur voix :
Leur signe, au Labarum, au moment où l'Église
Sur le front des Césars dans son droit s'est assise ;
Et leur voix, près de vous, pauvre enfant des hameaux,
Qui prophétiserez ses triomphes nouveaux.

« Aux âges de ferveur, dont Dieu seul sait le compte,
Succéderont des jours, jours de deuil et de honte,
Où vers l'apostasie et du dogme et des mœurs
Satan, du même coup, entraînera les cœurs ;
Les princes, dans la soif d'un intérêt avide ;
Les peuples, dans la peur, comme un troupeau timide ;
Ils fouleront aux pieds les souvenirs pieux,
Et l'exemple des Saints, et la foi des aïeux.
La race de Japhet en doit être ébranlée !

A lui faire un rempart la France est appelée ;
Et Rome trouvera de fidèles amis,
Dans les plus mauvais jours, au royaume des lis.
« Ainsi, sachez-le bien, Jeanne, votre entreprise,
De près, sauve un royaume, et, de loin, sert l'Église. »

Il a dit, et soudain, dans leur vol radieux,
L'Archange et son cortége étoient rentrés aux cieux.
Et Jeanne seule, au pied de l'arbre séculaire,
Dans son humilité se console et s'éclaire.
Elle implore Marie : « O mère de mon Dieu !
Daignez, du haut du ciel, bénir encor un vœu
Qui, parmi les labeurs, doit adoucir ma peine :
Entre vos chastes bras, souffrez que je m'enchaîne,
Et faites que mon cœur, à l'abri de tout mal,
Garde fidèlement le lien virginal ! »
Aussitôt elle entend la céleste réponse :
« A tout fragile espoir, bienheureux qui renonce !
Il reçoit le centuple au delà du tombeau,
Et partout le cœur vierge accompagne l'agneau.
— « O Marie ! à présent, dans son péril extrême,
J'espère servir mieux le peuple qui vous aime,
Et confiant mon âme à vos divines mains
Suivre plus hardiment les Anges et les Saints. »

Jeanne alors se relève et porte sur la France
Un regard de pitié, d'amour, de confiance.
Le trône est renversé, mais le temple est debout,
Et la Vierge sans tache a des autels partout.

Dans l'immense étendue où gronde la tourmente,
Le navire emporté sur la vague écumante

Court des cieux à l'abîme et de l'abîme aux cieux;
Sa dernière agonie épouvante les yeux :
Ses mâts ont disparu, brisés sous la tempête;
Il flotte encor, pareil au cadavre sans tête,
Et, noyant avec lui ses hôtes éperdus,
Il touche le récif dont on ne revient plus!
Mais si le matelot, contre toute espérance,
Jette ce cri : « Venez à notre délivance!
Venez, Vierge divine, étoile de la mer!
Le ciel s'ouvre : Marie a pacifié l'air,
Et de l'astre du jour déployant l'auréole
Elle enchaîne les vents au gré d'une parole.
La prière exaucée et les bras raffermis
Ont chassé loin du bord les torrens ennemis;
La nef reprend son vol au sein des mers profondes,
Et l'hymne du salut retentit sur les ondes.

Que la même parole, avec le même éclat,
Arrache à ses périls le vaisseau de l'État,
Et que le jeune roi triomphe de l'orage
Et de tous les écueils, et même du naufrage!

A la tête des preux Valois a reparu,
Et, docile aux avis dont il est secouru,
A la fois il immole au salut de la France
Et la fierté royale et la reconnoissance.
Au nom de la patrie il éloigne de lui
Des amis accusés, et même Tanneguy,
Tanneguy du Châtel, dont la fidèle étreinte
Des coups du Bourguignon sut prévenir l'atteinte,
Et qui, naguère encore, au pont de Montereau,
Revoyant Jean-sans-Peur, crut revoir un bourreau!

Aujourd'hui dans le fond d'un exil volontaire,
Du colloque tragique expiant le mystère,
Pour juge, pour garant de sa fidélité,
Il attendra le cri de la postérité.
  Richemont, dans les camps guerrier irréprochable,
A la cour se faisoit justicier coupable
Et meurtrier : s'armant d'un pouvoir souverain,
Dans les assassinats dirigés par sa main,
A Giac, à Beaulieu, le cruel connétable
Infligeoit dans le sang cette fin lamentable.
Ainsi sur les débris de leur règne abattu
Le crime avoit tracé l'espoir de la vertu.
  La Trémoille survient et Richemont l'impose
Comme l'un des tuteurs de la royale cause;
Car il semble annoncer pour le cœur de Valois
Un ami vrai, s'il est de vrais amis des rois.
Ah ! celui qu'à bon droit un tel titre renomme
Vient de la main de Dieu, non de la main de l'homme,
Et, sous des traits mortels s'il paroît à nos yeux,
Il n'est point de la terre, il est l'Ange des cieux.

  Un rayon d'espoir s'ouvre à la reine Marie;
Mais la source des pleurs, hélas ! n'est point tarie.
Pourtant de Charles Sept, et dès le premier jour,
La jeune souveraine a fêté le retour.
Dans le palais du prince alors nulle rivale
N'avoit encore osé la honte et le scandale.
Que ne peut-il toujours être ignoré de lui
L'impur nom de Sorel qu'il ignore aujourd'hui !
Malheur, si quelque jour une impudique haleine
Trouble un cœur fait pour Dieu, la patrie et la reine
  Du bon René d'Anjou Marie auguste sœur,

D'un parfum de prière inspirant sa douceur
Le répand dans les pleurs d'une pieuse ivresse :
« De mon époux enfin je revois la tendrese!
Il est à vous, Seigneur, puisqu'il revient à moi ;
Vous bénirez la France en bénissant son roi;
Vous rendrez la victoire au peuple qui l'espère,
Et vous consolerez les enfans et le père. »

Un Ange l'écoutoit, ce présage royal;
Puis, à l'Ange de Jeanne il donne le signal,
Et, sur leur aile d'or, rapide messagère,
Ensemble, et de la reine et de l'humble bergère,
Comme la même voix, comme le même encens,
Ils portent jusqu'au ciel les soupirs innocens.
Ainsi de toutes parts à l'envi se confondent
Les âmes où la grâce et la foi se répondent.
La nouvelle Clotilde assure au roi chrétien
L'espoir que la première ouvroit au roi païen.
Si d'un soudain éclair Clovis tint sa victoire,
De son ancienne foi Charles tiendra sa gloire.
Saura-t-il la garder et jusques à la fin
Obéir aux rayons de ce flambeau divin?
Son nom est-il inscrit dans les saints tabernacles ?...

Ah! ne suivez pas l'homme, et voyez les miracles.
Dès qu'ils sont accomplis, le mobile instrument
Trouve sa récompense ou bien son châtiment.
Mais la foible étincelle, et le roseau fragile,
Et la feuille tremblante, et le vase d'argile,
Laissant à l'œil de Dieu le grand secret des cœurs,
Célèbrent le combat sans juger les vainqueurs.
Le poëte raconte : et l'ardeur qui l'inspire

Ne lui dit rien de plus que ce qu'il doit redire.
  Sans livrer l'harmonie aux rêves de l'orgueil,
Dans les hymnes de gloire il chante aussi le deuil :
Les concerts de la terre imposent ces mélanges,
Et la tombe elle-même entend la voix des Anges.

  Fier de son vieux renom, Thomas Salisbury
Marchant sur Orléans touchoit déjà Cléry.
Il est du sang des rois; mais son hautain courage
Au Roi des rois jamais ne rend un pur hommage,
Et son indifférence a laissé le soldat
Parfois jusqu'à l'autel poursuivre le combat.
Sa trop fatale épée étoit encor fumante
De cet ardent carnage, abîme d'épouvante,
Où le fort du Puyset, célèbre entre les forts,
S'écroula dans le sang sous un monceau de morts.
  Au devant des exploits de cette armée impure
Le souffle des démons a versé sa souillure.
  Pourtant quelques guerriers à leurs vieux écussons
De leurs nobles aïeux rattachent les leçons.
Mais, hélas ! le grand nombre exhalant le blasphème
Ne redoute l'enfer que vers l'heure suprême.

  Voici Cléry, voici le temple et les autels
Riches et des parfums et de l'or des mortels.
Là, prosternée aux pieds de la Vierge Marie,
Une foule pieuse et timide la prie.
Le ciel y rassembloit ses plus humbles amis
A sa volonté sainte entièrement soumis,
Des prêtres, des vieillards, des enfans et des femmes.
Debout au milieu d'eux le pasteur de leurs âmes
Leur disoit : « L'ennemi s'approche, et sous ses coups

Dans peu d'instans peut-être il nous brisera tous.
Contre ses bataillons que peut la résistance?
D'un Dieu mort sur la croix imitons la constance.
Ne soyons point troublés, ne soyons point ingrats;
Il a souffert pour nous : jetons-nous dans ses bras.
Troupeau longtems heureux sous ma douce houlette,
Il faut de la souffrance enfin payer la dette,
Et c'est là le chemin du bonheur éternel!
Aujourd'hui sur la terre, et demain dans le ciel!
Nos jours sont à celui qui nous les redemande.
Déjà de nos soupirs il accepte l'offrande...
A genoux! mes enfans : recevez tous les dons
De la grâce attachée au dernier des pardons. »

Il dit, et les bénit de sa main paternelle.
Puis dans le Saint des Saints dont la gloire étincelle,
Il prend la coupe d'or où la foi des élus
Contemple un Dieu caché sous un pain qui n'est plus:
« Venez donc recevoir cette manne angélique,
De la route des cieux auguste Viatique. »
La voix du bon pasteur appelle tour à tour
Les brebis au banquet de l'éternel amour.
Le prêtre entre ses mains tenoit encor l'hostie,
Quand un cri se répand : « L'église est investie! »

Ce n'étoit pas l'Anglais, mais un horrible bruit,
Éclair avant-coureur de l'orage qui suit;
C'étoit d'esprits impurs un effroyable nombre
Qui changeroit le jour en la nuit la plus sombre
S'il devenoit visible à des regards humains.
En nuages épais leurs ténébreux essaims
Flottoient autour des murs de l'enceinte sacrée.

Et pourtant ils n'osoient en assiéger l'entrée.
Ah! c'est que les démons jusque dans le saint lieu
Jamais n'affrontent seuls la présence de Dieu;
Mais dans l'âme de l'homme abritant leur audace,
Avec elle et par elle ils y trouvent leur place.
Heureux qui le comprend ce mystère divin!
Un coupable endurci le méconnoît en vain;
Alors même qu'il porte en soi l'esprit immonde,
Il peut et s'endormir sous la foudre qui gronde,
Et regarder encore à l'heure du réveil
Du Dieu qu'il a trahi le bienfaisant soleil.

En ce jour, de Cléry le vénérable temple
Des traces du péché n'a pas un seul exemple.
A l'effort de l'enfer et des anges maudits
Les passages partout restent donc interdits.
Impatiens alors d'un nouveau sacrilége,
Ils vont presser l'Anglais mêlés à son cortége;
A ses regards ils font briller l'argent et l'or.
En vain Salisbury semble hésiter encor;
En vain aussi La Pôle, et de l'Ile, et d'Escale,
Des profanations maudissent le scandale;
De ce triste débat le soldat irrité
Mêle la soif du sang à la cupidité.
L'inaction des chefs a tout permis! la flamme
Enveloppe déjà l'autel de Notre-Dame.
Dans la noire fumée et dans les feux blafards
L'Anglais plonge aussitôt ses avides regards;
Et pour voiler sa honte et masquer le pillage,
En secouant la torche il poursuit le carnage.
O piété du peuple! O gloire du pasteur!
Tous ils avoient reçu le corps du Rédempteur.

Ils n'ont voulu laisser rien de ce pain de vie
Où la rage éternelle alloit être assouvie :
Pour le grand sacrilége elle arrive trop tard.
Mais il lui reste encore une effrayante part;
Et les vases divins, et les saintes richesses,
Des vieux siècles de foi magnifiques largesses,
Et la tête d'un prêtre, et le sang des martyrs.

Victimes, revivez dans vos derniers soupirs;
Qu'ils se mêlent aux voix des cantiques célestes...
La terre avec respect va recueillir vos restes,
Et des Anges déjà les brûlantes ardeurs
De la mort généreuse exaltent les grandeurs.

« Gloire à Dieu dans un cri sublime!
Gloire, gloire au plus haut des cieux!
A l'amour il faut un abîme,
Et c'est le sein du Dieu des dieux.

« Ouvrez-vous, éternels portiques,
Élevez vos pompeux arceaux.
Des tabernacles angéliques
Apparoissez, joyeux flambeaux,
Voici les âmes pacifiques;
Retentissez, divins cantiques,
Toujours anciens, toujours nouveaux,
Voici les vertus héroïques,
Voici le trésor des tombeaux.

« Gloire à Dieu dans un cri sublime!
Gloire, gloire au plus haut des cieux!
A l'amour il faut un abîme,
Et c'est le sein du Dieu des dieux.

« Sous le même étendart unies
L'Archange vainqueur de Satan
Vous guide encore, âmes bénies;
Avec lui, d'un rapide élan,
Courez les sphères infinies...
Que vos suaves symphonies
Se répandent dans l'océan
Des ineffables harmonies
Où règne le nouvel Adam.

« Gloire à Dieu dans un cri sublime!
Gloire, gloire, au plus haut des cieux!
A l'amour il faut un abîme,
Et c'est le sein du Dieu des dieux.

« Quelle est donc celle qui s'avance
Comme l'aurore à son réveil,
Avec l'éclat et la puissance
D'une armée en son appareil,
Et, dans cette lumière immense,
Surpasse la magnificence
Et de la lune et du soleil?..
C'est Marie! ah! faites silence!
Rien, après Dieu, rien de pareil.

« Gloire à Dieu dans un cri sublime!
Gloire, gloire, au plus haut des cieux!
A l'amour il faut un abîme,
Et c'est le sein du Dieu des dieux. »

L'hymne cesse. On entend aux célestes collines
De la mère du Christ ces paroles divines :

« Je revois mes enfans du temple de Cléry.
De nos plus tendres soins troupeau souvent nourri,
Soyez heureux enfin ! vos martyres d'une heure
Vous ouvrent par la croix l'éternelle demeure...
J'en rends grâce à vous seul, Dieu saint, Dieu tout-puissant,
Mais n'est-ce point assez de larmes et de sang?
Et tous nos bien-aimés de la terre de France
Ont-ils à craindre encore une longue souffrance?
N'est-il donc pas venu, le jour, le jour promis,
Où la plus foible main vaincra leurs ennemis?
Où, jusque dans les camps, la gloire virginale
Ira déconcerter la puissance infernale?...
Pourquoi, pourquoi la terre oubliant son bonheur
A-t-elle dédaigné les grâces du Seigneur ?...
Si je pouvois pleurer parmi tant de délices,
Combien j'aurois de pleurs, combien de sacrifices!
Que ne puis-je amener sur des ailes de feu
Tous les cœurs des mortels dans le cœur de mon Dieu! »

A ces ardens soupirs (ce n'étoient pas des larmes,
Mais dans l'amour divin c'étoient de nouveaux charmes),
Le ciel est attentif, les Anges sont émus,
Le zèle fraternel brille au front des élus,
Et, du Dieu trois fois Saint la majesté propice
Vers la miséricorde incline sa justice,
Sans laisser entrevoir encore à tous les yeux
Les secrets réservés à la Reine des cieux.

Jamais ni l'œil du corps, ni l'œil de la pensée
Ne l'atteindra ce trône où Marie est placée.
Jamais, jamais non plus les prophètes ravis
Ne sont montés si haut dans les divins parvis :

Et pourtant cette Reine, humble encor dans la gloire,
Et toujours de la crèche adorant la mémoire,
Du sein de la splendeur au toit le plus obscur
Descend et va répondre aux élans d'un cœur pur.

Jeanne d'Arc sous le chaume et presque sous la terre
Vient dormir le sommeil de la fleur solitaire,
Dans le dernier recoin du paternel réduit,
Dès que le jour commence à devenir la nuit,
Après l'heure où, quittant l'herbe de la prairie,
Le troupeau fatigué rentre à la bergerie.

Nul abri n'est plus pauvre en son pauvre hameau.

De la jeune inspirée, oui, c'est là le berceau!

Un ciment inégal orne seul la muraille.
Quelques ais de vieux bois et quelques brins de paille,
Pour celle que la gloire attend sous les drapeaux,
Des fatigues du jour sont le lit de repos.
Auprès de la Madone, image bien-aimée,
Une petite croix de deux rameaux formée,
D'un buis doré jadis, aujourd'hui presque noir,
Invite à prier Dieu le matin et le soir.
Du côté de l'aurore une étroite ouverture
Laisse à peine entrevoir les champs et la verdure;
Mais les murs tout à coup à leurs sombres parois
Ont reçu plus d'éclat que le palais des rois :
Marie est là! Marie, avec sa voix divine,
Instruit à ses leçons la future héroïne.

« L'Archange vous l'a dit, et vous apprenez bien,

Jeanne, comment Dieu fait toutes choses de rien.
A quitter pour les camps ce paternel asile
Soyez donc toujours prête avec un cœur docile ;
Car, à sauver la France, à frapper de grands coups,
Il destine un enfant, et cet enfant c'est vous !
Et comme à l'humble cœur il donne la sagesse,
Il se plaît à donner la force à la foiblesse.
Courage donc, ma fille ! au loin comme en ce lieu,
Suivez fidèlement la loi du même Dieu.

« Partout, de Micaël comme de Marguerite,
Comme de Catherine, acceptant la conduite,
Vous n'aurez qu'à bénir leurs angéliques soins.
Vous m'entendrez aussi, mais vous me verrez moins ;
Je vous assisterai pour les grâces intimes,
Je serai près de vous à ces instans sublimes
Où le saint tabernacle, ouvert au pur amour,
Dispense à ses amis le pain de chaque jour.
Ce gage anticipé de la gloire suprême,
Ce pain miraculeux vous nourrit de Dieu même.
Jésus, mon fils béni, Jésus se donne à vous ;
Comme il est votre frère, il sera votre époux,
Et vous êtes ma fille, et je suis votre mère ;
Et si la vie, hélas ! vous est parfois amère,
Jeanne, ayez souvenir du glaive de douleurs
Qui creusa dans mon sein un océan de pleurs.
Le sacrifice est doux à la vierge chrétienne ;
Il faut que tout en elle à la croix appartienne,
A la croix, clef du ciel, symbole des vertus,
Instrument de triomphe et sceptre des élus.
Avec elle, toujours, Jeanne, vous serez sainte,
Vous foulerez aux pieds et le doute et la crainte.

Vous saurez, humble fille, affronter ici-bas
Et l'orgueil des grandeurs et le choc des combats;
Puis, au règne éternel à la fin destinée,
Sur un trône de feu vous serez couronnée,
Et les cieux s'ouvriront, et l'Ange des martyrs
Décernera la palme à vos derniers soupirs.

— « O Marie! ô ma mère! ô ma douce espérance!...
« Elle daigne veiller au salut de la France!...
Oh! comme sa parole apprend l'humilité!
Par la Reine du ciel mon cœur est visité...
Et je sens les parfums exhalés de sa bouche,
Et l'éclat de sa gloire illumine ma couche...
« Oui, je serai fidèle à tout ce qu'elle dit:
Je ne crains ni l'enfer, ni le serpent maudit.
Que l'amour de mon Dieu m'embrase et me consume,
Et la croix à mes yeux n'aura point d'amertume;
Je l'accepte en tout tems, je l'accepte en tout lieu,
Au début de la vie, à la fin, au milieu,
Ici-bas dans l'exil, là haut dans la patrie,
Je suis toute à Jésus, je suis toute à Marie!

— « Demandez-lui, ma fille, après tant de hasards,
Qu'il daigne sur la France abaisser ses regards.
Il l'aime, cette France, il aura pitié d'elle;
Puisse-t-elle toujours, et chrétienne et fidèle,
Déployant l'oriflamme, arborer dans ses plis
La splendeur de la croix et la candeur des lis!
Qu'elle n'échange point, dans les jours de colère,
Contre un drapeau de sang ce drapeau tutélaire.
Vous, Jeanne, vous saurez le garder toujours pur,
Et la foi dans vos mains le fixant d'un œil sûr,

Comme au tems où Clotilde inspiroit la victoire,
D'un prodige nouveau bénira la mémoire. »

Marie a disparu, laissant après ces mots
Une douce clarté répandue à longs flots.
Mais dans cette lumière où son regard se plonge,
Jeanne ne voit plus rien, tout a fui comme un songe,
Et son cœur en prière aux pieds de l'Éternel
S'endort comme l'enfant sur le sein maternel.

CHANT SIXIÈME.

Indignation et saint enthousiasme de la cité d'Orléans. — Incendie volontaire du Portereau. — Patriotisme des bourgades et des monastères. — Visite de Charles VII aux Orléanais. — Dunois et Gaucour. — Départ nocturne du cortége royal. — L'ermite Evode aux sources du Loiret. — Sa Prophétie.

Aux portes d'Orléans la prompte renommée
De l'Anglais qui s'avance a dénoncé l'armée.
On apprend de Cléry la profanation.
Un cri d'horreur s'élève et flétrit Albion.
« Plus de paix, plus de trêve avec les insulaires ! »
A ce cri précurseur des célestes colères
Le sinistre beffroi, dans ses longs tintemens,
Jette l'écho des pleurs et des gémissemens,
Et dans les temples saints où la foule se presse,
Le peuple jour et nuit exhale sa tristesse.
On s'irrite, on s'embrasse, on jure mille fois
De mourir tous ensemble à l'ombre de la croix...
« Oh ! oui, que le martyre inspirant les courages,
Soit la seule réponse aux sataniques rages ! »

On ferme tous les murs, on arme tous les bras,
Et l'indignation enfante les soldats.

Des suprêmes périls déjà l'heure est sonnée;
Orléans va montrer à la terre étonnée,
Dans le dernier espoir et le dernier effort,
Tout un peuple fidèle, à la vie, à la mort.
Ou la cité triomphe, ou la cité succombe :
Là se relève un trône, et là s'ouvre une tombe,
A ces extrémités il n'est point de milieu.

« Eh bien! jetons la France entre les bras de Dieu! »

De la Loire au Loiret, de nombreux monastères
N'ont ni remparts, ni tours à leurs toits solitaires,
Et voilà leur entrée et leurs cloîtres ouverts
A tous les ouragans échappés des enfers.
Vers le ciel à l'envi les âmes élancées
En rapportent bientôt d'unanimes pensées:
« Ni le marbre, ni l'or, ni le fer, ni le bois,
De l'amour éternel ne dominent les lois.
Sans profaner le temple on peut briser la pierre.
Portons, portons ailleurs et la sainte prière,
Et les objets sacrés, et les bénits trésors.
Le culte vient de l'âme, il ne vient pas du corps.
Il nous faut donc sans crainte et d'une main hardie,
Contre le sacrilége élever l'incendie;
Et nos brasiers servis par un zèle pieux,
S'enflammeront encore au pur souffle des cieux.
Au cœur de la presqu'île, en face des tournelles,
Du vaste Portereau les habitans fidèles
Vont le brûler aussi, de peur que l'Étranger

Comme en un camp tout prêt ne coure s'y loger.
Ainsi la même ardeur et le même héroïsme
Exaltoient la croyance et le patriotisme,
Et dans les cœurs français la cause de la foi
Ne se séparoit point de la cause du roi :
Oui ! malgré les dédains d'une ironie amère,
Le droit peut consacrer même un règne éphémère,
Et jusque dans l'exil la légitimité
Garde ses noms divins : justice et vérité !

Tout à coup, dans les airs, cent cloches ébranlées
Font gémir à la fois leurs dernières volées ;
Tandis que de l'Anglais pleurant l'impiété,
Trente processions portent dans la cité
Tout ce qu'un juste effroi soustrait d'avance aux flammes,
Les vases consacrés, les croix, les oriflammes,
Les reliquaires saints, les riches ostensoirs,
Et les antiphoniers sous leurs brillans fermoirs.
« Ah ! dans les tems passés, ces châsses, ces bannières
Tant de fois ont porté bonheur à nos chaumières !
Sommes-nous condamnés à d'éternels adieux ?
(Disoient les habitans de ces agrestes lieux)
Et ne verrons-nous plus à travers la feuillée,
Tantôt sur la hauteur, tantôt dans la vallée,
Notre-Dame et nos Saints venir, comme jadis,
Nous donner sur la terre un peu du Paradis ?
Que votre volonté soit faite, et non les nôtres,
Seigneur ! après ces jours il en reviendra d'autres,
Et surtout dans nos pleurs nous embrassons l'espoir
Du magnifique jour qui n'aura point de soir.

Cependant la cité murmurant la prière,

Au devant de leur deuil arrivoit tout entière.
Gaucour qui la gouverne, héroïque vieillard,
A ce devoir pieux ne met point de retard.
Ses yeux sont presque éteints, mais son mâle courage
D'un dix-septième lustre a démenti l'outrage.
Un rayon de lumière à son front de soldat
Suffit pour le guider aux gloires du combat,
Et sous ses cheveux blancs sa tête noble et fière
Répond à tous les vœux de son ardeur guerrière;
Et le peuple et les preux dont il est entouré
Portent le même amour à ce chef vénéré.
Dunois est avec lui, Dunois dont la vaillance
A fait dans l'héroïsme absoudre sa naissance,
Et partout montre un cœur digne du sang royal
Où Duguesclin mourant espéra son rival.
Il avoit de l'enfance encor les premiers charmes,
Quand il se déclara le vengeur de vos larmes,
O Valentine ! ô vous, qui dans un deuil de sang,
Aviez tant à pleurer sur ce front innocent !
Et vous avez voulu dès lors être sa mère;
Et le baume a coulé d'une racine amère;
Et le jeune orphelin a grandi sous vos yeux,
Dans l'honneur, le courage et la foi des aïeux.
La foule des guerriers autour de lui groupée
S'est éprise à l'éclat de sa vaillante épée,
Et le faisceau des cœurs, sainte fraternité,
Promet leur énergie à sa fidélité.
Non ! ils ne craignoient pas, ces gardiens de la Loire,
D'abaisser devant Dieu leurs fronts chargés de gloire,
Et si le grand triomphe à leurs bras de géans,
Ne laisse pas le droit de sauver Orléans,
C'est que pour cimenter les plus foibles murailles

Un bras d'enfant suffit à ce Dieu des batailles.

Les ordres sont donnés; la ville a des abris
Pour tous les fugitifs que l'orage a surpris.
Les temples sont ouverts aux augustes reliques.
Le cloître fraternel reçoit sous ses portiques
Le lamentable exil des cénobites saints,
Et la reconnoissance au ciel lève les mains.
Avant que le bruit cesse et que le jour finisse,
Il est temps d'accomplir un dernier sacrifice.
L'incendie est tout prêt. Une fidèle voix
Annonce l'ennemi du haut de Sainte-Croix.
Mais de Salisbury l'armée encor lointaine,
Ne viendra point troubler cette lugubre scène.
Les cloches, redoublant alors leur glas fatal,
Ont de leur propre fin soupiré le signal,
Et la flamme aussitôt, largement répandue,
Couvrit les derniers sons et fut seule entendue.
Un horizon de feu brilloit de toutes parts,
Et jetoit son reflet jusque sur les remparts.
Que de cris, que de pleurs, dans ces clartés funèbres
Qui de la sombre nuit éclairoient les ténèbres!
Le désespoir du pauvre, infortuné témoin,
Suivoit ses bienfaiteurs, ou les cherchoit plus loin.

Un couvent isolé ne brûloit point encore.
Avec la même foi dans le Dieu qu'il adore,
Le même sacrifice y sembloit commandé;
Par une seule voix il étoit retardé.
C'est la voix d'un vieillard, du vénéré Sidoine.
Prêtre né pour le froc et la haire du moine,
Chaque jour, chaque nuit, dans les austérités

Il médite à longs traits les saintes vérités.
Sous les nombreux caveaux d'un vaste cimetière,
Il a déjà passé presque une vie entière,
Et toujours affamé de ses derniers momens,
Il marche solitaire autour des ossemens.
Quand la terre a longtems usé les chairs livides,
Il retire les os, les range en pyramides,
Et depuis soixante ans qu'il vit parmi les morts,
Il garde leurs débris comme de saints trésors;
Il en sait tous les noms, les âges et les dates;
Et même, soulageant les mémoires ingrates,
Il a sur chaque tête apposé l'écriteau
Où le frère connoît le frère du tombeau.
« Et pourquoi donc, dit-il, pourquoi livrer ces restes,
Ces grands enseignemens, à des flammes funestes?
Coupables envers Dieu, coupables envers moi,
Comprenez-vous ainsi le courage et la foi?
Si ce Dieu dans vos cœurs ne rend pas ses oracles,
Croyez-vous qu'il renonce à de nouveaux miracles?
Doutez-vous de sa force? et l'oubliez-vous là
Où sa main a brisé le glaive d'Attila?
Pour moi, je la rappelle; et j'ose le prédire:
Ici, dans peu de jours, nous la verrons reluire
Plus éclatante encore et plus grande à nos yeux
Qu'elle ne fut jamais au tems de nos aïeux.
Je n'ai point l'ascendant d'un Pontife de Rome,
Mais un fier conquérant devant moi n'est qu'un homme.
Je serai donc fidèle à ces chers ossemens
Comme au grand souvenir de nos anciens sermens.
Oui, seul avec ce froc où s'éteindra sa haine,
L'Anglais me laissera sur mon pieux domaine,
Et du ciel par mes vœux apaisant le courroux,

Je l'espère, sa grâce aura pitié de nous. »

Sans répondre d'abord à ce conseil austère,
Le vénérable Ephrem, abbé du monastère,
Se prosterne, et voulant ne plus délibérer,
Abandonne à Dieu seul le soin de l'inspirer.
Bientôt il se relève, et leur dit ces paroles :
« O mes enfans ! craignons d'adorer des idoles !
De l'antique serpent craignons surtout l'orgueil.
Il peut nous suivre, hélas ! jusqu'au bord du cercueil.
Même dans votre bouche et sous votre cilice,
O Sidoine ! je vois les traits de sa malice.
Un demi-siècle entier des plus saintes vertus,
Vos jeûnes, vos labeurs seroient-ils donc perdus ?
Ah ! comme vous, des morts nous vénérons la cendre !
Mais le Dieu créateur saura bien la reprendre
Dans le fond de la terre et des lieux ténébreux,
Dans l'abîme des mers et dans les champs poudreux.
Et le grand jour qui doit rendre le corps à l'âme,
Demandant compte au tems, au sépulcre, à la flamme,
Jusqu'au dernier atome, ou profane, ou sacré,
En exigera tout ce qu'ils ont dévoré.
Combien de peuples morts dont se perd la mémoire !
Leur dépouille à l'oubli s'en va comme leur gloire.
Que de règnes anciens à des règnes nouveaux
N'ont pas même laissé leurs noms sur leurs tombeaux !
Où donc va ton orgueil, ô poussière ignorée ?
A Dieu seul la splendeur, à Dieu seul la durée :
Et, s'il étend sur nous la chaîne des malheurs,
Sans murmure acceptons le calice des pleurs.
Nous avons dépouillé cette maison chérie,
Pour lui : nous la brûlons au nom de la patrie,

Et contre l'ennemi qui veut s'en emparer...
Sachez voir votre faute et surtout la pleurer...
« A suivre tous nos pas je ne puis vous contraindre.
Mais, séparé de nous, que vous êtes à plaindre!
Vous voulez un miracle : ainsi vous tentez Dieu.
Nous, nous obéissons. Adieu, Sidoine! adieu! »

A peine a-t-il parlé que de la cathédrale
Le beffroi sonne encor l'alarme générale;
Car du sommet des tours, à la lueur des feux,
On a vu s'avancer des bataillons nombreux.
Et du dernier moutier le dernier incendie
Va bientôt éclairer une autre tragédie.

Au-dessus d'Olivet, l'Anglais toute la nuit,
Contemploit, à l'éclat du Portereau détruit,
Les torrens enflammés qui, lancés jusqu'aux astres,
Sur le cours du Loiret dessinoient ces désastres.

Des groupes ennemis ont traversé les eaux
Et marchent vers Sidoine au milieu des tombeaux.
Il est silencieux; mais son œil inflexible
A gardé du courroux l'émotion visible,
Et, sur les ossemens, trône de sa fierté,
D'un monarque des morts il a la majesté.
« Voyez, a dit l'Anglais, son infernale joie!
C'est lui qui de nos mains arrache cette proie;
Sans doute il ordonna tous ces embrasemens;
Il ose même ici braver les châtimens...
Qu'il y reçoive donc la peine de son crime! »
Et Sidoine est tombé, déplorable victime...
Mais il respire encore... enfin il reste seul.

Son froc ensanglanté devenu son linceul
Étend déjà ses plis vers cette fosse même
Qu'il creusa si longtems pour son heure suprême.
Voici, voici la mort qu'il rêva soixante ans !
Pour se la faire sainte il n'a que des instans.
Dans l'air incendié sa prière s'exhale;
Il atteint d'un seul pas sa couche sépulcrale,
Trop heureux d'expier par ce sublime effort
L'orage qui faillit l'engloutir dans le port.
Puisse donc son courage, égalant son supplice,
Consommer dans l'amour le dernier sacrifice !
Et puisse l'incendie avoir assez de feu
Pour le remettre pur entre les mains de Dieu !
Elle s'étend sur lui, la flamme dévorante,
Instrument de salut sous des flots d'épouvante,
Et, dans ce purgatoire arrosé de ses pleurs,
Son Ange a consolé ses dernières douleurs.

Dans cette même nuit, Charles, Louis, Marie,
Aux acclamations de la foule attendrie,
Entroient dans Orléans suivis de quelques preux.
Mais la patrie en deuil a pleuré devant eux,
Et Gaucour, et Dunois, fidèles interprètes,
Disoient : « Si le péril sied aux royales têtes,
Il faut, du moins, il faut qu'un courage de roi
De l'intérêt du peuple accepte aussi la loi.
« Qu'il reste donc secret pour la France alarmée,
Ce voyage de guerre, entrepris sans armée!
Sire, aux Orléanais donnez-vous tout un jour;
Mais ne les forcez point, par un trop long séjour,
A calculer auprès des portes investies
Le danger des assauts, le danger des sorties,

Alors que librement un suprême devoir
A droit de s'inspirer même du désespoir.
— « Eh bien ! si de l'honneur telle est la droite ligne,
De mourir avec vous me jugez-vous indigne ?
— « La gloire du monarque, a répondu Gaucour,
Ne suffit point. La France a droit à son amour ;
Il se doit à son peuple, à son fils, à la reine. »
A ces mots, la cité, que le vieillard entraîne,
Aux pieds du jeune roi tout entière à genoux,
S'écrie avec transport : « Sire, vivez pour nous !
Vivre, c'est le courage et ce n'est pas la crainte.
— « Seigneur ! loin d'Orléans, mieux que dans son enceinte,
Reprend le gouverneur, vous pouvez secourir
Les braves assiégés et souvent les nourrir;
Et le royal accent de votre voix chérie
Partout réveillera celle de la patrie.
« Et puis, un bruit du ciel déjà s'épand au loin :
De la France en péril c'est Dieu qui prendra soin,
Et dans l'humble réduit d'une chaumière obscure
Il arme un bras d'enfant pour venger son injure.
Que l'usurpation tremble ! elle a fait son tems :
Usurpateur pupille, usurpateurs régens,
Tous, vous verrez la fin de vos règnes iniques ! »
Aussitôt du guerrier les regards prophétiques
Semblèrent, se plongeant dans les âges lointains,
D'une autre iniquité prédire les destins.

Valois, aux derniers mots qui frappent son oreille,
Se trouble, et dans son âme un doute se réveille
Dont sa noble douleur naguère devant Dieu
Dans un cri de prière a déposé l'aveu.
Mais à nul cœur mortel la fierté qui l'anime

N'a livré le secret de son angoisse intime.
Oh! que mieux il voudroit sur ce vague remord
En un champ de bataille interroger la mort!
A son royal destin il doit donc se résoudre.
Il veut s'en montrer digne avant de s'en absoudre;
Il cède à tous les vœux, et dès le lendemain
Du centre de la France il reprend le chemin.

D'abord, il va puiser une force nouvelle
A Sainte-Croix. La reine et l'enfant avec elle,
Et l'immense concours dont ils étoient suivis
S'avançoient dans les pleurs vers les sacrés parvis.
Temple du Dieu martyr, temple heureux qui te nommes
Du nom de l'espérance et du salut des hommes,
C'est la France qui frappe à la porte : ouvre-toi!
C'est le malheur d'un peuple et le malheur d'un roi.
Ah! pour les consoler sous tes voûtes antiques
Que les chants de David soient encor prophétiques!

Valois reste un moment incliné sur le seuil;
Il entre. Écoutez l'hymne et de joie et de deuil :

« Le roi se réjouit, grand Dieu! dans ta puissance.
Oh! qu'ils sont dilatés par la reconnoissance
Ses sublimes transports!
Tes bontés de son âme ont rempli l'étendue,
Et sa prière aussi jamais ne s'est perdue
En stériles efforts.

« De bénédictions ta droite l'environne
Et sur son front auguste apporte une couronne
De saphirs précieux.

Il imploroit ta grâce, et toi, tu renouvelles
Sa gloire et sa splendeur qui seront éternelles
Comme celles des cieux.

« Tu veux d'un pur éclat orner toute sa vie,
Tu veux qu'elle s'avance entourée et suivie
De tes divins bienfaits.
Tu feras succéder la joie à sa souffrance,
C'est en toi qu'il espère, et la sainte espérance
Ne faillira jamais.

« Malheur aux ennemis de ta face adorable!
Ils vont être saisis par ton bras redoutable
Au jour de ton courroux,
Et tu les jetteras dans l'ardente fournaise
Où ta justice allume une éternelle braise
Pour les dévorer tous.

« Tu détruiras leur œuvre et leur coupable race.
Ils osoient contre toi remuer leur audace!
Leurs coups ont avorté :
Le seul bruit de tes pas les refoule en arrière.
Parois dans ta grandeur! et par l'humble prière
Que ton nom soit chanté! »

Ainsi se ranimoit l'espoir dans la détresse.
La foi sainte d'un peuple est une sainte ivresse,
Et sitôt qu'elle pleure avec les chants du ciel,
Le torrent des douleurs s'écoule en flots de miel.
Dans l'âme de Valois cette vive harmonie
Retentit même encore après qu'elle est finie.
Il fixe les périls avec des yeux sereins.
Dieu seul sonde les cœurs : Dieu seul sonde les reins.

A l'heure du départ, heure de crépuscule,
Sur les bords de la Loire un peuple entier circule.
Au loin campé, l'Anglais n'oseroit s'approcher.
Le Portereau brûlant comme un vaste bûcher,
Et le jour, et la nuit, formoit une barrière
De flamme, de fumée et d'ardente poussière.
Avant que l'ennemi la prétende franchir,
Sous la cendre d'abord le feu devra fléchir.

Le cortége descend de la Porte Bourgogne
Au fleuve; il va passer aux champs de la Sologne
Où cent preux, animés d'une intrépide foi,
Comme un vivant rempart doivent suivre le roi :
Car leurs bras sont plus forts que les fortes murailles.
Là se pressent Dunois, Guitry, les deux Xaintrailles,
Et La Hire, et Fratame, et Giresme et Villars,
Grands noms qui grandiront encor dans les hasards.

Au moment des adieux, et debout sur la rive,
Valois ouvre son âme à la foule attentive :
« Votre roi, loin de vous, n'aura point de repos
Qu'il ne vous ait rendu tous ces jeunes héros.
Si vous n'acceptez point l'offrande d'une vie
Déjà sur tant d'écueils tant de fois poursuivie,
Qu'elle vous soit du moins consacrée en tous lieux!
Charles vous le promet à la face des cieux. »
Et la cité répond d'une voix unanime :
« Tous nos cœurs, tous nos bras sont au roi légitime ! »
« Sire, ajoute Gaucour, un doyen des vieillards
Peut-il, dans les grands jours, gouverner ces remparts?
Vos royales bontés n'ont vu que mon courage
Et semblent jusqu'ici n'avoir pas su mon âge.

J'accepte les périls; mais Dunois, mieux que moi,
Aura l'ardeur rapide au service du roi.
— « O féal chevalier! avec toi, je l'espère,
Dunois sera ton fils et tu seras son père;
Et tu dois être ainsi la tête, et lui le bras
Toujours fier d'obéir quand tu commanderas. »
Dans le sein de Gaucour Dunois se précipite.
Et l'admiration que cette scène excite
Fait monter jusqu'au ciel mille cris, mille vœux.
Telle étoit la vertu de ces illustres preux.
Bientôt la rame vole et remonte le fleuve.
« Grand Dieu! sauve le roi dans sa nouvelle épreuve! »
S'écrie encor le peuple, errant toute la nuit.
A la rive opposée on aborde sans bruit;
Et, dans l'heureux élan d'une rapide course,
On atteint du Loiret la merveilleuse source
Qui sort en larges flots dès le premier élan
Et semble sous la terre avoir son océan:
Rivière inopinée, à peine sa belle onde
A-t-elle pris le tems de se moutrer au monde,
Que soudain, renonçant à l'orgueil de ses bords,
Elle court de la Loire enrichir les trésors.
Autour de son bassin jadis des bois antiques
Ombragoient le gazon des autels druidiques;
Et là, sous les arceaux d'un autel ténébreux,
Les prêtres d'Irminsul attiroient devant eux,
Dans les pleurs, dans le sang des humaines victimes,
Le tribut des terreurs et l'hommage des crimes.
Aujourd'hui sous la hutte humble et silencieux
Le vieil ermite Évode y médite les cieux,
Et souvent il reçoit pour la terre elle-même
Des révélations la lumière suprême.

O prodige! du haut de l'éternel azur,
Dieu lui-même étaloit dans un réduit obscur
Aux plus humbles regards les bienfaits d'une aurore
Que l'œil des Séraphins n'aperçoit point encore.
L'orgueil de Lucifer en rugit, mais en vain,
Rien n'arrête le cours de ce fleuve divin;
Et déjà sous le toit de sa pauvre cabane
Évode a contemplé la mission de Jeanne;
Maintes fois il a vu les trois ambassadeurs
Dérouler dans les airs leur sillon de splendeurs.
Et cette nuit d'alarme à peine est commencée,
Quand du royal cortége, après la traversée,
Il va sur un vieux tertre attendre les momens.

A sa barbe onduleuse, à ses blancs vêtemens,
Des rayons de lumière et des rayons de gloire
Jetoient l'éclat du jour au sein de l'ombre noire.
Il est connu des preux, et tous à son aspect
S'inclinent à l'envi dans l'élan du respect.

L'ermite les prévient, les bénit et s'écrie :
« O vous Charles, et vous Dauphin, et vous Marie,
Et vous Preux! Dieu vous aime. Ah! ne l'oubliez pas!
Que l'Ange du salut accompagne vos pas!
Bientôt vous entendrez des cris de recouvrance.
Une vierge des champs viendra sauver la France,
Et vous pourrez unir, princes et chevaliers,
Les glaives en trophée avec les boucliers. »

Le cortége à genoux se relève; et moins sombre
Aux feux du firmament la nuit blanchit son ombre;
Et, loin d'atteindre encor l'heure de son milieu,
Sollicite une pause avec l'homme de Dieu.

« Oui, de la part du ciel, je le crois, tu nous parles;
Je t'en conjure donc, saint ermite, a dit Charles,

Ouvre, s'il t'est possible, un peu plus l'avenir
A des cœurs fatigués d'un navrant souvenir.
— « Ah ! Sire, au gré de l'homme une voix de prophète,
Elle-même, à tout dire est-elle toujours prête?
Et seroit-il permis au dernier des humains
De prétendre arracher de ses débiles mains,
En présence des cieux et de leurs mille étoiles,
Aux siècles à venir quelques-uns de leurs voiles?
Mais je puis dire à tous : rois, peuples, soyez purs,
Et les jours de l'espoir ne seront point obscurs. »

L'ermite tout à coup dans les cœurs qu'il remue,
Laisse épancher le feu de sa parole émue.
Lui-même dominé par des accords puissans,
Il semble moins dicter qu'emprunter ses accens.
« Salut ! dit-il, salut à l'ère de la gloire !...
Puisse tomber la honte et périr sa mémoire !...
Que la fille de Dieu sortant de son hameau,
Annonce à l'univers un triomphe nouveau !
Elle vient jusqu'à vous des rives de la Meuse.
Elle vient innocente, elle vient courageuse.
Mais avant que le ciel vous l'amène en ces lieux,
Une dernière nuit aura fermé mes yeux.
L'heure suprême approche, hélas ! le temps s'envole,
Et déjà l'avenir court avec ma parole...
« Un règne de victoire !.. Un règne de méfaits !..
Un règne d'imprudence !.. Un règne de bienfaits ! .
Heur et malheur !.. Pourtant, France, oublieuse France,
Même aux plus mauvais jours Dieu fonde ta puissance,
Et tu revois encor le nom de tes Valois,
Perdant tout, fors l'honneur, une seconde fois.
Longtems il doit lutter contre l'apostasie...

Mais d'où vient cette ligue et cette hypocrisie?..
Les crimes des deux parts échangés tour à tour,
Ne seront tous connus qu'au grand et dernier jour.
Ayez enfin pitié de ce peuple victime!
Rendez toute la France au sceptre légitime,
Et trois règnes bientôt le feront resplendir
De cette majesté qui ne peut plus grandir...
Malheur, malheur encor! la couronne royale
Attache à ses fleurons la pierre de scandale!..
Le sang des rois martyrs lui rend son pur éclat.
Puis, en éclairs brûlans, sur le front d'un soldat
Elle tombe!.. Le glaive est-il donc le génie?
Et le trône, plus tard, un prix d'ignominie?..
Oui! les tems de l'opprobre ont porté tout leur fruit,
Et d'abîme en abîme un grand peuple est conduit!
De l'incrédulité les immondes prophètes
Autour de l'échafaud ont chanté leurs conquêtes;
Et tous s'entr'égorgeant, les tyrans égorgeurs
Ont encore après eux laissé des jours vengeurs:
Flots d'orgueil! flots de sang! la guerre dans l'ivresse.
Flots de honte! flots d'or! la paix dans la bassesse.
Au milieu s'écouloit une ère de bonheur,
Rattachant la victoire au drapeau de l'honneur.
Mais des parleurs félons la fureur assoupie
S'éveille, se parjure, et redevient impie.
Quoi! les fronts couronnés des plus douces vertus
Vous fatiguent les yeux! et vous n'en voulez plus!
Et du vautour des mers les vainqueurs magnanimes
Sont poussés vers l'exil par la clameur des crimes!
Héritiers de révolte, héritiers de bourreaux,
Place au droit du malheur! place au droit des tombeaux!
Et puisse désormais, aux clartés de ces drames,

La loi, la Sainte loi, seule guider les âmes!
Que tant de sang versé, tant de pleurs répandus,
Pour les siècles futurs ne restent point perdus!..
« Et toi, lointain Joas, ô pourquoi ton absence?
Viens leur rendre des lis la pompeuse innocence;
Viens réparer les maux que tu n'as point causés,
Viens, viens guérir les cœurs que l'orage a brisés!..
« Enfin, voici des jours, jours nouveaux pour la terre,
Où des vieux élémens l'impétueux mystère
Se révèle; il unit tous les peuples divers
Et fait un seul pays de ce vaste univers.
Il n'est plus d'étrangers, il n'est plus de distances,
Et le monde entier s'ouvre aux divines croyances.
Mais pourquoi ce triomphe a-t-il des déserteurs?
Pourquoi tant de troupeaux désormais sans pasteurs?
Et pourquoi cette nuit où se perd la lumière?..
« Ah! du moins jette encor le cri de la prière,
Au milieu des périls de ce sombre chaos,
Peuple riche de Saints, de rois et de héros!..
« Aujourd'hui, saluons un règne de miracle! »

Et l'ermite, à ces mots qui terminent l'oracle,
Rentre dans sa chaumière, et laisse les guerriers
S'acheminer pensifs au pas de leurs coursiers.
Ils entourent le Roi, le Dauphin et la Reine,
Et s'en vont regagner la fidèle Touraine.
Dunois et quinze preux alors se sont promis
D'aller voir de plus près le front des ennemis,
Tandis que de Valois la retraite assurée
Attend le dernier mot de l'énigme sacrée.

CHANT SEPTIÈME.

Suites de l'incendie. — Le château d'Armand d'Illiers. — Attaque nocturne contre l'Étranger à la lueur des flammes. — Combat singulier de Dunois et de Glacidas. — Le feu s'éteint. — Conseil des chefs de l'armée anglaise. — Travaux guerriers. — Premiers bombardemens — Héroïsme des femmes — Échec des assiégeans devant les Tournelles. — Intuition prophétique de Jeanne d'Arc.

Des suppôts de l'enfer les hurlemens funèbres
Imploroient les ardeurs du prince des ténèbres,
Et d'échos en échos ils faisoient retentir
Les lamentations qui devoient l'avertir.
Ils lui crioient malheur! puis : Angleterre ! France!
Ils lui crioient encor : Prodige ! délivrance!
Et partout dévorés de leur zèle infernal,
Ils sondoient à l'envi les abîmes du mal.
Mais des soins belliqueux la légion chargée
Se range en foule autour de la ville assiégée.

A l'aspect de la cendre et des charbons poudreux
Où le vieux Portereau roule ses derniers feux,
Dans des flots de fumée errans comme des ombres,
Elle espère bientôt à ces vastes décombres
Joindre encor plus d'un temple, encor plus d'un moutier,
Et même en peu de jours Orléans tout entier.

Mais là, dans le secret d'une invisible gloire,
Sur la cime des tours gardiennes de la Loire,
Les chœurs harmonieux des Anges du Seigneur
Chantoient de l'avenir l'espérance et l'honneur.
Même avant d'entr'ouvrir l'oracle qui sommeille,
De son humble instrument ils disoient la merveille,
Et sans scruter du ciel les décrets imprévus,
Ils voyoient les démons dont ils n'étoient point vus,
Et de l'impiété déjouant la colère,
Sur la ville ils jetoient leur ombre tutélaire.

Des hauteurs d'Olivet déjà Salisbury,
Contemplant des grands feux le brasier amoindri,
Avoit porté son camp non loin des flots de cendre.

Là, le castel d'un preux est sommé de se rendre.
Il résiste d'abord. Le donjon s'encadrait
Aux sinuosités des rives du Loiret,
Et sur les ennemis, sentinelle importune,
Il sembloit se complaire à braver leur fortune,
Sous l'inspiration du jeune Armand d'Illiers,
Chevalier téméraire entre les chevaliers.
De son frère Florent s'il n'a la prévoyance,
Il en a l'énergie, il en a la vaillance.
Ce noble châtelain ose à peine songer

Que la nuit soit jamais une trêve au danger.
Sous ses coups vingt Anglais ont mordu la poussière.
« Il faut du lendemain attendre la lumière, »
Disent les assiégeans que la fatigue endort.
Et les voilà couchés dans l'ombre autour du fort.
Alors Armand d'Illiers repose aussi ses armes,
Mais au milieu du deuil, des périls et des larmes.
  Compagne de sa vie, Alix ne sauroit pas
Comment ne l'être plus à l'heure du trépas.
De Gaucour son aïeul fille tendre et bénie,
Oh ! comme elle voudroit avec lui réunie
Entourer ses vieux ans d'un filial amour !
Mais à peine l'année a ramené le jour
Où du jeune guerrier heureuse fiancée,
Comme la vigne à l'arbre elle s'est enlacée
A sa vie, acceptant et l'heur et le malheur
D'un époux, après Dieu, son unique seigneur :
Et lui, trop valeureux pour songer à la fuite,
Il n'a pas su cacher ce que son cœur médite.
Il veut s'ensevelir vivant sous les débris
Du toit dont ses aïeux décorent les lambris.
Il a cru lire au front de tous ces fiers ancêtres
Que si la fuite sied à la vertu des prêtres,
Elle est comme une tache à l'honneur des héros
Qui n'ont point répandu leur sang en larges flots.
Alix comprend aussi la gloire héréditaire,
Et d'un poids maternel recélant le mystère,
Afin de partager un périlleux devoir,
Elle n'a point voulu déclarer son espoir.
Encor moins, dans l'horreur de cette nuit cruelle,
A l'époux qu'elle étreint le révélera-t-elle :
Il iroit confier à ces limpides eaux

Où se mirent du fort les gothiques créneaux
La nef de son Alix et du fils qu'elle espère.
Ce qu'il vouloit époux, il l'eût ordonné, père.
Que fera-t-elle donc? Au fond du vieux castel
Elle va de Marie interroger l'autel;
Et là, dans le secret de l'antique oratoire:
« Vierge sainte! dit-elle, humble mère de gloire!
Daignez vous souvenir qu'aucun infortuné
Implorant votre nom ne fut abandonné.
Soyez donc notre espoir en ce moment suprême!
Vierge! que mon enfant reçoive le baptême,
Baptême du martyre, ou baptême de l'eau!...
Sans avoir vu le jour, verroit-il le tombeau?...
Si je puis l'embrasser, Notre-Dame chérie!
Avant le nom d'Armand il aura nom Marie,
Pour le balbutier le premier entre tous.
Oui, vous m'exaucerez! vous veillerez sur nous! »
A ces derniers accens, une clarté nouvelle
Comme un soleil vivant éclaire la chapelle,
Et la Vierge, jadis la mère des douleurs,
A penché l'Enfant-Dieu vers cette mère en pleurs.
Alix a vu le ciel! elle sort inspirée.

Armand prêtoit l'oreille à la porte sacrée.
Au sein de son amie il se jette éperdu:
« Je suis donc père, Alix! et j'ai tout entendu.
Je sens trop maintenant qu'une superbe rage
Ne vaut pas la prière et n'est pas le courage.
Mais pour sauver le fruit de ta maternité
Je ne vois plus de borne à l'intrépidité...
Le tems presse! ô mon Dieu! sur un volcan de flammes
La piété s'en tient au seul élan des âmes...

Dans une heure au plus tard, quand minuit va sonner,
Sortons! Ce manoir brûle, il faut l'abandonner.
Le feu couve partout, et bien avant l'aurore
Il doit épouvanter l'Anglais dormant encore,
Tandis que dirigeant nos trente défenseurs
Je vendrai cher ma vie à nos mille agresseurs! »
Alix ne lui répond que par d'heureuses larmes.
Les varlets sont mandés et les trente hommes d'armes;
Et pour elle aussitôt s'avance un palefroi.
Sa pieuse ferveur commande à son effroi.
Gardant un chapelet couronné de reliques,
Elle a donné son or à ses vieux domestiques.
« Allez, fuyez! dit-elle : un bateau reste prêt
Au pied de ce donjon; fuyez sur le Loiret! »

Minuit sonne. D'Illiers sort avec son cortége.
Il disoit plein de foi : « La Vierge nous protége,
Et nous ne fuyons pas, car de nos ennemis
Nous allons réveiller les groupes endormis...
Et Dieu soutient mon cœur, et mon bras porte un glaive! »
Le pont-levis sur eux aussitôt se relève,
Et ce manoir jamais ne se r'ouvrira plus.

Mais quoi! déjà des cris et mille bruits confus?
Écoutez! on se bat!.. c'est le sanglant murmure
Des blessés, des mourans, parmi la nuit obscure.
Écoutez! C'est la mort qui frappe le sommeil
Et dans des flots de sang inonde le réveil.
Écoutez! Les vainqueurs sont les fils de la France :
Montjoie et Saint-Denis! ce cri de l'espérance
Devient cri de victoire; et du vaillant Dunois
Armand d'Illiers distingue et reconnoît la voix.

C'est lui! Ses quinze preux ont su dans la nuit sombre
Sous des coups redoublés cacher leur foible nombre.
Puis les hommes du fort intrépides comme eux,
Achèvent de l'Anglais le réveil désastreux.
Tout fuit, et quatre-vingts ont laissé là leur vie.
La foule fuit encor sans être poursuivie.

Dans la dispersion des chefs et des soldats,
Un guerrier reste seul debout; c'est Glacidas.
Presque géant, il joint à ses gloires d'athlète
L'air du commandement et l'air de la conquête.
Comme Salisbury, cet ennemi du ciel,
Exhale en flots ardens la menace et le fiel;
Et son âme, où la foi semble comme assoupie,
S'abandonne à l'éclat d'une colère impie.
La fièvre a bouillonné dans son cœur furieux;
Le feu de l'incendie a passé dans ses yeux.
Il brandit dans les airs sa redoutable épée,
Déjà du sang français avidement trempée.
Il ajoute l'outrage à ses cris menaçans :
« O traîtres ennemis, plus nombreux que puissans!
Allons, contre un seul homme accourez tous ensemble,
Et dans vos lâches mains venez voir si je tremble.
Je méprise la vie et vous comme les vers
Tout prêts à disputer mon cadavre aux enfers. »
Dunois en frémissant se retourne et s'écrie :
« Ah! je vous en conjure au nom de la patrie,
Laissez-moi venger seul contre un seul combattant
Le superbe défi d'un courage insultant! »
Soudain, comme aux tournois où la foule guerrière
Abandonne aux champions l'arène tout entière,
Le hardi chevalier fond sur le fier géant,

Et Glacidas confus le regarde, béant.
Il se recueille; il voit sa jactance inutile.
Sa fureur eût été plus forte contre mille.
Il chancelle déjà sous les coups du héros;
Il tombe... mais la flamme envahit ce champ clos.
Il se relève alors de sa chute honteuse,
Agréant la fumée et la nuit ténébreuse
Qui de son front meurtri dérobent la rougeur
A la dérision d'un sourire vengeur.

Dunois est salué de mille cris fidèles.
Au milieu de la flamme il semble avoir des ailes.
A son glaive, à son air, à son rapide élan,
On croit voir quelques traits du vainqueur de Satan,
Et parmi l'incendie une ébauche sublime
Des horribles foyers de l'infernal abîme.
Le vieux castel brûloit, et le feu des moutiers
Renaissoit sous la cendre en immenses brasiers;
Le vent se réveilloit, et jusque sur l'armée
Balançoit mille flots de flamme et de fumée
Qui, rapides torrens, ou fougueux tourbillons,
Autour de l'Ost anglais promenoient leurs sillons.
Là, voltigeoient aussi, de fournaise en fournaise,
Des démons étonnés d'une si pâle braise.
« Quel profit, disoient-ils ensemble en se tordant,
Si le feu de l'enfer n'étoit pas plus ardent! »

Aux pas de Glacidas ils s'attachent ensuite
Pour ranimer sa force et protéger sa fuite.
Ah! s'ils pouvoient du moins articuler un cri,
Comme ils auroient bientôt, près de Salisbury,
Dénoncé des Français la téméraire feinte!

Mais auprès des mortels leur puissance est restreinte;
S'ils savent les tenter et les pousser au mal,
Dieu met une barrière à ce zèle infernal.

Tout le sol fume encore, et Dunois se retire.
Il embrasse d'Illiers : « Ami, je dois te dire
Ce qu'un ordre secret imposoit à ma foi.
Orléans dans ses murs a contemplé le roi.
Mais Charles de son peuple a compris les alarmes.
Escorté de la nuit et de nos frères d'armes,
Et déjà loin avant que le grand jour ait lui,
Au centre du royaume il retourne aujourd'hui.
Il a su les périls de ton audace extrême,
Et d'y prendre une part il m'a chargé lui-même.
Des bras accoutumés à combattre au soleil,
Ont dû même dans l'ombre assiéger le réveil.
Ils sont absous d'abord par cette délivrance
De plus de trente preux, dignes fils de la France.
Ils le seroient aussi par l'un de ces combats
Où j'ai pu corps à corps défaire un Glacidas.
C'étoit le seul moment de briser vos entraves.
La cité vous attend au milieu de ses braves.
Moi, je vais recruter d'abord avec les miens,
De la fidélité quelques nobles soutiens.
La source du salut n'est point encor tarie.
Honneur à la vaillance! et gloire à la patrie! »
Ils partent donc : les uns accompagnent Dunois;
Les autres à Gaucour vont conter ses exploits.
Alors tomboit la flamme; et l'horizon tranquille,
Dès le réveil du jour laisse entrevoir la ville,
Dont l'amoureuse Loire, arrondissant son cours,
Au versant du Midi caresse les contours.

La haute cathédrale et ses tours couronnées
Attendent près du ciel leurs chastes destinées,
Et pour la vieille foi des pieux habitans,
Une gloire à l'abri des outrages du tems.
Là resplendit l'image et des Saints et des Anges.
On croit voir dans les airs leurs divines phalanges
Des augustes secrets de l'immortalité
Venant entretenir la fidèle cité.
Vingt temples moins pompeux de leurs voûtes antiques,
De leurs dômes d'azur, de leurs flèches gothiques,
Entourent Sainte-Croix, et figurent aux yeux
Les astres par degrés s'élevant dans les cieux;
Mystérieuse échelle où la prière sainte
Des éternels parvis court assiéger l'enceinte.
Plus bas, mais habité par des gardiens moins sûrs,
S'étend le long réseau des héroïques murs,
Des bastions, des tours, dont l'une se proclame
Par un signe sacré la tour de Notre-Dame,
Et va bientôt apprendre au monde épouvanté
Comment Dieu des autels venge la majesté.

Tournant par l'aquilon du couchant à l'aurore,
Trois immenses faubourgs subsisteront encore
Jusqu'à l'heure où l'éclat d'un dévouement nouveau
Y viendra rallumer les feux du Portereau.

Ces feux sont morts à peine, et déjà l'Anglais rôde
A travers les sillons de la cendre encor chaude,
Et, la lance à la main, il fouille les débris
Où l'or dans la poussière a pu garder son prix.

Un conseil rassembloit tous les chefs de l'armée.

Par de plus nobles soins leur gloire est animée.
Dans les douteux essais du siége d'Orléans,
Deux moyens sont ouverts à leurs yeux prévoyans.
« Du côté de la terre, en gagnant l'autre rive,
Le trajet est plus prompt et l'attaque plus vive;
Mais d'un premier assaut quels seront les hasards ? »
Disent-ils. « Avant donc d'investir les remparts,
Sachons pour préparer et hâter la victoire,
Enchaîner dans nos mains les deux bords de la Loire,
Et de Meung à Jargeau souverains de son cours,
Barrons tout à la fois et vivres et secours.
L'ennemi l'a prévu; car des forces nouvelles
Viennent garnir le pont et le fort des Tournelles.
Commençons dès demain un glorieux assaut;
L'honneur nous le commande: il le faut, il le faut ! »
La Pôle de Suffolck ouvre un avis contraire:
« Allons droit aux remparts ! ce n'est qu'un siége à faire;
Et vous en avez deux, si vous voulez d'abord
La conquête du pont pour gagner l'autre bord.
Voyez quel boulevart les tournelles commandent.
Vous connoissez aussi les preux qui les défendent.
A la fougue française, à sa témérité,
Opposons le sang-froid dans l'intrépidité.
Que partout le blocus fatigue son courage.
L'assaut intermittent amortira sa rage.
Sur un seul point pressée une héroïque ardeur
Même à tous ses échecs donne de la grandeur.
D'un péril concentré vous savez la magie.
Mais les coups dispersés épuisent l'énergie.
Le fort, d'ailleurs, le fort et le pont emportés
Vous livrent-ils la Loire?.. Ah ! les bras redoutés
Qui, dans la nuit dernière, hélas ! en foible nombre

Ont fait tant de ravage à la faveur de l'ombre,
Ils l'ont passé ce fleuve, et puis l'ont repassé,
Sans que leur choc terrible ait été repoussé. »
A ces mots, Glacidas jette un regard farouche
Sur La Pôle, et l'injure est déjà dans sa bouche.
« Glacidas, Glacidas! répond Salisbury,
Laisse parler un sage, un des preux de Henri;
Il ne reproche rien à ta valeur connue.
La surprise a tout fait » — La Pôle continue :
« Oui, de Henri vainqueur, roi de vaillant renom,
Comme Salisbury je fus le compagnon;
Et de Rouen surtout la conquête sanglante
A jeté dans mon âme une sainte épouvante.
Le héros se lassoit d'investir la cité,
Et par des flots de sang son génie irrité
Crut pouvoir, d'un parjure achetant le cynisme,
De Blanchard au gibet attacher l'héroïsme.
Il vous souvient encor des dix mille assiégés,
Les uns noyés soudain, les autres égorgés,
Lorsqu'au premier signal du félon parricide
Le pont de bois croula sous la hache perfide.
Témoin de ces horreurs, sans faillir à ma foi,
Longtems je les pleurai même devant le roi.
Non, non, je ne veux point d'une gloire funeste!
Aussi, comme le mien, tout cœur droit la déteste.
Les siéges, les assauts, les combats ont leurs lois,
Et je veux le redire une dernière fois :
Nos camps ne seroient point assis sur cette cendre
Si ma voix à Cléry se fût mieux fait comprendre.
— « Assez, Suffolck, assez! et trop peut-être aussi!
J'ai respecté ton zèle et ton rang jusqu'ici...
Mais la guerre, souvent sœur de la barbarie,

N'a rien à faire aux mœurs de la chevalerie;
Et, puisqu'il la permet, le ciel permet encor
De l'abreuver de sang et de la gorger d'or :
Et carnage, et pillage une fois légitimes,
Comment pourroient-ils donc redevenir des crimes? »
En proférant ces mots sous le poids du remord,
Salisbury bravoit une sueur de mort
Où, traduite aux regards, son intime pensée
Sur son coupable front ruisseloit dénoncée.
Au milieu du silence et des frémissemens,
Son Ange lui jetoit de noirs pressentimens.
Mais de plus d'un guerrier les sourires frivoles
Dans leur complicité reçoivent ses paroles.
Soudain du repentir l'éclair est effacé,
Comme la peur sitôt que l'orage a passé.
Suffolck a maintenu son calme et sa prudence ;
Il n'ajoute qu'un mot : « Tu sais ce que je pense. »
Et le prince reprend : « La guerre a tout permis.
Nul trésor n'est sacré sous des toits ennemis.
Oui, j'ai voulu donner la richesse d'un temple
Comme gage assuré d'un pillage plus ample;
Et tout ce qu'Orléans contient de précieux
Est promis aux vainqueurs au nom même des cieux.
Couronnes et lauriers dans la gloire des armes
Avec des fleurons d'or ont encor plus de charmes.
Honneur à la vertu des Épaminondas!
Mais il faut une amorce à celle des soldats.
« — Concluons-nous enfin? dit Lancelot de l'Ile.
Attaquons-nous le fort? attaquons-nous la ville?
Ou l'avis du blocus obtient-il le milieu?
Par un autre débat craignons d'offenser Dieu! »
Renfermant son dépit, Salisbury s'écrie :

« Je compte sur les chefs d'une armée aguerrie,
Et j'use des pouvoirs que m'a donnés Bedfort :
Je décide l'attaque et du pont et du fort.
Mais, avant les assauts, avant les escalades,
Que le camp soit d'abord garni de palissades.
Du mur des Augustins que les débris fumans
Se relèvent pour nous en longs retranchemens,
Et que de là le bronze allumant sa mitraille
Des contreforts du pont renverse la muraille;
Et pour mieux commencer ce rôle d'assiégeans,
De nos premiers boulets saluons Orléans.
Sur les tertres nombreux qui bordent la prairie,
Près de Saint-Jean-le-Blanc dressons l'artillerie;
Et le courage ainsi doublement engagé,
Nulle part ne craindra le feu de l'assiégé. »

Il dit, et plein d'ardeur le conseil se sépare.
A demain donc l'attaque; et le camp s'y prépare.
Les chefs presque ennemis dans la discussion,
Marchent du même pas à l'exécution.
Et pourtant tout à l'heure un infernal génie
Sembloit de toutes parts exiler l'harmonie!
Comment dans ses élans s'est-il donc arrêté?
A sa propre nature auroit-il résisté?
Oui, souvent dans le trouble et parmi le tumulte,
Pour mieux faire le mal tout l'enfer se consulte;
Et les anges maudits polissent dans les cœurs
Tantôt les goûts haineux, tantôt les traits moqueurs
A l'impiété même ils soufflent la prudence,
La font parler du ciel et de la Providence,
Et savent aux pervers dans de communs forfaits
Fabriquer le lien de leur fatale paix.

Puis, lorsque le devoir recrutant les courages,
Avec les insensés amalgame les sages
Au nom de la patrie, et les jette au hasard
Dans les champs de l'honneur sous le même étendart,
Ou dans le parlement à la même tribune,
Chaque démon fidèle à la rage commune,
Pour mieux les voir ensemble à la fois abattus,
Ménage les grands noms et les grandes vertus...
Et vous, plus tard, La Pôle, au sein de l'épouvante,
Vous la ferez, hélas! cette épreuve sanglante!

Aujourd'hui sur la France et son dernier rempart,
Tout l'enfer concentroit un sinistre regard.
Au lever du soleil, cette même journée
A des soins menaçans est aussitôt donnée.
Trois mille Anglais, la hache et la pioche à la main,
Vont des abords du pont élargir le chemin.
Des décombres fumans ils retirent les marbres,
Et la pierre, et le fer, et le tronc des grands arbres
Qui de leurs flancs rongés gardant quelques lambeaux,
Semblent des spectres noirs errans sur les tombeaux.
Trois mille autres guerriers ont dans toute la plaine
Abattu le tilleul, le pin, l'orme, le chêne.
Le Loiret et la Loire en gémissent au loin;
Et d'un double désastre infortuné témoin,
Olivet pleure encor sur ces nouveaux ravages
Qui, dans un même sol, dépouillent deux rivages.
Le reste de l'armée avoit dès ce moment
Tracé des Augustins le vaste campement;
Et là, sur ses affûts, implacable menace,
Le tonnerre inventé venoit prendre sa place.
Avec la même ardeur au flambeau de la nuit,

Comme au flambeau du jour, le labeur se poursuit.
L'aurore a reparu pour d'autres sacrifices
Où ne suffira plus le deuil des édifices;
Au tranchant de l'acier, aux foudres de l'airain,
Il faut, et par torrens, il faut le sang humain.
En face des remparts, au bord de la rivière,
Vingt bouches vomissant le fer, le feu, la pierre,
Sur la noble cité vont tonner tour à tour.
Un coup part : et déjà du sommet de la tour
Où la jeune Bella s'avançoit curieuse,
Elle tombe, elle meurt, victime malheureuse
Et première immolée en ces jours meurtriers
Où son sexe est tout prêt à cueillir des lauriers.
Sur un autel de sang ainsi s'ouvre le drame
Dont le terme est fixé sur un autel de flamme;
Et jusques à la fin, comme dès le début,
La femme y portera son généreux tribut.
La gloire palpitante au cœur des héroïnes
Sait défendre des murs et venger des ruines.
Le bronze tonne encor. Sous ses coups redoublés
Déjà mille débris se sont amoncelés;
Et partout le sang coule; et la fureur des bombes
Autour de la muraille élargit bien des tombes.
Elle brise, elle abat les douze pavillons,
Moulins aériens, où le grain des moissons
Dégageoit ses trésors sous leurs ailes tournantes.
Rien n'échappe à l'éclat des pierres foudroyantes.
Double désastre : il tue et la vie et le pain,
Et fait marcher ensemble et la mort et la faim.
L'Étranger s'applaudit; mais les Orléanaises
Ont de leur propre main préparé les fournaises,
Le bitume et la poix, l'huile et le plomb fondu.

Ce torrent de colère est bientôt répandu.
Une foule de preux, de concert avec elles,
Provoquoient l'ennemi par delà les Tournelles.
Puis, sous les bastions les voici tous rentrés,
Attirant par leurs cris les assauts désirés.
Les plus valeureux même ont simulé la fuite.
Le flot des assiégeans s'attache à leur poursuite,
Et forme un cercle épais autour des boulevarts.
Les femmes tout à coup s'offrent à leurs regards
Et font pleuvoir sur eux une grêle enflammée.
L'une d'elles s'écrie : « O sacrilége armée!
Profanateurs d'autels, égorgeurs de martyrs,
Confessez vos forfaits, dites vos repentirs,
Ou bien venez, venez apprendre par avance
Un peu de votre enfer, un peu de sa vengeance!
Et vous, de nos remparts courageux défenseurs,
Frères d'armes! ici, reconnoissez vos sœurs. »

L'Anglais eût voulu fuir, mais il a vu la honte.
Plus il est outragé, plus son attaque est prompte.
Dès le premier assaut, il enlève d'abord
La terrasse tournante aux approches du fort;
Ceinture de poteaux, de pieux et de fascines,
Elle brûle livrée à l'ardeur des résines
Et du soufre, et de l'huile, et de ces mille feux
Que le désespoir jette aux vainqueurs malheureux.
Leur triomphe s'envole au milieu de ces flammes.
Il faut l'abandonner à l'audace des femmes;
Car plus d'un assiégeant en montant à l'assaut
Est déjà par leurs mains couronné d'un fer chaud,
Et va dans les fossés expier sa victoire
En appelant la mort et maudissant la gloire.

Les hardis défenseurs accourent à l'envi.
L'étranger se retire; et toujours poursuivi
A des chocs redoublés il répond ; puis il cède ;
Enfin, il ose fuir tant la peur le possède!
Glacidas un moment rallume le combat
Et se r'ouvre un chemin sur les corps qu'il abat.
Un dard frappe le sein de la blonde Appoline
Et l'on a vu couler le sang de l'héroïne :
Hélas! à Sainte-Croix elle devoit demain
Y donner à Daudier et son cœur et sa main,
Et son amour fidèle autant que son courage
L'amenoient avec lui sur le fatal rivage,
Où dans sa noble ardeur le jeune fiancé
Sous les coups de Clarence expire terrassé.
Des filles d'Orléans la foule à ce spectacle
S'irrite, et leur fureur recommence un miracle.
L'Anglais ne soutient plus leurs cris ni leurs regards;
Devant elles tremblant, il fuit de toutes parts,
Il fuit le glaive, il fuit la flamme dévorante
Qui jusqu'aux vêtemens attache l'épouvante.
Vernade et Beaugener, La Chapelle et d'Illiers
Au dos des ennemis ont frappé les premiers.
Kannède, Cerquenceau, Coaraze et des Portes
Des fuyards loin du pont dispersent les cohortes.
Dans la fuite des siens le fier Salisbury
Est lui-même emporté. Glacidas a souri
En regardant Suffolck suivre la même route.

La nuit vient. « Rassemblons pour venger la déroute,
Et pour ne risquer plus des assauts incertains,
Rassemblons tout le bronze aux murs des Augustins;
Et jetant la réponse à ces flammes cruelles,

CHANT HUITIÈME.

Les supplices de la guerre.— Le pardon à la dernière heure. — L'hymne des morts. — Siége des Tournelles. — Voix du peuple d'Orléans. — Bruit répandu sur la prochaine apparition de Jeanne d'Arc. — Le soldat anglais s'en effraie. — Salisbury veut s'en venger sur Evode. — Nouvelles prédictions de l'ermite. — Sa mort et celle du prince converti. — Longue trêve. — Funérailles. — Égalité mystérieuse dans les prières de l'Église. — Conseil du siége. — La Pôle de Suffolck succède au généralissime.

Dans les rapides jours où, comme l'onde amère,
A tous les vents s'en va le bonheur éphémère,
Les aveugles mortels, ignorans de leur sort,
Avancent dans la vie en courant vers la mort :
Et la guerre surtout, la guerre et ses supplices,
Ah ! souvent c'est le cours des divines justices !
C'est aussi le torrent miséricordieux
De l'expiation sur la route des cieux.
Dans les champs de bataille on croit voir révélée
Du jugement dernier la fameuse vallée.

9

Et sortir de la foudre et des bruits du combat,
Éclair avant-coureur, le nom de Josaphat !

Vous qui voyez de près les horreurs du carnage,
A ce cri de la foi tous rendez témoignage!
N'est-elle pas vivante au fond des cœurs guerriers?
N'est-elle pas unie à leurs plus beaux lauriers?
Et quelle âme à sa voix pourroit rester fermée
Quand le ciel, ou l'enfer, s'ouvre au front d'une armée?
Non! l'incrédulité n'a plus de place ici,
Car l'enfer, le voilà! et le ciel, le voici!
Libre encor de courir à l'unique refuge,
Le soupir du mourant vole au sein de son juge.
Béni soit donc le fer, béni soit donc le feu
Qui jette le pécheur entre les bras de Dieu!
Cette immolation mêlée à la prière
Entr'ouvre à la victime un foyer de lumière,
Et ses yeux dans la mort et dans la vérité
Retrouvent et la grâce et son éternité:
Et par là se comprend cette guerre sans terme
Qui partout se succède et jamais ne se ferme.
Aujourd'hui déchaînée aux remparts d'Orléans
Elle y va redoubler ses assauts foudroyans.

Loin du camp de l'Anglais quelques troupes surprises
Avec les assiégés étoient encor aux prises.
La Chapelle à ses pieds vient d'étendre Strafford,
Qui, lui-même, en mourant, sait lui donner la mort.
Quand le vainqueur, croyant sa victoire trop sûre,
Fixe, à demi penché, la mortelle blessure,
D'un élan convulsif et plus prompt que l'éclair,
Strafford lui plonge au cou son gantelet de fer.

Il retombe; à ses bras le Français s'entrelace;
Dans le sein l'un de l'autre ils meurent face à faec,
Cœur à eœur, et leur sang entremêle ses flots.
De leurs derniers soupirs on entend quelques mots.
En vain de Lucifer les messagers infâmes,
Espérant dans la haine engloutir ces deux âmes,
Leur entr'ouvrent déjà les gouffres dévorans :
Les célestes esprits veillent sur les mourans;
Et La Chapelle a dit sa pieuse devise:
Dieu me voit! et Strafford lui-même l'a comprise,
Il la répète; et là, comme au pied de l'autel,
La prière s'épanche en un souffle immortel.
  Mystères de salut, mystères d'agonie,
Vous avez de pardons une source infinie!

  Mais quels sont tous ces preux, amis de l'étranger,
Qui, sans fuir comme lui, se laissent égorger?
Vingt sont déjà frappés; il en reste encor trente.
Pourquoi cette rougeur sur leur face tremblante?
Pourquoi, sans la donner, reçoivent-ils la mort?
Et pourquoi dans leurs mains ce glaive qui s'endort?...
Leurs regards consternés à l'heure où la nuit tombe,
Contemplent dans les airs, au-dessus de leur tombe,
L'Ange venu d'en haut pour leur ouvrir le ciel
Ou pour les disperser dans l'abîme éternel.
  Qui sont-ils? O douleur! Français, ce sont vos frères!
Si leurs noms sont inscrits sur des pages sévères,
Écoutons, écoutons les cris du repentir
Qui de plus d'un coupable ont fait plus d'un martyr:
  «Seigneur, pardonnez-moi! J'ai péché, mais je pleure.
Dans vos bras, Vierge sainte, obtenez que je meure...
Oui, j'ai trahi mon Dieu, ma patrie et mon roi :

Voici l'éternité! Seigneur, pardonnez-moi! »

Toute oreille n'est point fermée à ce langage;
Et Gaucour arrivant au milieu du carnage,
A bientôt élargi sous les drapeaux vainqueurs
L'abri des prisonniers et le chemin des cœurs.
Pour parler de plus près aux âmes égarées,
Le passage est ouvert aux prières sacrées.
Le grand pasteur de Rheims, chancelier de Valois,
Renaud de Chartres vient précédé de la croix,
Distribuant partout sur le champ des batailles
Le baume descendu des divines entrailles.
Il a voulu rester dans les murs d'Orléans
Et pour les assiégés, et pour les assiégeans.
De la miséricorde il n'excepte personne.
Oh! non, point d'étranger pour le Dieu qui pardonne

La Loire ensanglantée entend à ses deux bords
Les chants du repentir mêlés aux chants des morts.

« Du fond de l'abîme où je pleure,
Jusqu'à toi j'élève mes cris,
Mon Dieu! dans ma sombre demeure,
Viens à mon aide : je péris!

« Si des péchés tu fais le compte,
Qui peut le subir sans effroi?
Qui peut en soutenir la honte?
Qui peut subsister devant toi?

« Mais ta bonté toujours propice
Sous ta loi nous rend le bonheur.
Oui, jusqu'aux pieds de ta justice,
Mon âme espère en toi, Seigneur!

« Que le peuple saint, dès l'aurore,
Espère au Dieu qui le conduit !
Que le jour il espère encore !
Qu'il espère encore la nuit !

« Du salut la source sacrée
Jaillit du sein de l'Éternel,
Et c'est en lui qu'est préparée
La riche rançon d'Israël.

« Reposez-vous, âmes fidèles,
Dans vos tombeaux dormez en paix.
O mon Dieu ! fais luire sur elles
Le jour qui ne finit jamais ! »

L'hymne saint aux échos jetant sa voix sonore,
Jusqu'au camp ennemi retentissoit encore ;
Et de Salisbury l'ardente impiété
Répondoit le blasphême aux chants de la cité :
« Allons, dévots guerriers, vivent les litanies !
Mais aussi soyez prêts à d'autres harmonies.
A vos sacrés concerts, à vos saints hurlemens,
Le canon mêlera ses accompagnemens.
Nous verrons si demain, dans ce bruit de prières,
Vos femmes suffiront à garder vos barrières,
Et si la mine en feu, du fond des souterrains,
Saura psalmodier l'écho de vos refrains.

Et voilà que l'Anglais, dès le soir, creuse, creuse
Dans les veines du sol sa route ténébreuse :
Mystère d'épouvante où sa fureur répond
D'ensevelir enfin le boulevart du pont.

De la terre sanglante il perce les entrailles.
Dans cette double nuit, jusque sous les murailles,
Au seul bois des étais, entre les fondemens,
Il suspend le signal des longs éboulemens ;
Puis, à l'heure où la flamme y viendra se répandre,
Dans l'abîme entr'ouvert le rempart va descendre!

Bientôt la voix du peuple élève jusqu'aux cieux
Des femmes d'Orléans le courage pieux ;
Et d'un étrange bruit la nouvelle semée
Déjà des assiégeans importune l'armée.
On dit qu'au nom du ciel une vierge a promis
De délivrer ces murs de tous leurs ennemis :
Espoir injurieux à l'orgueil insulaire,
Il jette sur la France un rayon tutélaire
Depuis que le premier, aux sources du Loiret,
Le vieil ermite Évode en répand le secret.
Mais quoi ! sur Orléans quand un sexe timide
De son patriotisme étend l'heureuse égide,
Les grands jours de l'honneur ne sont-ils pas venus ?
N'est-ce donc point assez ? et que faut-il de plus ?
Pour voir la femme forte, et sainte, et valeureuse,
Qu'est-il besoin d'aller aux rives de la Meuse ?
Et jamais le courage eut-il plus de grandeur ?
Quel mépris de la mort ! quelle foi ! quelle ardeur !
Quel amour du devoir, du roi, de la patrie !
Et de l'espoir chrétien quelle vertu nourrie !
Dans la fidèle France, aux yeux de l'univers.
Comme aux siècles futurs, quels exemples offerts !..

Oh ! oui ! mais quand il faut dans l'homme ou dans la femme
Pour les œuvres du ciel faire le choix d'une âme,

De bien loin Dieu prépare au fond de ses trésors
Celle qu'il doit un jour révéler au dehors;
Il l'éclaire, il l'adapte au sens de ses oracles;
Il en fait, sous sa main, l'instrument des miracles.

Jeanne d'Arc est prédite. Évode en parle encor.
Le bruit de ce prodige a pris son libre essor.
Il annonce l'Anglais chassé loin de la Loire,
Et Charles Sept à Rheims sacré dans la victoire,
Et l'usurpation expiant ses longs jours,
Et la justice enfin rétablissant son cours.
Mille et mille rumeurs tour à tour racontées
Tourmentent dans le camp les nuits épouvantées.
Quelques chefs inquiets de la peur des soldats
Ont juré de la vaincre avant les grands combats.
Salisbury surtout s'en émeut et s'irrite.
« Avec tes cavaliers, cours, va chercher l'ermite,
Tyrrel! et qu'aujourd'hui je sache à quel degré
Peut s'élever le front d'un imposteur sacré. »
Et Tyrrel obéit. De leur impure haleine
Sur ses pas les démons versent des flots de haine.
L'auguste octogénaire à l'instant prisonnier
Est lié sur le dos d'un rapide coursier.
L'enfer en a poussé des hurlemens de joie,
Et pourtant il n'a pas la moitié de sa proie!
Il a le corps d'un Saint dont le cœur est au ciel :
Mais ses derniers momens étant nourris de fiel,
Sa mort semble un triomphe aux hordes meurtrières.
La tombe aura bientôt englouti ses prières.
Que s'il va glorieux dans le sein des élus,
Du moins sur cette terre on ne le verra plus.
Peut-être, ajoutent-ils, peut-être la souffrance

Sera-t-elle un échec à sa persévérance. »

L'ermite est déposé tout meurtri dans le camp.

Le généralissime arrive en se moquant :
« Tu te fais donc prophète? eh bien! à nos oreilles
Donne quelque avant-goût des futures merveilles.
Avec nous, ce me semble, il falloit commencer.
Une fille des champs doit venir nous chasser,
Dis-tu? Je veux ouïr toutes ces belles choses.
Redis-les devant nous; redis-les, si tu l'oses!
— « Oui, devant vous, Seigneur, mourant je l'oserai;
Et c'est aussi par vous que je commencerai.
Pour vous comme pour moi, bientôt, aujourd'hui même,
Un infaillible arrêt marque l'heure suprême.
Aux deux tiers de la nuit je ne survivrai pas,
Et vous trépasserez même avant mon trépas.
Je ne murmure point, car je vois ma couronne.
Ah! que du moins le ciel vous touche et vous pardonne!
Après nous, à la France un merveilleux secours
Va rappeler ici l'éclat des anciens jours;
Et parmi les malheurs dont le flot la submerge,
Le salut lui viendra de la main d'une vierge,
Non pas directement de la Reine des cieux:
Le prodige seroit trop simple à tous les yeux;
Mais d'une pauvre enfant sortant de sa chaumière,
Afin que tout orgueil tombe à cette lumière. »

Aux premiers mots du Saint, des frémissemens sourds
Accusoient son audace et menaçoient ses jours;
Et quand on l'entendit à sa propre sentence
Comme à celle du prince appeler l'assistance,
Un effroi général parcourant tous les cœurs

Eut bientôt remplacé les sourires moqueurs.
C'est lui qui du feu roi, d'une voix inspirée,
Avoit déjà prédit la fin prématurée;
Et, dans le tems fixé, la mort avoit pris soin
D'avoir du coup prévu l'univers pour témoin.
Henri Cinq avoit eu le terme d'une année..
Mais pour Salisbury pas même une journée!
Il se trouble! il promet d'immoler le martyr
Dès qu'il sera certain de l'avoir fair mentir.
A de fidèles mains d'abord il le confie;
Et pour soi-même il veut (l'honneur le justifie!),
Il veut se condamner au courage prudent;
Il évitera donc un péril trop ardent,
Jusqu'à ce lendemain dont l'aurore si prompte
Doit montrer de l'oracle ou la preuve, ou la honte.

Evode sous la tente a béni sa prisón.
Un radieux soleil brille sur l'horizon,
Et Salisbury donne, en trompant ses alarmes,
Des ordres dont le soin émeut ses frères d'armes.
Aux murs des Augustins tout le bronze est dressé;
Et d'un double fléau le pont est menacé;
Car le feu de la mine à la brèche agrandie
Doit au premier signal joindre sa tragédie.
L'Anglais veut retrouver tout l'honneur d'un assaut.
Hier sa prévoyance étoit prise en défaut.
Aujourd'hui pour l'attaque il concentre ses troupes;
Il ne craint plus le piége où sont tombés leurs groupes.
Dans le nouvel effort qu'elles vont soutenir,
D'abord il vengera ce cruel souvenir,
Plus tard, si son ardeur n'étoit point satisfaite,
Le canon sonnera l'alarme et la retraite.

Fougueux, avant d'ouïr le lugubre signal,
L'essaim des assiégeans gravit le mur fatal.
D'autres vont des fossés aux parois des Tournelles
Appliquer et la corde et le bois des échelles,
Tandis que sur la brèche un glorieux combat
Des premières fureurs a réveillé l'éclat.
Là, de l'Orléanais et la femme et la fille
Ont encor pour l'épée abandonné l'aiguille.
Espérant ou la gloire ou la mort des héros,
De la foule intrépide elles suivent les flots.
Toujours mêmes périls, toujours même énergie !
Dans leurs mains les charbons et la cendre rougie,
Et la chaux, et la pierre, et les cercles de feu,
Sont encor les jouets de cet horrible jeu;
Et sans craindre du fer la sanglante menace,
Leur tendresse est guerrière autant que leur audace.
Au front des preux l'épouse, et la mère, et la sœur,
Osent dans la mêlée étancher la sueur,
Et verser à leur soif, à travers les mitrailles,
Le vin qui rend la vie au cœur comme aux entrailles.
Leur courage, leurs cris, leurs injures, leurs coups,
De l'armée ennemie irritoient le courroux,
Quand soudain, et partout, souvenir de la veille,
Au sein des assiégeans la terreur se réveille;
Puis, le canon d'alarme a trois fois retenti;
Et sur toute la ligne aussitôt averti
L'Anglais met dans sa fuite un trop visible ensemble :
La mine est dénoncée! et déjà le sol tremble!
Tous les Orléanais, à la fois inspirés,
Se sont comme un seul homme à l'instant retirés,
Dérobant à la hâte entre leurs mains sanglantes
Les mourans et les morts aux murailles croulantes.

A la place où flottoit l'éclat des bataillons
Succèdent la fumée et les noirs tourbillons,
Et bientôt du rempart percé de flammes sombres
Le cratère étouffé s'éteint sous les décombres.
Combien, hélas! combien d'autres guerriers meurtris
Ont disparu mêlés à ces affreux débris!
Et dans ce premier gouffre où le corps est victime,
L'âme à peine a le temps de craindre un autre abîme.

Les Tournelles debout dominant ce chaos,
Et les bords de la Loire et la fureur des eaux,
Jusqu'à la profondeur de leur première base,
Soutiennent la ruine où le rempart s'écrase.
Un ordre de Gaucour en prescrit l'abandon.
Que leur dernier adieu soit un dernier brandon!
Qu'il les jette aux Anglais comme un monceau de cendre!
Le courage tout seul ne peut plus les défendre.
Voici qu'au même instant la grande arche du pont,
Sous les coups des Français se déchire et se rompt.
Mais, derrière, appuyé sur les tertres d'une île,
Un second boulevart au devant de la ville
S'élève décoré du vénérable bois
Dont il emprunte aussi le nom de Belle-Croix.
Dans ce retranchement que le fleuve protége,
L'autre moitié du pont attendra donc un siége.

Aux Tournelles en feu tout à coup Glacidas
S'élance, et mille Anglais attachés à ses pas,
En noyant l'incendie au courant de la Loire,
Vont unir ce trophée à leurs cris de victoire.
Le rapide succès de leur puissant effort
Ramène le silence et la paix dans le fort:

Car les hostilités, de toutes parts cessées,
Ne sauroient désormais être recommencées
Si les fragmens du pont à des combats nouveaux
Ne sont d'abord rendus par de larges travaux.

Salisbury n'a plus ses angoisses cruelles.
Il nomme Glacidas gouverneur des Tournelles,
Et lui dit : « Grâce à toi, je puis du Léopard
Sur le pont d'Orléans arborer l'étendart ! »
Et Glacidas répond : « J'aime cette conquête,
Mais je tiens plus encore à confondre un prophète :
Oui, nous le démasquons avant la fin du jour. »
Joyeux, les deux guerriers sont montés dans la tour.
« Seigneur, venez ici; contemplez votre ville;
Elle est à vous. L'ermite est un oracle habile ! »
Il n'avoit pas fini qu'une bombe d'airain
Au pan de la muraille avoit frappé soudain,
Et sur le front du prince un éclat de la pierre
Marque en rouges sillons sa trace meurtrière;
Et son sang a jailli jusque sur Glacidas.
La blessure est mortelle ! avant demain, hélas !
Au Dieu qu'il outrageoit il va rendre son âme !..
D'où vient le coup fatal ? de la tour Notre-Dame.
Et de quelle main ? nul n'en réclame l'honneur;
Orléans ne sait rien de ce triste bonheur;
Et de peur d'annoncer la céleste colère,
On le cache d'abord au camp de l'insulaire.

Souvenir de Cléry, désolant souvenir,
Tu dis assez quel crime il a fallu punir !..
Mais jusqu'au dernier souffle aux soupirs du coupable
Il peut jaillir du ciel un rayon secourable.

Le mourant se lamente, et, dès que vient la nuit,
Sous la tente d'Évode il veut être conduit;
Il y mande les chefs : « O mes amis! j'expie
Dans une fin sans gloire une carrière impie.
Que n'ai-je ici l'armée entière pour témoin!..
De tous ses intérêts je te laisse le soin,
Suffolck. J'en ai l'espoir : Bedfort voudra lui-même
Ratifier ce choix de mon heure suprême.
Soyez fidèles tous à ce dernier adieu,
Et laissez-moi mourir avec l'homme de Dieu! »
Et tous ils ont quitté le royal capitaine.

Comment n'a-t-il plus rien de son âme hautaine?
Est-ce un prodige éclos d'un cœur épouvanté?
Ou les soupirs du Saint l'auroient-ils enfanté?
Écoutons : « Je descends à grands pas aux abîmes!
Et que puis-je espérer, Évode, après mes crimes?
— « Espérez tout! la grâce a d'infinis trésors,
Toujours, toujours ouverts aux larmes du remords.
— « Dieu me pardonneroit! — Si votre foi l'espère.
— « Mes instans sont comptés! — Ah! pour toucher un Père
Vers sa miséricorde il ne faut qu'un seul cri. »

Alors de sa main pâle et sur son front meurtri
De la foi des chrétiens le prince a fait le signe,
En s'écriant : « Mon Dieu! pardon, même à l'indigne!
— « O mon fils! bénissons l'Éternel!.. Vous avez
Dans ce premier aveu beaucoup dit. Achevez.
Vous déplorez d'abord toute cette carrière,
Où vos fautes ont eu leur publique lumière.
Révélez maintenant leur poids mystérieux. »

Et le guerrier s'accuse, et de la terre aux cieux

Entre les deux mourans il se fait un échange
Des larmes du pécheur et des parfums de l'Ange ;
Et passant du silence au sommeil de la mort,
Près du prince endormi le prophète s'endort.

Jusqu'au milieu des pleurs, qu'il est beau ce spectacle
Où la miséricorde a couronné l'oracle !
Les Anges étoient là, veillant sur le pécheur,
Éclairant sa pensée et remuant son cœur.
Les démons étoient là, soufflant de leurs ténèbres
Le doute et la terreur sur les deux lits funèbres.
La grâce a triomphé ! les fils de Lucifer
Ont fui sous l'aiguillon d'un invisible éclair.
Au même instant la voix des concerts angéliques
Du bonheur des élus redisoit les cantiques,
Et dérouloit encore aux yeux du repentir
Le céleste horizon ouvert sur le martyr.

Enfin, la grande mort n'étant plus ignorée,
Partout se répandoit la prière sacrée.
Alors sur Orléans, comme sur Domremy,
Le ciel venoit sourire à l'espoir endormi.
Mais du moins pour un tems le deuil devra suspendre
Le siége commencé dans la flamme et la cendre ;
Et pour porter l'attaque aux murs à l'autre bord,
Suffolck veut le conseil et l'ordre de Bedfort.

Trois jours entiers remplis du soin des funérailles
Semblent avoir calmé la fureur des batailles ;
Car de l'illustre chef les suprêmes adieux
En ont fait un ami de la terre et des cieux.

Tous, fidèles au vœu de la sainte clémence,

Les pasteurs de la ville et leur cortége immense,
Prêtres, moines et clercs, voisins du Portereau,
Viennent s'agenouiller sur le même tombeau
Où tout près du guerrier apparoissoit l'ermite,
Comme l'Ange gardant l'âme qu'il a conduite.
Des communes douleurs rendez-vous fraternel,
Il unit les deux camps aux pieds de l'Éternel,
Il impose silence au conflit de leurs armes
Et confond tous les cœurs au flot des mêmes larmes.
Là, le pécheur absous et réhabilité,
Attend avec le Saint même immortalité;
Et l'Église de Dieu pleine de sa lumière,
Chante même espérance avec même prière.

Quoi! l'Église de Dieu dans ses concerts sacrés
N'a pas pour ces deux morts des rites séparés?
Quoi! l'un d'eux à l'ardeur des divines extases
N'a-t-il pas de sa vie ouvert toutes les phases,
Et passé sur la terre en y faisant le bien?
Un siècle de vertus est-il compté pour rien?
Et l'autre qui chargea tous ses jours de blasphêmes
Et n'eut de repentir qu'à ses momens suprêmes,
Comment donc obtient-il des prêtres du Seigneur
La même psalmodie avec le même honneur?
C'est que Dieu seul est juge! et la foi de l'Église
Maintient pure la règle à sa garde commise.
Elle dit : « Je ne puis accueillir au saint lieu
Celui qui m'a jeté son dédain pour adieu.
Jusqu'à la mort jamais ma bonté qui pardonne
Ne l'eût abandonné: C'est lui qui m'abandonne.»
Elle dit, plus heureuse, au pécheur converti :
« Revenez dans les bras dont vous étiez sorti!

Ce Dieu tout paternel, ce Père qui fait grâce,
Peut-il n'embrasser point un enfant qui l'embrasse ? »
Au moment où le Christ expiroit sur la croix,
Cette double sentence ainsi parla deux fois,
Attachant sur Judas l'immuable anathême
Plus à son désespoir qu'à sa trahison même,
Et donnant aussitôt l'éternel paradis
Au larron qui sembloit au nombre des maudits.
Mais à chaque mourant la doctrine sacrée
N'imprime pas le sceau d'une paix assurée.
Tout ce qu'elle permet pour ceux qui ne sont plus,
C'est de chanter ses pleurs au nom des seuls élus.
Des fidèles sauvés elle nous dit de croire
Pour un temps la souffrance, et pour jamais la gloire.
Au jugement de Dieu, même parmi les forts,
Combien de débiteurs dans la tombe des morts !
Et, sauf les noms bénis que les sacrés diptyques
Livrent sur les autels aux louanges publiques,
L'Église dans son deuil voit d'abord ses enfans
Prisonniers de la flamme, et plus tard triomphans :
Elle pleure pour tous, pour tous elle supplie,
Sans pouvoir juger l'heure où la dette est remplie.
Comme sur le guerrier, ainsi sur le martyr
Le même chant funèbre a donc dû retentir.

Que ces gémissemens, ces soupirs et ces plaintes
Fixent l'œil des vivans sur les vérités saintes !
Après ceux de l'autel, les plus riches trésors,
Les plus vrais, viennent tous de la tombe des morts.

Jusqu'au sein de l'erreur, fabuleuse épopée,
Des lugubres adieux souvent préoccupée,

Dans leur émotion, dans leur enseignement,
Du langage des cœurs tu cherches l'aliment.
Que n'as-tu comme nous connu cette lumière
Où dans la mort la vie apparoît tout entière?
Oh! comme d'un Homère elle eût rouvert les yeux!
Et quels chants d'un Virgile elle eût portés aux cieux!
Devant le deuil chrétien vivant au fond des âmes,
Que sont les souvenirs des bûchers et des flammes
Où le culte païen déposoit ses héros
Et dans les urnes d'or la cendre de leurs os?
Là, sous l'œil attristé d'un peuple ou d'une armée,
Leur gloire dans les airs s'en alloit en fumée;
Mais ici, dans les pleurs du redoutable adieu,
Les morts sont appelés en présence de Dieu;
La terre les contemple, et le cri des prophètes
Met l'enfer sous leurs pieds et le ciel sur leurs têtes;
Et lorsqu'ils sont nombreux, souvent le plus obscur
S'élance le premier dans l'éternel azur;
Et quand le mauvais riche est au fond du Tartare
Sa voix désespérée appelle en vain Lazare!
Heureuse, heureuse l'ère où de la vérité
L'éclat reluit ainsi sur l'immortalité!
Ah! si cette parole empruntée à l'Église
Du cœur de l'Étranger étoit enfin comprise,
Avec quelle allégresse on verroit Albion
Déposer le fardeau de l'usurpation!
Mais la Régence, hélas! tutelle intéressée,
A son pupille-roi suppose sa pensée;
Et des ambitions la France étant le prix,
Sous leur joug oppresseur les peuples sont meurtris.

La trêve des deux camps dans le deuil déclarée

Avoit à de longs jours étendu sa durée.
Les grands de l'Angleterre, inquiets, indécis,
A concerter leurs plans employoient le sursis,
Et dans chaque débat tantôt la voix de l'Ange
Montrant la main du Dieu qui pardonne ou qui venge,
Ramenoit les esprits à la sainte équité :
Et tantôt de Satan le génie irrité,
Rallumant dans les cœurs un intérêt avide,
Dissipoit leurs conseils comme l'air dans le vide.

À Londres, à Paris, à l'entour d'Orléans,
Les fidèles disoient contre les mécréans :
« Qui peut fermer l'oreille à tant d'avis célestes?
De vos deux princes morts interrogez les restes.
Henri Cinq vous ramène à l'oracle fatal
Qui lui prédit sa fin un an avant son mal.
Puis, à son dernier jour, Salisbury vous crie :
« Au matin, c'est la gloire! Au soir, c'est l'agonie!
« J'avois outragé Dieu; j'ai mérité mon sort,
« Et le pardon du crime est scellé dans la mort. »
« Rendons-nous à l'éclat de ces grands témoignages;
Que leurs enseignemens dirigent les courages.
Dans la France trahie au profit de vos rois,
Vous avez des cités, vous n'avez point de droits.
Le fruit de la victoire appartient à vos maîtres.
Le fruit des trahisons ne convient qu'à des traîtres.
Quand un éclair du ciel brille encore à vos yeux,
Oserez-vous douter du bruit prodigieux
Qui promet à la France une autre Geneviève?
Mettez donc à profit les instans de la trêve.
Le miracle annonçant un miracle nouveau,
C'est le premier rayon d'un jour encor plus beau.

Déjà l'aurore a lui; si vous n'en tenez compte,
Craignez que ce grand jour n'éclaire enfin la honte ! »

Ainsi la vérité s'ouvroit dans les esprits ;
Mais Satan la jetoit aux sifflets du mépris.
« Quoi ! nous, nous conseillers d'une simple Régence,
Il nous faut d'un oracle avoir l'intelligence !
Et que font à nos plans de siége et de combats
Ces bruits que des oisifs s'en vont chercher si bas ?
L'écho, le seul écho d'une voix mensongère
Doit-il accréditer cette vile bergère ?
Et sied-il à l'honneur de la vieille Albion
D'arrêter en ce point sa méditation ?
Laissons cette folie à l'erreur du vulgaire,
Et suivons le devoir : le devoir c'est la guerre !
« Quand un roi toujours grand entre tous nos grands rois,
A sur le sol français affermi ses exploits,
Est-ce à nous de scruter et sa mort et sa vie ?
De condamner son œuvre avec gloire suivie ?
Irons-nous rechercher si quelque esprit malin,
Sous la robe de bure ou la robe de lin,
A pu de l'avenir, d'un coup d'œil, percer l'ombre,
Et des jours d'un mortel déterminer le nombre ?
Ou si d'un imposteur le mobile secret
Ne cachoit pas plutôt un tout autre intérêt ?
Non, non ! à de tels soins pour qu'un peuple descende,
Comme Henri Cinq lui-même il a l'âme trop grande.
« Enfin, ici s'impose avec sa juste loi
La cause d'un pupille, et ce pupille est roi.
« Dans la double Régence ainsi n'est-il personne
Qui puisse aliéner les droits de sa couronne.
De ses nouveaux fleurons pour lui soyons jaloux ;

Car la France est à lui plus qu'elle n'est à nous. »

Tels étoient les conseils d'une longue injustice,
Et des esprits impurs telle encor la malice.
Puis, du royal enfant ils jetoient le manteau
Sur l'infâme traité, chef-d'œuvre d'Isabeau.
Satanique éloquence! elle indiquoit à peine
La source de ce titre enfanté par la haine.
Mais de Lancastre mort dans les faits accomplis
Fabriquant un rempart au berceau de son fils,
Elle ne permet plus à la France fidèle
De rétablir un trône et des rois dignes d'elle.

L'iniquité l'emporte : un ordre aux assiégeans
Leur enjoint d'avancer jusqu'aux murs d'Orléans.
C'est le plan de Suffolck, nouveau chef de l'armée,
Qui, traversant la Loire avec sa renommée,
S'en va, sur l'autre bord, de ses fiers bataillons
Autour de la cité planter les pavillons.



CHANT NEUVIÈME.

Menaces de Glacidas. — Nouveaux incendies. — Les Anglais sous les murs d'Orléans. — Vaste cercle de bastilles pour le blocus. — Sorties des assiégés conduits par Dunois. — Talbot vainqueur d'Armand d'Illiers. — Pleurs de Jeanne d'Arc, dans la vision lointaine des scènes de carnage. — Les Saintes la consolent et l'instruisent par des conseils et par des emblèmes. — L'Archange lui explique les causes du retard de sa mission; et les divines messagères continuent leurs enseignemens. — Cantique de l'Ange gardien.

« En dépit de tes Saints, des Aignan, des Euverte,
Rien ne peut désormais t'arracher à ta perte:
Encore quelques jours, cité crédule! enfin
Tu sauras voir plus clair au livre du destin,
Pour enchaîner tes preux, tes femmes et tes filles,
Bientôt nous achevons le cercle des bastilles;
Et nos renforts nouveaux, arrivant aujourd'hui,
Sont un peu plus certains qu'un prophétique appui.
Non, non, ne chante plus sur le ton des oracles!
Elle y perdra son tems, ta pucelle aux miracles. »

Ce langage, l'enfer l'inspire à Glacidas.
Son cœur s'est endurci comme un cœur de Judas,
Et dans l'impiété restant toujours le même,
La rage entre ses dents fait vibrer le blasphême.
« Pourquoi donc ce boulet ne m'a-t-il point meurtri ?
Mes crimes valent bien ceux de Salisbury.
Le ciel a-t-il besoin de cette confidence ?..
Et le peuple a parlé d'un coup de Providence !
Oh ! oui, la Providence est ici le hasard. »

Patience, insensé ! vous aurez votre part ;
Et puisse, puisse encor la clémence infinie,
De vos derniers soupirs visiter l'agonie !
Ah ! de ses châtimens la main du juste Dieu
Ne marque pas toujours et le tems et le lieu,
Et souvent des pervers la criminelle vie,
D'un fantôme de gloire entourée et suivie,
Semble accuser le ciel d'injustice et d'erreur :
Mais, percez la muraille ! et reculez d'horreur !..
Et vous, dont la fierté répugne à la prière,
Trop tard et dans la mort vous verrez la lumière ;
Et vous saurez de loin le bonheur des élus ;
Et vous voudrez prier : vous ne le pourrez plus !
Et vos yeux consternés seront forcés de croire
Aux splendeurs dont Satan tourmente sa mémoire.

En ces jours Orléans ose dans son malheur,
Par un nouveau désastre exalter la valeur.
« Aux faubourgs ! aux faubourgs ! et livrons-les aux flames !
Que la torche à la main, tout le peuple, hommes, femmes,
Prêtres, vieillards, enfans, fidèles au devoir,
Se fassent redouter dans un saint désespoir !

Car si le ciel pour nous se réserve un prodige,
L'honneur à nous aider nous-mêmes nous oblige.
Unissons et nos bras, dans un commun effort,
Et, dans l'amour divin, nos cœurs jusqu'à la mort.
Partageons nos hasards, nos fatigues, nos peines ;
Mais d'Albion jamais ne subissons les chaînes !
Que le zèle pieux s'épuise jusqu'au bout,
Et le jour éternel viendra couronner tout.
Pleurez donc avec nous, églises vénérées,
Séculaires autels, tombeaux, pierres sacrées !
Que du moins dans la cendre et du sein des débris,
La patrie et la foi jettent leurs derniers cris,
Et que tout l'univers, jusqu'à la fin des âges,
De ce grand souvenir garde les témoignages...
« Vienne enfin Jeanne d'Arc, et nous serons vengés ! »

Ainsi parloit la France au cœur des assiégés.
Et tous ils rassembloient, en épuisant leurs bourses,
De leur dernier espoir les dernières ressources ;
Et rien n'est réservé par des calculs impurs.

Oui ! chrétienne cité, Dieu sauvera tes murs.
Mais sache attendre ! il faut que le monde contemple
Les suprêmes labeurs d'un héroïque exemple.
Quand nul effort humain ne sera plus permis,
L'éclair vengeur viendra frapper tes ennemis.
Ah ! ne pressons pas trop les dénouemens sublimes ;
S'il faut à leur retard de nombreuses victimes,
La terre a des lauriers, le ciel a des trésors,
Et le deuil des vivans est la gloire des morts.

Énergique signal au milieu des alarmes,

Le nouvel incendie a dévoré les Carmes
Et vingt autres moutiers, églises des faubourgs.
C'est le brûlant soleil compagnon des grands jours ;
C'est l'ardeur du courage armé de la foi vive;
C'est le patriotisme avec sa flamme active.

Deux temples, consacrés au nom de Micaël,
Exhalent dans le feu leur adieu solennel.
Le salut reviendra par l'immortel Archange,
Cher à l'homme qu'il sauve et cher au Dieu qu'il venge.
On dit qu'à ce foyer unissant ses éclairs,
Sa flamboyante épée a paru dans les airs,
Puis, aux regards du peuple, en signe d'espérance,
D'un arc-en-ciel de flamme a couronné la France.

Tout brûle aux trois faubourgs ! le feu consume encor
L'aumône Saint-Pouair, Saint-Laurent, Saint-Victor,
Saint-Avis, murs sacrés dont la mourante plainte
Des cieux incendiés s'en va percer l'enceinte,
Et promet en retour à la vertu des preux
La palme des martyrs sous l'œil des bienheureux.
Rien, rien n'est épargné dans ces momens suprêmes,
Et les autels d'Aignan sont embrasés eux-mêmes :
Patron de la cité, jadis il ébranla
L'abîme où s'engloutit la rage d'Attila.
Aujourd'hui, de l'Anglais prévenant la furie,
Il adopte un désastre un nom de la patrie,
Et répond, en l'honneur des pieux monumens,
Aux profanations par les embrasemens ;
Il inspire aux grands cœurs ces nobles sacrifices,
Et, comme le héros des célestes milices,
Il aide à l'incendie, il active le feu,

Il immole son temple au cri de gloire à Dieu!
Alors les bras plus forts et de plus en plus dignes,
Ont porté leurs brandons à Saint-Martin-des-Vignes,
Et de là le brasier s'élance coup sur coup,
Aux murs de Saint-Gervais comme aux murs de Saint-Loup.
Le rouge éclat du ciel sourit au deuil de l'âme.
Partout la même ardeur traduit par cette flamme
Le même amour pour Dieu, la patrie et le roi.
Ainsi brûle à son tour l'église du Martroy,
Fidèle à ce beau nom du divin témoignage
Et de la foi chrétienne impérissable hommage.

Combien de dévoûmens précèdent Jeanne d'Arc!
Que de temples martyrs! Saint-Euverte, Saint-Marc,
Saint-Phallier, Saint-Lazare, enfin la Madeleine,
Attestent dans la cendre une œuvre surhumaine :
Et c'est l'œuvre d'un peuple aussi doux que pieux!
Le vrai patriotisme est donc le fils des cieux.

Sans attendre l'éclat des merveilles sacrées,
Honneur, honneur encore aux fidèles contrées!
Dunois n'a pas en vain réclamé leur appui :
Il amène d'abord mille preux avec lui.
Ils ont passé la Loire, et leur troupe hardie,
Arrivant aux lueurs du nouvel encendie,
Du camp de l'Étranger affronte les regards.
La cité dans leurs bras a plus que des remparts.
Leur généreuse ardeur ranime les courages
Et prépare à nos chants de glorieuses pages.

Mais voici les Anglais sur la rive du Nord.
Glacidas sous sa main gardera l'autre bord.

Il jure, ce héros des Tournelles conquises,
De voir la mort avant qu'elles ne soient reprises!
Les murs sont relevés plus larges et plus forts;
Les fossés et le fleuve en cernent les abords,
Et de tous les côtés, créneaux et meurtrières
Couvrent un triple rang d'imposantes barrières.
L'Anglais construit encor deux autres boulevarts
Où déjà d'Albion flottent les étendarts,
L'un à Saint-Jean-le-Blanc vis-à-vis la Tour Neuve,
Et l'autre à Saint-Privé, vers une île du fleuve;
C'est l'île Charlemagne : elle forme un anneau
Où du vaste blocus s'enchaîne le réseau.
Car Suffolck y termine un rang de citadelles
Qui, serrant Orléans, regagnent les Tournelles.
Du milieu de la Loire au fort des Orgerils
Ce réseau redoutable étend ses premiers fils;
Et là, de Saint-Laurent la bastille avancée,
Avec le Colombier, avec la Croix-Boissée,
Se relie, et trois fois vers la porte Renard
Étale à tous les yeux l'orgueil du Léopard.
Puis, jusqu'à Saint-Paterne, à divers intervalles,
Des fortins garderont les routes principales,
Et du Nord et de l'Est embrassant le quartier,
Atteindront à Saint-Loup le tour du cercle entier.

Auprès des constructeurs, et sous chaque muraille,
Les Étrangers, nombreux et rangés en bataille,
Protégent les travaux : ils sont prêts cette fois,
Vingt contre un, à répondre aux cartels de Dunois.
Aussi bien le héros n'écoutant que sa gloire,
Ne veut pas dans la ville attendre la victoire.
Chabannes, Bonneval, Valpergue, Armand d'Illiers,

Dubeuil, Sainte-Sévère, et mille chevaliers,
Tous dignes d'écouter la voix qui les rassemble,
Le suivent glaive au poing : l'air frémit, le sol tremble ;
Ils vont d'un même élan se ruer sur l'Anglais !
Tel, sortant furieux des nuages épais,
L'ouragan va frapper les monts et la vallée,
Et couvre de lambeaux la nature ébranlée.
Le sang, déjà, le sang a coulé comme l'eau ;
Et l'ennemi chancelle à ce torrent nouveau.

Du fort des Orgerils, bastille à peine éclose,
Les murs inachevés qu'un flot sanglant arrose,
Reçoiventt les fuyards éperdus et meurtris,
Et leur jalonnement n'est plus qu'un long débris.
Mais un œil vigilant protégeoit la retraite ;
Et les vaincus sont prêts à venger leur défaite.

Tandis que l'Étranger cède à ce premier choc,
Aux boulevarts du Nord, sur l'ordre de Suffolck,
D'un même mouvement, et comme au même signe,
Tout le camp ébranlé courbe sa longue ligne,
Et vingt mille assaillans ont ce qu'il faut de cœur
Pour attaquer Dunois sous son drapeau vainqueur.
Près de cette bannière où le devoir les range,
Les Français ont serré leur étroite phalange,
Et regardant toujours le front des assiégeans
Abritent leurs lauriers sous les murs d'Orléans,
Sous ces murs où la poix, le bitume et les flammes
Ont armé de nouveau l'héroïsme des femmes.
L'Anglais s'en épouvante ; il revient ; mais Talbot,
Arrivant de la veille, a déjà d'un seul mot
Des chevaliers français provoqué la vaillance :

« Sachons si l'un de vous est digne de la France! »

Tous les yeux sont fixés sur l'illustre champion.
Son armure, jadis Richard Cœur-de-Lion
La portoit ; et par lui sur la terre sacrée
D'un aïeul de Talbot la gloire en fut parée.
A ce hautain défi, le jeune Armand d'Illiers
Soudain a prévenu tous les autres guerriers;
Et, dût-on accuser son ardeur téméraire,
L'honneur veut qu'il soit seul contre un seul adversaire.
Armand fond sur Talbot; il le presse et, d'abord,
D'un coup de lance au flanc croit lui porter la mort.
A l'épreuve du fer la royale cuirasse
Laisse en de vains éclairs s'éteindre la menace.
Mais, en glissant, la pique abat le destrier;
Et si, dans ce moment, le noble cavalier,
Lui, le premier baron des barons d'Angleterre,
Du coursier expirant n'eût roulé jusqu'à terre,
Son bras alloit tout droit au cœur du brave Armand
Percer du même coup Alix dans son amant.
Aussitôt sur le sol le jeune preux s'élance,
Et du combat ainsi rétablit la balance;
Et les glaives tirés se croisent : mille feux
Jaillissant de leur choc éblouissent les yeux.
Et d'Illiers dans sa main voit briser son épée,
Quand d'un trop rude affront encor préoccupée
La fureur de l'Anglais dans le sein du héros
Cherche et trouve le sang qui sort en larges flots.
Armand tombe, le front penché sur sa blessure
Où descend en longs nœuds sa blonde chevelure.
Tel un arbuste atteint du tranchant de la faux,
Sur sa tige brisée a plié ses rameaux.

Le sang coule au travers de cette cotte d'armes
Qu'Alix en l'attachant arrosa de ses larmes...
Pressentiment funeste!.. Un lugubre tocsin,
Triste écho du malheur, retentit dans son sein;
Et cette fois la mort accélère la vie,
Car d'une autre douleur sa douleur est suivie :
Alix n'est plus épouse; elle est mère ! et bientôt
Trois destins sont tranchés par le fer de Talbot!
Mère durant une heure, elle expire elle-même.
Mais sous ses yeux son fils a reçu ce baptême
Qu'elle a tant imploré de la reine du ciel
Et qui lui fut promis au fond du vieux castel.
Puis, la sainte demeure ouverte pour trois anges,
Reçoit et le linceul, et l'armure, et les langes.

A l'aspect du sépulcre et d'un triple cercueil,
Gardons-nous de ne voir que la mort et le deuil!
Car de la même tombe où descend l'ombre noire
Souvent le ciel a fait le berceau de la gloire.

Envers un ennemi cet Armand si courtois,
Cette Alix si fidèle au nœud des chastes lois,
Et cet enfant reçu dans les bras de Marie
Pour gagner en un jour l'éternelle patrie,
Tous trois ils ont ouvert aux célestes clartés
Des yeux bien différens de nos yeux attristés.
Talbot a condamné sa victoire funeste;
Et le peuple la pleure; et Dunois la déteste;
Et Gaucour la maudit : le vénérable aïeul
Eût voulu s'endormir sous le même linceul.

Dans la rapidité des visions lointaines,
Jeanne d'Arc parcouroit ces lamentables scènes;

Et sa vive douleur sur les débris du feu
Et les traces de sang, gémissoit devant Dieu.
Mais le prodige attend son heure pour éclore;
Et, l'Archange l'a dit, il n'est pas tems encore.
Avant que soit donné le signal du départ,
Le cœur de l'humble vierge est lui-même en retard,
Il le craint ce signal ! et sans avoir un doute,
Plus le moment approche et plus il le redoute.

« Si de verser le sang vous dispensez mon bras,
Je n'en verrai pas moins le sang dans les combats,
(Disoit-elle); déjà la Loire en est rougie.
Oh ! non, d'une Judith je n'ai pas l'énergie,
Et mon courage en est à peine à sa moitié.
De la pauvre bergère ayez encor pitié,
Seigneur! ah! je voudrois, et du fond de mon âme,
Sur les profanateurs jeter le feu, la flamme,
Non jusqu'au désespoir, mais jusqu'au repentir,
Et pour les effrayer sans les anéantir.
A Dieu seul de tenir et de lancer la foudre !
Comment un bras de chair ose-t-il s'y résoudre ?
Le mien, à ce seul mot, commence à défaillir,
Et je sens dans l'effroi tout mon corps tressaillir. »

Sans répondre lui-même à ces nouvelles plaintes,
L'Archange près de Jeanne amène les deux Saintes.
Martyres toutes deux, leur présence d'abord
A son âme attristée est un doux reconfort,
Et le limpide éclat de leur double auréole
Ajoute encor sa gloire au feu de leur parole.
Marguerite commence avec sa douce voix :
« Jeanne, pourquoi sans nous pleurez-vous cette fois ?

Ne sommes-nous donc plus vos chères confidentes,
Vos sœurs du paradis, vos gardiennes prudentes?
Que n'interrogez-vous, comme en des jours pareils,
Dans ce dernier effroi nos vœux et nos conseils?
Les téméraires cris que nous venons d'entendre
N'ont pu de votre cœur sans remords se répandre.
Ne vous souvient-il plus des grandes voix du ciel
Qui naguère avec nous aux mains de Micaël
De vos destins guerriers confioient la conduite?
Il combattra pour vous!.. l'Archange vous l'a dite
Cette autre prophétie!.. et vous pourriez encor
Sous son aile sacrée en redouter l'essor!
Un bruit d'armes vous trouble à côté d'un tel guide!
Et vous en avez peur jusque sous son égide!
Ah! fille de la terre, élevez-vous plus haut.
Des martyrs de Cléry le sang encor tout chaud
A crié vers les cieux; et vous devez comprendre
Pourquoi l'éclair vengeur ne s'est point fait attendre.
Déjà le grand coupable est puni! mais sachez
Et la miséricorde, et l'oubli des péchés,
Et l'abri des pécheurs, au fond de ces vengeances
Où le sang de la croix a ses intelligences,
Où sa vertu divine et ses généreux dons
Partout vont se répandre en immenses pardons.
Eh bien! refusez-vous d'y travailler vous-même?
Déniez-vous votre aide au Rédempteur suprême,
Quand pour faire éclater son œuvre à tous les yeux
Sa bonté vous appelle à ce soin glorieux,
Et convie aujourd'hui le bras de l'innocence
A remener les cœurs aux pieds de sa puissance?.. »

Jeanne d'Arc tout émue aussitôt à genoux

S'écrie : « Ah ! le Seigneur aura pitié de nous!
Miséricordieux à l'instant qu'il châtie,
De ses propres pardons lui-même il est l'hostie !
Je déteste ma peur : et je suis désormais
Tout entière à son œuvre. Oui, je vous le promets,
O Sainte ! et vous saurez soutenir mon courage. »

Catherine écoutoit; et du sein d'un nuage
Elle offre aux yeux de Jeanne en de vivans tableaux
Et les plus belles fleurs, et les fruits les plus beaux.
« Regardez, chère enfant ! voyez cette abondance,
Image de la vie et de la Providence.
C'est l'ornement, la joie et le parfum du corps.
Mais pour l'âme la grâce a mille autres trésors.
Vous n'en aurez jamais que la simple figure
Et dans cette richesse, et dans cette parure
Dont la terre nourrit et charme son bonheur.
Ah ! si l'œil pouvoit voir tous les dons du Seigneur,
Et lumière, et rosée, et flots venus en foule
Et de l'astre qui luit, et du fleuve qui coule :
Ah ! combien dans les cœurs s'accroîtroit chaque jour
Envers un Dieu si bon le feu de son amour !
« Contemplez du beau lis la blancheur virginale,
Et recueillez aussi l'arôme qu'il exhale.
Eh bien ! de l'innocence et de ses doux attraits
Toute sa gloire ébauche à peine quelques traits.
« Hâtez-vous maintenant d'admirer cette rose !
Ne vous dit-elle pas : « Je meurs sitôt éclose;
« Ma vie est d'une aurore, et j'invite vos yeux
« A traverser la terre en regardant les cieux? »
« Oui ! la reine des fleurs est un heureux symbole;
Elle peint le martyr qui rend gloire et s'immole,

Et sa teinte empourprée en est comme le sang;
Elle est aussi sa joie, et sourit en passant.
« Placez donc sous l'emblême un cœur d'homme ou de femme;
Donnez à cette tige une pensée, une âme,
Voyez la créature aspirant à son Dieu :
Quel hommage aussitôt dans l'ardeur d'un seul vœu!
Ce vœu vous l'avez fait, ô Jeanne! et de Marie
Vous êtes comme nous une fille chérie :
Mais, ne l'oubliez pas, ce bonheur vient d'en haut,
Et l'humaine sagesse y feroit bien défaut!
Aussi l'humilité, source de sa lumière,
De la vierge chrétienne est la vertu première,
A l'instar de la fleur qui, fuyant le regard,
Entretient ses parfums sous sa feuille à l'écart.
Puis, quand l'œuvre du ciel et de la Providence
Sous la main du Seigneur vous jette en évidence,
Plus humble que jamais vous savez encore mieux,
Recevant tout de lui, n'être rien à vos yeux,
Et dire dans l'éclat des divines merveilles :
Non! la chair et le sang n'en font point de pareilles!

— « Ah! vous me consolez, Saintes du paradis!
Quelle grâce et quels dons par vous me sont prédits!
En expliquant les fleurs, symbolique mystère,
Vous ramenez à Dieu le tribut de la terre,
Et l'hommage des cœurs, le seul qui soit de nous,
Le seul qu'il nous demande et dont il est jaloux.
Le mien est prêt : il souffre! et d'un retard étrange,
Quand déjà le sang coule, il se plaint à l'Archange.
— « Chère enfant, prenez garde!.. Au souffle de l'Esprit,
Sans rien précipiter, Micaël obéit.
Lorsqu'un prince du ciel attend le mot suprême,

Comment oseriez-vous le devancer vous-même !
Et ce zèle de feu qui revient à l'instant
Vous enflammer, ô Jeanne! est-il toujours constant?
A Dieu de le juger, comme de le connaître :
Mais que le serviteur reste aux ordres du maître.
« Vous aviez peur du sang tout à l'heure! —Et la croix,
La croix toute sanglante, entendiez-vous sa voix,
Qui peut seule et toujours, avec son sacrifice,
A la miséricorde immoler la justice?
—« Bienheureuse patronne! oh! que vous lisez bien
Dans tous les tremblemens d'un cœur comme le mien !
Puisse-t-il s'affermir sous vos yeux, grande Sainte!
—« Cette parole est sage; elle abjure la crainte,
O ma fille! avec vous j'en partage l'espoir.
Mais apprenez encor ce qu'il vous faut savoir
Avant de prendre part aux humaines querelles.
« Pour les juger il est des règles éternelles. »

Catherine rappelle ici les entretiens
Que son zèle a légués aux souvenirs chrétiens,
Et bientôt de l'oracle éclate la puissance :
« Je vois le doigt de Dieu sur le front de la France !
L'Archange vous l'a dit ; croyez-le, croyez-moi,
Jeanne! l'œuvre du tems ne vit point sans la foi.
Dans nos enseignemens, gardons-nous de le taire,
En parlant pour le ciel nous parlons pour la terre.
Si du code divin il faut venger les lois,
Il faut aussi sauver les peuples et les rois.
Or, l'Anglais de la France usurpe la couronne,
Et vous le chasserez, comme Dieu vous l'ordonne.
« Ce Dieu, ce puissant Dieu ne prête pas toujours
Aux légitimités son merveilleux secours;

Souvent même il permet leurs revers ou leurs chutes,
En éprouvant les cœurs dans ces immenses luttes;
Car la force qui fait et défait un César,
Ne sauroit enchaîner les âmes à son char.
« Quel que soit d'un État la forme ou le régime,
Nul pouvoir n'est sacré s'il est l'œuvre du crime.
Royaume ou République, un droit doit décider
Quelles mains justement peuvent le posséder.
Eh bien! sur ce droit seul la religion fonde
Les devoirs qui font l'ordre et le salut du monde;
Et du peuple lui-même, il le nieroit en vain,
Le droit n'est consacré que par le droit divin.
Si pour les nations à qui Dieu les conserve
D'augustes héritiers sont mis comme en réserve,
Alors que le volcan des révolutions
Fume encore au milieu des dévastations,
La sainte vérité commande l'espérance
Et de l'usurpateur fait trembler la puissance.
« L'Évangile ordonnant de payer le tribut
N'en va pas moins toujours hautement à son but:
Son but, c'est la justice! et cette loi sacrée
Aux bouleversemens oppose sa durée;
Et le texte divin prescrit au même lieu
De toujours rendre à Dieu ce que l'on doit à Dieu.
Or, Dieu commande à tous d'abhorrer l'imposture,
L'iniquité, le vol, et surtout le parjure.
Donc au chrétien fidèle il n'est jamais permis
D'encenser le vil maître auquel il est soumis,
Ni de mettre à ses pieds le filial hommage
Qui veut bénir un père, ou du moins son image.
« Quand l'usurpation, mensonge triomphant,
Aujourd'hui règne en France avec un foible enfant,

Pour flétrir encor plus l'œuvre de l'injustice,
Aux mains de l'innocent Dieu veut qu'elle périsse.
«Et vous, enfant aussi, vous Jeanne, par nos voix
Il vous charge en son nom de la cause des rois :
C'est sa cause! avec eux il amène la terre
A saluer du Christ le règne salutaire,
Et l'ordre universel, et cette unique loi
Qui ravit tous les cœurs dans le cœur d'un seul roi.
Et si l'on ne peut voir de ce parfait modèle
Dans nul prince et nul peuple une image fidèle,
Ah ! bénissons du moins l'espoir mystérieux
Dont l'accomplissement fait la gloire des cieux. »

A ces divins conseils, et du haut de la nue,
Micaël vient encor mêler sa voix connue :
« Les Anges et les Saints sont toujours vos amis,
Jeanne! et tout adviendra comme il vous est promis.
— « Aux volontés du ciel, oui, je suis préparée.
Mais la grande merveille est encore ignorée,
Jusqu'à l'heure où vous-même, Archange du Seigneur,
Vous voudrez à la France annoncer son bonheur.
— «Vous avez bien compris, Jeanne, l'œuvre divine.
Souvent elle apparoît lente à son origine;
Et si Dieu l'opérant avec vos foibles mains
La laisse encor livrée à des retards humains,
C'est pour mieux établir, au bruit de son oracle,
La prophétique attente et l'éclat du miracle.
Courage donc! courage! et moi-même des cieux
Je reviendrai bénir le signal des adieux.
Et vous, jusqu'au départ, auprès de Marguerite
Et de son humble sœur, soyez encore instruite.
Goûtez de toutes deux les célestes secrets,

La grâce du martyre et ses divins attraits;
Suivez tous leurs conseils, et portez avec elles
Et le cœur et les yeux aux gloires éternelles.
Victorieuse aussi comme elles par la croix,
Jusqu'au terme fixé vous entendrez leurs voix.. »

Micaël disparoît. Jeanne aussitôt s'incline
Et devant Marguerite et devant Catherine.
« O Saintes! revenez, revenez chaque jour,
Et jusqu'à ce qu'il daigne annoncer son retour!
Vous l'avez entendu! lui-même il vous invite
A tracer de mes pas la règle et la conduite.
Que ferai-je d'abord de ce tems incertain
Où languit un espoir peut-être encor lointain? »
Catherine répond: « Jeanne, la patience
Est dans l'œuvre de Dieu la première science;
Et tel doit être aussi le premier des conseils.
Laissez couler vos jours l'un à l'autre pareils,
Jusqu'à celui que l'Ange aura fixé lui-même
Où vous direz enfin aux champs l'adieu suprême.
Simple bergère encore, et dans un doux repos,
Entre l'humble prière et le soin des troupeaux,
Partagez la ferveur de cette obéissance
Qui sied à l'instrument de la Toute-Puissance.
« Souvent vous entendez l'Envoyé du Seigneur,
Et vous êtes heureuse en lui rendant honneur.
Il vous a révélé l'influence angélique,
Et je vais en son nom vous dire le cantique
Des messagers du ciel versant dans tous les cœurs
Les parfums à la joie et le baume aux douleurs.

« De ta vie, enfant de la terre,

Le Seigneur m'a fait le gardien.
Tu ne comprends pas ce mystère,
Et pourtant mon cœur parle au tien.
Ce grand Dieu qui de sa présence
Remplit tous les tems, tous les lieux,
Me donne un peu de sa puissance :
Je suis toujours l'Ange des cieux.

« Sur tes pas je veille à toute heure,
Et le jour ma main te conduit;
Je te ramène à ta demeure,
Et je te garde encor la nuit.
Sur ta couche j'étends mon aile,
Et je dis, quand tes yeux sont clos :
Au doux sommeil qu'il soit fidèle!
Je suis l'Ange de son repos.

« Aux premiers rayons de l'aurore,
En souriant à ton réveil,
Cher enfant, je t'invite encore
Aux clartés d'un divin soleil,
Et je répands sur ta carrière
Les splendeurs de l'éternité :
Je suis l'Ange de la lumière
Et l'Ange de la vérité.

« Quelle ardeur nouvelle m'enflamme
Jésus pour la première fois
Daigne descendre dans ton âme!
Tu deviens l'ami de son choix.
O jour béni! jour plein de charmes!..
Pleurons d'amour dans le saint lieu :

Je suis l'Ange des douces larmes
Et l'Ange des enfans de Dieu.

« Vers le midi de tes années,
Si tu vas au pied des autels
Y partager les destinées
D'un cœur pris dans les cœurs mortels,
Pour ces liens où l'espoir brille
Je demande au ciel de longs jours :
Je suis l'Ange de la famille
Et l'Ange des saintes amours.

« Et si de la prison sacrée
Où l'âme s'enferme pour Dieu
Ta ferveur implorant l'entrée
Dit au monde un touchant adieu ;
J'écoute les divins oracles,
Avec toi j'adore, et je pars :
Je suis l'Ange des tabernacles,
L'Ange gardien des saints remparts.

« Et si la vie a des nuages,
Je répands des fleurs sur le deuil,
J'apaise le vent des orages,
J'attache le phare à l'écueil :
Je suis l'Ange de l'espérance,
Et, sous l'œil du Dieu rédempteur,
Auprès du lit de la souffrance
Je suis l'Ange consolateur.

« Enfin, pour traverser la tombe,
J'enlacerai mon aile d'or

Avec l'aile de la colombe
En guidant ton dernier essor,
Et dans la céleste patrie
J'entrerai disant au Seigneur :
Recevez ma brebis chérie,
Je suis l'Ange de son bonheur. »

CHANT DIXIÈME.

Nouvel éclat des apparitions. — Ordre de les révéler. — Les parens de Jeanne s'en effraient. — Jacques d'Arc veut conjurer le départ de sa fille en l'unissant à Estellin. — La jeune inspirée déclare qu'elle est à Dieu seul. — Disparition d'Estellin. — Deuil de Domremy. — La fête de l'Archange Micaël. — Hymne à sa gloire. — Rage satanique. — Isabeau. — Glacidas. — Kroudna. — Magie, évocation. — Rendez-vous général des esprits de ténèbres.

L'automne entremêloit sur l'arbre vert encor
Des feuilles d'écarlate avec des feuilles d'or,
Et les fruits mûrissant sous des couleurs vermeilles,
A tous les yeux charmés étaloient leurs merveilles;
Et, depuis bien des jours, le soleil radieux
Aux brillantes saisons faisoit de longs adieux;
Et dans la chaste nuit doucement reposée,
Jeanne, dès le matin, à travers la rosée,
Au bois qui de Bermont couronne le coteau,
La houlette à la main, ramenoit son troupeau :

Puis, le recommandant à l'œil du chien fidèle,
Elle va sur le seuil de l'antique chapelle
S'agenouiller... Silence à son émotion!
Voici plus grande encor l'auguste vision.

Sous les plis lumineux d'une écharpe flottante,
Le front ceint de splendeur, Micaël se présente.
Ses ailes où reluit et la flamme et l'azur,
Du paisible oratoire embrassant l'humble mur,
De mille et mille éclairs en sillonnent l'entrée.
Ainsi les Chérubins près de l'Arche sacrée.
Des chœurs de bienheureux en cortége d'honneur
Accompagnent dans l'air l'Envoyé du Seigneur;
Et sainte Catherine, et sainte Marguerite,
Et la foule des Saints arrivent à sa suite.

Quoi! tout un paradis, dans cet éclat nouveau,
Entr'ouvre encor sa gloire à l'enfant du hameau?
Et qui peut expliquer cette ambassade étrange
D'innombrables Esprits présidés par l'Archange?
Toi-même, fier mortel, qui vois briller aux cieux
Tant d'astres destinés à convaincre tes yeux;
Toi qui veux abaisser sous un niveau superbe
La majesté du cèdre à la hauteur de l'herbe;
Toi dont le zèle ardent pour cette égalité
Souffre à peine les traits de la Divinité,
Et jamais ceux des rois, jamais ceux du génie,
Comme si d'un seul chant se formoit l'harmonie!
Et vous, soyez ravis, cœurs humbles dont la voix
Implore avec amour un Dieu mort sur la croix!
Plus est grand le prodige, et plus il est croyable.
Allons à Bethléem, à la crèche, à l'étable,

Et de là méditons le banquet des autels
Où ce Dieu chaque jour se prodigue aux mortels,
Et bientôt nous saurons écouter et comprendre
Tout ce que Jeanne d'Arc peut encor nous apprendre.

L'Archange lui disoit: « Il est tems de parler,
Jeanne! et dès ce moment il faut tout révéler.
Dieu s'est ému des cris de la France plaintive.
Sous les murs d'Orléans déjà l'Anglais arrive.
Prophétisez d'abord ce soir à Domremy;
Il ne suffiroit plus de parler à demi.
Sans redouter les pleurs d'un père ou d'une mère,
Des volontés d'en haut expliquez le mystère,
Et craignez moins encor la plainte ou le courroux
D'un amour jusqu'ici bien ignoré de vous;
Et, quand il gémira, vous direz tout à l'heure :
Souvent le ciel reçoit ce que la terre pleure.
« Jeanne !.. le terme approche, et tout va s'accomplir.»
— « O grand Saint, mon courage a bien peur de faillir !
Et je sens que la mort me seroit plus légère.
Obéir, c'est la loi d'une pauvre bergère.
Ah! me préserve Dieu d'oublier un moment
Sa parole adorable et mon engagement!
— « Jeanne! à tous ces combats longtems accoutumée,
Que votre piété n'en soit plus alarmée,
Et qu'une ardeur nouvelle avec l'aide de Dieu,
Vous soutienne en tout tems et vous suive en tout lieu.
Toujours soyez fidèle à la sainte prière,
Et vous y recevrez des torrens de lumière. »

La vision sacrée à ces mots disparaît
Comme un doux météore autour de la forêt.

Jeanne seule restée, en vain prêtant l'oreille,
N'entend plus que le bruit du troupeau qui s'éveille;
Elle prend sa houlette, et d'un pas triste et lent
Au sentier du hameau le ramène bêlant.

Osera-t-elle enfin à toute sa famille,
A toute la contrée, elle, timide fille,
Divulguer le miracle? et pourtant il le faut.
C'est le conseil de l'Ange, et c'est l'ordre d'en haut.
Elle a déjà su dire, à de longs intervalles,
Comment le ciel, touché des détresses royales,
Par la main d'une vierge en veut hâter la fin,
Et couronner à Rheims Charles gentil Dauphin.
Une fois à sa mère, Isabelle Romée,
Une fois seulement Jeanne s'étoit nommée,
Et ce cœur maternel soudain épouvanté
Trembla que sur sa fille un sort ne fût jeté!
Et pour trouver la paix dans sa cruelle angoisse,
Au Révérend Guillaume, abbé de la paroisse,
Elle alla raconter sa crainte et ses douleurs.
Mais il a répondu : « Femme! essuyez vos pleurs,
Et chassez loin de vous toute funeste idée.
D'un invisible esprit si Jeanne est possédée,
C'est de l'Esprit divin. Ah! soyons-en bien sûrs,
Les esprits ténébreux, ni les esprits impurs
Ne sauroient envahir une âme virginale.
D'une indigne terreur fuyez donc le scandale!
Dieu seul tient dans ses mains et la vie et la mort,
Et nul mortel jamais n'a gouverné le sort. »

Jacques père de Jeanne apprenant d'Isabelle
Le trop pesant secret de l'étrange nouvelle,

Son humaine prudence a bientôt arrêté
Pour sa fille un dessein longtems prémédité.
A ses mains confié presque dès sa naissance,
Le fils, l'unique fils de son ami d'enfance,
Depuis tantôt quinze ans qu'il étoit orphelin,
Grandissoit à ses lois soumis ; c'est Estellin.
Jacques sut lui garder un modeste héritage,
Et bien plus qu'un trésor, la candeur du jeune âge.
Elle brille à son front comme un signe d'honneur
Et son œil confiant respire le bonheur.
Enfant d'une frontière exposée aux alarmes
Il n'est point étranger à la gloire des armes.
Chéri des jeunes cœurs et béni des vieillards,
Un cortége d'amis le suit de toutes parts.
Grâce au clerc qui l'instruit dans la Bible sacrée,
Il va psalmodier sous la blanche livrée,
Et l'église de Greux a déjà mille fois
Retenti des accens de sa limpide voix.
Le tuteur est heureux et fier de son élève;
Il veut l'être surtout dans le jour qui se lève.
Ce pupille adoptif, les parens l'ont appris,
De la sainte bergère est saintement épris;
Il a même avoué le bonheur qu'il espère;
Jeanne l'ignore seule; ainsi le veut son père.
Mais, au moment précis où l'apparition
La pressoit d'annoncer enfin sa mission,
Estellin obtenoit de Jacques d'Arc lui-même
Le droit de dire à Jeanne aussi comment il l'aime;
Et l'orphelin joyeux s'en courut plein d'amour,
Au devant de la vierge, à l'heure du retour.

Nouveau bonheur ! le soir de la même journée,

La valeur d'Estellin doit être couronnée,
Car devers Vaucouleurs, non loin de Domremy,
Il fut, hier encor, vainqueur de l'ennemi :
L'ennemi, c'est hélas! le Français infidèle
Qui veut des rois anglais épouser la querelle.
Hameaux contre hameaux souvent coalisés
Trouvoient dans leurs enfans des chefs improvisés,
Alors que les félons à plus d'une chaumière
Osoient de leur révolte attacher la bannière.
Combien de fois le sang a coulé des deux parts !
Tous les frères de Jeanne ont couru ces hasards,
Et Pierrelo, l'un d'eux et le plus téméraire,
Avoit eu pour sauveur l'orphelin tutélaire.

Un beau laurier doit donc avant la fin du jour
Couronner d'Estellin et la gloire et l'amour.

Il étoit beau, ce jour, et Jeanne encor plus belle.
Tout l'éclat d'un ciel pur resplendissoit sur elle,
Lorsqu'elle revenoit, d'un pas silencieux,
En méditant ces mots de l'Archange des cieux :
« Sans redouter les pleurs d'un père ou d'une mère,
Des volontés d'en haut expliquez le mystère,
Et craignez moins encor la plainte ou le courroux
D'un amour jusqu'ici bien ignoré de vous,
Et quand il gémira vous direz tout à l'heure :
« Souvent le ciel reçoit ce que la terre pleure. »
Elle en cherchoit le sens, quand Estellin paraît;
Et l'oracle aussitôt a perdu son secret.

— « O Jeanne! votre père a fait longtems attendre
Une heureuse promesse, et j'ose vous l'apprendre :

Il permet qu'Estellin espère le bonheur
D'unir son cœur au vôtre à l'autel du Seigneur. »

Jeanne reste d'abord et tremblante, et muette;
Puis, recueillant sa force et pressant sa houlette :
« Estellin ! Estellin ! je n'ai pas le pouvoir
De laisser à votre âme un moment cet espoir.
Je suis toute à Dieu seul. Pour moi, dans son service,
Je ne vois qu'un autel, l'autel du sacrifice.
L'Archange aujourd'hui même est venu m'avertir.
Au secours d'Orléans bientôt il faut partir,
Et combattre l'Anglais, et sauver la patrie. »

Estellin a frémi comme l'herbe meurtrie.
Ainsi, lorsqu'un rayon avant-coureur du jour
Semble, perçant les cieux, en mesurer le tour
Et promettre l'éclat d'une vaste carrière,
Si de noires vapeurs dérobent sa lumière,
Soudain mille torrens comme de larges pleurs
Bouleversent la terre et dévorent les fleurs.
Telle du jeune amant la face radieuse
Se couvre tout à coup d'une ombre ténébreuse ;
Il refoule à moitié de rapides sanglots,
Et de son désespoir laisse échapper ces mots :
« Jeanne ! la mort m'a fait orphelin sur la terre.
Elle m'avoit laissé du moins un second père,
Et d'être un jour son fils tout à fait devant Dieu
Avec un saint transport j'avois formé le vœu.
Une voix qui jamais n'a connu le mensonge
Dans le deuil sans espoir d'un seul coup me replonge.
Oui, Jeanne ! je vous crois, et je vous crois si bien
Que pour moi désormais ce monde n'est plus rien.

Adieu!.. dans l'amertume où mon âme succombe,
Daigne bientôt le ciel me donner une tombe! »

Il dit, et disparoît dans des sentiers perdus,
Et Domremy jamais ne le verra plus!

Jeanne encore troublée arrive à sa demeure,
Disant : « Le ciel reçoit ce que la terre pleure. »
Elle a vu, dans l'éclat d'une robe de lin,
Un Ange protecteur planer sur Estellin
Et tracer dans les bois sa route solitaire.
Peut-être un jour le temps percera ce mystère.

De son départ déjà le bruit s'est répandu,
Car des pâtres voisins avoient tout entendu.
Un émoi solennel agite la contrée
Jusqu'à l'humble chaumière où la vierge est rentrée.
« Estellin est parti pour ne plus revenir,
Hélas! et dans les pleurs la fête va finir.
Tout étoit préparé près de l'arbre des fées,
L'estrade, le laurier, les drapeaux, les trophées.
Et tous les instrumens des champêtres concerts.
On n'entend plus partout que des soupirs amers!
Bergers et pastoureaux, d'abord joyeuses bandes,
L'œil triste maintenant, laissent là les guirlandes,
Les couronnes, les jeux, et le chant triomphal.

Alors de tous les cœurs un élan général
Près du bercail de Jeanne et des bords de la Meuse
Rassemble en flots pressés la foule curieuse,
Et la Sainte en prière écoute encór les voix
Qui tántôt lui parloient à l'angle du grand bois.

Catherine l'instruit, Marguerite l'inspire;
Et ce que l'Ange a dit elle va le redire
A l'oreille du peuple, au nom de l'Éternel,
Sous l'orme, vieil abri du chaume paternel.
« Vous pleurez ! et quel cœur ne pleure point en France?
Mais Dieu prend en pitié cette longue souffrance.
L'orphelin qui s'en va bien loin de Domremy
Partout retrouvera ce Dieu fidèle ami.
Et moi, je m'en irai par l'Archange conduite,
Par sainte Catherine et sainte Marguerite,
Au secours d'Orléans; et chassant devant moi
L'Anglais, je vais à Rheims faire sacrer le roi.
Oh! oui, cette parole a droit de vous surprendre,
Car, hélas! comme vous je suis poussière et cendre.
Mais vous croyez au Dieu de Joseph, humble enfant
Qui fut de sa prison retiré triomphant;
Et de David berger on vous a dit l'histoire;
Et vous savez aussi Geneviève et sa gloire...
« Eh bien! si le Seigneur daigne encore plus bas
Chercher un instrument pour son tout-puissant bras,
Quels mortels oseront poser une barrière
Où sa droite devra retourner en arrière?
Le ciel m'en est témoin : Je n'ai menti jamais,
Et vous me dispensez du serment que j'en fais.
Souvent donc à mes yeux, aux yeux mêmes de Jeanne
Dans les champs, à l'église, et sous l'humble cabane,
Les Anges et les Saints apparoissent : J'y crois,
Car je les vois venir tout comme je vous vois;
Ils me parlent; j'entends leur voix mélodieuse...
Ah! si c'étoit là tout, que je serois heureuse!
Mais vous avez compris le labeur imposé
A cette Jeanne d'Arc qui n'eût jamais osé,

Du soin de ses brebis simplement occupée,
Tenir entre ses doigts la lance ni l'épée.
Et puis, il faut quitter,—seroit-ce pour toujours?—
Ces lieux où j'ai passé les plus beaux de mes jours,
Et ces rians vallons, et ces douces montagnes,
Et ces tendres parens et ces chères compagnes!
Vous tous qui m'écoutez, ayez pitié de moi,
Et ne m'accusez point dans l'œuvre de la foi!..
« C'est demain, c'est demain la fête de l'Archange.
Qu'autour de ses autels tout le peuple se range,
Il verra reparoître, au nom de Micaël,
Les prodiges fameux qui sauvoient Israël;
Et la France à venir en contemplera d'autres
Quand elle aura des tems presque pareils aux nôtres.
Au même anniversaire, un enfant Dieudonné,
Dans les bras de l'Archange orphelin couronné,
Et grandissant toujours sous sa puissante égide,
A ses pieds brisera l'œuvre du parricide. »

Après qu'elle a parlé, mille cris dans les airs
S'élèvent doucement, comme ces blancs éclairs
Où la flamme n'est plus la foudre des tempêtes,
Mais où la voix de Dieu roule encor sur nos têtes.
Dans tous les cœurs émus, dans tous les cœurs surpris,
L'oracle a pénétré; le prodige est compris.
Jeanne eût-elle parlé cette langue nouvelle,
Si le souffle d'en haut n'étoit pas avec elle?
Oui, Jeanne est inspirée! Oui, tout s'explique enfin,
Et nul n'est plus troublé de l'adieu d'Estellin.
Un doux espoir renaît parmi ses frères d'armes,
Et le recueillement succède à leurs alarmes.
Il étoit orphelin, il étoit si vieux!

Quelque chemin qu'il prenne, il doit trouver les cieux!

Pour le jour qui va suivre, un grand concours s'apprête,
Du vainqueur de Satan voici l'heureuse fête.
Chez les peuples chrétiens, le nom de Micaël
Mêlant sa prophétie à l'encens de l'autel,
Nous dit encore : « A Dieu qui peut être semblable? »
C'est le mot d'ordre écrit au ciel contre le Diable,
Toujours retentissant jusqu'au fond de l'enfer,
Dans un écho terrible autour de Lucifer.
Avec toutes les voix des célestes milices,
Il chante incessamment le grand jour des justices;
Et depuis que leur chef dans l'éclat de ce nom
A terrassé l'orgueil de l'immense dragon,
Rien de saint, rien de haut ne se fait sans l'Archange.
Que le ciel se dilate ou que le ciel se venge,
A la terre aussitôt il a soin d'envoyer
Micaël comme un glaive ou comme un bouclier;
Et quand elle entendra de son ère finie
La trompette fatale annoncer l'agonie,
C'est lui qui reviendra, dernier ambassadeur,
De la croix dans les airs précéder la splendeur.
Jamais, Dieu l'a promis à l'Église immortelle,
Les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle.
Le Patron de la France y règne encor partout,
Et sur de grands débris la foi reste debout;
Aux cœurs reconnoissans, dans tous les sanctuaires,
Elle fait respirer ses parfums salutaires;
Elle en offre l'hommage au messager des cieux.
Écoutons, écoutons ses accens glorieux :

« Dieu seul! quel autre Dieu? Dieu seul! ce cri sublime

S'éleva jusqu'à l'éternel ;
Il jeta Lucifer dans le puits de l'abîme,
Sur son coupable front il foudroya le crime
Et fit le nom de Micaël.

« Inépuisable chant des concerts angéliques,
Il se répand dans l'univers,
Il allume l'ardeur de nos sacrés cantiques,
Et comme un vaste écho des célestes portiques
Il épouvante les enfers.

« Sur Israël toujours, toujours l'Archange veille ;
Inséparable conducteur,
Se montrant à ses yeux, parlant à son oreille,
Et l'amenant ainsi, de merveille en merveille,
A l'étoile du Rédempteur.

« Au Calvaire où le Christ accepte l'anathème,
Ce cri d'amour devient plus fort :
Dieu seul! quel autre Dieu? non plus dans le ciel même,
Mais dans l'abaissement de la grandeur suprême,
Jusqu'à la croix, jusqu'à la mort?

« Le glaive de l'Archange à l'instant se repose;
Soixante lustres vont courir...
Au sang de l'Homme-Dieu son Église est éclose;
Un peuple de martyrs doit seul venger sa cause...
Elle est vengée! il sait mourir!

« Micaël reparoît; Micaël fend la nue;
Le Labarum luit dans les airs;
La terre a tressailli d'une ivresse inconnue;
Et vers un âge d'or se croyant revenue,
Elle aspire aux divins concerts.

« Non, non! terre d'exil, non! ce n'est pas ton heure!
En attendant le grand réveil,
Longtems, longtems encore il faut que l'homme pleure;
Et nul œil n'entrevoit l'éternelle demeure
Avant l'éclat du vrai soleil.

« Mais la mère d'un Dieu daigne être aussi ta mère,
O France! comment l'oublier?..
Laisse donc du torrent s'écouler l'onde amère...
Marie et Micaël contre un règne éphémère,
Quel rempart et quel bouclier!

« Un jour doit arriver, plus prompt que la tempête,
Plus menaçant, plus imprévu,
Où les Vertus des cieux, et l'Archange à leur tête,
Apparoîtront : Un jour, un jour, dit le prophète,
Dont le pareil ne s'est point vu!

« Alors, de leur sommeil et du sein de la terre,
Un souffle éveillera les corps;
Alors s'expliquera l'universel mystère;
Alors comparoîtront devant le Juge austère
Tous les vivans et tous les morts.

« Le froment et l'ivraie étant passés au crible,
Le ciel recevra les élus
Tous portant dans leurs mains la palme incorruptible;
Et l'enfer reprendra, marqués du sceau terrible,
Les maudits qu'il ne rendra plus.

« Futur exécuteur de cet arrêt suprême,
Nos cœurs tombent à vos genoux...
Ah! pour nous élever jusqu'au sein de Dieu même,
Séparez-nous toujours des hommes de blasphême,
Saint Archange veillez sur nous! »

A cette voix des fils de la France chrétienne
L'angélique bergère avoit mêlé la sienne;
Mais contre elle déjà la rage des démons,
Dans l'ombre, aux cœurs pervers dictoit d'autres leçons.

Sur la Loire, un esquif élargissant ses ailes
A la faveur des vents, voguoit vers les Tournelles.
De France et de Bavière il porte les couleurs
A ses mâts pavoisés de flammes et de fleurs;
Et le son des concerts du royal équipage
Court d'échos en échos sur le double rivage.
Le peuple des deux camps d'abord reste interdit;
Puis l'Étranger murmure, et le Français maudit.
Mais l'enceinte du fort, où Glacidas l'ordonne,
Des saluts de l'airain joyeusement résonne.
Au devant de la nef lui-même au bord de l'eau
Il s'avance à grands pas et reçoit Isabeau!
Nom fatal qui dénonce une âme possédée
De tous les souvenirs de l'impur Asmodée,
Et dont le bruit vengeur sur ce coupable front
Jette d'un deuil public l'ineffaçable affront.
Avec une autre ardeur, mais digne de la sienne,
A sa suite, voici Kroudna, la magicienne.
Sous les yeux de la reine et du guerrier saxon,
Elle va de son art dérouler la leçon,
Cette nuit, sur les tours de la vieille bastille.

De mille et mille feux bientôt tout le ciel brille.
La fille de Bohême, aux constellations,
Dès le début, emprunte et des prédictions
Et de secrets conseils. Haletante, éperdue,
Au démon qui l'obsède elle est comme vendue.

Telle à Cumes, jadis, le sein nu, l'œil hagard,
La sybille, jetant sa parole au hasard,
A la voix de l'enfer en livroit l'imposture;
Et tous les dieux menteurs y trouvoient leur pâture.

Kroudna cherche d'abord dans ses longs pronostics
Le germe des destins et des labeurs publics.
Puis, comme en descendant du trépied jusqu'à terre,
A la reine elle parle avec plus de mystère,
Et dans sa confidence, au recoin de la tour,
A l'oreille, tout bas, lui vante un long retour
De la passion vive et de la jeune ivresse:
Et l'impudeur sourit à la devineresse.
Cet augure a suffi; qu'est-il besoin de plus?
C'est la foi de la chair dans les cœurs corrompus.

A Glacidas il faut une autre prophétie.
« Noble guerrier, tu veux, et je t'en remercie,
Associer ton nom à ce jour glorieux
Qui doit faire mentir un oracle odieux.
Aux signes que je vois des plaines éternelles
S'unir en rayonnant sur le front des Tournelles,
Le sort sera propice à cette ambition
Digne de couronner les efforts d'Albion. »
Le chef anglais accepte aussitôt cet oracle.
C'est la foi de l'orgueil qui consent au miracle
Dès qu'il est satisfait. — Kroudna voudroit enfin
Pénétrer plus avant dans l'œuvre du destin.
Mais la voilà qui tremble! elle pleure, elle hésite:
« De ce premier espoir je n'ai pas vu la suite,
Disoit-elle; — je crains!.. ne laissez pas venir
Cette vierge!.. il faudroit au loin la retenir,

Démons!.. arrêtez-la longtems, longtems encore! »
La magicienne oublie, ou plutôt elle ignore
Combien est impuissant le prestige du mal
Sur une âme fidèle au culte virginal.
Et Glacidas reprend : « O Kroudna! qu'est-ce à dire?
Tu te troubles! mais nous, au cours de ton délire
Volontiers nous prenons tout ce qu'il a d'heureux
Et nous livrons le reste à la gloire des preux.
Que seroit la valeur, que seroit le courage,
Si l'éclat du succès venoit d'un sûr présage?
Mieux vaudront les hasards : il les faut à mon bras;
Plus est grand le péril, plus fort est Glacidas.
Et quant à cette fille à qui déjà tes larmes
Craignent de voir passer le bonheur de nos armes,
Femme! rassure-toi. Je serois curieux,
Moi, du ressouvenir d'une guerre des dieux.
Au siége d'Orléans, comme au siége de Troie,
L'épopée aux mortels ne seroit pas sans joie
Et sans honneur, peut-être! — Ah! s'écrie Isabeau,
J'ai toujours redouté l'oracle du hameau;
Même au rire moqueur dont un héros l'accueille,
Je sens la vie en moi trembler comme la feuille!..
Et vous n'ignorez pas comment la trahison
A ma face a jeté cette comparaison :
« Une femme perdra le royaume de France... »
Et le reste! — Eh bien donc! leur fatale espérance,
Si le souffle d'en haut ou quelqu'autre vertu
L'amène jusqu'ici, mon règne est abattu!..
La lutte est sérieuse!.. Isabeau vous en prie,
Jusques au dénouement, trêve à la moquerie!
Agissons! c'est le mieux. Glacidas, pour ta part,
Ton courage saura garder ce boulevart.

Et quand ma voix plus haut ira se faire entendre,
Ton espérance aussi plus loin devra s'étendre.
« Kroudna sera fidèle à l'inspiration!
Qu'ici comme partout, toujours en action,
Avec tous les esprits évoqués à son aide,
Contre la foi du peuple elle trouve un remède.
Que surtout elle sache arrêter loin de nous
Cette fille de rien dont il semble jaloux,
Car il aime, il adore une idole embellie
Des rêves de son cœur, tant folle est sa folie!
Oh! non, je vous conjure, oh! non, ne jouons pas
Avec des bruits d'oracle! » — Aussitôt Glacidas
De sa vaine épopée oubliant l'insolence,
Pour la première fois se condamne au silence.

Kroudna reste pensive, et son œil soucieux
Vers minuit cherche encore à lire dans les cieux.
L'air est calme; et pourtant contre la citadelle,
Avec tout le fracas d'une fureur nouvelle,
On entendoit monter et retentir les flots,
Et sur la tour des cris, des pleurs et des sanglots.
Comme Isabeau, l'Anglais s'émeut. La magicienne,
Après un long soupir, jette ces mots : « Qu'il vienne!»
Et soudain à leurs yeux se déroule, ô stupeur!
Dans un linceul de sang le front de Jean-sans-Peur...
« C'en est trop! » s'écrioit la reine épouvantée...
Aux bras de Glacidas elle s'étoit jetée,
Cherchant quelque refuge à des remords vieillis
Mais qui se réveillant brisoient tous leurs replis.

Déjà la vision par Kroudna conjurée
Étoit dans le sépulcre en silence rentrée.

Déjà, du firmament les glorieux éclairs
Avoient plongé leur glaive au fond des cœurs pervers.
Isabeau quitte alors ce monde des étoiles
Et d'un reste de nuit ne veut plus que les voiles.

Les Tournelles dans l'ombre et sous leurs vieux débris
Diront-elles jamais ce qu'elles ont appris
De cette Jézabel, de cette âme en ruines?
Elle a peur au seul bruit des paroles divines!
Et les vœux d'une vierge inquiètent de loin
Une reine !.. Oh! pourquoi l'Ange, secret témoin
Des angoisses du crime et de ses épouvantes,
N'y surprend-il enfin des larmes consolantes?..

Le jour luit. Isabeau, plus sombre encor qu'hier,
Kroudna plus redoutable, et Glacidas plus fier,
Dans un nouveau conseil délibèrent ensemble.
Et d'abord le guerrier : « Je n'admets pas qu'on tremble.
Engagé dans la voie où l'on a prévu tout,
Sans hésiter il faut la suivre jusqu'au bout;
Et malheur à celui qui retourne la face,
Quand déjà sous ses pieds il a vu fuir l'espace!..
« Tu nous a révélé de terribles secrets,
Reine!.. A servir tes vœux nous serons toujours prêts ;
Mais pour finir la tâche une fois commencée,
Dès l'abord, abjurons toute arrière-pensée;
Et pour y réussir plus à l'aise et plus tôt,
Sur le bien et le mal disons un dernier mot.
« Kroudna, je te l'avoue, ô fatidique femme !
Ton art a pour longtems illuminé mon âme;
Sa puissance m'entraîne à la foi des esprits:
Et c'est croire aux élus que de croire aux maudits.

D'un seul coup, ciel, enfer, Anges, tout est croyable;
Point de diable sans Dieu! ni point de Dieu sans diable!
Cela dit : sommes-nous libres de faire un choix?
Que de son cœur chacun interroge la voix;
Il lui faut, ou changer, ou maintenir sa vie;
Achever, ou quitter la route au loin suivie...
— « Ah! s'il est, dit la reine, au delà du tombeau,
Ah! s'il est un abri pour cacher Isabeau
A tous ceux dont les vœux ont épousé sa cause;
A tous ceux... il faut bien le dire, si je l'ose!..
— « N'achevez point! ô reine! a répondu Kroudna,
Je sais à quels sermens Satan vous ramena
Quand vous avez cru voir dans une lutte étrange
Quelque rapide éclair de je ne sais quel Ange.
Allons au fait : vous donc, vous, mère du Valois,
Irez-vous reconnoître et son titre et ses droits,
Puis le conduire à Rheims au sacre qu'il espère?
— « Non! il est trop le fils de son malheureux père!
Non, non! je ne saurois jamais m'humilier
Jusqu'à l'aveu des torts qu'il ne peut oublier.
— « Mais consentirez-vous à ne plus rien prétendre
Aux honneurs que Bedfort refuse de vous rendre?
— « Que dis-tu, pythonisse? ah! malgré sa hauteur,
Il aura sa leçon ce puéril tuteur!
— « J'entends. Ajoutez donc à cette confidence
Un mot qui se comprend dans le demi-silence :
Etes-vous femme à fuir aujourd'hui pour toujours,
Et jusqu'au moindre attrait, vos nouvelles amours?
— « A cette question, si j'osois la résoudre,
Je craindrois dans ces murs de voir tomber la foudre!
Je ne résiste plus, Kroudna, je suis à toi!
— « Ainsi, le choix est fait, dit Glacidas; et moi,

Ne prétendant jamais à vaincre ma nature,
Même contre le ciel je tente l'aventure;
Et tout d'abord je cède au magique pouvoir;
Car, ce qu'il veut de nous, nous devons le vouloir,
Dès que nous subissons sa fatale influence. »

Kroudna triomphe : elle ouvre un horizon immense
Autour de la bastille au génie infernal.
Là, contre Jeanne d'Arc rendez-vous général
Des esprits ténébreux et des esprits immondes...
Rêve impie ! il se berce en vain au bruit des ondes,
Il va fuir comme l'ombre aux rayons du matin :

La vierge croit en Dieu, la sorcière au destin.

CHANT ONZIÈME.

Prière de la foi. — Concile céleste sur les dômes de la cathédrale d'Orléans. — Saint Louis appelé au conseil de Dieu. — Saint Vorle. — Cantique des patrons de la France. — Nouvelles tribulations de Jeanne. — Désespoir de son père. — Le mont Julian. — Premier voyage à Vaucouleurs. — Le chant des damoiseaux. — Jeanne dédaignée élève sa voix prophétique, et les démons prennent la fuite.

Dans les Alpes, un jour, pèlerin solitaire,
Je vis l'éclat des cieux descendre sur la terre,
S'étaler comme un temple aux mortels entr'ouvert,
Et marier sa gloire aux pics du Montanvert.
Il sembloit qu'à l'entour des voûtes éclatantes
Les Anges et les Saints appareilloient leurs tentes,
Tandis que des autels les ardens pavillons,
Du front de Jéhova recueillant les rayons,
Les laissoient rejaillir de ces parvis superbes
Dans l'océan de glace en radieuses gerbes.

D'un flot d'ambassadeurs entouroit Sainte-Croix.
Et là, du haut des airs, les Patrons de la France
Accouroient à l'envi hâter sa délivrance.
En un concile auguste aussitôt réunis
Un martyr les harangue : écoutez ! c'est Denis.
« Quand Lutèce versoit et mon sang sur la terre,
Et le sang de Rustique, et le sang d'Eleuthère,
Ce ciment toujours chaud dans l'amour fraternel
Avoit su l'attacher aux lois de l'Éternel.
Mais, des préceptes saints après mille ans lassée,
Sous un joug imposteur elle s'est abaissée,
Et voici qu'à ses rois elle a dit un adieu
Dont l'injuste mépris rejaillit jusqu'à Dieu.
Ah ! du moins dans ses murs il est encor des âmes
Qui n'ont point encensé les idoles infâmes,
Ni l'or, ni l'impudeur, ni l'usurpation,
Et qui savent prier comme prioit Sion.
Ce cri de la prière et cette voix des larmes,
Pour vaincre les périls valent mieux que les armes.
Aux pieds du Roi des rois je porte ce tribut.
Puisse, puisse la France y trouver le salut !..
Et s'il faut quelque jour au délire du crime
Un pontife sacré pour nouvelle victime,
Oh ! oui, de l'olivier on verra le rameau
Dans la main du pasteur mourant pour son troupeau ! »
La parole du Saint dans les airs répandue
De suaves parfums remplissoit l'étendue.
Puis on entend ces mots du glorieux Remi :
« Rheims est comme Lutèce en proie à l'ennemi ;
Un cortége de pleurs garde l'ampoule sainte,
Et le peuple gémit en étouffant sa plainte.
Mais un bras nous soutient qui n'est point raccourci ;

Comme au tems du Sicambre, il saura bien ici,
Au cœur d'une Clotilde exaltant la prière,
Jeter sur un abîme un fleuve de lumière. »
Remi parloit encore, et dans l'azur du ciel
A côté de Germain, à côté de Marcel,
On vit de Tolbiac resplendir l'héroïne
Balançant dans ses mains une palme divine,
Et plus loin, d'un nuage où s'enlaçoient des lis,
Descendoit Geneviève au devant de Louis.
La Sainte lui disoit : « De Lutèce chrétienne
Dès le commencement Dieu m'a fait la gardienne ;
Mais souvent elle oublie, hélas ! les anciens jours.
Comment, sans un miracle, en renouer le cours?
Prions, prions qu'enfin le bras de l'innocence
De la foi courageuse atteste la puissance.
A vouloir ce qu'il veut, à faire ce qu'il fait,
Avec un peu de rien ce grand Dieu se complaît;
Et plus l'humble instrument s'émeut de sa foiblesse,
Plus éclate à nos yeux la divine sagesse. »
Et le saint roi répond : « A vous, Dieu des Vertus,
A vous de rendre au sceptre un éclat qu'il n'a plus.
La foi des rois chrétiens est leur premier génie.
De vous seul vient leur droit; l'iniquité le nie;
En échange elle épand sa haine et ses poisons.
Mon Dieu! paix à la France, et guerre aux trahisons! »

Ainsi, des pavillons de la gloire éternelle
Louis sur la patrie étend encor son aile,
Et, comme l'Ange, il porte à la fois dans ses yeux
Et le feu des éclairs et la splendeur des cieux.
Près de lui tout à coup, flottantes sur la nue,
Des banderoles d'or étalent à sa vue

Ce titre glorieux : **Royaume Très-Chrétien.**
« Voici, voici le livre où nul œil que le tien
Ne peut lire aujourd'hui, dit une voix auguste,
O toi, qui fus des rois le plus saint, le plus juste !
Lis donc seul ; et du sein des divines ardeurs
L'éternelle équité t'ouvre ses profondeurs. »

Il se fit un silence ; et du lointain des âges
Louis dans l'avenir interrogeoit les pages.
Il en embrassoit une et la mouilloit de pleurs
Doux comme la rosée au calice des fleurs ;
Mais l'autre, il la couvroit de sa pourpre royale...
Quand soudain, effleurant la haute cathédrale
Et des champs de l'azur sillonnant le milieu,
Un souffle l'emporta sur un trône de feu.
Et le temple tressaille ému jusqu'à sa base,
Et tout le chœur des Saints est resté dans l'extase ;
Puis il en est tiré par un cri de Bernard :
« Dieu le veut ! Sainte-Croix, lève ton étendart.
Dieu le veut ! Sainte-Croix, réveille encor le monde.
Que la France t'écoute, et que la foi réponde !
Oui, tous les ennemis des monarques mortels
Sont aussi devenus ennemis des autels.
J'en atteste du ciel l'angélique ambassade
Contre un règne coupable il veut cette croisade,
Il nous l'inspire à tous, et ce n'est pas en vain
Qu'il emporte Louis dans le conseil divin.
— « Au char de l'Étranger, répondoit Irénée,
La fille de mon zèle est loin d'être enchaînée ;
Et dans ces jours d'épreuve, elle reste à la fois
Fidèle à sa croyance et fidèle à ses rois ;
Et, dans un avenir plus glorieux encore,

Lyon sera semblable aux martyrs qu'elle honore. »
Il a dit, et les noms de Just et de Photin
Retentissent chantés dans un écho lointain.

Mille autres bienheureux, chers à la France entière,
Versent sur Orléans les vœux de leur prière :
Mais parmi tant de Saints et parmi tant d'élus,
Elle a des protecteurs qu'elle ne connoît plus.
J'en sais un dont, hélas! l'auréole sacrée
Des peuples oublieux reste presque ignorée!
Pourtant, jadis les rois déposant leur bandeau
Alloient consulter Vorle au fond de son hameau,
Et Gontran, amoureux d'un autre diadême,
En écoutant le Saint devenoit saint lui-même,
Et la mort s'enfuyoit à la voix de celui
Dont le nom va sembler étranger aujourd'hui.
Ah! si le ciel permet à l'ardeur d'un fidèle,
En lui parlant de vous, de parler aussi d'elle,
O Vorle! exaucez-moi. Saint Patron du saint lieu
Où la première fois mon âme a reçu Dieu,
Vous savez de quels flots de la source de vie
Elle fut enivrée, et dans quel ciel ravie :
Vous de mon jeune cœur paternel confident,
Donnez à sa tiédeur un foyer plus ardent,
Rapportez-lui la flamme et la pure lumière
Qui des sentiers du monde ignoroient la poussière ;
Rendez mes jours vieillis tous pareils à ce jour
Où l'éternité seule embrasoit mon amour ;
Et je pourrai chanter dans de saintes ivresses
Le merveilleux secret des divines sagesses,
Et les Anges voudront alors plus confians
Révéler à mes yeux tout le ciel d'Orléans,

Ce ciel où je vous vois des soupirs de la France
Au souffle des élus rallumer l'espérance.

Les voici plus nombreux; et tous à mes regards
De la cité fidèle embrassant les remparts,
Ils sont dans la patrie une seule famille.
Au milieu d'eux il vient, au milieu d'eux il brille,
Des thaumaturges saints cet illustre héritier,
Martin, l'Ange de Tours, l'Ange de Marmoutier.
Il est le Roi patron de la chrétienne Gaule;
La moitié d'un manteau flotte sur son épaule,
Manteau vraiment royal, coupé par le milieu
Pour en couvrir un pauvre : et ce pauvre étoit Dieu!
Précédé de Gatien et suivi de Grégoire,
Il arrive, il bénit les peuples de la Loire;
Et l'essor de la foi s'est agrandi partout,
Et la France a crié de l'un à l'autre bout :
Le vrai Dieu, c'est le Christ! et le vrai roi, c'est Charles!
Hilaire de Poitiers, comme Césaire d'Arles,
Les Éloi des cités, les Bruno du désert,
De mille et mille voix ne font qu'un seul concert.
Comment les nommer tous dans la gloire infinie?
Comment voir tous les chœurs de la grande harmonie?
Mieux vaut-il les entendre; et dans cet océan
Nous distinguons encore et d'Euverte, et d'Aignan,
Pontifes vénérés de l'antique Aurélie,
Le feu qui les embrase et le nœud qui les lie.
L'air s'émeut. Sainte-Croix, au chant des immortels,
Sent palpiter aussi le marbre des autels.

« A Jéhova, Dieu des batailles,
Amour, salut, louange, honneur!

L'espoir n'est point dans les murailles,
Il est dans le nom du Seigneur.

« Dieu tout-puissant! sauve la France.
Dieu tout-puissant! elle est à toi;
Elle gémit dans la souffrance,
Elle gémit pour elle et gémit pour son roi.
Daigne encor la bénir de ta main paternelle.
Tous, nous la chérissons, tous, nous veillons sur elle.
Rends-lui, rends-lui ta force et couronne sa foi.

« A Jéhova, Dieu des batailles,
Amour, salut, louange, honneur!
L'espoir n'est point dans les murailles,
Il est dans le nom du Seigneur.

« Tu peux faire de nos paroles
Mille glaives victorieux.
Aux rayons de nos auréoles,
Tu peux de l'Étranger épouvanter les yeux;
Tu peux briser sa lance au gré de la prière...
Que le superbe front tombe dans la poussière,
Que l'œil de l'humble cœur s'élève jusqu'aux cieux.

« A Jéhova, Dieu des batailles,
Amour, salut, louange, honneur!
L'espoir n'est point dans les murailles,
Il est dans le nom du Seigneur.

« Et par d'ineffables mélanges
Ta Providence daigne unir
Aux vœux des Saints les vœux des Anges,
Pour toucher les mortels, les aimer, les bénir.
A ta miséricorde il est bien doux d'absoudre!

Mais le cri des enfers appelle aussi ta foudre;
Et le front des méchans devra s'en souvenir.

« A Jéhova, Dieu des batailles,
Amour, salut, louange, honneur!
L'espoir n'est point dans les murailles,
Il est dans le nom du Seigneur. »

Soudain, le ciel se rouvre : à la terre il révèle
Un rayon échappé de la gloire éternelle,
Et dans le vaste éclair Louis resplendissant
Rapporte cet oracle au nom du Tout-Puissant :

« Avant que la saison nouvelle
Étale à tous les yeux sa couronne de fleurs,
Conduite par l'Archange une humble pastourelle,
De la France fidèle,
Aura sauvé la gloire et consolé les pleurs. »

Quand du roi bienheureux la prophétique annonce
Au concile des Saints eut donné sa réponse,
Une splendeur plus grande et plus vive à leurs yeux
Inonde tout à coup la majesté des cieux;
Et de là s'étendant aux marches de Lorraine,
Elle embrasse les monts, elle embrasse la plaine,
Et s'arrête voilée au penchant des coteaux
Où Jeanne encor bergère amène ses agneaux.
Les Saints ont suivi l'astre et pénétré le voile.
Telle de l'Orient la radieuse étoile
Sur Bethléem enfin arrêtant son flambeau,
Aux rois Mages du Christ révéloit le berceau.

Il est encore ici le Jésus des chaumières,

Il vit dans le cœur pur, il vit dans les prières,
Il vit dans la ferveur de cette Jeanne d'Arc
A qui le Tout-Puissant va confier son arc.
Aussi l'éclat du ciel descendu sur la terre,
Pour son œil virginal n'étoit plus un mystère;
Et souvent elle y voit au front de Micaël
Resplendir le reflet du soleil éternel.
Elle entend Catherine, elle entend Marguerite,
Fidèles au retour de l'auguste visite.
Chaque jour, chaque nuit, maintes et maintes fois,
Elle apprend l'avenir en écoutant leurs voix.
Mais, hélas! dès le soir de ces pieuses fêtes
Où Jeanne avoit parlé la langue des prophètes,
Des vieillards dont la foi l'encourageoit d'abord
Osent la dire en proie au mensonge d'un sort.
Et son père lui-même aujourd'hui se lamente.
Il croit qu'un maléfice en secret la tourmente.
Il frémit au soupçon de quelque esprit malin,
Et tremble au souvenir de son pauvre Estellin;
Car nul n'a découvert la retraite ignorée
De l'orphelin si cher à toute la contrée.
Combien le patriarche en a versé de pleurs!
Et ses trois fils n'ont pu consoler ses douleurs.
Il perd l'un des soutiens de sa longue vieillesse,
Car il voyoit en lui l'œuvre de sa tendresse,
L'orphelin, doux présent légué par l'amitié!..
Et de tant de regrets Jeanne a-t-elle pitié?
« Est-ce un cœur filial, ou bien un cœur impie?
(Se disoit-il tout bas) il faut que je l'épie,
Il faut que je l'écoute au milieu des esprits
Leur débitant les vœux dont son cœur est épris.
Peut-être cette fois, peut-être apercevrai-je

Le mystérieux fil de ce long sortilége. »
Et le voilà montant pas à pas en secret,
A travers les rameaux de l'épaisse forêt,
Jusqu'à cette fontaine où l'onde toujours pure,
Près du vieil oratoire épanche son murmure.
Là, les brebis paissoient à l'entour du ruisseau,
Là, se recueilloit Jeanne au doux roulis de l'eau,
A l'heure où de Bermont visitant la chapelle,
Elle alloit vers l'étoile et l'étoile vers elle;
Quand tout à coup, du sein de l'astre radieux,
Le cortége divin se déroule à ses yeux;
Et Micaël lui dit : « Qu'attendez-vous encore,
Jeanne? dans votre cœur le zèle qui dévore
S'est-il éteint? Déjà la cité d'Orléans
A laissé bien des morts aux mains des assiégeans.
Quittez, quittez les champs où fleurit la fougère
Pour le champ des combats : ne soyez plus bergère ! »
A ces mots de l'Archange, une froide pâleur
Sur le front de la Vierge imprime la douleur.
Mais de son tremblement bientôt victorieuse,
Elle s'écrie : « Eh bien ! ne soyons plus heureuse !
Et puisqu'ainsi le veut mon souverain Seigneur,
De l'éternité seule attendons le bonheur.
Je dirai mes adieux à mon père, à ma mère...
Je quitte mes brebis, je ne suis plus bergère...
Qui me donnera donc, j'ose vous en prier,
Une épée, une lance, un casque, un bouclier? »
Et le père écoutoit ces paroles étranges,
Lui qui n'apercevoit ni les Saints ni les Anges
Et des célestes voix n'avoit rien entendu.
Couché sous un vieux chêne, il soupire éperdu,
Il voudroit de sa fille accuser la démence.

Mais aux premiers accens que sa plainte commence,
Les mots ont expiré sur ses lèvres sans bruit,
Comme le souffle éteint d'un instrument détruit.
Dans un sommeil profond une extase le plonge
Et lui jette l'éclat d'un mystérieux songe.
Il y voit Jeanne ; il voit l'Archange Micaël
Qui sur un char de feu l'emporte vers le ciel.
Il voit aussi, chargé d'étincelantes armes,
Estellin, l'exilé, l'objet de tant de larmes,
Élevant dans ses mains et sur son front guerrier
En forme de couronne un immortel laurier.
D'une voix angélique il lui disoit : « Mon père,
Que votre âme s'épargne une douleur amère,
Et que l'ordre d'en haut soit toujours écouté.
Une Vierge l'annonce : et vous avez douté !
Sa parole à mon cœur s'attachant comme une aile,
M'entraîne vers les cieux, et je suis saint par elle...
De vos généreux soins toujours reconnoissant,
Pour votre sang bientôt j'aurai donné mon sang. »

Ces derniers mots, jetés comme un vœu prophétique
Où la mort apparoit, mais où rien ne l'explique,
Torturoient le sommeil du vieillard désolé.
Il étendoit les bras vers son cher exilé,
Essayant, mais en vain, sa paternelle étreinte ;
Et son cœur oppressé recommençoit la plainte
D'un désespoir souffrant tout ce qu'il peut souffrir.
« Estellin n'est pas mort : Estellin va mourir ! »
Il s'éveille, et d'un œil que le grand jour dessille,
Il regarde la place où naguère sa fille
Vient d'exprimer le vœu dont il a tant gémi.
Mais Jeanne en méditant retourne à Domremy.

Elle a prêté l'oreille à de nouveaux oracles.
Sous ses pas les démons vont semer des obstacles
Tels que Dieu les permet pour éprouver encor
Et non pour enchaîner un prophétique essor.
Le vieillard tristement va rentrer sous le chaume.
Pourtant sur ses douleurs le songe a mis un baume.
Il a reçu du moins les consolans adieux
D'un fils mort pour la terre et vivant pour les cieux.
Sa fille est toujours sainte, il le croit, il l'espère;
Il l'appelle; à ce cri, Jeanne aperçoit son père,
Elle accourt. Et tous deux, après ce doux élan,
Ils arrêtent leurs yeux sur le mont Julian,
Où le nom d'un impie, apostat philosophe,
Rappelle aussi les noms du glorieux Alophe
Et de ses chastes sœurs, famille de martyrs
Dont le peuple a gardé les ardens souvenirs;
Car dans leur sang la terre est ici consacrée.
« O mon Père! implorons les Saints de la contrée.
Leur céleste couronne a de nombreux fleurons.
Ils ont souffert pour Dieu plus que nous ne souffrons;
Ils ont dénié tous aux païennes idoles
Et l'encens des autels et l'encens des paroles,
Et tous de leur constance ils ont reçu le prix,
L'éternité du ciel : vous me l'avez appris,
Mon Père! comme vous j'honore leur mémoire
Et je voudrois atteindre un rayon de leur gloire. »
—« Oh! oui, ma fille, au nom des martyrs de la foi,
Je demande au Seigneur d'avoir pitié de moi. »
Et des larmes tomboient sur les feuilles jaunies;
Et Jeanne d'Arc au ciel levoit ses mains bénies.
Alors une moitié des plaines de l'azur
Resplendissoit; mais l'autre étoit d'un voile obscur

Enveloppée; et l'air, chargé de vapeurs sombres,
Sembloit rouler des flots de fantômes et d'ombres
Qui du mont Julian avoient noirci le front,
Tandis que les coteaux de Greux et de Bermont,
Où pleuroient le vieux père et sa fille angélique,
Restoient illuminés d'un astre magnifique
Dont les rayons au ciel, comme des jalons d'or,
Et des cœurs et des yeux émerveilloient l'essor.
  Du cortége des Saints la foule glorieuse,
Des rives de la Loire aux rives de la Meuse
Promenoit dans les airs ses divines splendeurs.
Ainsi, rasant des mers les vastes profondeurs,
Ainsi flottent la force et l'éclat des empires,
Aux nombreux pavillons de leurs nombreux navires.
  Mais pourquoi les autans et pourquoi les éclairs
En face d'un ciel pur?.. Ils viennent des enfers.
  Des suppôts de Satan la fureur inquiète
A découvert la Sainte et son humble retraite.
Vers Domremy de loin ils la voyoient marcher,
Soutenant son vieux père; ils n'osoient l'approcher.
Son aspect virginal leur est une barrière,
Et leur œil ténébreux frémit à sa lumière.
  Tel pour l'oiseau des nuits le supplice du jour.
  Des tortueux ravins essayant le détour,
Vingt fois ils ont couru comme sur une proie,
Et vingt fois sur le mont la terreur les renvoie.
Puis ils se reposoient de tous leurs vains efforts
En fouillant dans la terre et dans les os des morts
Les honteux souvenirs de la Gaule idolâtre.
  « De mes anciens exploits je revois le théâtre;
Disoit l'un d'eux. Durant trente siècles entiers
Mon souffle a de la Meuse habité les sentiers.

Oh! combien de moissons dans la main des Druides
Pour l'enfer! et combien nos coups étoient rapides!
Alors les droits du vice et ses attraits vainqueurs
A peine rencontroient des combats dans les cœurs.
Mais depuis que le monde a sous un joug sévère
Médité la parole et le sang du Calvaire,
Que d'âmes chaque jour nous chassant de leurs toits,
Ont passé de nos mains dans les bras de la croix,
Et de la croix au ciel!.. et voyez ces chaumières,
Nous en sommes bannis au refrain des prières.
Cette fille des champs surtout a des soupirs
Qui réveillent ici les ardeurs des martyrs.
Je sens autour de nous circuler leurs haleines
Comme une autre torture ajoutée à nos peines. »
Et les maudits crioient: « Allons, allons ailleurs! »
Et, plus prompts que les vents, ils sont à Vaucouleurs.
Un castel, vieux témoin de nos vieilles annales,
Avec sa part de gloire et sa part de scandales,
De son jeune seigneur, Robert de Baudricour,
Dans de folâtres jeux réunissoit la cour.
Oubliant un moment la guerre et le carnage,
Le brillant châtelain fêtoit le voisinage;
Et de leurs lais d'amour les gentils damoiseaux
Alloient porter l'hommage aux beautés des châteaux.
La foule des démons arrivoit précédée
Du cortége infernal de l'impur Asmodée;
Et bien des cœurs atteints de leurs traits dévorans,
Sous les chaînes de fleurs y trouvoient des tyrans.
C'est là pourtant, c'est là que la vierge timide
Doit, sur l'ordre de l'Ange, aller chercher un guide
Qui, Français par le sang et surtout par la foi,
A travers les périls la mène jusqu'au roi.

Pour ce nouveau courage elle étoit préparée.
Hier, de tous les Saints la fête célébrée,
Et des morts aujourd'hui le pieux souvenir
Au banquet des élus la voyoient revenir.
Durant ces jours sacrés, oh! combien, combien d'âmes
Du gouffre expiatoire ont secoué les flammes
Au cri de sa prière, et partant vers les cieux
Vont lui rendre au centuple un prix mystérieux!
Demain à Vaucouleurs, elle en est trop certaine,
Sa première entrevue, hélas! restera vaine.
Ainsi l'ont annoncé les angéliques voix.
Mais en tout, imitant l'humble Dieu de la croix,
Elle doit comme lui de plus d'une avanie
Devant mille témoins subir l'ignominie.
Au frère de sa mère, au bon Durand-Laxart,
Elle s'est confiée à l'heure du départ;
Et tous deux cheminant à travers les bruyères,
Et du saint chapelet récitant les prières,
Ils arrivent enfin auprès du vieux manoir.
Là c'étoient d'autres chants, le matin et le soir.
Près de l'arbre sans feuille et sur l'herbe flétrie,
Les nobles jouvenceaux dansent dans la prairie;
Et narguant et le froid et le deuil des hivers,
De leurs bruyantes voix font retentir les airs.

Dans leur douce ivresse,
En toute saison,
Amour et jeunesse
Bercent la raison.

« Le printems couronne
Nos fronts de ses fleurs,
Et l'été nous donne

Avec ses chaleurs
Tout ce qu'il moissonne ;
Puis la riche automne
Mille autres bonheurs.
Jamais dans nos cœurs
L'hiver ne frissonne
Avec ses rigueurs.

« La nonne attentive
A ses oraisons
Comme une captive
Au fond des prisons,
Reste sur la rive.
Nous, comme l'eau vive,
Nous nous divisons,
Nous nous unissons,
Et, quoi qu'il arrive,
Chantons et dansons.

« Une troupe ailée
Craignant les frimas,
A pris sa volée
Vers d'autres climats ;
Mais, dans la mêlée,
La nôtre stylée,
Et de haut en bas,
A tous les combats,
Malgré la gelée,
Poursuit ses ébats.

« Dans leur douce ivresse,
En toute saison,
Amour et jeunesse
Bercent la raison. »

13.

Comme dans un désastre, à l'aspect d'une plaie,
L'âme compatissante et s'émeut et s'effraie,
Ainsi Jeanne entendant le chant de Vaucouleurs,
Aux cris du fol amour répondoit par des pleurs.
Des esprits infernaux elle étoit reconnue.
Ils frémissoient de rage et de honte à sa vue.
Mais dans les cœurs impurs s'abritant aujourd'hui,
Leur satanique essaim ne s'étoit pas enfui.

La vierge s'approchant des cercles de la danse
Annonce à Baudricour un mot de confidence.
« Sire de Vaucouleurs ! croyez, d'une humble foi,
Que Dieu seul peut sauver et la France et son Roi.
Si veut-il qu'au Dauphin vous me fassiez conduire.
Par un message prompt veuillez d'abord lui dire :
Suivant l'ordre du ciel, Jeanne d'Arc est céans;
Il la charge d'aller délivrer Orléans;
Et puis, menant à Rheims votre auguste personne...
— « Assez! dit Baudricour. Sa raison l'abandonne,
Cette fille! — Laxart, je te connois pourtant,
Toi du Petit-Burey le plus sage habitant!
Comment ne vois-tu pas en elle une insensée?
Pour l'amener vers moi quelle est donc ta pensée?
« — Quoi! noble châtelain, vous, me juger ainsi!
Ah! du moins en secret, à quelques pas d'ici,
Daignez entendre mieux tout ce que je révèle...
« — Assez! assez!.. C'est toi, Laxart, que j'interpelle. »
Laxart ne répond rien; il a perdu la voix.
Jeanne pleure; et soudain le fifre et le hautbois,
Tandis qu'elle s'éloigne, hélas! toute marrie,
Recommencent joyeux les airs de la férie
Et font encore au loin retentir les échos.

Puis, quand le jeu réclame un moment de repos,
Baudricour en riant raconte la nouvelle;
Et chacun veut revoir l'étrange pastourelle.
Elle alloit au village; et la voix des démons,
Par la voix des rieurs, disoit: « Courons! courons! »
Et d'une obscénité l'impudique Asmodée
Au milieu de leurs cris jetoit l'infâme idée.
Bientôt ils sont près d'elle.—Entre les deux ormeaux
Qui sur la croix de pierre étendoient leurs rameaux,
Elle est agenouillée. Elle entend leur menace,
Se lève, et dans l'élan d'une pieuse audace,
Elle s'écrie: « Au nom du Souverain des cieux,
J'annonce la vertu de son bras glorieux.
Il va tirer de rien le salut de la France:
Embrassez avec moi cette sainte espérance
En face de la croix. Honneur au chevalier
Qui d'un serment à Dieu ne veut rien oublier!
Malheur, s'il lui falloit en rapprendre les termes! »
Au retentissement de ces accens si fermes,
Les jeunes châtelains, surpris et confondus,
Doutent si de sa bouche ils les ont entendus.
Est-ce un Ange qui parle, ou n'est-ce qu'une femme?
Et ce doute unanime épouvante leur âme.
Le peuple rassemblé croit avoir vu des feux
Comme de vifs éclairs s'échapper de ses yeux,
Et les blocs de granit tressaillir sur leurs dalles
Au seul frémissement de ses mains virginales.
Déjà sont répandus de prodigieux bruits.
La beauté de la fleur en annonce les fruits;
Et l'admirable instinct de la foi populaire
Voit la miséricorde au jour de la colère:
« Dieu seul peut nous sauver parmi tant de malheurs, »

Se disoient à l'envi les gens de Vaucouleurs.
« Oh ! comme elle a l'air doux, comme elle a l'air modeste !
Est-ce que le mensonge a ce regard céleste ? »
Alors, toujours debout sur les pieux degrés
Où la croix vers le ciel étend ses bras sacrés,
La vierge s'abandonne à son ardeur divine :
« Oui, Dieu va réparer une immense ruine !
Il a fait le grand arbre, il a fait l'arbrisseau,
Il mène à l'Océan le plus petit ruisseau ;
De son brillant soleil à la pauvre chaumière
Comme aux châteaux dorés il verse la lumière ;
Sous le toit des bergers il a pris autrefois
Le pasteur de son peuple et l'exemple des rois ;
A son souffle puissant une femme aguerrie
S'arme contre Holopherne et venge la patrie :
L'Écriture la vante aux enfants d'Israël ;
Ainsi me l'a redit l'Archange Micaël.
Et moi, vous le savez, moi fille de Romée,
Moi de qui les brebis étoient la seule armée,
Je dois ceindre le glaive, et portant l'étendart,
Aux faits des chefs de guerre aller prendre ma part.
Je ne murmure point ; mais, sûre du prodige,
Pour Dieu je m'encourage, et pour moi je m'afflige. »

Et Jeanne pleure encor. Tous les cœurs sont émus.
Asmodée et sa suite ont déserté confus.
Ils n'ont pu soutenir ni l'accent prophétique,
Ni le divin regard d'une face angélique,
Ni l'aspect de la croix, auguste bouclier
Où la sainte vertu vient se réfugier.

CHANT DOUZIÈME.

Orgueil de Satan. — Humilité des Saints. — Derniers avis de l'Archange avant le départ de Jeanne. — Incidens du siége d'Orléans. — Assauts nocturnes. — Le camp de Bourgogne. — Trêve de Noël. — Retards mystérieux de la mission divine. — Blocus resserré. — Désastre de Rouvroy. — Jeanne le prophétise à Vaucouleurs. — Baudricour consterné la laisse partir. — Enthousiasme des fidèles. — Cantique des Patrons de la France.

L'éternité rouloit son cercle de lumière,
Et le tems n'avoit pas commencé sa carrière,
Quand Dieu, de ses décrets ouvrant les profondeurs,
Et du Verbe fait chair annonçant les grandeurs,
Aux regards étonnés des Anges de la gloire
Montroit un avenir qu'ils avoient peine à croire;
Car l'homme apparoissoit au sein de l'Éternel
Dans un bonheur intime et plus que fraternel :
Il étoit Dieu lui-même ! et ce profond mystère
Aux majestés du ciel associoit la terre.

Mais soudain Lucifer, ivre d'un fol orgueil,
Des parvis de la grâce a déserté le seuil,
Exhalant en ces mots la fureur qui l'enflamme :
« Je ne servirai point l'homme né de la femme ! »
L'ingrat ! il est coupable aussitôt que tenté !
Et l'oracle s'avance à la réalité ;
La haine le provoque, et l'amour le consomme ;
L'une donne la mort, l'autre la gloire à l'homme,
Et le fils de Marie est le vrai Roi des cieux !

Vous ne murmurez point comme l'ange envieux,
Saints de la Gaule, et vous Saints de toutes contrées,
En voyant d'humbles mains à vos mains préférées,
Pour sauver un royaume, étonner l'univers,
Émerveiller le ciel, et punir les enfers.
Aux prodiges de Jeanne unissant vos louanges,
Daignez redire encor nos chants avec les Anges !

La vierge étoit rentrée au foyer paternel.
Mais, sur l'ordre de Dieu, l'auguste Micaël
Lui disoit : « A la croix, dans l'œuvre de la grâce,
Que votre cœur s'unisse et pour jamais l'embrasse !
Ainsi par les sentiers arrosés de vos pleurs
Reportez dès demain l'oracle à Vaucouleurs.
D'un désastre nouveau dont va gémir la France
Je mettrai sous vos yeux le grand deuil à l'avance ;
Jusque dans les détails vous le verrez de loin.
Vous les révèlerez comme premier témoin,
Même avant qu'à moitié de sa route lointaine
Soit arrivé le bruit de la lugubre scène.
« A l'autel cependant renouvelez vos vœux ;
Allez y recevoir le pain des bienheureux.

A l'âme comme au corps il faut sa nourriture;
Et c'est Jésus-Christ même, en sa double nature!
Ce bonheur vous prépare à l'éternel bonheur.
Sublime invention de l'amour du Seigneur,
Offrant du sang d'un Dieu le baume salutaire,
La tendre Eucharistie est le ciel de la terre.
Puisez, puisez toujours à ce béni trésor.
Celui qui l a goûté veut le goûter encor.
Plus le cœur en est plein et l'âme en est nourrie,
Plus ils savent aimer et Jésus et Marie. »
Jeanne d'Arc répondoit : « Oui, l'amour et la foi
Me découvrent mon Dieu quand l'hostie est en moi,
Alors que je le sens, alors que je le mange
Sous cette ombre sacrée! — Et vous donc, Saint Archange,
Vous qui visiblement paroissez à mes yeux,
L'œil des élus vous voit bien autre dans les cieux...
Oui, je crois! et comment à la Toute-Puissance
Voudrois-je demander compte de ma croyance?
Ne me suffit-il point, à moi, néant obscur,
De contempler d'ici le ciel dans son azur,
Pour aimer, pour bénir le créateur suprême,
En espérant de lui tout, et rien de moi-même?
— « Vierge, adorez toujours avec simplicité
Dans toute sa splendeur la sainte vérité.
Il suffit! Je vous laisse aux célestes gardiennes
Qui sauront, à travers et les monts et les plaines,
Vous guider sur mes pas. Je m'éloigne, et bientôt
Je reviens du départ jeter le dernier mot. »

Jeanne aux pieds des autels, dès l'aube matinale,
Alloit donc prosterner sa candeur virginale
Et se fortifier du froment des élus,

Gage de la ferveur et ciment des vertus.
La même piété rassembloit autour d'elle
Les sœurs que lui donnoit une amitié fidèle.
Bonheur, bonheur aussi dans les tems à venir,
Aux vierges qui vivront de ce doux souvenir!
Une royale main leur ouvrira l'asile
Où sous un joug sacré leur enfance tranquille,
Au nom de Jeanne d'Arc recevra dans la paix
De l'hospitalité les fraternels bienfaits.

A l'entour d'Orléans retrouvez-vous ensemble,
Anges et Saints du ciel! toute la cité tremble
Pour les dangers présens, pour les destins futurs
De la patrie entière attachée à ses murs.
L'ennemi s'est accru. La Bourgogne guerrière
Vient près du Léopard déployer sa bannière;
Le camp s'est agrandi; les forts sont achevés,
Et déjà pour l'assaut tous les bras sont levés.
La défense est debout dans la ville captive,
Et du milieu des pleurs la France est attentive;
Même avant d'obtenir le salut des grands jours,
Sa foi lui prête encore un merveilleux secours.

Voici que sur le haut des portes assiégées,
Comme autour des créneaux, les femmes sont rangées;
Et les preux vont en foule affronter le blocus;
Et puis, dans la mêlée, ils ont semblé vaincus :
Et l'Anglais les poursuit; et du rempart qui fume,
Un déluge de feu, de soufre, de bitume,
Inondant de ses flots les fronts victorieux,
Leur rappelle du pont les sinistres adieux.
De ces vainqueurs surpris déjà deux fois soixante

Tombent sous les torrens de cette pluie ardente.
Tout le reste s'éloigne emportant avec eux
Cent autres dévorés de ces horribles feux.
Rendons gloire à des mains qui, déposant l'aiguille,
Forcent tout assiégeant à fuir vers sa bastille,
Dans ces jours précurseurs des jours de Jeanne d'Arc !

L'Étranger en désordre est rentré dans son parc.
L'escalade est finie et le canon seul gronde.
« Désormais plus d'assauts à la face du monde
Au soleil, dit l'Anglais, mais seulement la nuit. »
Dans les ténèbres donc sur tous les points conduit,
Et partout à la fois répandant les alarmes,
Le siége tient la ville entière sous les armes.
Depuis de trop longs jours, à son peuple martyr
L'aiguillon de la faim déjà se fait sentir.
Il souffre; mais, toujours fidèle, il se résigne.

Contre ses alliés le Bourguignon s'indigne.
La voix de Chastellux, de Bussy, de Damas,
A d'abord condamné les nocturnes combats.
« Que si pour Albion la peur les autorise,
Avec l'honneur français la peur n'est point admise.
A toute heure, au grand jour, soyons prêts à l'assaut !
Mourons avec courage, et brûlés s'il le faut ! »
Et Chastenay poursuit : « Ces attaques dans l'ombre
Ont à peine une excuse avec un foible nombre.
Que l'Anglais se lamente aux yeux de l'univers !
Mais ne nous mêlons point à ces lâches concerts. »
Irritant sur leurs fronts cette noble vergogne,
Ainsi parloient les fils de la vieille Bourgogne;
Et durant tout le jour ce peuple de héros

Aimoit à se venger d'un indigne repos.
Tavannes, secouant la flamme pétillante,
Disoit à tous les chefs rassemblés sous sa tente :
« Pour te brûler on prend le feu de ton foyer,
O France ! et de tes eaux le flot pour te noyer,
Et le bras de tes fils pour dépouiller leur terre ;
Et toujours au profit de la sage Angleterre !
Pourquoi veut-elle donc nous imposer des lois ?
D'où fait-elle venir la source de ses droits ?
« De Philippe-le-Bel la royauté si fière
N'avoit plus de trois fils qu'une seule héritière,
Jeanne, dernier espoir de Louis-le-Hutin.
« Or, un droit vénérable autant qu'il est certain,
Le droit qu'aux princes seuls donne la loi salique,
Guidant de tous les cœurs l'élan patriotique,
Cette Jeanne, elle-même, honoroit les Valois
Comme seuls appelés à l'onction des rois,
Quand l'Anglais, renversant et principe et famille,
De Philippe-le-Bel a couronné la fille
Dans son fils Édouard déjà roi d'Albion.
« Ainsi mentoit la voix de l'usurpation ;
Et des trois successeurs de ce fils d'Isabelle
La moitié de la France épousant la querelle
A prodigué sa vie à trois usurpateurs.
Aujourd'hui le troisième aux mains de ses tuteurs
Sait à peine quels bras sont armés pour sa cause.
« Et voilà l'intérêt que tant de sang arrose !
Moi, fidèle vassal, j'accomplis un devoir.
Mais de m'en imposer nul n'auroit le pouvoir.
Oh ! non, jamais, jamais l'effort de l'imposture
Des légitimes droits ne change la nature. »
Et Tavannes se tait. Ces énergiques mots

Dans tous les cœurs français ont trouvé des échos.
Ils annoncent le jour où sur le tems conquise
La légitimité doit être enfin comprise.
« Ce n'est pas pour l'Anglais, ajoute Savoisy,
C'est contre le Dauphin que nous sommes ici.
Du pont de Montereau la pierre ensanglantée
D'un besoin de vengeance est encor tourmentée,
Car Jean-sans-Peur appelle, au seul cri de son nom,
Sous nos drapeaux en deuil tout loyal Bourguignon.
—« Et pourtant, dit Granoey, dans ce cri de vengeance,
Son fils ne prétend rien conquérir sur la France;
Sa grande âme y répugne ; et s'il veut se venger,
C'est en laissant le sceptre aux mains de l'Étranger. »
Guitaut s'écrie alors : « Pourquoi ne pas tout dire ?
Ici, la vérité ne sauroit trop reluire.
Charles, roi chevalier, Charles, gentil Dauphin,
N'a point fait de son nom le nom d'un assassin !
Et Tanneguy lui-même a peut-être une excuse
Au funeste attentat dont Montereau l'accuse.
Car Jean-sans-Peur, hélas ! une première fois,
Avoit plongé le fer dans le cœur d'un Valois.
De ce noir souvenir on crut devoir tout craindre,
Et soudain dans le sang la crainte alla s'éteindre. »
Sennecey parle ensuite, et franchement il croit
Au miracle prédit en l'honneur du bon droit.
« Ne nous étonnons point, amis, si Dieu lui-même
Intervient dans l'éclat de sa bonté suprême.
A la France il a fait des destins merveilleux.
Elle est, sous l'Évangile, un écho des Hébreux.
Aux magnifiques jours qu'on aime à lui prédire,
Ce grand Dieu par la main semble aussi la conduire.
Qui pourroit s'étonner de l'excès de ses maux ?

Prépare aussi l'instant où Philippe-le-Bon,
Fidèle au nom français comme à son propre nom,
De ses nobles vassaux entendra la prière
Et bien loin des félons portera sa bannière.

La terre ne voit pas les habitans des cieux,
Car d'une vierge pure elle n'a pas les yeux ;
Mais celle qui les voit et souvent les implore
Au terme de ses vœux n'arrive point encore.
Jeanne d'Arc vainement retourne à Vaucouleurs.
Son cœur est abreuvé de nouvelles douleurs;
Car, dédaignant sa plainte et sa persévérance,
Baudricour lui refuse un guide vers la France.

Les peuples, cependant, avoient crié Noel.
Ils chantoient le bonheur de ce jour solennel.
La chrétienne croyance en fait un jour de trêve,
Où le guerrier lui-même, en déposant son glaive,
S'en va glorifier aux pieds du Roi des rois,
Et le Dieu de la crèche, et le Dieu de la croix.
Sous les murs d'Orléans l'hiver chargé de neige
Renforçoit le blocus sans ralentir le siége.
Tout à coup le beffroi fête l'heureuse nuit,
Et vingt cloches en branle appellent à grand bruit
La prière des cœurs où revit la mémoire
Du mystère sacré dont ils chantent la gloire,
Et tout soldat du Christ veut, dans un si beau jour,
Ne haïr que la haine et n'aimer que l'amour.

Jeanne d'Arc imploroit la suite des oracles.
Dieu pourroit d'un seul coup briser tous les obstacles.
Mais au gré des mortels et dans leur liberté

Souvent l'ordre d'en haut veut bien être arrêté.
Puis au merveilleux but de la Toute-Puissance
On voit tourner enfin même la résistance.
Qui dira les soupirs des célestes Esprits
Témoins des flots de grâce exposés au mépris ?
Pour épargner le deuil et la plainte à leur zèle,
Est-ce trop des torrens de la gloire éternelle ?
La voix des mécréans sur l'infini bonheur
Reste impuissante : aussi les Anges du Seigneur,
Assurés qu'à lui seul la victoire demeure,
Comme lui patiens, l'attendent à son heure.

Ainsi de Baudricour l'auguste Micaël
Surveille les retards autour du vieux castel.
Mais des combats de l'âme ignorant le mystère,
Sur son espoir l'Archange est forcé de se taire ;
Car Dieu, présent partout, garde silencieux
Le mouvement des cœurs dans le secret des cieux ;
Et son ambassadeur, la sagesse l'exige,
Retourne interroger l'avenir du prodige
Et dénouer le nœud qui lui reste inconnu.
Aux éternels parvis aussitôt revenu,
Il réjouit leur gloire et leur magnificence
Dans le rapide essor de son obéissance :
D'un coup d'aile il franchit mille et mille soleils,
Il est au ciel des cieux dans les divins conseils.

Mais, tandis que du haut de leurs saints tabernacles
L'Archange a suspendu le cours de ses oracles,
Le sol ensanglanté de la triste Orléans
Excite un rire impie au cœur des mécréans.
« Oui, la fille des champs qu'attendent ces murailles

Sans faute arrivera pour voir leurs funérailles. »
Murmuroient-ils. Alors la cité chaque soir
Poussoit des cris pareils aux cris du désespoir.
Toutes les nuits, hélas! par le sang arrosées,
Appellent au combat ses forces épuisées,
Tandis que l'Étranger par des renforts nouveaux
Rajeunit son armée et poursuit ses travaux.
Le canon des deux camps à travers les ténèbres
Se renvoyoit l'écho de leurs concerts funèbres.
Aux nocturnes assauts dont il s'est irrité,
Dunois répond le jour par l'intrépidité.
En bataillons flottans ses troupes réparties
Répandent la terreur de leurs brusques sorties.
Du fort de Saint-Paterne au fort des Orgerils,
Il est présent partout dans les plus grands périls,
Son bras, son seul bras semble armé de mille glaives...
Dans le jour face à face, et la nuit dans les rêves,
L'ennemi toujours pâle et tremblant devant lui,
Se croit encore atteint au plus loin qu'il ait fui.
Comme un lion couvert du sang des funérailles,
Dunois poursuit l'Anglais tantôt avec Xaintrailles,
Tantôt avec Lahire et le fougueux Villars.
Nul ne peut soutenir le feu de leurs regards.
Arundel et Crawfort, Clarence et Ladisdale,
Tout à l'heure en feront une épreuve fatale.
Si d'abord sous leurs coups Cerquenceau terrassé
Tombe sur Baugener mortellement blessé,
Et si de l'Étranger, aux deux bords de la Loire,
On entend retentir un long cri de victoire,
Dunois de la terreur éveillant les échos,
Et pareil à l'éclair, venge les deux héros.
Devant lui des vainqueurs la glorieuse foule,

Comme un flot égaré se retire et s'écoule.
Les chefs sont restés seuls avec d'autres guerriers
Toujours prêts à mêler leur sang à leurs lauriers.
Le prince immole ensemble et Crawfort et Clarence;
Xaintrailles va frapper les autres de sa lance,
Quand pour les protéger les nobles Bourguignons
Accourent, déployant leurs nombreux bataillons.
En face du péril ils n'ont plus de murmures.
Mais, au fort du combat, leurs mains semblent moins sûres,
Oh! qu'ils seroient ardens contre le léopard
Ces deux peuples unis sous un même étendard!
Ils s'étonnent toujours de se combattre encore,
Et dans des pleurs de sang leur regret se déplore.
Les braves d'Orléans eux-mêmes cette fois
S'alarment du grand deuil qui fait pleurer Dunois;
Lui qui d'abord, vengeant le meurtre de son père,
Avoit du même glaive immolé dans la guerre
Dix mille Bourguignons à ce noir souvenir,
Lui-même il a des pleurs qu'il ne peut retenir!
Par un soudain effort le héros les surmonte.
Il s'élance, et la foudre est à peine aussi prompte.
Il atteint Beaufremont, Saint-Belin, Rochefort;
Toulongeon pousse un cri : c'est le cri de la mort!
Les blessés, les mourans, sur l'arène sanglante,
Dans l'éclat du courage oublioient l'épouvante.
Ils aiment le vainqueur. Tavannes cherche en vain
A mesurer ses coups aux coups de cette main;
Il chancelle; son pied glisse; mais, à sa vue,
De Xaintrailles déjà la pitié s'est émue;
Entre les deux champions son grand cœur s'est placé:
Ce Tavannes qu'il tient tendrement embrassé,
Il étoit son ami, son compagnon naguère,

Quand le Brabant avoit son Hélène et sa guerre,
Et pour punir Glocestre et ses impurs amours
Des braves de Bourgogne acceptoit le secours.
  Français et Bourguignons, du fond de leurs entrailles,
Frémissent aux élans de l'âme de Xaintrailles.
Le nom de la patrie a remué les cœurs;
On ne distingue plus ni vaincus, ni vainqueurs,
Et tous ces ennemis sont redevenus frères...
Mais point de trahison contre les insulaires!
Et Dunois attristé de ce combat fatal
De la double retraite a donné le signal.
Il s'écrie, au regret d'un sang cher à la France :
« C'est assez pour la gloire, et trop pour la vengeance! »

  Aux jours suivans, Suffolk resserrant le blocus,
Surveille les Français, mais ne les cherche plus
Jusqu'au jour où viendront de nouvelles cohortes
D'un convoi de Falstoff imposantes escortes.
Bedfort l'exige ainsi, doutant plus que jamais
Des vœux du Bourguignon contre l'Orléanais.
  Les prudens léopards veulent encore attendre
Ce qu'un prompt avenir va bientôt leur apprendre.
  Pour sauver Orléans la renommée enfin
Publioit un secours au nom du Roi Dauphin.
De nobles chefs suivis de quatre mille braves
Sauront jusqu'à la ville arriver sans entraves,
S'ils suivent le conseil et les pas de Dunois.
  Mais l'orgueil de Clermont déjà s'éveille à Blois.
Il sait que le héros, et La Hire, et Xaintrailles,
Et mille chevaliers nourris dans les batailles,
Viennent à sa rencontre, et que, près de Rouvroy,
Ils veulent de Falstoff enlever le convoi.

Et quand déjà l'Anglais s'étoit laissé surprendre,
Il leur écrit : « Gardez de ne rien entreprendre
Sans moi! » — Trop respecté, cet ordre de malheur
Ne pouvoit jusqu'au bout tenir contre l'honneur;
Car Falstoff revenu de sa terreur première
Et d'un combat réglé mesurant la carrière,
Dans des retranchemens formés de trois cents chars,
A provoqué l'assaut et bravé les hasards.
Les Français maudissant la voix qui les retarde,
Aperçoivent enfin la royale avant-garde,
Et la troupe écossaise, et ces Stuarts dont le deuil
Semble emprunter le sceptre aux cyprès du cercueil.
La valeur n'attend plus, la bataille est livrée,
Et son historien, c'est Jeanne l'inspirée.
De loin, et dans les pleurs, le soir du même jour,
Son récit prophétique étonne Baudricour,
Et l'Archange le dicte, et Vaucouleurs l'écoute.
Falloit-il tant de sang pour dissiper un doute?
« Je vois, je vois, dit-elle, aux plaines de Rouvroy,
Le désastre sanglant des fidèles du roi.
« Albret a succombé, victime téméraire!
Et Stuart le connétable expire avec son frère.
Sang malheureux!... Plus tard, à quel funeste sort
Est-il encor voué dans la vie et la mort!
Je vois tomber aussi sous le tranchant du glaive,
Verduran et Chabot, Châteaubrun et La Grève.
Combien de preux livrés aux dents du léopard!
Yvray, Lescot, Mailly, Louis Rochechouart,
Mille Français!... Pourquoi, spectateur du carnage,
Clermont leur a-t-il donc refusé son courage?...
Et Dunois est blessé!... Le lion d'Orléans
Lance encore aux vainqueurs des regards effrayans.

Et même de sa voix l'accent les inquiète.
C'est le roi des forêts regagnant sa retraite
Et jetant dans les cœurs de soudains tremblemens
Au seul ressouvenir de ses rugissemens.
Menaçant comme lui, Xaintrailles se retire;
Chabannes, Du Tilloy, les Laval et La Hire,
Boucliers du malheur, protégent les vaincus,
Et la nuit sous son ombre enfin les a reçus.
A la trace on suivroit leurs blessures sanglantes!
Du blocus sommeillant ils traversent les tentes;
Et la ville éplorée à ce convoi nouveau
De blessés, de mourans, s'ouvre comme un tombeau.
Il est tems, il est tems d'y porter l'oriflamme.
Dieu le veut! Ce sera par la main d'une femme! »
Cet oracle funèbre émeut le châtelain,
Et même il est forcé d'y croire au lendemain;
Car de ce jour de sang l'annonce désastreuse
Des plus lointains échos venoit jusqu'à la Meuse;
Et puis toutes les voix, après divers récits,
Tour à tour redisoient ceux que Jeanne avoit dits.
Dans un étonnement égal à sa tristesse,
Baudricour laisse enfin partir la prophétesse.
Trois nobles chevaliers, Jean de Novelompont,
De Vienne et Poulengy, demain la conduiront;
Et chacun d'eux emmène un serviteur fidèle;
Et le frère guerrier de l'humble pastourelle,
Pierrelo d'Arc, partout devra suivre sa sœur.
Ainsi le prescrivoit l'Archange du Seigneur.
Jeanne avant le départ, au réveil de l'aurore,
A saintement reçu la manne qu'elle adore.
Mais de tant de ferveur témoin insoucieux,
Baudricour en ces mots lui jette ses adieux :

« Advienne que pourra! » — L'angélique amazone
Au message divin aussitôt s'abandonne.
Elle saura conduire un ardent destrier;
Elle porte le casque et l'habit du guerrier.
L'héroïne a déjà remplacé la bergère;
L'épée est suspendue à sa taille légère;
Et pour mieux annoncer de merveilleux exploits,
Le pommeau de ce glaive est formé d'une croix.
Entre ses mains souvent cet adorable signe
Est pressé sur son cœur qui veut en être digne.
Sa prière s'élève à ce glorieux but;
De la chrétienne France elle y voit le salut;
Et des choses du ciel ainsi préoccupée,
Elle médite ensemble et la croix et l'épée.
A son frère elle a dit comme aux trois chevaliers :
« Venez! et sans jamais avancer les premiers,
Près de moi tenez-vous et toujours à ma suite;
Car je vois Catherine, et je vois Marguerite,
Et je vois Micaël : Tous, du haut de l'azur
Ils viennent m'indiquer le chemin le plus sûr.
De lumineux rayons s'échappent de leurs ailes,
Et je n'ai qu'à les suivre avec des yeux fidèles.
« Fidèlement aussi marchez donc sur mes pas,
Vous qui savez leur gloire et ne les voyez pas.
Ils sont nos protecteurs: et vous pourrez tous quatre
Avec moi jusqu'au prince arriver sans combattre,
Et sans redouter rien, pas même le danger
De marcher quelquefois sous l'œil de l'Étranger;
Mais vous réserverez l'ardeur de vos courages
Aux grands jours qui du sang voudront les témoignages. »

Au passage de Jeanne, et sur tous les chemins,

Le peuple des cités et des hameaux voisins,
Psalmodiant pour elle un doux chant de prières,
Saluoient son départ sous leurs saintes bannières;
Et partout de nouveau rassemblé dans les airs
Le chœur des bienheureux redisoit ses concerts :

« France! terre bénie!
Pour la vierge des champs,
Prépare l'harmonie
Des plus glorieux chants.

« Fiers remparts, fières citadelles,
Êtes-vous un bien ferme appui?
Et vous, preux, phalanges fidèles,
Votre gloire d'hier revient-elle aujourd'hui?
Ah! le nom du Seigneur, seul gage d'espérance,
Doit être seul aussi le salut de la France:
Voulez-vous être forts? appuyez-vous sur lui.

« France! terre bénie!
Pour la vierge des champs,
Prépare l'harmonie
Des plus glorieux chants.

« A nous tous, Saints de la patrie,
Pour sauver des coups de la mort
Cette France, hélas! si meurtrie,
A nous de l'embrasser dans un même transport :
Embrassons-la!.. mais Dieu va confier son glaive
A l'innocente main d'une autre Geneviève;
Il n'aura pas besoin d'un plus puissant effort.

« France! terre bénie!
Pour la vierge des champs,

Prépare l'harmonie
Des plus glorieux chants.

« L'instrument foible aux yeux du monde
Avec Dieu brave le danger.
Le caillou d'une simple fronde
A brisé le géant sous les coups du berger.
Le fragile roseau, ce sceptre dérisoire,
Entre les doigts du Christ est un sceptre de gloire.
Oui, le bras d'un enfant chassera l'Étranger.

« France ! terre bénie!
Pour la vierge des champs,
Prépare l'harmonie
Des plus glorieux chants. »

A ces hymnes dictés à la foi de la terre
Les martyrs renvoyoient un écho plus austère,
Et déjà de leur sang le cri victorieux
Arrive à Jeanne d'Arc de la cime des cieux;
Des plaines de l'azur ils déployoient sur elle
Les rayons empourprés de leur gloire immortelle.
Heureuse du bonheur à la France promis,
Elle marche au milieu des nombreux ennemis;
Traversant les forêts, les rochers, les rivières,
Elle subit sans peur ces fatigues premières ;
Et l'Archange toujours en radieux sillons
Des sentiers du miracle éclaire les jalons.

CHANT TREIZIÈME.

Jeanne en marche sous la conduite des Anges et des Saintes. — Station à Clairvaux. — Estellin au cloître. — Jeanne l'ignore. — Pressentimens. — Monde invisible. — La *Gloire-Dieu*. — Grotte de Sabinus. — Légende de saint Vorle à Marcenay. — Station à Auxerre.

L'Ange conduit Tobie, et vers les bords du fleuve
Il le fait triompher d'une première épreuve,
Il dirige sa main sur un monstre des mers,
Il enchaîne un démon dans le fond des déserts;
Puis il donne à deux cœurs, dans la plus pure flamme,
Le nœud de l'homme chaste et de la chaste femme;
Et quand il a béni leurs pudiques amours,
Il va du vieux Tobie étendre les longs jours
Et rendre à ses vertus une douce carrière,
A sa tendresse un fils, à ses yeux la lumière;
Enfin, dans la splendeur des augustes adieux,
Leur révéler son nom et remonter aux cieux.

Du Dieu de Raphaël ainsi la gloire brille
Dans les soins dont il comble une simple famille.
Que ne fait-il donc point pour des peuples entiers
Quand il veut du salut leur ouvrir les sentiers ?..
Tous les Anges sont là distribuant ses grâces,
Et l'humble foi s'élance aussitôt sur leurs traces.
Croyons à Jeanne d'Arc et suivons tous ses pas,
Et les rayons du ciel ne nous manqueront pas.

A travers les périls, sans retard et sans crainte,
Elle s'acheminoit à sa mission sainte.
Dès Vaucouleurs, l'Archange avoit depuis deux jours
Du chemin le plus sûr ménagé les détours,
Évitant avec soin toute cité félonne
Et la troupe ennemie, anglaise ou bourguignonne.
D'un seul souffle il pourroit introduire à la fois
Et Jeanne et son cortége au palais des Valois;
Mais il plaît au Seigneur de voiler à la terre
Et les commencemens et le cours d'un mystère;
Sa droite à tous les yeux, pour éprouver la foi,
Semble livrer son œuvre à la commune loi,
Et jusque dans le fruit des merveilles fécondes
Ne rien faire sortir que des causes secondes.
Jeanne d'Arc voit donc seule ou l'étoile, ou la main
Qui partout la dirige et lui fait son chemin !

Les célestes lueurs apparoissoient moins vives
Au moment où de l'Aube on abordoit les rives,
Alors que sur l'Anjou, l'un de ses affluents,
Des ombres s'agitoient au murmure des vents.
Jeanne suspend sa marche, et vers La Monterie
Elle attend un éclair de l'Ange qu'elle prie :

Et soudain l'astre brille au confluent des eaux,
Sur la sainte contrée où florissoit Clairvaux.
Elle avance, elle voit non loin du monastère
Un cordon lumineux autour du presbytère
Où Dom Pierre, pasteur d'un agreste hameau,
Consacre ses vieux jours au soin de son troupeau;
Où Clotilde, sa sœur, comme lui charitable,
Garde au pauvre toujours une place à sa table.
Elle a vu l'héroïne et court la recevoir
Dès avant qu'elle arrive au généreux manoir,
L'invitant au bonheur de l'agape chrétienne,
Puis à dresser sa couche à côté de la sienne,
Tandis qu'à Pierrelo comme aux trois chevaliers
Clairvaux ouvre déjà ses murs hospitaliers.

Là, dans leur solitude et dans leur paix profonde,
Les enfans de Bernard venoient mourir au monde,
Et se faisant un ciel aux parvis du saint lieu,
De l'immortelle vie ils vivoient devant Dieu.
Sans juger la querelle et le conflit des armes,
A toutes les douleurs ils dévouoient leurs larmes,
Et sans vouloir choisir ou Lancastre ou Valois,
Ils prioient pour le prince aux pieds du Roi des rois.
Ils comprennent pourtant combien est criminelle
La force qui s'impose en royauté nouvelle,
Qui brise insolemment au gré des passions
Le légitime droit, salut des nations.
Dans l'humble obéissance ils courbent donc leurs têtes,
Comme l'arbre son front au souffle des tempêtes,
Espérant à la fin sous ces chocs fatigans,
Le soleil et l'azur après les ouragans.
Hélas ! parfois la guerre en ses crises fatales

Étend autour du cloître un cercle de scandales !
Et parfois des enfers les ignobles suppôts
Y pénètrent, certains de troubler son repos
Même alors qu'ils n'ont plus, dans leurs rôles infâmes,
L'espoir de subjuguer ou d'enchaîner les âmes.
De là ces tristes jours où le sarcasme impur
Au fond des foibles cœurs va frapper à coup sûr,
Quand il ose imputer au froc des plus saints ordres
Et les malheurs du tems et même ses désordres.
Clairvaux en fit l'épreuve, et trop souvent alors
Subit le contre-coup des luttes du dehors.
Aussi, dans le secret d'un silence angélique,
La ferveur s'enflammant au souffle prophétique,
Pressentoit, à des bruits venus de Vaucouleurs,
Et la fin de son deuil et la fin de ses pleurs.

Naguère encore, un frère, aux marches de Lorraine,
En avoit recueilli cette annonce certaine :
« Une fille inspirée, humble cœur, bouche d'or,
Aile d'Ange, bientôt ira d'un même essor,
Conduite avec les Saints par le Dieu des batailles,
D'Orléans aux abois délivrer les murailles,
Chasser au loin l'Anglais et présenter Valois
Jusqu'aux autels de Rheims à l'onction des rois. »
Mais lui, frère Estellin (c'est le nom du novice),
Il veut au joug sacré s'offrir en sacrifice.
Depuis plus de cent jours il est arrivé seul,
Implorant la cellule, ou plutôt un linceul.
Rien, il l'a dit, non rien ne l'attache à la vie !
La mort, l'heureuse mort est son unique envie.
Il l'attendra tranquille en ce béni séjour
Où son cœur veut à Dieu s'immoler sans retour.

Déjà durant des mois sa ferveur éprouvée
Pour le cloître sembloit dès longtems réservée,
Et sa vertu reluit dans son noble regard.

Pourtant le saint Abbé des enfans de Bernard,
Anselme, dont la vie est presque séculaire,
Trembleroit d'engager Estellin sous la haire.
Il médite avec lui le redoutable vœu
Où l'homme dit au monde un angélique adieu.
«O mon fils! sachez bien jusqu'au fond de votre âme,
Pour cette mort des sens quelle voix vous réclame.
Ce n'est point un regret, encor moins un dépit,
Qui devra sur vos reins fixer le saint habit.
Vous le dites : d'abord une pudique ivresse
Vers les plus chastes nœuds portoit votre jeunesse.
Il est dans l'ordre, il est dans la loi du Seigneur,
Il est donc bien permis ce terrestre bonheur;
Et Dieu qui le bénit par là soutient ce monde,
En livrant aux époux sa parole féconde.
Coadjuteurs tous deux des éternels desseins,
Ils préparent pour lui les élus et les Saints,
Se proposant de loin, au nom de l'innocence,
Pour but final le ciel avec sa récompense.
Non! le cloître n'a point de plus noble travail
Que celui d'un bon père ouvrier du bercail.
Autant la passion vile et désordonnée
De sa honte flétrit l'humaine destinée,
Autant la pureté du lien solennel
Réjouit tous les cœurs des enfans d'Israël.
Or, si de cet espoir votre âme s'est éprise,
Pourquoi l'abandonner dès la première crise?
Vous si jeune! à vingt ans! vous ne soupçonnez pas

Ce que c'est qu'une vie entière de combats
Où pour vous attaquer l'auteur du mal suprême
En vous et contre vous s'armera de vous-même.
Vous espérez mourir bientôt : mais savez-vous
Le nombre de vos jours? Dieu seul les compte tous,
Seul il a mesuré leur cours et leur durée.
Hélas! les miens sont longs sous la robe sacrée !
Et pourtant cette faim, cette soif de la mort,
Comme vous je l'avois jeune et bien loin du port;
Et vous voyez mon front courbé sous des ruines,
Et s'il est couronné, ce n'est pas sans épines.
Ah ! j'en bénis mon Dieu ! mais dans cet entretien,
En dehors des aveux où s'ouvre un cœur chrétien,
Je vous dois mes conseils, ô mon fils! et sans crime
Je ne saurois cacher les écueils et l'abîme.
Scrutez-vous donc vous-même encor plus d'une fois,
Ne précipitez point un si périlleux choix.
Cette vocation, trop nouvelle et trop prompte,
N'est-elle point un rêve et le fruit d'un mécompte?
Voyons : à part le deuil d'un malheureux amour,
Eussiez-vous tout quitté sans espoir de retour?
—« Oh! non, mon père, oh! non, ma première pensée
Vers cette mort jamais ne se fût élancée.
Mais contre le malheur sans consolation
Je ne vois que le sein de la religion.
Le cloître est mon asile et je n'en veux nul autre.
Ne me rejetez point, ô vénérable apôtre!
En me réfugiant aux pieds des saints autels,
Je n'attends désormais plus rien des cœurs mortels,
Rien surtout de celui qu'un père avec sagesse
Avoit cru préparer aux vœux de ma tendresse...
Cette vierge, il est vrai, sous les voiles sacrés

N'a point enseveli sès attraits vénérés ;
Mais elle est à Dieu seul, et son regard l'explique
Dans le rayonnement d'une flamme angélique ;
Et j'ai dû, sur un mot de sa sainte vertu,
Oublier pour jamais mon espoir abattu :
Moi qui, dans les hasards et les bruits de la guerre,
De nos sanglans périls ne m'épouvante guère,
Je suis resté tremblant, je suis resté confus...
Et, puisque Dieu le veut, je ne la verrai plus ;
Et, loin de murmurer contre sa providence,
Ici je lui dévoue, en toute dépendance,
Et ma vie, et mon corps, et mon âme, et mon cœur.
N'est-ce pas de moi-même être et rester vainqueur ?
Car, je le sens aussi, nulle autre créature
Ne sauroit à mes yeux réveiller la nature.
On n'aime pas deux fois quand on a tant aimé !..
Un siècle de cent jours m'a bien accoutumé
Au céleste bonheur dont je fais mon étude...
En doutez-vous, mon Père ? et quelle inquiétude
Pourroit sur moi troubler votre zèle pieux,
Quand la mort, la mort seule, est un bien à mes yeux ?
— « Et c'est de cette mort le désir qui me semble,
O mon fils ! vous tromper ; et c'est pourquoi je tremble !
Qui n'est point à la vie et comme il plaît à Dieu,
Ne sauroit de soi-même offrir le libre vœu.
La fièvre du malheur rêvant le sacrifice
Pour cette liberté n'est point le tems propice.
Il faut, il faut encore élargir en plein air
Le souffle où librement doit respirer la chair,
Il faut vous rendre au monde, à la vie, à vous-même ;
Vous reviendrez après dire le mot suprême,
Vous reviendrez plus sûr, vous reviendrez plus fort,

Et nous vous permettrons de vivre dans la mort.
« Vous avez, Estellin, aux épreuves du cloître,
Déployé la vertu qui ne peut que s'accroître,
La franche piété, céleste ambition
Qui partout fait l'honneur de la religion.
Mais pour à tout jamais épouser cet asile,
Non! votre âme n'est point encore assez tranquille,
Et sa dernière épreuve est de faire sans nous
Le choix dont nous pourrons alors être jaloux.
—« Pourtant elle est bien douce, ô mon père! et bien vive,
A l'ombre de Clairvaux la voix qui me captive!
Dieu lui-même y soutient mon courage et ma foi;
Sa grâce me suffit puisqu'elle est avec moi.
Je n'ai voulu jamais de cette impure joie
Où l'amour tout humain se flétrit et se noie;
J'aimois un front de vierge, un front plein de candeur,
Où le souffle divin révèle son ardeur....
Je vous ai dit son âme, et je vous la rappelle,
Et de quelle beauté cette humble fille est belle!
Et combien la vertu de son regard pieux
S'élève de la terre et s'approche des cieux...
Oui! pour en résumer d'un seul mot la louange,
En la voyant, mon père, on croiroit voir un Ange!
Aussi, dans tout le tems qu'il me fut défendu
De laisser rien prévoir du bonheur attendu,
Je demeurai près d'elle avec cette innocence
Et de frère et de sœur, âge d'or de l'enfance;
J'y méditai la loi des plus saintes amours,
Et nulle ombre jamais n'en a terni le cours.
Dans l'âme d'Estellin cette épreuve subie
Ressemble en quelque chose à celle de Tobie,
Et peut-être le cloître et son austérité

Ne parlent-ils pas mieux de notre éternité,
Le chaste souvenir d'un espoir angélique
N'a donc rien à troubler sous le froc monastique.
Ah! je vous en conjure en présence de Dieu,
Ne cherchez plus ici la cause d'un adieu!
— « Ce Dieu bon, ô mon fils! vous l'aimez d'un cœur tendre.
Eh bien! du même cœur, sachez donc le comprendre,
Pour qu'il soit dans le ciel scellé d'un sceau béni,
Sauf l'amour de Dieu seul, tout amour est banni;
Et de quelque beau nom que vous lui nommiez l'autre,
Ce nom n'est pas le sien, il est presque le vôtre!
Il est bien pur, sans doute, avec vous je le crois;
Mais il doit être mort sous nos paisibles toits,
Mort tout entier! sa tombe ici doit être close...
Puis-je donc l'exiger, cet oubli? Je ne l'ose!
Et si vous le voulez avec un saint transport,
Hélas! vouloir mourir ce n'est point être mort.
— « Dans ma prison sacrée, à la paix que j'espère
Le tems mettra son baume. Et vous, vénéré père,
Voyez mon cœur plus fort que vous ne le pensez,
Ou dites-moi comment il ne l'est point assez.
— « Oui, mon cher Estellin, oui, mon fils, je sais lire
Au fond de votre cœur tout ce qui le déchire;
Et son secret se lie à ce que j'aperçois
Sur le front, dans les yeux et jusque dans la voix.
Comptez, mon jeune ami, comptez pour quelque chose
Ma vieille expérience à juger votre cause,
Et jugez-la vous-même en pleine liberté
Avec plus de lumière et plus de sûreté.
Sachez, dès à présent, de quel saint privilége
Doit jouir un mortel que le cloître protége;
Combien sur la nature il lui faut de pouvoir,

Et du fond de son cœur comment on doit savoir
Dans tous les souvenirs d'un amour guérissable,
Moins s'il fut enflammé que s'il reste inflammable,
Et jusqu'à quel moment et jusqu'à quel danger
A telle ou telle ardeur il peut vivre étranger. »

A ces mots Estellin tombe aux pieds du saint prêtre,
Et, dans la confidence où son cœur fait connoître
Le plus intime sens des plus intimes voix,
Il s'ouvre tout entier une dernière fois.
De là, tous deux ils vont au chœur du monastère.
C'est l'heure de l'office et du divin mystère.
Dans les tressaillemens des cantiques sacrés
Anselme de l'autel va monter les degrés.
Tous les religieux sous la voûte encor sombre
Dans les stalles déjà sont rangés en grand nombre,
Et la nef au milieu de ses larges piliers
Reçoit Pierrelo d'Arc et les trois chevaliers.

La prière à l'encens mêlant son pieux baume
Rassembloit à la fois tous ses vœux dans un psaume,
Résumé magnifique où le prophète-roi
Déroule en quelques traits les trésors de la foi :

« Chante ton Dieu, mon âme! oui, je le glorifie!
Gloire éternelle au Dieu de mon éternité!
Jamais aux rois mortels qu'un mortel ne se fie,
Le salut ne vient pas de leur infirmité.

« Un jour il faudra rendre et le corps à la terre,
Et l'âme au Créateur seul Roi de l'univers.
Dans le Dieu de Jacob heureux quiconque espère!
Ses vœux ne mourront point comme ceux des pervers.

« Ce Dieu, voici son œuvre : à sa vérité gloire!
Aux opprimés justice! aux captifs liberté!
Aux pauvres l'abondance! aux humbles la victoire!
Aux justes la lumière! à tous l'éternité!

« Il rend à l'exilé la patrie et la joie,
A la veuve l'époux, le père à l'orphelin.
Mais des cœurs endurcis il disperse la voie...
Gloire, gloire à Dieu seul! dans les siècles sans fin! »

Après les chants sacrés, l'auguste sacrifice
Vient combler tous les vœux et couronner l'office.
Mais, au moment suprême où du banquet divin
Dans le recueillement s'approchoit Estellin,
Prenant d'abord son rang parmi les longues files
Qui tournent vers la nef leurs colonnes tranquilles,
D'un œil involontaire il rencontre le front
De Pierrelo son frère! et (l'éclair est moins prompt
A briser le rameau sur la tige de l'arbre),
Estellin presque mort est tombé sur le marbre;
Et de pieuses mains l'emportent sans savoir
Ni ce qui fait son mal, ni ce qu'il vient de voir.
Sa pâleur les effraie; et chacun d'eux ignore
Le front qui dans la nef reste paisible encore,
Sans avoir pressenti rien de ce qu'il a fait :
Cause inconnue, hélas! d'un si rapide effet.

Sur sa couche Estellin est longtems sans parole,
Mais il semble d'un Saint entrevoir l'auréole,
Dès que la voix d'Anselme a calmé sa douleur;
Et son teint de la vie a repris la couleur;
Il a même rouvert ses yeux à la lumière,

Sa mémoire aux autels, son cœur à la prière.
Enfin il est debout; mais, sans force et sans voix,
Il se jette en pleurant dans les bras de la croix.
Il avoit cru toucher au port : son rêve étrange
Le renvoyoit au loin, malgré ses ailes d'ange.
Son cœur reste innocent; mais il avoit compté
Sans la foible nature, et le voilà dompté.
Oh ! qu'il comprendra mieux la parole du prêtre,
Comment on doit saisir et juger tout son être,
Sonder ce cœur mortel trop souvent inconnu
De celui qui le porte et qui le met à nu.
Une ombre, au moment même où son âme ravie
Aux sources de la grâce alloit puiser la vie,
Une ombre a suffi seule aux regards d'Estellin
Pour renverser l'espoir dont il étoit si plein !
Au cloître de Clairvaux dans sa persévérance
Peut-il encor donner le change à sa souffrance?
Ou ne lui faut-il point avec sa pureté
L'atmosphère des champs et de leur liberté?

Cependant Jeanne d'Arc dans l'heureux ermitage
Où Dom Pierre et Clotilde honoroient son passage,
Loin de l'œil indiscret de tout autre témoin,
Recevoit les accueils d'un mystérieux soin.
A l'oreille du prêtre elle avoit dit ses larmes,
Et comment elle osoit voyager sous les armes.
Mais d'abord le vieillard avoit su deviner
Cet ange que le ciel lui daignoit amener.
Déjà quand Estellin errant et solitaire
Des enfans de Bernard cherchoit le monastère,
Comme un père aussitôt l'accueillant dans son sein,
Il avoit de ses vœux écouté le dessein

En tremblant. « A Clairvaux, sous les claustrales voûtes,
Mon fils! avoit-il dit, vous fixerez nos doutes. »
Et Dom Pierre depuis ne l'avoit point revu.
  L'angélique voyage étoit ainsi prévu.
Mais un devoir plus saint encor que la prudence
Respectoit de deux cœurs la double confidence.
Le prêtre n'a rien dit : et dès le lendemain
Jeanne et ses chevaliers reprennent leur chemin.
  A l'heure du départ et dans l'humble chapelle,
La vierge va puiser une force nouvelle
Au festin des élus. Elle embrasse la sœur
Qui de ce pain vivant goûte aussi la douceur.
Et Pierre sous l'éclat de sa blanche auréole
Bénit les pèlerins. Cet adieu les console.
Ils partent; et bientôt un doux rayon des cieux
Les dirige à travers les bois silencieux.

  Jeanne près de Clairvaux a vu comme un présage,
Une ombre d'Estellin retraçant son image;
Et la voilà qui prie, et, tout en chevauchant,
Se prend à confier au ciel ce vœu touchant :
  « Mon Dieu! faites qu'il soit à vous du fond de l'âme!
S'il lui faut un amour, que votre amour l'enflamme;
Qu'il se donne à vous seul, toujours, et tout entier,
Dans la guerre des camps ou la paix d'un moutier.
Faites aussi, mon Dieu! qu'en aucune rencontre,
Ni hasard, ni conseil, ni rien ne me le montre.
Au terrestre avenir j'ai dû fermer les yeux,
Et pour but de mes pas ne plus voir que les cieux.
Dans ces âpres chemins et de glace et de neige,
Votre bras me soutient, votre aile me protége,
Et de nos ennemis j'aurois grand'peur sans vous!

Mais le rayon céleste est tracé devant nous ;
Je le suis, et mon frère, et nos chevaliers suivent,
Et nous arriverons au terme, comme arrivent
Aux sentiers que vos mains préparent dans les airs,
Les timides oiseaux à la fin des hivers.
« Je vous aime, ô mon Dieu ! mon Dieu, je vous adore !
Éternel Créateur ! vous avez fait l'aurore,
Vous avez fait la nuit, et la terre et le ciel.
Vous, dans les tems anciens le pasteur d'Israël,
Pour consoler aussi le Très-Chrétien royaume,
Vous-même êtes venu me chercher sous le chaume.
Oh ! non, je ne suis rien : mais de mes yeux je vois
Vos Anges et vos Saints, et j'écoute leur voix ;
Et j'avance tranquille à mon pèlerinage,
Et j'aperçois le port sans craindre le naufrage.
Ma force vient de vous, je le sens, je le dis,
Et par vous tous mes pas vont droit au paradis. »
Ainsi, toujours de Dieu méditant la présence,
Jeanne s'entretenoit dans son cœur en silence.
Mais pourquoi d'Estellin rêver le souvenir?
A ce moment précis qui le lui fait venir ?
Et comment dans les airs, aujourd'hui balancée,
Cette ombre arrive-t-elle aux yeux de sa pensée,
Quand elle ne sait rien de son douloureux sort,
Et que dans sa cellule il penche vers la mort?
Des âmes et des cœurs c'est qu'il existe un monde
Où tout élan est sûr, toute vie est féconde,
Si de la même vie et des mêmes élans
Les âmes et les cœurs devant Dieu sont brûlans :
Colloque fraternel, communion sacrée,
Dont il daigne lui-même étendre la durée
Jusqu'au couronnement dont ils seront suivis

Et récompensés tous dans les divins parvis.
Tels sont les vœux de Jeanne; Estellin les écoute,
Lui qui sait son passage et devine sa route :
Le voilà consolé dans les bras du Seigneur,
Et plus fort, et plus saint, pour ce nouveau bonheur.
Au milieu des frimas poursuivant sa carrière,
Jeanne par tous chemins murmure la prière.
Tout à coup ses accens s'élèvent, et ses mains
Semblent chercher en haut des objets incertains.
Souvent aussi sa voix, révélant des échanges
Avec des voix du ciel, parloit de Saints et d'Anges.
D'autres fois en repos son regard virginal
Étudioit dans l'air quelque nouveau signal;
Puis marquant les sentiers qu'elle ouvre ou qu'elle évite,
D'un geste elle entraînoit son cortége à sa suite.
Après qu'elle a franchi les landes, les forêts,
Et par de longs détours sillonné les guérets,
Tantôt sur la montagne et tantôt dans la plaine,
La voici sur les bords de la naissante Seine,
Vive, étroite et profonde, en un vénéré lieu
Qui porte saintement ce nom : *La Gloire-Dieu.*
Nom puissant! dans les cœurs il répand la mémoire
Du Dieu de vérité comme du Dieu de gloire;
Il réchauffe l'ardeur des pieux pèlerins;
Et les yeux inquiets redeviennent sereins,
Le courage s'accroît contre la saison dure,
Tant ce nom porte en soi son bienheureux augure!
Des siècles de vertu sont là comme un trésor
Qui chaque jour s'amasse et s'enrichit encor.
Au dessus du moutier la noble caravane
Traverse un pont de glace en suivant toujours Jeanne,
Qui des religieux saluant l'heureux toit

15.

Demande quelque abri contre l'aigreur du froid
Au large et doux foyer d'une vieille chaumière
De la sainte maison voisine hospitalière.
Bientôt, un frère lai qui des vitraux du tour
A vu les voyageurs prendre leur long détour,
Avec un autre frère arrive les mains pleines
Des dons réparateurs de leurs marches lointaines.
La caravane accepte et bénit le secours
De ces amis du Dieu qui la conduit toujours.

Jeanne ainsi parcouroit sur la terre de France
Une route choisie et tracée à l'avance.
Mais qui pourroit savoir, parmi tant de bonheur,
Tous les généreux murs ouverts en son honneur
Et dont l'Ange plaçoit les paisibles enceintes
Aux heures du repos sous la garde des Saintes?
Lui-même il veille au loin, conjurant les dangers,
Et l'œil des ennemis et l'œil des Étrangers.
Si les mortels émus de cette confidence
A chacun de leurs pas voyoient la Providence,
En seroient-ils ravis? en seroient-ils ingrats?
Mon Dieu! vos enfans seuls se couchent dans vos bras.
Mais elle vit encor la race de vipère
Qui ne veut voir en vous ni son Dieu ni son Père :
Et cependant sur eux, sur leurs biens, sur leurs jours,
L'astre de vos clartés, le soleil suit son cours;
Jusque sous son éclat ils restent sans prière,
Se détournent du ciel, rampent dans la poussière,
Et pour faire le mal s'ouvrent mille chemins.
Pourtant nul ne peut fuir vos redoutables mains;
Et de sa volonté sans enchaîner la fibre,
Vous savez à votre heure attendre l'homme libre;

Et quand il s'applaudit de n'obéir qu'à soi,
Vos éternels décrets le trouvent sous leur loi.
Alors que Jeanne avance à travers mille obstacles,
On diroit l'ennemi fauteur de vos miracles;
Car dans le long trajet en trois jours parcouru,
Il est partout, et rien de lui n'est apparu !
De la route directe, à l'ordre de l'Archange,
Le lendemain encor l'itinéraire change,
Et le soir on arrive auprès du souterrain,
Refuge ténébreux de ce Gallo-Romain,
Sabinus, qui neuf ans avec son Éponine
Dut y puiser du moins la lumière divine,
Mais où trahis tous deux, au sortir d'un tombeau,
Sur le trône du monde ils trouvoient leur bourreau,
Qui ne pardonna rien dans leur dernier supplice,
Ni l'homme repentant, ni sa tendre complice,
Ni les enfans issus d'un héroïque amour
Pour la nuit du cachot et la mort du grand jour!
Laissons ce souvenir dans les deuils de la terre,
Et suivons avec Jeanne un consolant mystère.
Elle entre dans l'église où saint Vorle et Gontran,
Jadis à l'oraison portés d'un même élan
De leur éternité s'entretenoient ensemble.
On dit qu'un jour au sein du peuple qu'il rassemble,
Vorle devant le roi commençoit à l'autel
Le sacrifice où Dieu vient aux mains d'un mortel :
Tout à coup le saint prêtre y demeure immobile,
Et nul n'ose troubler son silence tranquille.
On ne sauroit si l'âme est restée à ce corps
Qui semble n'avoir rien des vivans ni des morts.
L'heure entière se passe; enfin sa voix s'élève !
Le mystère se suit, le mystère s'achève ;

Puis on apprend qu'alors près de la Gloire-Dieu
Saint Vorle est apparu, qu'il a sauvé du feu
Au fort de l'incendie une heureuse victime
A qui le sang l'unit par un lien intime.

A ces pieux récits venus des anciens jours
Le peuple a toujours cru, le peuple croit toujours.
A Marcenay, de Jeanne ils charment les oreilles.
Elle est accoutumée à bien d'autres merveilles,
Et ne demande point à l'incrédulité
Pourquoi l'homme sans foi s'en revient irrité.

La route ainsi frayée à la vierge amazone
A mesuré deux jours de la Seine à l'Yonne,
Et voici la colline où les vrais Auxerrois
Sont fiers de tous leurs Saints plus que de tous leurs rois.
Honneur selon le titre aux princes de la terre !
Mais un prince du ciel est toujours salutaire ;
Il reste heureux témoin de ces âges anciens
Où sur ses pas chacun vouloit régler les siens ;
Les peuples de leurs vœux ont salué sa vie ,
Et d'un culte empressé leur carrière est suivie :
Voilà la gloire ! ici jusques au lendemain
Jeanne d'Arc la médite au tombeau de Germain,

CHANT QUATORZIÈME.



Les cryptes de Saint-Germain d'Auxerre. — Station à Gien. — Embuscade miraculeusement déjouée. — Station à Fierbois. — Arrivée à Chinon. — Hésitation de la Cour. — Joie du peuple. — Agnès Sorel avant sa honte. — Le Coudray-Montpensier. — Les Anges gardiens de la bergère et du roi. — Députation des preux d'Orléans. — Jeanne sera entendue. — Congé d'Agnès. — Imprécations d'Asmodée. — Angélique espoir.

France! honneur à tes Saints dans leurs glorieux restes!
Au fond de leurs tombeaux que de germes célestes
Et que de souvenirs dans ce peuple d'élus!
Est-ce que tes savans ne le connoissent plus?
Dans leur docte assemblée et parmi tant de sages,
Quels sont les héritiers de la foi des vieux âges?
Du milieu des palais, sanctuaires des arts,
Où leur vaste science entre de toutes parts,
Gardent-ils une place aux archives sacrées?
Les chrétiennes vertus y sont-elles parées,

Non de ces palmes d'or que leur aveugle main
Peut décerner ce soir et retirer demain,
Mais de ce grand triomphe et de cette couronne
Où de l'éternité le pur éclat rayonne?
  Ah! les Saints, les Martyrs, invisibles tuteurs,
Et de tout l'univers vrais civilisateurs,
Trop souvent dédaignés de l'humaine sagesse,
Semblent morts dans la cendre où l'oubli les délaisse:
Ils vivent cependant! et leurs os précieux
Même au sein de la terre ont le gage des cieux:
Ils vivent! et la foule, en nos douleurs publiques,
N'entoure pas en vain leurs augustes reliques.
Sûrs de ressusciter dans la gloire, leurs corps
Déjà du paradis respirent les trésors;
Et par eux le Seigneur se complaît à l'avance
A faire sur la tombe éclater sa puissance.

  Dans l'antique abbaye où le nom de Germain
Des pieux voyageurs repose le chemin,
Jeanne d'Arc de la guerre inclinant les livrées
Adoroit et prioit sous les cryptes sacrées.
  A l'autel souterrain de ce vénéré lieu,
Comme en pèlerinage elle reçoit son Dieu;
On ne la connoît point, mais toujours auprès d'elle,
Des habitans des cieux le message est fidèle.
  Auxerre garde encor parmi ses protecteurs,
Avec vingt des plus saints de ses premiers pasteurs,
(Les Germain, les Didier, les Abbon, les Grégoire),
D'innombrables martyrs endormis dans la gloire;
Et, près d'eux, de la foi les ardens confesseurs,
Leurs frères les élus et les vierges leurs sœurs.
  Oh! comme ils font ensemble un sépulcre admirable!

Est-il dans l'univers un lieu plus vénerable ?
A cette question écrite sur les murs
Et pour les tems passés et pour les tems futurs,
Heureux, avec la foi d'une âme vive et tendre,
Heureux qui peut répondre, heureux qui peut comprendre!
Les rois de la science y viennent-ils nombreux?
Tout d'abord l'humble cœur en sait déjà plus qu'eux;
Il sait l'amour divin ; ce qu'il vénère, il l'aime.
Un ami vrai des Saints deviendra saint lui-même.

Ainsi de Jeanne d'Arc la douce humilité
Respiroit dans la grâce et dans la vérité.

De l'Yonne elle arrive, après deux jours encore,
Sur les bords de la Loire, à Gien, dès l'aurore,
Avec ses chevaliers. L'Ange qui la conduit
Les a fait cheminer dans l'ombre cette nuit.
Ils viennent de quitter la dernière contrée
Où la troupe ennemie ait été rencontrée.
Aux rayons du miracle ils ont marché toujours.
Quelque nuage aussi leur a prêté secours.
Aux regards des félons il déroboit leur vue;
Mais Jeanne voyoit seule ou l'étoile ou la nue.

Une fois cependant tous ils ont pu savoir
Comment l'auguste guide exerce son pouvoir.
Sous les arbres d'un bois embusqués à l'avance,
Cinquante hommes armés attendoient en silence
Le passage de Jeanne; et sûrs d'envelopper
La foible caravane avant de la frapper,
Ils croyoient dans leurs mains déjà tenir leur proie.
Encore quelques pas et leur front se déploie.

L'héroïne s'avance avec ses chevaliers.
Un bruit de juremens, d'armes, de boucliers,
A tout à coup surpris le paisible cortége :
Il n'en peut pas douter, il tombe dans un piége!
Mais Jeanne revoit l'Ange ; et tous les ennemis
Restent comme à la chaîne attachés et soumis,
Et chacun de son arbre est devenu l'image.
Ils regardent muets le merveilleux passage !..
Enfin ils ont repris leurs libres mouvemens
Quand Jeanne est déjà loin. Mais, plus de juremens,
Plus de haine! ils s'en vont racontant le miracle
Et préparent ainsi la foi du grand oracle.

Parvenue au pays fidèle au Roi Dauphin,
De ses premiers périls Jeanne a donc vu la fin.
Elle court vers le temple en bénissant Marie,
Les Anges et les Saints, gardiens de la patrie.
Tout chemin jusqu'au prince est ouvert à son choix,
Et bientôt sans encombre elle arrive à Fierbois.

C'est là que sur l'autel de l'humble Catherine,
Consacrant son épée à la gloire divine,
Charles Martel en a légué le souvenir
A la chrétienne foi des siècles à venir.
Si de la France un jour le salut la réclame,
Honneur à l'héritier du vainqueur d'Abdérame !
Mais nul ne sauroit dire à Fierbois aujourd'hui
Sous quel marbre, en quel lieu ce glaive est enfoui.
La Sainte à Jeanne d'Arc ne le dit point encore,
La laissant tout entière au grand Dieu qu'elle adore
Dans les chastes ferveurs du céleste festin.
Au terme de la route il ne faut qu'un matin.

Sur la Loire et la Vienne élevant sa falaise,
Avec sa gloire antique, et romaine et française,
Et des âges passés majestueux témoin,
A l'œil du voyageur Chinon s'annonce au loin.
A des escarpemens risqués par la nature,
La puissance de l'art a fait une ceinture
De bastions, de tours, de murs et de créneaux,
Qui sur les rocs anciens semblent des rocs nouveaux.
La demeure des rois au centre emprisonnée
A d'éternels ennuis y seroit condamnée,
Si les riches plateaux à ses pieds étendus
Par un facile aspect aux yeux n'étoient rendus.
Spectacle assez pompeux et vue assez féconde
Pour y faire oublier tout le reste du monde.
Là, du lierre amoureux, aux fentes du rocher,
Mille anneaux, mille bras viennent se rattacher,
Qui, des rudes hivers bravant la froide haleine,
Restent verts sur le mont quand tout meurt dans la plaine.
Chaque tour s'élançant de leurs rameaux fleuris,
Du glorieux manoir couronne le pourpris,
Et, pareille au flambeau sur l'autel des prières,
Relève encor l'éclat des radieuses pierres.
Aux rayons du soleil dont il pompe l'ardeur
Ce marbre de la France emprunte sa splendeur;
Des veines de la terre il sort terne comme elle,
Mais il vieillit paré d'une beauté nouvelle.
Tels des saintes vertus les solides remparts
Rajeunissent le tems sur le front des vieillards.
Puissent donc à l'éclat d'un séculaire emblême
Revivre les fleurons du royal diadême!
Puissent, puissent tes murs, resplendissant château,
Des augustes grandeurs devenir le manteau!

Et qu'ainsi d'un long deuil la couronne voilée
Par un souffle du ciel soit enfin consolée.

Jeanne arrive, humble aurore annonçant un grand jour.
Mais le noble envoyé du féal Baudricour,
Poulengy, porte en vain sa lettre en témoignage ;
En vain aussi la reine offre avec son suffrage
A la fille des champs l'appui de sa bonté,
Dans le royal conseil ce vœu n'est point goûté,
Et la vierge appelée à sauver la patrie
Reste au pied du palais dans une hôtellerie !
Soudain le peuple accourt avec un saint émoi,
Et sa vive allégresse est égale à sa foi.
Il veut voir l'héroïne, il la fête, il l'honore
Des doux soins que la cour ne lui rend point encore.

Dans cette cour mourante où le sceau du malheur
Aux fronts sans espérance imprime la pâleur
Avec la majesté des royales tristesses,
Chaque jour apportoit de nouvelles détresses.
Aux soupirs de Valois si les cieux restent sourds,
L'exil, le long exil est le dernier recours.

Jeanne est-elle croyable ? est-ce Dieu qui l'inspire ?
Ou n'est-ce pas plutôt quelque pieux délire ?
Charles doute, il s'alarme, il cherche des conseils.
« Jamais roi reçut-il des messages pareils ? »
S'écrioit un ministre. « Et pourquoi ce scandale ?..
On ose ravaler la dignité royale !..
De vos crédulités l'Anglais a déjà ri,
Comme il rit de la France émigrant au Berry.
« Honneur au deuil des rois, mais que rien ne le souille !

— « Rien ne le souillera, sire de la Trémoïlle,
Quand par un bras d'enfant c'est Dieu qui le secourt,
Répondoit un prélat, le vénérable Harcourt ;
Et l'œil qui se refuse à voir la Providence
Sous le feu de l'éclair en subit l'évidence.
— « Puisque je suis admise au conseil des douleurs,
Dit la reine Marie en essuyant ses pleurs,
Au souvenir du roi souffrez que je rappelle
De l'ermite sacré cette voix solennelle
Qui nous prophétisoit Jeanne et ses grands destins,
Il méritoit créance à des signes certains :
Témoin déjà la mort de Henri de Lancastre;
Témoin du chef anglais le lugubre désastre;
Témoin sa propre fin prédite aussi par lui.
Ainsi d'un triple éclat sa parole a relui.
D'ailleurs par ses vertus une humble pastourelle
Montre assez hautement que la grâce est en elle.
Le bruit qui la dit sainte est venu jusqu'à vous :
De sa virginité Dieu seul reste l'époux,
Et de l'impur mensonge elle exclut le mélange.
Sire ! au milieu de nous laissez venir un Ange.
Ce grand Dieu peut choisir bien indifféremment
Sous la bure ou la pourpre un docile instrument,
Geneviève ou Clotilde ; et sa main souveraine
A droit de préférer la bergère à la reine.
Ah ! si le ciel touché daigne exaucer nos vœux,
Que mon nom reste obscur chez nos derniers neveux,
Et que, sans rien savoir de la triste Marie,
Ils disent : Jeanne d'Arc a sauvé la patrie ! »

La Trémoïlle a frémi de dépit et d'orgueil.
Pour sa faveur nouvelle il redoute un écueil.

Il se tait; mais déjà son envie et sa haine
Rêvent contre Valois l'espoir d'une autre chaîne.
« Je n'admets, dit le roi, dans nos extrémités,
Ni les crédules vœux, ni les vaines fiertés;
Mais la reine à bon droit rappelle à nos oreilles
Trois oracles remplis de sinistres merveilles,
Et je suis plus encor frappé des mille voix
Qui de toute la France arrivent à la fois,
Signal miraculeux où la bonté céleste
Aux yeux d'un peuple entier pour nous se manifeste. »
Et le prélat reprend : « Rien n'oblige le roi
A croire dès l'abord sans éclairer sa foi.
Du parfum des vertus si Jeanne est précédée,
Qu'une épreuve nouvelle en confirme l'idée,
Et que pour l'accueillir au milieu de sa cour
La majesté royale attende aussi son jour.
— « Eh bien ! en attendant, il convient et j'ordonne
Que Jeanne d'Arc reçoive auprès de sa personne
Jean de Gaucour, loyal et pieux chevalier,
Avec un noble asile au Coudray-Montpensier. »

Aussitôt La Trémoïlle, ému de sa défaite,
Promet une vengeance à sa rage discrète.
Il se voyoit déjà ministre souverain,
Mais il croit que Valois veut échapper au frein :
« J'ai dû l'en soupçonner depuis que l'infortune
Et de ciel et d'enfer chaque jour l'importune;
S'il n'étoit dans mes mains, on le verroit toujours
Implorer des prélats le mystique secours.
Pour consommer en lui l'œuvre de la sagesse,
Il ne leur manquoit plus que cette prophétesse !
Laissons-les s'applaudir de sa conversion,

Et que Sorel reçoive une autre mission. »
  Ainsi l'ambitieux sur le bord de l'abîme
Saisit le moindre espoir, même au risque du crime;
Il se fait corrupteur! et par la trahison
Aux fibres d'un cœur foible il glisse le poison,
Et de la gloire humaine il chérit le fantôme
Jusqu'à s'en faire un dieu près d'un roi sans royaume.

  Agnès, beauté décente alors que sa vertu
N'avoit rien à combattre et n'a rien combattu,
Par mille tendres soins, de la reine de France
Dans un servage heureux consoloit la souffrance.
Mais voici qu'elle oublie ! et que ses yeux distraits
D'une inquiète ardeur dénoncent les secrets.
Ce qu'ils n'ont point osé jusqu'à ce jour, ils l'osent,
Et sur le jeune roi souvent ils se reposent!
Et Charles les évite, il se trouble, il pâlit;
Il n'en peut plus douter : La Trémoïlle a tout dit;
Car il sait de son cœur les vœux illégitimes,
Il est le confident de ses combats intimes.
La reine n'a rien vu ; ses regards innocens
Sur le prince agité s'arrêtent caressans,
Et quand il est parti retombent doux encore
Sur celle où brûle aussi la flamme qui dévore.

  Charles s'est retiré gémissant devant Dieu,
Et là de sa foiblesse il dépose l'aveu
Dans les épanchemens d'une prière ardente :
« Je veux rester fidèle à la sainte épouvante
Et bannir le danger, sûr de ne point périr
Si je puis, ô mon Dieu ! vous chercher et le fuir! »
  Longtems encor Valois médite solitaire

Et déjà la nuit jette un voile sur la terre.
Il s'endort plus paisible et plus maître de soi.
Dès demain au réveil on verra s'il est roi.

Dans le ciel étoilé des nuits silencieuses,
De Chinon au Coudray deux gloires lumineuses
S'approchoient, et charmant les heures du repos,
D'un séraphique zèle échangeoient les propos.
L'une disoit à l'autre une parole étrange :
« Que mon partage est beau! je suis l'Ange d'un ange.
Seize ans déjà passés, et Dieu m'en est témoin,
Au cœur de cette vierge à peine ai-je eu besoin
D'inspirer les élans de la sainte prière.
On diroit qu'avec nous elle court sa carrière,
Qu'avec nous elle voit les mystères du ciel,
Et que son regard plonge au sein de l'Éternel.
Autant sa beauté brille, autant son œil est chaste ;
Autant sa voix est humble, autant son cœur est vaste.
Elle étoit pastourelle en son pauvre hameau,
Et la voici guerrière en ce lointain château !
Héroïne ou bergère, elle est toujours fidèle,
Et des enfans bénis le plus touchant modèle. »
L'autre Ange répondoit : « Ah ! moins heureux que toi,
Je vois bien des écueils ! je suis l'Ange d'un roi.
Pourtant, dans sa foiblesse il retrouve des larmes
Pour pleurer ses erreurs et détester leurs charmes.
Hier encor mon front s'est voilé de rougeur
En jetant sur le sien l'éclair du jour vengeur...
Jamais il ne pourra lasser mon espérance,
Car j'ai sauvé des rois et bien des fils de France. »
Tels les pasteurs des champs dans l'éclat d'un beau jour,
De leur plus cher espoir se bercent tour à tour ;

L'œil toujours attentif, tout en prêtant l'oreille,
Chacun suit du regard le troupeau qu'il surveille,
Unissant et l'attrait et le soin du devoir,
Et le bonheur d'entendre et le plaisir de voir,
Et parmi les tableaux d'une vaste étendue,
Dans tous les horizons rien n'échappe à leur vue.
Tels et plus largement les deux Anges gardiens
Embrassoient terre et ciel dans leurs doux entretiens.
L'Ange du roi répond : « Quand, au jour des justices,
La révélation des vertus et des vices,
De tous les cœurs jugés illuminant l'arrêt,
De leur sort éternel aura dit le secret
Et comment ici-bas la grâce les épie,
Quelle gloire au dévot ! quelle honte à l'impie !
Mon frère, un grand espoir est promis à nos vœux,
Si d'un nouveau combat sortant victorieux,
Charles peut échapper aux piéges d'une femme.
Il a déjà su fuir ; c'est détourner la flamme,
Ce n'est point l'étouffer. Il faut donc aujourd'hui
Joindre, au nom du devoir pour lequel il a fui,
Le succès du courage au succès de la crainte,
Et dans cette prière intéresser ta sainte.
Il sommeille ; mon souffle a béni son repos,
Il s'endort fugitif : qu'il s'éveille héros !
— « Oui, mon frère, ajoutoit l'heureux Ange de Jeanne,
Qu'un foible cœur s'amende autant qu'il se condamne !
Et si tu ne peux pas l'affermir à jamais
Dans la vertu qui donne et l'honneur et la paix,
Que du moins pour le cours d'une ère de miracles,
Sa pieuse douleur épargne les obstacles.
Le prodige est tout prêt ; mais, dans un saint effroi,
Il peut encor s'enfuir loin d'un indigne roi.

— « Le prophète à Saül parloit comme tu parles,
Mon frère! et j'en frémis! reprend l'Ange de Charles.
Mais une loi de grâce a réjoui les cieux,
Et le Seigneur, toujours miséricordieux,
Épandant son soleil même à travers les crimes,
Jusqu'au bord de l'enfer sauve encor des victimes. »

Et les Anges chantoient en attendant le jour,
Et des hymnes de gloire et des hymnes d'amour;
Ils remplissoient les airs de leur vive harmonie.
L'un célébra la Vierge entre toutes bénie;
L'autre, Jésus enfant dans la crèche couché,
Et l'auguste mystère où Dieu reste caché.
Puis, tous deux en mêlant leurs soupirs et leurs âmes,
Des divines ardeurs ils recueillent les flammes :
Le nom de Jéhova brille comme l'éclair
Dans ces chants inconnus aux oreilles de chair;
Et de là se répand un invisible baume
Sur tous les cœurs souffrans du désolé royaume.

Enfin l'aube du jour, aux flancs des vieux manoirs,
De la nuit qui s'en va blanchit les voiles noirs,
Et l'on n'aperçoit plus aux gothiques verrières
Que les pâles rayons des mourantes lumières;
Mais le flambeau des cieux ne paroît point encor
Quand déjà l'air frémit aux fanfares du cor.

Quatre nobles guerriers avoient devancé l'heure
Où devoit se rouvrir la royale demeure.
A leur fière prestance on reconnoît des preux.
Et bientôt descendus de leurs coursiers poudreux,
Ils venoient de gravir à la lueur des lampes
De l'antique château les sinueuses rampes.
Leurs noms sont glorieux dans la cause du roi :
C'est Xaintrailles, Villars, La Hire et du Tilloy.

Leurs fronts, enveloppés des plus sombres nuages,
Sur leurs pas répandoient de douloureux présages.
Ils sont au même instant introduits; et Valois,
De l'orgueil des palais congédiant les lois,
Leur donne dans ses pleurs la royale accolade.
« Le deuil de vos regards m'annonce une ambassade...
Des amis visiteurs seroient trop doux pour moi !
Que faut-il ajouter au malheur de Rouvroy ?
Parlez ! » — Villars répond : « Orléans sous la cendre
Jure de s'abîmer plutôt que de se rendre !
Malgré son désespoir, peut-être est-il permis
D'épargner cette joie à nos vieux ennemis.
« Comme un dépôt sacré, si le roi l'autorise,
La ville aux Bourguignons pourroit être remise :
Car le bon duc Louis, captif depuis le jour
Où tant de sang coula dans les champs d'Azincour,
Au nom de son malheur et loin de sa patrie
Peut, sous le bouclier de la chevalerie,
Contre tout agresseur abriter Orléans.
— « C'est sans doute bien tard le dire aux assiégeans,
Répond Charles. N'importe ! et si le duc Philippe
D'un droit chevaleresque adopte le principe,
Je trouve dans mon âme assez de fermeté
Pour entendre un arrêt que les preux ont dicté.
— « Que le roi dise un mot ! s'écrie alors Xaintrailles,
Notre sang peut encore cimenter des murailles.
A la vie, à la mort, tous nos bras sont à lui.
— « Je le sais, mes enfans ; ce n'est pas d'aujourd'hui,
Et Montargis naguère auroit pu le redire
A qui l'eût oublié : n'est-il pas vrai, La Hire ?..
Et le cri d'Orléans, neuf mois déjà passés,
Du milieu des tombeaux le dit encore assez.

— « Oui, Sire, de vos preux la meilleure fortune
C'est de voir mille morts et de n'en craindre aucune.
— « Votre roi veut du moins, après tant de malheurs,
Épargner de son peuple et le sang et les pleurs ;
Et Philippe-le-Bon, lassé de sa vengeance,
Doit retrouver enfin quelque amour pour la France.
Et toi, qui de mon gré naguère lui prêtas
Contre d'autres félons le secours de ton bras,
Xaintrailles ! près de lui sois encor l'interprète
D'une offre où de l'honneur la voix est satisfaite.
Que si l'orgueil anglais répond par un refus,
Le ciel a des bonheurs pour ceux qui n'en ont plus,
Et le souffle divin qui dissipe l'orage
Nous rouvrira le port en dépit du naufrage.
— « Ah ! Sire, comptez-vous sur ce merveilleux bruit
Dont la triste Orléans se repaît jour et nuit ? »
Répondent les guerriers. « Elle se croit sauvée
Si vers nous Jeanne d'Arc vient... — « Elle est arrivée !
Elle attend au Coudray les ordres de son roi.
— « Quoi ! Seigneur, elle attend ! et c'est là votre foi ?
— « Amis, l'espoir du peuple est souvent un oracle ;
Mais gardons-nous d'aller au-devant du miracle !
Restez jusqu'à demain, et vous pourrez la voir,
L'entendre, la juger : je vais la recevoir.
« Nous-mêmes cependant, après cette entrevue,
Et du bonheur promis sans attendre l'issue,
Nous-mêmes agissons comme si dans nos mains
Dieu vouloit ne laisser que des secours humains.
« A Bourges, dans deux jours la reine se retire ;
La Trémoïlle est déjà chargé de l'y conduire ;
Elle y va sans maison, sans cour ; il ne faut pas
D'un reste de splendeur embarrasser nos pas.

Aux plus saintes vertus par le malheur instruite,
Elle a remercié presque toute sa suite...
Que la victoire seule en marque le retour. »

Ainsi Valois exile et l'orgueil et l'amour :
D'Agnès et du ministre il rompt l'intelligence ;
Elle va retourner au fond de sa Provence
Et sort dès aujourd'hui de ce royal manoir.

O reine ! puissiez-vous jamais ne la revoir !
Ne pleurez plus ! vos pleurs ignorent le mystère
De ce cœur où respire un espoir adultère ;
Et l'enfer, attentif à de honteux progrès,
En la voyant partir aura d'autres regrets.

Cet exil de Sorel confondoit Asmodée.
De l'opposer à Jeanne il caressoit l'idée.
Hier, hier encore, il croyoit être sûr
D'enchaîner le miracle à ce regard impur,
Et de déconcerter par sa seule présence
De la vierge des champs l'angélique innocence.
Il veut du moins tenter une dernière fois
De glisser son venin dans le cœur de Valois ;
Il rugit à l'entour, et sa rage enflammée
L'assiége, mais en vain ; la porte en est fermée.
A la séduction Charles demeurant sourd
Est allé dans le sein du vénérable Harcourt
Déposer et sa faute, et son deuil, et sa crainte.
Il y reçoit les dons de la vérité sainte,
Et ce jour de sa vie est l'un des plus beaux jours.
Oh ! non, le cœur des rois n'est pas foible toujours !
C'est vous qui l'égarez sous vos lâches paroles,

Courtisans de plaisirs, adorateurs d'idoles..!
Et vous qui, même encor de nos tems, à Sorel
Prodiguez sans rougir un encens criminel,
Des indignes grandeurs vous vous faites complices
Et vous prenez ainsi votre part de leurs vices.

Asmodée en partant fatigue les échos
Des soupirs de sa rage exhalée en ces mots :
«Je repars ; mais plus fort et mieux armé peut-être,
Au roi de France un jour je veux parler en maître.
Dans mes pressentimens ce manoir est maudit.
Je lui serai fatal ! ma haine me le dit.
Ici je reviendrai, tant j'aime l'espérance
Qui couve comme un germe au sein de la vengeance !
Mais il faut à mon zèle encor d'autres fureurs,
Comme il faut à ce prince encor d'autres erreurs.
Eh bien ! pour retremper à la source des crimes
Mon souffle, je m'en vais courir à leurs abîmes,
J'embrasserai l'enfer dans ses intimes flancs ;
De sa rage à ma rage il joindra les élans,
Dans ce feu qui, vomi du fond de ses entrailles,
Contre la vertu même obtient des représailles.
Je boirai de Satan le plus subtil venin
Et je reviens bientôt par le plus court chemin.
Qu'à mes accens Sorel associant ses charmes
Contre le cœur du roi prépare d'autres armes,
Et je retrouverai dans ce combat nouveau
Le malheur des Valois et le sang d'Isabeau,
Ce sang trop près du vice et de sa source impure
Pour se débarrasser de toute sa souillure.
Ou la France jamais ne sera plus à lui,
Et du trône usurpé je resterai l'appui ;

Ou des prospérités si le charme l'enivre,
Agnès bientôt revient et l'amour nous le livre.
Je sais dans quels regards est écrit son destin.
Courage donc, Sorel ! le triomphe est certain !
Sache, au jour de la honte, étaler ta victoire
Et même effrontément lui parler de la gloire.
Les poëtes impurs nous rediront tes chants,
Et nous serons vengés de la fille des champs. »
Il dit, et suit Agnès ; et, dès qu'il se retire,
Dans un air pur Chinon plus librement respire.

Alors l'Ange des cieux qui veille sur le roi
A l'hymne de salut mêle un soupir d'effroi :

« Seigneur ! bénis le cœur qui t'aime ;
Et jamais le fils du blasphème
Sur lui ne pourra prévaloir.
Avec moi garde sa jeunesse ;
Sois sa force dans sa foiblesse,
Dans son malheur sois son espoir.

« S'il arrive des jours de honte,
Que ta bonté lui tienne compte
Des jours fidèles à ta loi ;
Et si dans sa course il s'égare,
Qu'une sainte douleur répare
Tous les jours perdus loin de toi.

« Au souvenir de la tempête
Je suis triste : mais d'un prophète
Ce démon n'a pas les secrets....
Dieu seul maudit, Dieu seul condamne...
Ah ! qu'il soit béni !.. voici Jeanne !
Tout le ciel brille dans ses traits. »

Jeanne s'avançoit donc, et des peuples suivie
Jetoit un doux regard sur la foule ravie.
Le sourire et les pleurs se mêloient dans ses yeux,
Et l'air retentissoit de mille cris joyeux.
« Il est tems que le ciel vienne en aide à la terre!
Il est tems de chasser la perfide Angleterre! »
S'écrioient-ils. « Salut à l'ange du Seigneur. »
Oh! comme ils sont nouveaux tous ces chants de bonheur!
Ils étonnent au loin et la Vienne et la Loire,
Et le cœur qui les chante à peine est sûr d'y croire.

Ainsi, quand les guérets restent longtems couverts
De neige et de frimas, lourd manteau des hivers,
Le pas silencieux suit sa pénible voie,
L'écho ne sait plus rien des concerts de la joie,
Et l'air comme chargé du fardeau des ennuis
S'attriste sur des jours presque pareils aux nuits;
Mais, lorsque le soleil réchauffant les haleines,
De la terre glacée a pénétré les veines
Et sur l'herbe naissante étale son flambeau,
A la nature entière il donne un feu nouveau,
Rien n'échappe à l'ardeur de sa lumière immense,
Et le bonheur des champs aussitôt recommence.

CHANT QUINZIÈME.

Réception de Jeanne au château de Chinon. — Signes de sa mission divine. — La question sera soumise à un conseil théologique. — Effroi des esprits ténébreux. — Vision nouvelle de l'enfer. — Despotisme de Satan. — Les démons protecteurs impuissans. — Catherine de France et Henri VI sauvés du naufrage par les Anges.

Avant d'entrer au seuil du palais de Valois,
Jeanne s'est prosternée aux pieds du Roi des rois :
Les autels de Saint-Mexme ont reçu sa prière,
Et les feux de la grâce inondent sa paupière.

Mille acclamations au sortir du saint lieu
Suivoient encor les pas de la fille de Dieu,
Quand un impur guerrier dont l'âme est possédée
Des honteuses fureurs du souffle d'Asmodée,
Au passage de Jeanne, à son front virginal
Jette l'obscénité d'un outrage infernal.

« Le Seigneur va bientôt châtier cet impie. »
Dit-elle, « et je vois l'heure où le crime s'expie ! »
Et le moment prédit à peine étoit passé
Que la Vienne emportoit le corps de l'insensé.
A l'éclat du miracle et dans sa foi vivante,
Tout le peuple est frappé d'une sainte épouvante.
Ainsi jadis la foudre instruisoit Israël.
Jeanne a donc le secret des vengeances du ciel !..

Jusqu'aux portes des tours et des donjons antiques
Mille voix l'ont bénie, au chant des saints cantiques.
Conduite par Vendôme et par Jean de Gaucour
Elle entre ; elle reçoit les honneurs d'une cour
Dont le mourant éclat ressuscité pour elle
A fait de cette nuit une nuit solennelle.
Trois cents torches brilloient à l'entour du château,
Et dans l'ombre jamais le jour ne fut plus beau.
Comme au tems des splendeurs, comme au tems des alarmes,
Chevaliers et gardiens partout sont sous les armes.
Puis la salle du trône où de sa royauté
Charles parmi ses preux cache la majesté,
Largement s'est ouverte à la vierge guerrière
Et de mille flambeaux lui jette la lumière.
Mais son œil toujours sûr ne s'en éblouit pas.
Seule et droit au monarque elle a porté ses pas ;
Elle a compris le piége et ne s'est point troublée
De la complicité d'une illustre assemblée
Où cent nobles seigneurs semblables à cent rois
Auroient pu l'interdire et l'égarer cent fois.

Alors du front de l'Ange une vive étincelle
Invisible pour eux mais visible pour elle

Lui désignoit Valois par un signe divin.

Dans son étonnement le prince indique en vain
Le sire de Laval aux yeux de la bergère,
Et lui dit : « Parmi nous vous êtes étrangère,
Et vous vous méprenez, Jeanne ! voici le roi !
Adressez-vous à lui, Jeanne, ce n'est pas moi. »
Mais, au rayonnement qui dirige sa vue,
Jeanne, sans s'alarmer d'une feinte imprévue,
Avoit déjà du prince embrassé les genoux
En s'écriant : « Le roi, gentil Dauphin, c'est vous;
C'est vous seul et nul autre!... et moi, je suis chargée
De porter le salut à la ville assiégée,
Puis à Rheims sur le front du roi victorieux
Je verrai couler l'huile et le parfum des cieux.
— « Et qui vous a donné, Jeanne, cette puissance?
— « Celui qui plus que vous, Sire, est le roi de France,
Celui de tous les rois qui seul est Roi régnant
Et dont un autre roi n'est que le lieutenant.
— « Et comment donc sa voix s'est-elle fait entendre?
— « Il m'est enfin permis, Seigneur, de vous l'apprendre.
Trois ans déjà passés je gardois mon troupeau,
Et sans penser jamais à sortir du hameau,
Quand Micaël Archange a dit à mon oreille
Et prêché dans mon cœur cette double merveille,
Le salut d'Orléans et le sacre du roi.
Et chaque jour depuis il éclaire ma foi.
« Les Anges, les élus, arrivent à sa suite,
Et sainte Catherine, et sainte Marguerite,
Et j'entends leur parole, et je vois leur splendeur.
Il n'est rien de pareil dans l'humaine grandeur :
Et tout à l'heure encore un rayon de leur gloire,

Quand vous avez voulu l'épreuve avant de croire,
A plané sur ce front que je n'ai vu jamais,
Et sans l'avoir connu je le reconnoissais.
— « Jeanne, il faut l'avouer : vous croire est difficile.
Quoi ! votre œil vient de voir ce que n'ont pas vu mille !
— « Ah ! ne me tentez point, Sire, vous savez bien
Que devant le Seigneur nul d'entre nous n'est rien.
Mais c'est dans ce néant qu'il a daigné m'élire
Pour sauver mon pays, peut-être pour l'instruire,
Et dans un coup du ciel lui faire voir comment
Une pauvre bergère en sera l'instrument.
Oui, Dieu seul m'a conduite à ce roi qui m'écoute,
Aussi j'ai bien le droit de m'affliger d'un doute ! »
 Et Jeanne fond en pleurs, Charles lui tend la main.
— « Enfant, ayez courage encor jusqu'à demain !
Car si l'ardente foi ne connoît point d'obstacle,
Elle permet du moins d'interroger l'oracle.
Je veux d'ailleurs, je veux sur des faits inconnus
Savoir quels bruits du ciel vous seront revenus.
— « Et moi, je puis au roi, sur des choses passées
Entre Dieu seul et lui, rédire ses pensées. »
 Soudain toute la cour, d'un élan spontané,
Laisse avec Jeanne à part le monarque étonné.
 L'anxiété, la foi, la crainte, l'allégresse,
Dans les cœurs agités se combattent sans cesse.
Les uns sont tout espoir, les autres tout effroi.
Les yeux toujours fixés sur Jeanne et sur le roi
Contemplent en silence et leur joie et leurs larmes,
Ineffable mélange où le deuil a ses charmes.
Puis, lorsqu'après ce trouble on aperçoit enfin
Un bonheur sans nuage au front du roi Dauphin,
Le bonheur est partout : c'est la flamme électrique.

« Jeanne d'Arc, je l'avoue, est plus que prophétique!
Elle ajoute au récit du prochain avenir
Des secrets enfermés dans mon seul souvenir.
Ainsi déjà pour moi cette épreuve est certaine. »
Il dit, et la présente au cercle de la reine;
Et la reine la nomme, au milieu de ses pleurs,
L'*Arc-en-Ciel d'Orléans, le lys de Vaucouleurs;*
Et toutes les beautés veulent, après Marie,
Tour à tour embrasser l'ange de la patrie.
La vierge avoit redit à Charles dès l'abord
La prière qu'il fit dans un soudain remord,
Seul devant Dieu : « Seigneur, qui savez ma foiblesse,
Daigne votre pitié visiter ma détresse.
Et pour grâce première, ah! puissé-je savoir
Si j'ai le sang des rois, si j'en ai le devoir.
Mais que dans le fourreau se brise mon épée
Plutôt que de chercher une gloire usurpée;
Et moi, plutôt descendre obscur dans l'avenir
Que de ravir un sceptre à qui doit le tenir.
Je n'ose sur la France implorer un miracle.
Ah! si l'espoir suffit pour tenir lieu d'oracle,
Son inspiration ne peut-elle à mes yeux
Dérouler de mon sort le fil mystérieux?
Ou faut-il, pour juger le doute qui m'accable,
Faut-il attendre un jour encor plus lamentable? »
Ces vœux du repentir de Dieu seul entendus
Revenoient donc du ciel! Charles ne doutoit plus.
« Ainsi, lui disoit Jeanne, ainsi dans vos alarmes
Vous-même avez eu peur du succès de vos armes.
Et moi je viens au nom du message divin
Vous ordonner l'oubli de ce scrupule vain.
Reprenez, reprenez et le sceptre et la lance.

Soyez victorieux ! vous êtes fils de France !
« L'autre sujet d'effroi ne m'est point confié.
Mais les larmes d'hier vous ont justifié
Dans ce cri de prière où la grâce est parlante :
« Je veux rester fidèle à la sainte épouvante
Et bannir le danger, sûr de ne point périr
Si je puis, ô mon Dieu ! vous chercher et le fuir ! »
Et Charles, rayonnant d'espérance et de joie,
Répondoit aussitôt : « C'est Dieu qui vous envoie ! »
La parole du roi suffira-t-elle ?.. Non !
Un conseil composé d'hommes de haut renom
Réclame ici d'abord, étroite providence,
Un examen soumis aux lois de sa prudence.
Et Dieu, le même Dieu qui d'un coup de son bras
Sait exalter un peuple ou le jeter à bas,
Va permettre aujourd'hui qu'un miracle se traîne
Aux pas embarrassés de la sagesse humaine,
Tant il veut constater par des signes divers
La nouvelle leçon qu'il donne à l'univers.
L'abîme s'est ému des bruits de la merveille,
Et partout des démons la fureur se réveille.
Ainsi, ciel, terre, enfer, tout dans ce grand débat,
Tout s'ébranle à la fois et s'apprête au combat.
Anges ! guides sacrés de la vaste carrière
Où de vos yeux mes yeux reçoivent la lumière,
Où de vos voix ma voix recueille les accords,
Où de vos cœurs mon cœur embrasse les transports,
Soutenez mes élans sur vos divines ailes...
Je revois le foyer des douleurs éternelles,
Et planant au-dessus de ces étangs de feu,
J'y reçois votre souffle au cri de gloire à Dieu !
Voici, voici les flots de l'infernale rage...

Je tremble!.. rassurez mon timide courage.
  Dans le Tartare impur Asmodée est rentré,
Ignorant si d'en haut nos yeux l'ont rencontré.
Il ne peut ni nous voir, ni même nous entendre...
  Oh! comme il est chargé de cette immonde cendre
Où l'écume des cœurs se mêle avec le fiel!..
Et quelle grâce, ici, de respirer le ciel,
Et de pouvoir encor, sans péril de mon âme,
Avec vous, Anges saints, visiter cette flamme,
Et puis en découvrir au monde épouvanté
Pour son enseignement la sinistre clarté!
  L'enfer, immense gouffre, aussi profond abîme
Qu'un Dieu l'a pu creuser pour l'univers du crime,
N'a point, comme avoient dit les païennes erreurs,
Divers climats de feu, divers cercles d'horreurs.
Centre de tous les maux, une et même patrie
De la corruption au fond des cœurs nourrie,
Il n'est qu'un seul royaume et qu'un seul océan,
Et pour l'éternité n'aura qu'un seul tyran,
Lucifer! aux regards du monarque terrible,
Tout, dans ces profondeurs, est à la fois visible,
Et de chaque maudit les yeux infortunés
A tout voir comme lui sont aussi condamnés :
Transparence des cœurs, transparence des âmes,
Où rien n'est ignoré des vœux les plus infâmes;
Supplice diaphane, en dehors, en dedans,
Et sans cesse éclairé par des rayons ardens;
Miroir épouvantable et dont l'éclat rassemble
Tous les pécheurs voyant tous leurs crimes ensemble;
Indissoluble nœud de frères ennemis
Se maudissant toujours et toujours réunis;
Communauté d'effroi, de fatigue et de fange,

Dans l'oscillation d'un éternel mélange,
Rendant des feux aux feux, comme au bassin des mers
La vague échange aussi des flots toujours amers.
Et pourtant la justice y sait avec mesure
Entre tous les damnés varier la torture,
Et dans la même braise allumer aux pervers,
Pour leurs mille péchés mille brasiers divers.
Ainsi, dans vos foyers le même feu consume
En débris inégaux le bois ou le bitume,
La houille ou la bruyère; et ces rouges torrens
Y combinent cent fois leurs sillons dévorans;
Et variant toujours leur éclat, leur figure,
Ils changent de fureur sans changer de nature.
Les plus affreux tourmens dès lors sont attachés
Aux plus coupables cœurs comme aux plus noirs péchés,
Et chacun porte en soi dans ces gouffres horribles
Tous les divers degrés des flammes irascibles.
La fournaise est donc une ; et, dans cette unité,
Les crimes font la peine et la diversité.
L'orgueil suscite au feu la rougeur acérée;
L'avarice, un amas où la braise est dorée ;
L'impureté, l'écume aux ignobles couleurs;
L'envie, un fiel mordant de livides pâleurs;
La gourmandise, un lac, un océan immonde;
La colère, l'éclat de la foudre qui gronde;
Et la paresse, l'huile aux gluantes ardeurs.
Des crimes capitaux telles sont les splendeurs :
Et trop souvent, hélas! les âmes dévorées
Reçoivent à la fois plusieurs de ces livrées,
Et chaque maudit brûle aux sept sources du mal,
Dans l'incendie entier de ce prisme infernal.
Asmodée, en passant, avec des yeux avides,

Court des futurs damnés fouiller les places vides,
Moins occupé de ceux qu'il voit et qu'il entend,
Que de ceux qu'il espère et de ceux qu'il attend.
Ses bras ont secoué la vague des supplices.
Aux couleurs de la flamme il cherche des indices
Et des combinaisons pour des pécheurs connus,
Et pour les deviner avant qu'ils soient venus.
Il bondit comme un tigre, il rugit s'il découvre
Un sceptre, une couronne, où l'abîme s'entr'ouvre :
Ce signe précurseur lui promet quelque jour
Un monarque puni des crimes de l'amour;
Et souvent pour l'enfer ces princières aubaines,
Avec l'âme des rois, avec l'âme des reines,
Ont aussi fait descendre une cour de maudits,
Esclaves corrupteurs qui les servoient jadis.

Complices couronnés des crimes de la terre,
Sachez quelle est la fin d'une vie adultère;
Voyez des feux vengeurs l'implacable trésor...
Ayez pitié de vous! il en est tems encor.

De l'impudicité le démon plein de fange
Des coupables grandeurs revoit le mauvais ange,
Orial, qui vouloit comme lui visiter
Ces feux que tôt ou tard leurs morts vont habiter.
Là, parmi les ardeurs de ces torrides zônes,
On voit flotter fleurons, diadêmes et trônes,
Stygmates préparés sur un sanglant écueil
A des fronts dont la foudre aura brisé l'orgueil.

Mille et mille démons dans le flot des souillures
Comme autant de serpens essayoient leurs morsures
Et sur les lits de pourpre, et sur les chars dorés,
Ils rassembloient le feu de leurs traits acérés,
Puis recourboient leurs dards sous leur tête livide,

Furieux de n'avoir rencontré que le vide.
A l'aspect d'Asmodée et du sombre Orial,
Ils vouloient combiner un supplice royal.
Toute leur légion, comme une affreuse armée,
Sur quelque grand pervers de haute renommée,
Épioit le moment de lancer son venin,
Quand tout à coup Satan leur barre le chemin.
« Que faites-vous? dit-il de sa voix de tonnerre.
Cette rage me plaît, mais pour une autre guerre.
Pourquoi vous attaquer à des gîtes vacans?
Puériles ardeurs! quand autour d'Orléans,
Un calamiteux siége aujourd'hui vous réclame
Et vous promet un règne à la fin de son drame;
Car toujours nous régnons par les usurpateurs;
Leur trône est le garant des principes menteurs :
Avec eux le parjure, avec eux l'hérésie,
Et leur vertu jamais n'est qu'une hypocrisie.
« Oh! oui, pour de longs jours France tu m'appartiens,
Si je peux, au mépris de tes rois Très-Chrétiens,
Établir l'Angleterre avec des goûts de schisme
Sur les débris sanglans de ton christianisme!
De Hus et de Wiclef déjà les vœux hardis
Ont de loin préparé des peuples de maudits...
Croyez donc aux élans d'un espoir qui me ronge,
Moi, moi l'inspirateur des œuvres de mensonge.
« Puissiez-vous gouverner seuls le tuteur anglais!
Contre de vains remords ajustez tous vos traits.
Qu'il usurpe! a-t-il peur de trahir un pupille?
A ce simple attentat le chemin est facile
Sitôt que vers le trône, et par d'autres méfaits,
De degrés en degrés les premiers pas sont faits.
Puisqu'il a mis la main aux fruits de l'injustice,

De tout ce qu'elle opère il est déjà complice.
« Marchez donc à ce but, démons! si dans ces jours
Il est bon d'allumer les impures amours,
Il faut choisir aussi le lieu, les cœurs, les âmes;
Et pour un dénouement si vous armez les femmes,
Pourquoi ne point d'abord diriger vos filets
Sur la fille des champs intruse des palais?
Voilà par quel triomphe et par quelle conquête
On réduit au silence une voix de prophète.
Qu'en dites-vous?
— « Satan! je crains de t'irriter;
Mais tu veux la réponse, et tu vas l'écouter :
Eh bien! cette jeune âme a dans son œil timide
Tout un ciel de splendeurs, impénétrable égide
Dont les rayons pareils à d'invincibles dards
Ont toujours devant elle abattu nos regards.
Cette épreuve a comblé celle que j'ai subie
A l'apparition de ce vierge Tobie
Qui du tombeau sept fois creusé par Ragüel
Sauva son innocence en suivant Raphaël.
« Par un Archange aussi Jeanne est-elle guidée?
Je frémis de le croire! » — Ainsi parle Asmodée,
Rampant comme un reptile autour de Lucifer.
— « Ne crains pas mon courroux : tu sers trop bien l'enfer.
Mais ne me cache rien de tout ce qui le touche;
Car, même avant d'ouïr cet aveu de ta bouche,
Par mille autres démons je savois vos terreurs.
« Venez donc avec nous retremper vos fureurs.
Attachez à vos pas des escortes nombreuses;
Multipliez partout vos courses ténébreuses;
Allez!.. mais je devine à l'ardeur de tes yeux
Ce que leur flamme veut emporter de ces lieux,

Asmodée! oui, viens, viens; que mon souffle t'inonde
Et verse avec le tien sa rage sur le monde! »
Il dit, et dans le choc des grincemens de dents,
Il lui fait respirer ses feux les plus ardents,
Et le crime à grands flots y roule ses amorces.
« Orial! viens aussi. Par de nouvelles forces
Il faut de ton message assurer le succès,
Et par la trahison faire un roi des Français;
Accours! accours! » — L'enfer témoin de leur étreinte
De mille hurlemens assourdit son enceinte,
Et de ses légions saluant le départ
S'est écrié : « Courage! et gloire au léopard! »
A l'instant, Kabaël, le démon du blasphême,
Au cratère infernal glissant sa face blême,
Avec un bruit pareil au souffle de l'autan,
Précipitoit son vol jusqu'aux pieds de Satan.
« Guerre à Dieu! guerre à Dieu! Voici des jours de trouble
Où la haine s'accroît, où la rage redouble.
Cette fille de rien, poussée au nom du ciel,
Va de tous les dévots entretenir le fiel.
Un ordre des prélats, et je viens de l'apprendre,
Dans les murs de Poitiers lui prescrit de se rendre.
Déjà vers le concile elle a pris son chemin;
Elle doit y subir l'éclat d'un examen.
Un beau champ s'ouvre donc pour lancer le sarcasme
Sur les folles ardeurs de son enthousiasme;
Aussitôt l'ironie arrive sans détours
A conspuer aussi la foi des anciens jours;
Et sortant du secret des foyers domestiques
Nos cris blasphêmeront sur les places publiques.
Guerre à Dieu! guerre à Dieu! — « C'est bien! répond Satan.
Toutefois prenons garde! et l'exemple d'Aman

Renversé par Esther nous a fait trop de honte
Pour ne point redouter un semblable mécompte.
— « Le tems n'est pas le même, a repris Kabaël ;
Alors, le bras de Dieu conduisoit Israël.
Mais de sa providence il cache le prodige
Dans les peuples chrétiens, encor qu'il les dirige ;
Et son front est voilé dans ce vaste univers
Dont il livre souvent les peuples aux pervers.
— « Peux-tu donc, Kabaël, ne point voir ta méprise ?
Regarde le progrès de sa fatale Église !..
Naguère j'espérois dans un schisme sans fin
Des successeurs de Pierre enchaîner le destin ;
Et n'a-t-il pas repris dans les murs de Constance,
Comme en un jeu de mots, sa moqueuse constance?..
« Ah ! tout ce que Dieu fait est fait pour les élus !
Sache donc le comprendre et ne l'oublier plus :
S'il voile sa splendeur, s'il retient sa puissance,
C'est pour multiplier l'ardeur de la croyance ;
Car dans les cœurs épris du zèle de sa loi,
On le sait trop, le ciel est le prix de la foi.
Aussi, de loin en loin, au bruit d'une merveille,
Parfois il l'affermit, parfois il la réveille.
Veut-il que la croix monte au sceptre des Césars :
Soudain le Labarum étonne leurs regards.
Veut-il fonder la France : un seul cri de prière,
A la voix du Sicambre y répand la lumière.
Veut-il contre l'Arabe armer un bras mortel :
L'Ange exterminateur frappe au gré de Martel.
Et dès qu'il veut jeter l'Europe sur Solyme,
A crier Dieu le veut ! l'Europe est unanime.
Donc aux rois Très-Chrétiens s'il prête son appui,
Un enfant peut chasser Albion devant lui...

J'en ai peur ! je confie à l'enfer cette crainte...
Gardez qu'un tel aveu n'en dépasse l'enceinte !
Il irrite déjà mon intime fureur.
« Mais que la vérité serve à semer l'erreur.
Eh bien ! j'en frémissois au récit d'Asmodée :
Puisque d'aucun de nous elle n'est possédée,
Cette fille, je tremble ! et tremblez avec moi !
Ah ! je ne puis en vain subir pareil effroi...
En exceptant toujours l'épouvante éternelle
Que partout à nos yeux la croix porte avec elle,
Jamais terreur plus sombre ici ne pénétra,
Depuis Esther, Judith, Jahel et Débora ! »
Et Satan s'interrompt. Les enfers en silence
De sa rage à son front lisoient la violence ;
Elle éclate aussitôt en longs rugissemens
Et l'abîme frémit jusqu'en ses fondemens ;
Et l'antique dragon sur les brasiers se roule ;
Et de tous les damnés il pressure la foule ;
Et de ses yeux il sort comme de rouges pleurs
Versant les feux aux feux, les douleurs aux douleurs...
Et tout à coup le roi des océans de flamme
S'écrie : « Anges maudits ! laissez donc cette femme !
Craignez, en remuant les peuples sous ses pas,
Craignez de lui donner un nom qu'elle n'a pas !
— « Quoi ! Satan, tu pourrois te résoudre à la craindre ?
Quoi ! ce bel incendie, est-ce à toi de l'éteindre ?
Pour moi, j'y trouve un goût où ma voix se promet
Tout l'accent infernal que la langue permet.
— « Un souffle de révolte est dans cette réponse ;
Va donc au fond du gouffre où ma fureur t'enfonce ! »
Et Satan de sa corne enlève Kabaël
Et le replonge au puits de l'abîme éternel,

« Aux enfers comme aux cieux il ne faut qu'un seul maître.
Je te déchaînerai dans quelque tems peut-être;
Mais, jusque-là, subis, muet à mes côtés,
Les feux les plus aigus des esprits révoltés. »
Et l'on vit tournoyer la ténébreuse écume
De l'immense fournaise où la poix, le bitume,
Et mille autres ardeurs rouloient dans leurs bouillons
Les rages du blasphème en fougueux tourbillons.
Sur l'océan du crime une terreur nouvelle
Remuoit dans les cœurs l'incendie avec elle.
Mais contre Lucifer et contre son pouvoir
Nul d'entre les démons n'oseroit s'émouvoir;
Car sous son pied de feu le monde infernal tremble,
Et son bras, plus puissant que tous leurs bras ensemble,
Lui conserve toujours dans ces lugubres lieux,
Sauf la grâce, le rang qu'il avoit dans les cieux.
O vous qui vous bercez d'un espoir anarchique!
Sachez-le donc : L'enfer n'est pas la république.
Vous détestez les rois et le pouvoir divin;
Mais à ce droit sacré vous résistez en vain,
Et vous avez beau fuir sa vérité sublime,
Vous la retrouverez jusqu'au fond de l'abîme.
Et l'Archange maudit cria : « Point de repos! »
Et l'on vit accourir ses infâmes suppôts
Plus nombreux que la vague au sein des mers profondes
Ou que les grains de sable arrosés par leurs ondes.
Les ordres sont donnés à chaque légion,
Et Luziel reçoit ainsi sa mission :
« Toi qui sais, dans l'éclat d'une amère ironie,
Et jusque sur les Saints jeter la calomnie,
Cours à Poitiers! observe avec un œil prudent,
Et ne mords point sans voir où tu portes la dent.

Mais tâche de t'unir à quelque âme hypocrite
Qui dans le mal se joue et jamais ne s'irrite...
Kabaël, s'il le faut, aura des suppléans.
« Et vous, démons guerriers, volez vers Orléans !
Et que l'Anglais triomphe alors qu'on examine
Si Jeanne est prophétesse ou n'est qu'une héroïne. »
Puis à d'autres esprits le tyran des enfers
Ordonne de monter vers ce grand bras des mers,
De deux peuples rivaux éternelle frontière,
Ou comme leur lien, ou comme leur barrière.
Du sein de la Tamise, à ce même moment,
Sortoit avec splendeur un royal bâtiment;
Et du haut de ses mâts, aux cadences des rames,
Ses pavillons flottoient, rouges et blanches flammes.
Bientôt il s'élança sur la hauteur des flots
Où l'Océan n'a plus que les cieux pour échos.
Il approchoit enfin de ces plages françaises
Dont la gloire ennoblit les célèbres falaises,
Quand tout à coup les airs troublés par les autans
Roulent des trombes d'eau sur des feux éclatans.
Le navire, assiégé par la foudre et par l'onde,
Ne sait plus où trouver un Dieu qui lui réponde.
Au-dessus, c'est le ciel déployant la terreur,
Au-dessous, c'est l'abîme entr'ouvrant son horreur,
Et partout, c'est la mort !.. Quel sera le refuge
Et contre l'incendie, et contre le déluge ?
Pour la première fois les esprits infernaux,
Rôle étrange ! vouloient combattre des fléaux.
Mais, en de tels secours, inhabile, impuissante,
Leur force n'a servi qu'à doubler l'épouvante;
Et tous ils s'enfuyoient avec ce cri fatal :
« Jamais, jamais le bien ! toujours, toujours le mal ! »

Alors, dans cette nef, une femme en prière,
Se croyant avec joie à son heure dernière,
Demandoit, non la vie, au souverain Seigneur,
Mais la mort, désormais seul espoir de bonheur.
Et c'étoit une mère ! et l'orphelin près d'elle
Inspiroit son enfance à la voix maternelle.
Et c'étoit une reine ! et l'enfant étoit roi !
Et ce roi de six ans dans sa mère avoit foi.
Et Catherine a dit à l'éclat des tempêtes :
« Frappez, frappez encore, et tombez sur nos têtes !
Et cet ange aussitôt s'en ira droit aux cieux ;
Et moi je trouverai grâce devant tes yeux,
Seigneur ! dans ta clémence, oh ! oui, tu me pardonnes
Le déplorable nœud de mes tristes couronnes ! »
Ainsi prioit la reine, arrosant de ses pleurs
L'enfant-roi, doux écho des amères douleurs.
Et tous deux ils vivront contre leur espérance,
Hélas ! ils vont encor revoir le ciel de France.
Dieu seul s'est réservé les secrets de la mort,
Car un port de la terre est loin du dernier port !
Le rayon de salut apparoît dans la nue :
C'est d'en haut que la force est enfin revenue,
Et les Anges voilés dans le feu des éclairs
Ont éteint l'incendie avec les flots amers.
Puis, ramassant encor les lames vagabondes,
Ils les font retomber dans le gouffre des ondes :
Et voici que l'airain des remparts de Calais
A salué Henri comme roi des Français ;
Et les cris redoublés de Vive l'Angleterre !
Escortent vers Paris et le fils et la mère.
Au fond de l'Océan se replongeant confus,
Les démons sur les eaux ne reparoissent plus.

Mais, bientôt, rassemblant leur armée infernale,
Ils planent sur la France et sur sa capitale,
Tandis que dans l'azur formant de saints concerts,
Les Anges ont ému tous les échos des mers.

« Dieu seul règne sur le monde
Comme au ciel, comme aux enfers.
Son jour luit, sa foudre gronde
Jusqu'aux plus lointains déserts.
Et l'immensité de l'onde
Dans la mer la plus profonde
Voit le feu de ses éclairs.

« Il commande à la tempête;
Son souffle irrite les flots,
Les apaise, les arrête,
Les brise au bruit des échos;
Et, devant ses yeux muette,
Toute la nature est prête
A rentrer dans son repos.

« Anges de ce Dieu suprême,
A sa voix nous répandons,
Au sein du peuple qui l'aime,
Et sa grâce et tous ses dons,
Et le feu de l'anathème
Au peuple qui le blasphème
Et dédaigne ses pardons. »

CHANT SEIZIÈME.

Examen de la mission de Jeanne par l'Assemblée de Poitiers. — Invocation de l'Esprit-Saint. — Interrogatoire de la jeune inspirée. — Son triomphe. — Charles VII lui confie le sort de la France.

Poitiers, vieille splendeur de la vieille Aquitaine,
Abritant de Valois la fortune incertaine,
Dans ses murs fatigués d'un long gémissement
Recueilloit les débris du royal Parlement.
C'est là que, présidés par la voix de l'Église,
Les pieux sénateurs vont tenir leur assise
Et décider enfin si la divine loi
A la fille des champs permet d'ajouter foi.

Hélas ! le tems s'écoule et Jeanne pleure, prie,
Et compte tous les jours perdus pour la patrie.
« Fille du ciel, courage ! et ne vous troublez pas ; »
Lui redisoient les voix qui dirigeoient ses pas,

« Et vous triompherez de cette longue attente,
Et la gloire de Dieu sera plus éclatante ! »

La vierge chevauchoit en costume guerrier.
Jamais prince ni roi n'eut plus beau destrier.
De Jean duc d'Alençon c'est le don magnifique :
Il est fier de porter l'amazone angélique,
Et dans un noble instinct il semble avoir compris
De ce poids glorieux et l'honneur et le prix.
De toutes parts le peuple accouroit au passage ;
Et la Vienne et le Clain, sur leur double rivage,
Échangeant mille cris d'allégresse et d'amour,
Du bruit de leurs échos se charmoient tour à tour.
Un immense concours émerveilloit la ville
Où la fidélité retrouvoit un asile.
Le roi venoit lui-même entendre de plus près
Du tribunal sacré les augustes arrêts ;
Et de ce grand débat le chancelier de France
Renaud de Chartres doit y tenir la balance.
Tous les docteurs, flambeaux des universités,
Par l'attrait du problème étoient sollicités.
Et pour que l'examen soit encore plus sévère,
On entendra d'abord le promoteur Ilveyre :
Esprit superbe, il sait recouvrir sans effort
Tout le feu du Midi sous l'air glacé du Nord ;
Cœur sec, il ne sait pas sous une large étreinte
S'ouvrir à l'onction de la vérité sainte ;
Ame chagrine, il voit le Dieu qui doit punir,
Il ne voit pas le Dieu toujours prêt à bénir :
Et pourtant sur le cours d'une longue carrière
Son génie a versé sa gloire et sa lumière.
Les autres juges sont, et par l'austérité

Et par le grand savoir, des garans d'équité.

Devant ce tribunal Jeanne n'est point présente,
Car d'un premier arrêt il faut subir l'attente ;
Et la vierge déplore avec un cœur soumis
Le doute solennel que le ciel a permis.
A genoux devant Dieu, bientôt la cour plénière
Ouvre son audience au chant de la prière.
C'est l'hymne dont l'Église attend sur ses décrets
De l'inspiration les prodiges secrets :

« Esprit créateur ! à nos âmes,
A nos cœurs formés dans ta loi,
Viens prêter tes ardentes flammes !
Tu les as tous créés pour toi.

« Descends sur nous, toi qui te nommes
Consolateur ! présent de Dieu,
Trésor de grâce à tous les hommes,
Source d'eau vive, amour et feu.

« Toi, des sept dons faisceau céleste,
Toi, le doigt du Dieu des vertus,
Toi, sa parole manifeste
Sur les lèvres de ses élus.

« Tiens nos sens unis à ta vie,
A ton souffle nos cœurs ouverts,
Et de la nature asservie
Que ta force brise les fers.

« Éloigne l'ennemi perfide,

Rends-nous la paix aux jours du deuil,
Et que ton flambeau soit le guide
Qui nous préserve de l'écueil.

« Par toi nous saurons Dieu le Père,
Par toi nous saurons Dieu le Fils,
Et pour jamais la foi sincère
Nous dira que tu les unis.

« Gloire au Père! au Fils! gloire égale
A l'Esprit dont les traits vainqueurs,
Au souffle divin qu'il exhale,
De sa flamme embrase les cœurs!

Après le chant sacré, chaque juge à son siége
Arrive tour à tour dans l'ordre du cortége;
Les simples conseillers au rang inférieur,
Les pontifes divins à des trônes d'honneur.
Le saint pasteur de Rheims harangue l'assemblée :
« Vous savez de quel deuil la France est accablée!
Chaque jour elle tombe aux mains de l'Étranger.
Dieu veut-il l'arracher lui-même à ce danger?
Lui-même! et par un trait de si haute évidence
Que tout œil doit crier : « Voici la Providence! »
Oui, le ciel peut s'ouvrir; mais, avant de le voir,
Quels titres avons-nous pour un si grand espoir?
Et nous suffira-t-il qu'une vierge l'annonce?
Sages des nations, donnez-nous la réponse. »

Ilveyre le premier se lève : « J'ai compris
Quel doute la prudence impose à vos esprits.
Gardons-nous donc d'abord d'un espoir trop crédule.

Peut-être falloit-il le peser, ce scrupule,
Avant de rassembler en pompeux appareil
De l'autel et du trône un auguste conseil.
Mais il est tems encore, au nom de la sagesse,
De réprimer l'ardeur d'une première ivresse.

« Jadis, en conduisant Israël par la main,
Au milieu de la mer Dieu lui fait un chemin;
Et jusqu'au fond de l'onde à l'instant refermée
Il jette Pharaon et toute son armée,
Tandis qu'à l'autre bord les enfans d'Israël
Bénissent triomphans le nom de l'Éternel.
Sa colonne les guide, ou lumineuse, ou sombre;
Ombre dans la lumière, et lumière dans l'ombre.
Il leur donne la manne au stérile désert;
Il les abreuve à l'eau du rocher entr'ouvert;
Et préparant ainsi leurs grandes destinées,
Il est leur nourricier durant quarante années.
Du haut du Sinaï, sainte échelle des cieux,
Sa loi leur est donnée au bruit de mille feux :
Et pour mieux assurer la foi de cet oracle,
Il vient au milieu d'eux poser son tabernacle.
Puis, après que Moïse a dormi son sommeil,
Il livre à Josué la marche du soleil.
Il amène à ses pieds les villes alarmées,
Et toujours il combat au front de ses armées.
Au son de la trompette et d'un bruyant écho,
Il fait tomber soudain les murs de Jéricho;
Et du vainqueur son arche a protégé la course,
Et les eaux du Jourdain remontent vers leur source.

« Plus tard, il jette un souffle au cœur de Débora,
Et le clou de Jahel a percé Sisara.

« Veut-il sur Chanaan déployer sa colère :

Aux pasteurs de son peuple il prête son tonnerre.
Veut-il humilier des ennemis hautains :
Sa force par Samson brise les Philistins.
« Du règne de David tout rempli de merveilles
Il seroit superflu d'occuper vos oreilles,
Et les rois de sa race, en tout tems, en tout lieu,
Tour à tour ont revu la main de ce grand Dieu
Exerçant sa justice à visiter leurs crimes,
Ou, dans ses ennemis, à choisir ses victimes;
Suscitant ou Judith sur un triomphateur,
Ou sur Sennachérib l'Ange exterminateur.
« Daniel à Babylone, à Suze Mardochée,
Dévoiloient cette main à tant d'autres cachée.
Puis ses gloires, planant sur les siècles futurs,
Ont deux fois de Sion ressuscité les murs,
Et les Antiochus qui les croyoient tombées,
Les ont vu reparoître au front des Machabées.
« Enfin du Christ un astre éclaire le berceau
Et la nuit en plein jour descend sur son tombeau.
« Les voilà, les grands faits dont la vive lumière
A produit des témoins dans la nature entière,
Ou bien nous a montré Dieu chargeant des mortels
De venger en son nom son peuple et ses autels.
« Les enfans de Jacob ont seuls vu ces prodiges.
Mais les siècles chrétiens n'en ont aucuns vestiges,
Et le divin auteur de la nouvelle loi
Sur d'autres fondemens a cimenté la foi.
« Aux oreilles du corps, aux yeux de chair, la Bible
Articuloit un Dieu souvent presque visible.
« L'Évangile, au contraire, enseigne un Dieu caché,
Portant et la figure et le poids du péché,
Et qui, ressuscitant, n'apparoît dans sa gloire

Qu'à des témoins chargés d'en fixer la mémoire.
Sa céleste doctrine aussitôt a relui
Sans se faire escorter des feux du Sinaï;
Et dès lors la vertu, seule reine des âmes,
N'a plus besoin du fer, surtout aux mains des femmes.
Donc celle qui des camps emprunte les habits,
Eût peut-être mieux fait de garder ses brebis.»
Ilveyre se rassied, et son œil cherche à lire
Sur tous les fronts l'effet de son amer sourire.
Mais on n'aperçoit point que de ses traits moqueurs
L'audace ait ébranlé les esprits et les cœurs.

La parole est donnée à Pierre de Versailles.

« A la fin d'un hommage au grand Dieu des batailles,
J'attendois dans l'éclat de ce vaste tableau
Pour la sainte héroïne un suffrage nouveau.
Oui, la Croix, ce doux sceptre, aujourd'hui nous gouverne.
Nous laissons les Judith au tems des Holopherne;
La verge de Moïse au tems des Pharaon;
Au tems de Chanaan le bras de Gédéon;
Au Sinaï ses feux, à l'arche sa vengeance :
Mais devant Dieu jamais ne bornons l'espérance.
« Des merveilles de grâce, et de gloire, et d'amour,
Depuis l'ère chrétienne éclatent chaque jour.
Dans le sang des martyrs les couronnes semées
Valent bien la terreur qui brisoit les armées.
« Et sur l'autel du Christ quel parfum de pardons!
Un Dieu s'offre lui-même au milieu de ses dons!
Perpétuel miracle où le Souverain Maître
Se livre tout entier entre les mains du prêtre,
Et par l'apostolat remuant l'univers,
Au devant des mortels marche les bras ouverts.

Partout sur eux, partout ses bienfaits se déploient.
Les morts sont réveillés, et les aveugles voient.
Ainsi viennent répondre aux récits des Hébreux
Les prodiges chrétiens mille fois plus nombreux,
Plus rapprochés des cœurs, plus rapprochés des âmes,
Des ferveurs de la foi leur prodiguant les flammes,
Même les visitant dans leur infirmité,
Et par là des grandeurs confondant la fierté.
« Faudroit-il en conclure avec le docte Ilveyre
Que rien du Sinaï ne revient au Calvaire,
Ou que les traits dont Dieu perça ses ennemis
Sont restés sur leur tombe à jamais endormis ?
Non, non! mais du passé rappelant la mémoire,
Le glaive d'un enfant peut donner la victoire.»

Le promoteur réclame : « Ai-je donc prétendu
Que de son char de feu désormais descendu
Le grand Dieu des combats cesse d'y reparaître,
D'y verser l'épouvante et d'y parler en maître?
Clovis, Charles-Martel, Charlemagne, Louis,
Jetteroient leur réponse à mes yeux éblouis.
Naguère encor, semblable au tonnerre qui gronde,
Le cri de *Dieu le veut !* a secoué le monde.
Il peut de même, un jour, ou des glaces du Nord,
Ou des feux du Midi gratifiant la mort,
Soit au fond de la neige engourdir des armées,
Soit aux sables brûlans les livrer consumées.
Mais j'oserai le dire à la face des cieux :
Le Seigneur maintenant ne parle plus aux yeux;
Il parle à la pensée : aussi l'intelligence
Reste seule appelée à voir sa providence;
Je dis et je redis qu'aucun ambassadeur

Ne nous vient plus du ciel couvert de sa splendeur,
Et que donner créance à cette pastourelle,
C'est dans l'illusion se fourvoyer comme elle. »

Et Versailles reprend : « Un céleste secours,
Invisible ou visible, arrivera toujours
Aux peuples dont la voix gémit dans la prière.
« Sur cette vérité déployant sa lumière,
L'Ecriture nous montre au livre de Daniel,
Comment pour les Hébreux l'Archange Gabriel
Inspire un roi païen; et, grâce plus étrange !
Comment la Perse entière est sous l'œil d'un autre Ange.
Ainsi, parmi les cœurs même les plus pervers,
Nul n'est abandonné du Dieu de l'univers :
Le miracle est partout, et quand il se révèle,
Son prophète peut être une humble pastourelle. »

Il dit; et l'on entend le pieux Aimery.
Des saintes vérités dès l'enfance nourri,
Aux lumières il joint le zèle et la prudence,
Et tout ce qu'il affirme est comme l'évidence.
Car de sa vie aussi la douce austérité
Imprime un sceau de gloire à son autorité.
« Nous implorons le ciel dans la même croyance,
Et nul de nous ne songe à nier sa puissance.
Mais nous nous demandons s'il nous sera donné
De voir la France libre et Charles couronné.
Un espoir sans oracle est souvent téméraire.
Mais si Dieu parle, il faut adorer et se taire.
Il n'a point de ses dons épuisé le trésor,
Ce qu'il a fait jadis, il peut le faire encor.
« Sachons, d'abord, sachons si Jeanne est inspirée.

A son front des vertus l'auréole sacrée
Reluit, et leur parfum s'épand de toutes parts,
Et la paix de son cœur se lit dans ses regards.
Sa foi, sa piété, son âge encor timide,
Contre un soupçon menteur sont une triple égide.
Vous devez donc l'entendre; et ce qu'elle dira
Peut vous montrer en elle une autre Débora,
D'autant plus étonnante et plus miraculeuse
Qu'elle a vécu plus humble aux rives de la Meuse. »

Accueilli d'un concert de vœux approbateurs,
Ce discours simple et vrai du plus saint des docteurs,
Sembloit clore la thèse et résumer la cause;
Mais un juge a gardé ce doute qu'il propose :
« A la fin du débat, j'en demande pardon
A tous les orateurs, dit Jacques Maladon;
Aucun d'eux n'a touché la question première
Soumise par son chef à l'assemblée entière.
« Le ciel peut bien s'ouvrir; mais avant de le voir,
« Quels titres avons-nous pour un si grand espoir? »
Lambert alloit répondre ; Ilveyre se redresse :
« C'est à moi, c'est à moi que cette voix s'adresse!
Je vais en peu de mots réparer un oubli.
« J'ai fixé mon principe, il demeure établi.
Mais je demande encor de quel droit ce royaume
Espère sur sa plaie un angélique baume,
Quand du vice partout les poisons corrupteurs
Circulent dans le peuple et gagnent les hauteurs?
Oh! oui, c'est pour longtems que la France est punie,
Et par votre prêtresse en vain elle est bénie.
Dans l'Église elle-même, on revoit de nos tems
Du scandale public les signes révoltans...

— « Ilveyre ! dit alors le président suprême,
L'Église est en dehors de ce cri d'anathème :
Quand elle a le malheur de voir sur ses enfans
Courir un souffle impur ou des feux étouffans,
Elle suit vers le ciel sa route, et reste pure
Des crimes attachés à l'humaine nature.
Le fond des cœurs, voilà ce qu'il faut déplorer !
Mais l'Église, toujours nous devons l'honorer.
— « Je l'honore si bien que je veux la défendre
Contre un piége où l'on a tenté de la surprendre.

— « A vous le dernier mot, Messire de Lambert.
Pour la conclusion le débat reste ouvert.
— « Eh bien ! ce dernier point est facile à résoudre.
C'est le divin pardon qu'il s'agiroit d'absoudre !...
Sans doute nul mortel n'a droit à ses bienfaits ;
Et quel peuple ici-bas les mérita jamais ?
Nul, pas même Israël ! mais Dieu dans sa clémence
Aime sur les pécheurs à la répandre immense :
« Je suis venu, dit-il, et guérir et sauver ! »
Donc l'Ange du Salut vers nous peut arriver. »

Les avis recueillis, une voix solitaire
Proteste ; mais l'arrêt la condamne à se taire.
Et Jeanne est introduite ; et l'auguste pasteur
Doit être le premier son interrogateur.
« Sachons ce que le ciel vous dit de nous apprendre,
Jeanne !
— « Il me dit d'abord qu'il ne faut plus attendre ;
Car les retardemens mêlent dès le début
La pierre de scandale à l'œuvre de salut.
Je n'ai rien, ne sais rien, ne suis rien de moi-même,

Mais des ordres d'en haut j'entends la voix suprême.
L'Archange Michaël, en paroles de feu,
Me les dicte couvert de la splendeur de Dieu ;
Et près de lui je vois une escorte divine,
Et sainte Marguerite, et sainte Catherine,
Et mon oreille entend tout ce que mon œil voit.
Donc ne demandez point si mon esprit le croit.
— « Vous nous racontez-là, Jeanne, beaucoup de gloire ;
Mais à vous seule Dieu nous permet-il de croire?
— « Si sa voix vous le dit, vous me croirez, Seigneur.
— « De l'ouïr comme vous je n'ai pas le bonheur.
— « Il parle au cœur pourtant. Vous pouvez bien l'entendre ;
Les méchans seuls n'ont pas le don de le comprendre.
— « Mais, vous l'avouez, Jeanne, il vous parle encor mieux,
Il parle à votre oreille et souvent à vos yeux.
— « Un miracle, Seigneur, est toujours chose étrange,
Et tout œil à son gré ne peut pas voir un Ange.
— « La vision pour Jeanne, et pour nous l'humble foi,
J'entends ! mais nous avons un compte à rendre.
— « Et moi,
Moi qui vois de mes yeux, et ce n'est point un songe,
Moi, Jeanne, ô Messeigneurs ! puis-je dire un mensonge?
Daignez me secourir de vos saintes leçons,
Et ne me livrez point à d'indignes soupçons...
— « Ah ! comprenez-nous mieux, car nul ne vous accuse,
Mais parfois un cœur vrai se méprend et s'abuse.
— « Que dirai-je de plus à de pareils discours ?...
Saint Archange, venez, venez à mon secours !...
Le voici ! c'est l'éclat de sa splendeur céleste !...
Pour eux comme pour moi que n'est-il manifeste ?
J'adore, et je me tais... à mes yeux éperdus
Vous seul êtes visible, et je ne les vois plus. »

Et le regard de Jeanne enivré de lumière
Restoit encor fixé sur l'assemblée entière ;
Mais de sa vision le flot mystérieux
En effleurant leurs fronts ne dit rien à leurs yeux ;
Et l'Archange bornoit ce rapide message
Aussi pour elle seule à lui crier : « Courage ! »
Et cependant les cœurs dans un même transport
Etoient comme saisis sous la main du Dieu fort,
Et, s'attachant à Jeanne, ils respiroient à peine.
Au milieu de sa cour on croit voir une reine.

« Parlez, Jeanne, parlez, dit Renaud tout ému,
Puisque nul n'a pu voir ce que vous avez vu.

— « Jadis, de ces splendeurs je n'avois nulle idée ;
Mais depuis trois printems j'en suis comme inondée ;
Et mon âme est bien triste au moment des adieux,
Dès qu'elle se voit seule après l'éclat des cieux.
« Eh bien ! vers le Dauphin les voix m'ont amenée,
Et mainte fois ici dans la même journée
Me disent : « Le tems presse ! il faut chasser l'Anglais
« Le salut ne vient pas des cours et des palais...
« Il viendra, Dieu le veut ! de la main d'une femme.
« Cours devers Orléans, portes-y l'oriflamme ;
« Tu vaincras par ce signe en moins de quelques jours. »
« Et vous, au lieu d'agir, jugerez-vous toujours ?
— « Jeanne, pour bien juger il nous faut la prudence.
— « Prétendez-vous aussi juger la Providence ?
— « Non, non ! mais les écrits de nos plus saints docteurs
Avec soin consultés réclamoient ces lenteurs.
— « Ah ! les écrits des Saints, chrétienne, je les aime !
Et j'écoute encor mieux quand j'entends le ciel même.

J'adore l'Évangile où Dieu, dictant sa loi,
Dans l'Église a fixé le flambeau de la foi.
En toute question, juges, prêtres, apôtres,
Croyez-le bien ! son livre en dit plus que les vôtres.
Aussi, dans ce débat, n'est-il pas assez clair
Que si l'oracle en moi n'avoit mis son éclair,
Je serois au hameau la bergère ignorée
Et plus heureuse, hélas ! » — « Oui ! Jeanne est inspirée ! »
Se disoient, mais tout bas, les sages du sénat.
Car tous de sa candeur ils admiroient l'éclat.
A ce qu'elle prédit elle semble étrangère ;
Ce n'est plus Débora, c'est la simple bergère.
Tel le clavier rapide où d'un airain caché
Il sort des sons sitôt qu'une main l'a touché,
Devient silencieux, puis redevient sonore
Quand le doigt du génie y reparoît encore.

« Vous nommiez le Dauphin tout à l'heure et pourquoi,
Jeanne, le privez-vous de son titre de roi ? »
Lui demandoit Erault.
— « Messire, une couronne
Prend un nouvel éclat quand c'est Dieu qui la donne.
Le sacre la dépose aux pieds du Roi des rois
Qui la rend aussitôt plus belle mille fois.
Or, Charles, le vrai roi, vous n'en avez pas d'autre,
Plus Dieu le fera sien et plus il sera vôtre. »

Seguin a la parole : « Irez-vous volontiers,
Jeanne, dans le péril des assauts meurtriers ?
— « Dieu peut même à la peur inspirer le courage.
— « Oserez-vous aussi prendre part au carnage ?
— « J'espère, si mes voix veulent m'en dispenser,

Ne pas tuer l'Anglais, et toujours le chasser.
— « Pourtant vous conduirez au combat nos phalanges.
— « Moi-même j'y serai conduite par les Anges.
— « Voilà, reprend Seguin, voilà des vœux touchans :
Eh bien ! regrettez-vous vos brebis et vos champs ? »

Ici, Jeanne souffrant une étreinte nouvelle,
Pleure, et l'on voit des yeux prêts à pleurer comme elle.
Le président sacré s'interpose, et d'un mot
Console sa douleur qui se calme aussitôt.
« Nous comprenons très-bien la réponse des larmes ;
Elles peuvent couler même au milieu des armes. »

— « Jeanne, dit Aimery, si Dieu veut nous sauver,
Il peut commencer seul, il peut seul achever :
Que feroient donc ici les guerriers pour sa gloire ?
— « Les guerriers font la guerre, et Dieu fait la victoire. »
Aimery porte au ciel un regard triomphant
Et de sa sainte main bénit la sainte enfant.
Et dans le même élan l'assemblée attendrie
A déjà salué l'ange de la patrie.

Mais Ilveyre s'avance : « Il m'est permis, je crois,
De vous interroger sur vos célestes voix.
Elles parlent : eh bien ! dites en quelle langue ?
— « Meilleure que la vôtre ! » — Ici, de sa harangue,
L'orateur interdit pense oublier le fil.
Pourtant il se recueille, et, fronçant le sourcil :
« Je dois vous demander, d'après votre réponse,
Si vous croyez en Dieu, car rien ne me l'annonce.
— « Mieux que vous ! » — A ces mots, d'un sérieux discours
Ilveyre eut quelque peine à reprendre le cours.

—« Je foule sous mes pieds des paroles indignes!
Allons au fait : pour croire, il nous faudroit des signes ;
Donnez-nous en quelqu'un.—« Venez donc avec moi
Sous les murs d'Orléans pour y trouver la foi!
Vous saurez si mes voix sont des voix de prophètes,
Puis du sacre dans Rheims vous pourrez voir les fêtes.»
Le promoteur confus s'écrie : « A mon devoir
Fidèle jusqu'au bout, et même sans espoir,
Je dois vous dire enfin que le Deutéronome
Vous défend de porter les vêtemens de l'homme.
Ce fait abominable et qualifié tel
Par le texte divin est donc péché mortel.
—« Et Dieu, qui m'a parlé par la voix de l'Archange,
Ne m'a point défendu mais prescrit cet échange;
Car de la loi du tems à l'éternelle loi
Vous savez la distance autant et mieux que moi,
Vous instruit dans la Bible et dans toutes les chartres.
Finissons, le temps presse!» — Alors Renaud de Chartres
Proclame le triomphe en quelques derniers mots :

« Oui, Jeanne, le temps presse, et ce débat est clos.
Il suffit qu'une fois vous soyez entendue,
Et déjà par le ciel la sentence est rendue.
C'est lui, c'est lui qui veut dans des jours inouïs
Donner un nouveau sacre au sang de Saint Louis.
Le Très-Chrétien royaume à la terre attentive
Va déployer l'honneur de sa prérogative
Et montrer dans l'éclat d'un signe solennel,
Que le Dieu de la France est le Dieu d'Israël.
« Vierge souvent nourrie à la table sacrée,
Aux combats du Seigneur vous êtes préparée :
Les trésors de la grâce à vos yeux sont ouverts.

Priez que dans ce peuple, et dans tout l'univers,
Et même en Albion, les vertus ranimées
Ensemble rendent gloire au grand Dieu des armées.»

Alors, il part d'en haut comme un soudain signal,
Et des cloches dans l'air le branle général
Apprend au même instant à toute la contrée
Que la France est aux mains de Jeanne l'inspirée.
Puis à l'airain sacré le peuple unit sa voix;
Il veut mener la vierge au palais de Valois.
Mais d'abord à Saint-Pierre, auguste basilique,
Elle s'en va porter sa prière angélique,
Et de sa vive foi la foule qui la suit
Dans un heureux transport obtient déjà le fruit.
Ce n'est point la rumeur d'une vaine allégresse,
C'est la suavité de la plus sainte ivresse.
Et quand Jeanne revient le gentil roi lui dit:
« De votre piété mon espoir s'applaudit;
Agissant au-dessus de la pensée humaine,
Elle console aussi mon peuple qu'elle entraîne.
Retournez à Chinon, et j'y vais sans retard
Fixer vers Orléans l'heureux jour du départ. »
Jeanne étoit à genoux; et par lui relevée,
Elle répond: « Seigneur, notre France est sauvée! »
Et Charles, du Très-Haut méditant les bienfaits,
Dans sa ferveur nouvelle a retrouvé la paix.

La nuit tomboit. La ville à ce moment déploie
Les vœux de son espoir sur les feux de la joie.
On dit que dans les airs de célestes ardeurs
Aux terrestres clartés ont uni leurs splendeurs,
Et des peuples charmés les vives symphonies

Semblent comme l'écho des saintes harmonies.
Le vent souffle partout des parfums précieux...
Peut-être viennent-ils de l'Archange des cieux!
Aux divins souvenirs de la terre sacrée
Évoqués à l'envi dans toute la contrée,
Les cœurs religieux et les humbles esprits
Des hymnes d'Israël sont vivement épris;
Et Jeanne d'Arc paroît à l'ivresse des âmes
Surpasser des vieux tems les plus illustres femmes ;
C'est la virginité dans toute sa candeur.
Est-il rien de plus grand dans la sainte grandeur?
Les vivans et les morts sont émus de sa gloire :
Oui, les morts! car ici puissante est leur mémoire!
Et d'un sépulcre immense on pense à tous momens
Entendre remuer mille et mille ossemens.
L'ombre du Prince Noir auprès d'eux appelée
De son fatal triomphe a paru consolée.
Dans la paix des tombeaux il n'est plus d'ennemis.
A la vérité seule entièrement soumis,
Les morts saints, adorant aux clartés éternelles
Les justices de Dieu, n'ont de vœux que pour elles.
Cette apparition de la vierge des lis,
Même avant les hauts faits qui vont être accomplis,
Réveille les grands noms couchés dans la poussière,
Et les réjouit tous au cri de la prière;
Et le cœur virginal, dans ses pieux élans,
Déjà chante à Poitiers les gloires d'Orléans.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

L'oriflamme. — L'épée miraculeuse. — Équipement et cortége de Jeanne. — Visite d'Isabelle Romée. — Arthur de Richemont. — Quelen. — Débris de l'armée royale à Blois. — Angoisses d'Orléans. — Sanglans combats sous ses murs. — Le Volontaire-Blanc. — Son héroïsme. — Sa prière. — Jeanne au tombeau de saint Martin. — Jacques Cœur.

Comme le vol de l'Ange étendu vers les cieux,
L'oriflamme élevant son essor radieux,
Avec ses trames d'or, de fleurs-de-lys semées,
S'élançoit de l'autel au front de nos armées ;
Et d'un nouvel éclat sous les prémiers Valois
Ses gonfanons brilloient surmontés de la croix.
Les Aumont, les Villiers, portant ce poids sublime,
Des remparts ennemis escaladoient la cime,
Et pour les grands combats dans les champs de l'honneur
Déployoient saintement l'étendard du Seigneur.

Ce signe encore empreint des merveilles divines
Respiroit les vieux tems, les croisades, Bouvines,
Et le règne angélique et la foi de Louis.
Mais ces beaux jours, hélas ! se sont évanouis,
Dès que la félonie égarant l'Angleterre
A versé sur la France un souffle délétère.
Alors, l'astre penché vers un pompeux déclin
De ses derniers rayons couronne Duguesclin,
Et, même au seul reflet de sa clarté mourante,
Aux enfans d'Albion jette encor l'épouvante;
Puis enfin, reposant ses illustres lambeaux,
Rentre dans Saint-Denis et dort près des tombeaux.

Aujourd'hui des félons tristement prisonnière,
On ne la revoit plus, cette sainte bannière.

Il faut à Jeanne d'Arc un étendard pareil.
Les angéliques voix ont donné ce conseil.
Le Sauveur y paroît dans sa toute-puissance;
La foudre est à ses pieds, le ciel en sa présence,
Le monde dans sa main; et des nuages d'or
De sa douce rosée y versent le trésor.
Le chœur des Séraphins célèbre ses louanges;
Un beau lys à Marie est offert par les Anges,
Et, près des noms sacrés de JESUS, MARIA,
On lit en traits de feu trois fois ALLELUIA.
Marguerite elle-même, interprète fidèle,
En a du haut des airs déroulé le modèle.

Et Catherine alors annonce qu'à Fierbois,
Une épée enrichie et de cinq belles croix,
Et de fleurs-de-lys d'or, à son antique lame,

Repose dès le jour où l'impie Abdérame
Fut noyé dans le sang sous le bras de Martel.
Elle est cachée en terre à côté de l'autel,
Et par l'ordre d'en haut la vierge de la Meuse
A droit de la porter : elle est miraculeuse.

Aussitôt un message envoyé par Valois
Aux cénobites saints du vieux temple des bois,
Comme un espoir douteux réclame cette épée,
Autant que Jeanne d'Arc n'y seroit point trompée.
On creuse; on creuse encore... honneur à l'humble foi!
Voici le fer sacré! qu'il soit remis au roi,
Et par lui-même aux mains de la jeune inspirée,
Et bientôt de l'Anglais la France est délivrée.

Le ciel joignant sa voix aux bruits mystérieux,
Sur les plus humbles faits pose un sceau glorieux :
Un prodige a suivi la merveilleuse fouille ;
Le souffle d'un ermite a dissipé la rouille,
Et le glaive a relui comme reluit l'acier
Sortant poli des mains de l'habile ouvrier.

Charmé de tant d'espoir, bientôt Valois ordonne
Une armure nouvelle au gré de l'amazone;
Et sous le dur marteau le flexible métal
Se plie et s'arrondit pour le sein virginal ;
Et Jeanne prend aussi la hachette et la lance :
Et voilà tout armé le héros de la France!

Chef de guerre, il lui faut un cortége guerrier,
Des pages, des varlets, un féal écuyer ;
Celui-ci, noble preux a vieilli dans la gloire
Avec un beau surnom décerné par l'histoire ;

C'est le sage d'Aulon, c'est le vrai chevalier
Comme l'étoit Gaucour, comme l'étoit Bellier.
Avec de tels gardiens Jeanne est donc sans alarmes.
Le roi Dauphin lui donne aussi des hérauts d'armes,
Et tous les officiers, aux titres, aux blasons
Où brille la fierté des illustres maisons.
Elle auroit décliné pour elle ces usages :
Mais à sa mission ce sont autant d'hommages,
Avec un cri de foi, précurseur éclatant,
Honneur anticipé du grand jour qu'elle attend.
Au service de Dieu cette splendeur créée,
Sous une main pieuse est d'abord consacrée :
Jeanne d'Arc a fait choix d'un ministre du ciel ;
Au plus humble aumônier, à frère Pasquerel,
Elle va de son cœur confier la conduite.

Tours a connu longtems les vertus de l'ermite ;
Et sans verser le sang, ce généreux soldat,
Une croix à la main, suivra Jeanne au combat.

Vers l'ennui des grandeurs la bergère exilée
Au nom de son hameau fut un jour consolée :
Le soir même où pour elle un éclat tout nouveau
De la pompe des cours lui jetoit le fardeau,
Un innombrable peuple avec des cris de joie
Dans les murs de Chinon tout à coup se déploie.
C'est Jeanne qu'il demande : elle arrive à leurs cris.
Il amène en triomphe une femme et son fils ;
Et tous deux se jetant au cou de la bergère,
Ils pleurent... C'est sa mère et son plus jeune frère !
Et Jeanne sur son front dans une humble splendeur
Laissant du feu divin s'épanouir l'ardeur,

Se livre tout entière à cette douce étreinte ;
Et le peuple est heureux du bonheur de la Sainte :
Et deux hôtes nouveaux dans le palais des rois
Sont abrités aussi par l'ordre de Valois.
Puis, là se retirant à part avec Romée :
« Et mon père avec vous, disoit Jeanne alarmée,
Ah! pourquoi jusqu'ici n'a-t-il donc pu venir?
Quel bonheur si toujours il daigne me bénir!...
— « Oui, Jeanne; mais il souffre; il pleure, il pleure encore,
Et d'Estellin perdu le chagrin le dévore...
Ma fille! un orphelin est un dépôt sacré,
Et son malheur doit être à jamais déploré!
— « Ce que mes voix m'ont dit, je dois vous le redire :
Dans le plus saint espoir votre Estellin respire ;
Il restera toujours sous l'aile du Seigneur
De vos soins paternels la couronne et l'honneur.
Et puis tous les grands coups dont une âme est meurtrie
Elle doit les offrir au deuil de la patrie. »

Jeanne d'Arc désormais n'a plus qu'un seul désir :
« Orléans! Orléans! hâtons-nous de partir!
La Cité sur l'abîme est comme suspendue!
Volons à son secours, ou la France est perdue! »

Alors avec grand bruit arrivoit dans Chinon
Un preux dont la prestance égaloit le renom.
Mêlant l'orgueil des cours avec l'air de la guerre,
Sa voix brève sembloit commander à la terre;
Un cortége nombreux accompagnoit ses pas.
La ville regardoit et n'applaudissoit pas :
Elle qui, tout à l'heure, et d'une voix heureuse,
Avoit tant exalté la vierge de la Meuse,

Elle ne veut rien dire à l'aspect du guerrier
Dont le front resplendit de plus d'un beau laurier.
Il amenoit au roi le secours formidable
Du prince des Bretons : c'étoit le connétable.
  Par des amis zélés en secret averti,
Il sait aux bords du Cher La Trémoïlle parti.
Ce ministre nouveau lui devant sa fortune
En secoua d'abord la mémoire importune,
Et contre lui du sang des anciens favoris
Dans le cœur du monarque il irrita les cris;
Et Charles par les pleurs de son âme attristée,
Bannit du meurtrier la gloire ensanglantée.
Mais d'un ingrat ami prévenant le retour,
Richemont croit rentrer en grâce dès ce jour.
  Il étoit annoncé, quand, répondant en maître,
Le roi devant ses yeux lui défend de paraître;
Et le fier connétable est resté confondu
Au souvenir du sang qu'il avoit répandu.
Il veut que dans le sien son crime se répare,
Il combattra, fidèle autant qu'il fut barbare;
Et courbé vers la terre on vit ce cœur altier
A la voix du remords se livrer tout entier :
Et, puisqu'il ne peut pas être entendu lui-même,
L'un des preux que Valois considère et qu'il aime,
Est chargé par Arthur de mettre à ses genoux
L'expiation due à ce royal courroux.
C'est Quelen : noble fils de la vieille Armorique,
Il est digne du nom et de la race antique
Dont trois héros, jadis compagnon du saint roi,
Tous martyrs de la gloire et martyrs de la foi,
Après l'avoir en vain couvert de leur bravoure,
Sont morts à ses côtés au jour de la Massoure.

Charles ne cache rien au loyal chevalier.

« Ce qu'a fait Richemont, je ne puis l'oublier,
Quelen ! et tous les droits de la sainte justice
Dans leur rigueur sans doute attendoient son supplice.
J'ai fait la part du tems plus que la part des lois...
Ne poussez pas plus loin l'infortuné Valois !
— « Sire, vous avez su d'une juste vengeance
Sacrifier les vœux à l'amour de la France ;
Et dans son intérêt vous avez renoncé
A recouvrir de sang le sang déjà versé.
Mais, ce même intérêt si cher à la patrie
N'est-il pas plus pressant quand elle est plus meurtrie ?
Et des bras dévoués pourriez-vous en ces jours,
Au péril de sa gloire, éloigner le secours ?
Ah ! quand Arthur maudit un attentat impie,
Dans les champs de l'honneur souffrez donc qu'il l'expie !
Et nous, à son drapeau forcés de nous unir,
Nous, vassaux innocens, nous voulez-vous punir ?
—« Mon cœur gémit, Quelen, du coup le plus sensible,
Et je n'ai pas le don de rester inflexible.
Mais, je dois l'avouer, l'aspect de Richemont
Me contriste et me met la rougeur sur le front.
—« Ainsi vous immolez à cette répugnance
Et l'intérêt du trône et le sort de la France !
Et moi, je dois vous dire, au nom de nos Bretons,
Que malgré vous, pour vous, bientôt nous combattons,
Si le roi sans pitié se refuse à leur rendre
L'espoir que de lui-même ils avoient droit d'attendre.
Oui ! de par notre zèle il nous sera permis
De chercher, de briser partout vos ennemis,
Et si nous ne pouvons diriger la victoire,

Du moins nos souvenirs ne seront pas sans gloire.
—« J'aime cette franchise et cette liberté,
Quelen. Mais je comprends aussi la royauté...
Eh bien donc ! le ciel semble intervenir lui-même
Et m'aider à sortir de mon angoisse extrême.
Au secours d'Orléans cet Ange que tu vois
S'achemine conduit par de célestes voix...
— « Ah ! Sire, la Bretagne avec sa sainte ivresse
A déjà du miracle embrassé la promesse.
Qu'elle seroit heureuse avec moi si ses yeux
Comme les miens voyoient le message des cieux ! »

Aux paroles du roi Jeanne encore attentive
Ne dissimule point l'ardeur qui la captive ;
Elle espère; elle écoute. « Ainsi, reprend Valois,
Attendons que l'oracle ait guidé nos exploits,
Qu'Orléans ait chanté le cri de délivrance,
Et Richemont pourra combattre pour la France...
—« Gentil roi, répond Jeanne, oui, vous avez bien dit:
Le combat jusqu'alors lui doit être interdit.
Dieu ne demande point le nombre des gens d'armes.
Mais dès que l'Étranger sonnera les alarmes,
Et dès qu'il aura fui, que les Bretons soient prêts
A lui faire sentir la vigueur de leurs traits.
Moi, je dois le chasser au bruit des chœurs célestes ;
Plus loin le connétable en défera les restes,
Et nous allons à Rheims.
— « Je vous quitte, Seigneur,
Dit Quelen. Richemont va savoir son bonheur ;
Et sans importuner le roi de sa présence,
Il restera fidèle à l'auguste sentence ;
Et dans Rheims, je l'espère, il nous sera donné

De voir Jeanne bénie et Charles couronné...
Vous ne répondez pas, Sire, et je vois des larmes...
Douteriez-vous encor du succès de vos armes ?
—« Ah ! contentez-vous donc de ce que j'ai promis !
Le grand jour de mon sacre invite mes amis :
Je me plais à compter les Bretons dans ce nombre.
Mais là, de Richemont l'aspect seroit trop sombre ! »

Valois ne dit plus rien du prince meurtrier,
Mais il étoit compris du fidèle guerrier.

Alors se rassembloient les débris de l'armée
Par le fer de Falstoff naguère décimée.
Il faut donc recourir, laissant là Richemont,
A ces nobles vaincus, victimes de Clermont !
Et voilà les vengeurs armés pour la querelle
Où Dieu même enrôloit l'héroïque Pucelle !
Mais, grâce au ciel, déjà le général battu
Aux remords de son deuil a puisé sa vertu ;
Et simple volontaire en la ville assiégée,
Il veut que dans son sang sa faute soit vengée.

Tout s'anime aux accens de Jeanne et de Valois.

D'Alençon réunit les fidèles à Blois.
De Raiz, Sainte-Sévère, Aubusson et de Lore,
Et mille autres héros, s'y retrouvent encore ;
Les Sully, les Thouars, les Dulau, les Laval,
Et les Montbrun mêlés au sang des Bonneval ;
Tous les La Tour, alors dans un généreux zèle
Dédaignant de leurs noms la future querelle ;
Les Forbin Sainte-Croix et les Forbin Janson,

Gardant le même honneur sous le même écusson ;
Les Douglas, fiers enfans de la Calédonie,
Dont la vertu sévère à la vaillance unie,
De la France et des lys épousant le danger,
S'est promis de briser l'orgueil de l'Etranger.

D'autres fidélités, des plus impatientes,
Déjà de l'ost anglais ont su braver les tentes :
Orléans vient de voir dans leur fougueux élan
Accourir vers ses murs l'amiral de Coulan
Avec soixante preux : leur rapide courage
A travers tout le camp s'est ouvert un passage ;
Et puis de Châteaudun plus de cent chevaliers
Ont suivi leur exemple avec Florent d'Illiers.

Bientôt, à leur retour, Villars, Tilloy, Xaintrailles
Et La Hire annonçoient la vierge des batailles.
Ils l'ont vue ; elle est prête ; et de vingt jours entiers
S'il n'eût fallu subir le retard à Poitiers,
Elle seroit en marche, et, repassant la Loire,
Elle auroit avec elle amené la victoire.

La France déchirée unissant ses débris
S'émeut du saint espoir dont les cœurs sont épris ;
Et, bien que Jeanne d'Arc soit longuement absente,
L'héroïsme est partout, même dans son attente.
Le peuple orléanais souffre la faim, la mort ;
Il veille dans le sang, dans le sang il s'endort.
Et comment pourra-t-il survivre à tant de pertes ?
Aux remparts ébranlés cent brèches sont ouvertes,
S'élargissant le jour, se réparant la nuit,
Et montrant le malheur au malheur qui le suit.

Désormais la cité ne se peut plus défendre...
Et pourtant à l'Anglais nul bras ne veut la rendre;
Et le peuple en alarme au seul bruit du soupçon,
Aux traîtres s'il en est inflige sa leçon.
Près la porte Bannier, aux flancs d'une masure,
Au dehors, il surprend des traces d'ouverture;
Soudain tout Orléans crie à la trahison,
Et l'homme suspecté s'enfuit de sa maison :
Trop heureux fugitif s'il dérobe son crime!
Où, s'il est innocent, trop facile victime!

Cependant Glacidas, complice d'Isabeau,
Se promet avec elle un triomphe nouveau.
Du haut de Belle-Croix leurs yeux ivres de joie
Retombent patiens sur la mourante proie.
En vain mille démons à l'ordre de Satan
D'un assaut général ont suggéré le plan :
Ce chef vouloit d'abord, sous le front des Tournelles,
Des redoutes du pont et du fleuve avec elles
Étendre la puissance : il en est le héros!
Il domine la plage, il domine les flots!
« Consolidons, dit-il, mon heureuse conquête.
Ce pont de Belle-Croix doit en être la tête
Et s'élargir muni de puissans contreforts.
Puis, quand le siége enfin, dans ses derniers efforts,
Des coups de la mitraille accablera la ville,
Les miens, lancés de haut, les miens en vaudront mille!
Établi sur ce trône, et comme sur le roc,
J'ordonne la victoire autrement que Suffolck. »

Ainsi l'enfer jamais dans les cœurs qu'il inspire
Ne sauroit librement exercer son empire;

Et pour exécuter ce qu'il a résolu,
Il n'a pas même à soi le langage absolu.
S'il l'avoit, ce pouvoir, la terre avec ses crimes
A l'instant rouleroit dans le fond des abîmes.
Mais, de même que l'homme à la fois combattu
Par des instincts de vice et des goûts de vertu,
Sur l'autel de son cœur dont il est le seul prêtre,
Des flots de son encens reste toujours le maître;
De même il garde aussi toute sa liberté
Dans les conseils secrets de sa perversité;
Tantôt suivant le cours des œuvres infernales,
Tantôt les traversant par des œuvres rivales,
Se faisant pour lui-même un égoïste enfer
Où seul il veut avoir les droits de Lucifer,
Sauf à régler un jour tous ces comptes infâmes
Avec lui dans le feu des éternelles flammes.

En vain donc les démons crioient à Glacidas :
« Presse la fin du siége et la fin des combats !
A l'assaut général n'oppose plus d'obstacles
Et sache prévenir la pucelle aux miracles !
Ne l'as-tu point promis avec ton ris moqueur? »

L'ambitieux guerrier répondoit dans son cœur :
« Alors je n'avois pas conquis presque deux rives,
Ni du fleuve à mes lois soumis les eaux captives.
Sachons attendre encore ! et mon courage ardent
Prend aussi le renom d'un courage prudent;
Et je pourrai bientôt offrir à l'Angleterre
Tout ce qu'elle désire au fait d'un chef de guerre,
Et conseil et vigueur, pour jeter à sa fin,
Plus vite que Suffolck, le règne du Dauphin.

Les Tournelles, le fort, et le pont de la Loire
Sont les clefs d'Orléans: à moi donc la victoire! »
Et Glacidas reprend et poursuit les travaux,
Et leur masse imposante est déjà hors des eaux;
Quand tout à coup le fleuve, heureuse providence,
De ses larges torrens redouble l'abondance
Et la rapidité : dans une seule nuit
Des premiers contreforts l'édifice est détruit.
A l'aspect des débris, Glacidas dans sa rage
S'écrie : « Eh bien! laissons passer ce fol orage,
Et je saurai bientôt commander à mon gré,
De mon tonnerre à moi le ravage assuré! »
Et voilà que des eaux la fureur assoupie
Laisse encor le champ libre à l'œuvre de l'impie.
Les travaux sont repris, achevés, et le fort
Redevient pour un tems l'arsenal de la mort.
La reine de la Loire, alors tout épuisée,
Implore de nouveau la divine rosée,
Et l'espoir du miracle exalte les esprits.
Par La Hire en plein jour les Anglais sont surpris;
Une brusque sortie en a foudroyé mille
Reposant dans l'orgueil d'un triomphe tranquille.
L'alarme est aux remparts et la terreur au camp.
On frémit dans le trouble, on nage dans le sang;
Et les vainqueurs chargés tous d'une riche proie
S'en retournoient aux cris de leur dernière joie,
Quand tout à coup Suffolck, dans un rapide élan,
De leur sage retraite a renversé le plan;
Et sans courir d'abord aux clameurs les plus fortes,
Sur trois points à la fois dirigeant ses cohortes,
Il tombe sur les preux, puis avec le butin
Leur reprend un bonheur qu'ils avoient cru certain.

Et le camp tout entier en bénit la nouvelle,
Et c'est le sang français qui maintenant ruisselle!
Assiégeans, assiégés, ensemble confondus,
Au pied des bastions se suivent éperdus;
Et les éclairs du glaive et l'ardeur des mitrailles
Croisés de toutes parts sonnent les funérailles.
Le camp s'est ébranlé; les remparts ont fait feu,
Et La Hire et Suffolck combattent au milieu.
Et de la ville, hélas! et le plomb et la braise,
Foudroie en s'égarant la gloire orléanaise!
De même aussi du camp le bronze hasardeux
Tue Anglais et Français partout mêlés entr'eux.
Là d'Escale et Tyrrel, là de Lore et de Vismes
Des erreurs de la foudre ont succombé victimes.
A la suite des chefs combien d'autres guerriers
Atteints par les écarts de ces feux meurtriers!
Accablé par le nombre et guidé par La Hire,
Le courage français à la fin se retire,
Hélas! il est à bout d'héroïques efforts!
En regagnant la ville, ils laissent de leurs morts
Et de mille débris leur retraite semée;
Et ces morts sont l'élite et la fleur de l'armée!
Au dedans sont les preux que retient le devoir
Contre un prochain assaut et pour dernier espoir.
Le mélange des camps parmi tant de ruines
Décourage l'ardeur des jeunes héroïnes,
Et désormais le feu de leurs brûlans réchauds
S'éteint comme la poix, le bitume et la chaux.
Dunois restoit toujours captif de sa blessure.
Un tourment plus cruel que le mal qu'il endure
Le déchire ! il a vu du haut de son brancard
Le carnage des preux jusqu'au pied du rempart,

Aussitôt il détache et Fontange et Xaintrailles
Pour sauver ce qui reste à l'entour des murailles.
Avec eux ont couru Guitry, Cholet, Clermont :
Ils ont des ailes tous, et l'éclair est moins prompt.
Et pourtant devant eux, et toujours plus rapide,
On a vu s'élancer un guerrier intrépide,
Aux ordres de Dunois tout récemment venu,
Mais des Orléanais jusqu'alors inconnu.
Une vertu d'en haut le dirige et l'inspire.
Au péril de la mort il arrache La Hire,
Et sous son fer terrible et qui semble enflammé,
L'ennemi mord la terre ou s'enfuit désarmé.
« C'est assez pour ce jour de lugubre mémoire!
Songeons à la défense et non plus à la gloire! »
A dit, dans sa douleur, ce modeste héros.
Et, gardant près des murs un menaçant repos,
Il attend que la ville ait recueilli les restes
Échappés aux fureurs de ces combats funestes.
Puis il rentre. On ne sait ni son nom, ni son rang,
Ni son pays; mais c'est le *Volontaire Blanc* :
Ainsi l'appelle-t-on dans ce moment d'alarmes ;
Car il a blanche aigrette et blanche cotte d'armes,
Il est porteur d'un scel de l'abbé de Clairvaux,
Et pour lui les combats ne semblent pas nouveaux;
Il est jeune pourtant et sa guerrière audace
Joint la mâle vigueur à la candide grâce.
En vain autour de lui se presse la cité,
Il ne paroît heureux que quand on l'a quitté.
Aussi presque toujours il baisse sa visière
Et souvent dans le temple il demeure en prière,
Semblable en sa ferveur à l'un des immortels
Chargés d'offrir à Dieu le parfum des autels.

19.

« Je suis délaissé sur la terre,
Mais le Dieu du ciel est à moi!
Et dans son auguste mystère
Il a toujours nourri ma foi.

« L'Ange qui veille sans relâche
A me préserver de l'écueil
Aura bientôt fini sa tâche...
Oh ! l'heureux port que le cercueil!

« Quelle sera douce à ma vie
Cette mort où je verrai Dieu!
Cette mort, ma plus chère envie!
Salut, beau ciel! vain monde, adieu!

« Gardien sacré, céleste guide,
Je suis consolé près de vous,
Car de l'Enfer sous votre égide,
Je ne craindrai jamais les coups.

« Et dans vos étreintes fidèles,
Exhalant mes derniers soupirs,
Je m'envolerai sur vos ailes
Vers le Dieu de tous mes désirs.

« Je verrai de près et sans voiles
Tous les cieux par sa main construits,
Et les astres, et les étoiles,
Et la lune, soleil des nuits.

« Oui, dans les splendeurs de la gloire,
A jamais je veux le bénir
Ce Dieu dont la sainte mémoire
Remplit les siècles à venir! »

Orléans tout entier se lamente et s'effraie.
Comment cicatriser cette dernière plaie ?
Si Jeanne tarde encore, un espoir reste seul :
« Ensevelissons-nous dans le même linceul. »

Elle vient. Mais, hélas! a dit la renommée ;
Le pain manque ! le pain ! pour la plus foible armée !
Et l'on rassemble enfin quelques dons recueillis
Comme dernière aumône au royaume des lis.
Ainsi, dans ses décrets, ainsi la Providence
Pour envoyer la gloire attend la décadence :
Témoignage visible offrant à tous les yeux
Les augustes rayons du miracle des cieux.
De même à la cité le fléau qui l'accable
Sera du doigt divin le signe irrécusable.
Dans ses longues douleurs plus donc elle a souffert,
Plus l'œuvre du Très-Haut se montre à découvert.

Ferme dans cette foi, mais toujours affligée,
Jeanne avance de loin vers la ville assiégée.
Au tombeau de Martin elle s'incline à Tours.
La voix du thaumaturge est un puissant secours.
Ah ! ce n'est pas en vain que la vierge l'implore ;
Et voici quel bruit part des lieux où naît l'aurore :
Un Français à lui seul plus riche que les rois,
A jeté sur les mers vingt vaisseaux à la fois ;
Il passe autour du globe une main souveraine,
Et d'immenses trésors il la rapporte pleine.
Les princes, les cités, et cent peuples divers
Sont pour lui des cliens épars dans l'univers.
Sur sa flotte bientôt l'Orient va lui rendre
Sa richesse au centuple; et le roi vient d'apprendre

Qu'aujourd'hui Jacques Cœur plus heureux que jamais,
A la reine Marie, hôte de son palais,
S'est empressé d'offrir au secours de la France
Du rctour attendu la splendide espérance.
  Alors, des pleurs de Jeanne écoutant l'humble voix,
Du Dieu qui dans sa main tient le monde et ses lois
Le thaumaturge obtient tout ce qu'elle désire.
Un vent prodigieux souffle à chaque navire :
La mer, la grande mer, a vu sur la grande eau
Flotter en traits de feu la moitié d'un manteau. .
Depuis qu'il est des cieux, des astres, des étoiles,
Depuis que l'onde porte et des nefs et des voiles,
Jamais pareil flambeau, jamais tel pavillon,
N'a de tant de splendeur déployé le sillon.
Aussi, de tous écueils cette flotte sauvée,
A peine se croyant partie, est arrivée !
Pilotes, matelots, étonnés de leur sort,
Sont tombés à genoux en entrant dans le port ;
Et bientôt Jacques Cœur, fidèle à sa promesse,
A légué son exemple à la haute richesse.
  Quand, cinq lustres après, ce Français généreux,
Ce trésorier des lys s'exilera loin d'eux,
Ses juges vainement laisseront en problème
Si son or fut coupable, ou s'il le fut lui-même ;
Et l'admiration devra garder ses droits
Envers l'auxiliaire et l'hôte de nos rois.

  Jacques Cœur a prêté la graisse de la terre,
Et la fille du ciel a frappé l'Angleterre.

CHANT DIX-HUITIÈME.

Violation d'une trêve de quelques heures. — Conseil des princes alliés en présence des reines. — Philippe-le-Bon se retire avec ses troupes. — Retour de Bedford dans la capitale troublée. — Reprise des hostillités — Exploits de Jean-le-Lorrain. — La fameuse Bombarde. — La magicienne s'en empare. — Son chant de guerre. — Nouveaux colloques avec ses complices. — Monologue d'Isabeau. — Jeanne d'Arc à Blois devant l'autel de saint Louis.

Le zèle du combat se réveille ; et jamais,
Jamais pareille ardeur ne transporta l'Anglais.
Il frémit de subir quelques heures d'attente!
Il se plaint : C'est tromper sa gloire impatiente!
Avant l'ordre des chefs, la ferveur du soldat
De l'homicide bronze a rallumé l'éclat,
Et dans un flot de peuple autour des croix de pierre
Où le son du beffroi rassembloit la prière,
Le poids de la mitraille est aussitôt jeté,
Et tombant au milieu du cercle épouvanté,

Il y répand l'éclair et le feu du tonnerre!..
Et pourtant tous ses coups n'ont blessé que la terre!
  Ce prodige montroit à l'œil des cœurs pieux
En face des démons les messagers des cieux.
Mais toute âme n'a pas la vision sublime.
Déjà les assiégés ont choisi leur victime :
C'est Lancelot de l'Ile! il se croit abrité,
A l'heure d'une trêve, au pied de la cité,
Quand d'un boulet, écho de la bombe éclatée,
Soudain le vieux guerrier a la tête emportée!

  Toute l'armée en deuil a pleuré cette mort;
Et l'attaque a cessé sur l'ordre de Bedfort.
Avec le duc Philippe il arrive lui-même.

  Les chefs sont convoqués pour un conseil suprême.
Aux élans du courage, à ceux de la vertu,
Le destin d'Orléans y sera débattu.
  Mais l'usurpation ne lâche pas sa proie,
Et le crime est fidèle au souffle qui l'envoie.
L'enfer est là! Ses vœux se laissent entrevoir
Dans les frémissemens d'un satanique espoir.
  Entre les Alliés, magnifique frontière,
Deux riches pavillons dressoient leur cime altière,
Aux armes, aux couleurs de chaque nation,
Sur le camp de Bourgogne et le camp d'Albion.
  Au milieu s'élevoit une troisième tente,
Et de pourpre, et de soie, et d'or tout éclatante.
Là, veilloient en silence à côté d'un bereeau,
La reine Catherine et la reine Isabeau.
Le royal orphelin y sommeilloit encore :
Et déjà le soleil a remplacé l'aurore,

Tandis qu'à d'autres fronts les pensers soucieux
A peine avoient permis de reposer leurs yeux.

Tout à coup, à l'éclat des fanfares guerrières,
Les troupes des deux camps élèvent leurs bannières;
Et Philippe et Bedfort vont parcourir les rangs,
En ramenant toujours leurs regards pénétrans
L'un sur l'autre. Rivaux de gloire et de fortune
Ils ne peuvent plus suivre une ligne commune.
Au pavillon royal ils entrent. L'enfant-roi
En vain sembloit unir et leur force et leur foi;
Les premiers mots jetés dans l'auguste assemblée
Y soufflent le tumulte : elle est déjà troublée.

Philippe de Bourgogne, au nom de la cité,
En invoquant les droits de la captivité,
De la chevalerie et de la loi divine,
Enfin le long malheur du fils de Valentine,
Propose de tenir Orléans en dépôt
Jusqu'à ce que la guerre ait dit son dernier mot.
« Pour qui donc a coulé le sang de tant de braves,
Si l'on ose à leur gloire imposer ces entraves ? »
Répondent aussitôt Bedfort et Glacidas.
Est-ce à nous de frustrer l'espoir de nos soldats?
Orléans est promis à leur juste colère.
— « Eh bien donc! vous, Anglais, comptez sur l'Angleterre;
Ma Bourgogne a le droit de prononcer aussi.
Le premier de mes soins est de sortir d'ici;
« J'aurai d'autres devoirs plus tard envers la France.
— « Philippe! que fais-tu des vœux de la vengeance?
— Reine! je vois trop bien ce qu'en fait Isabeau;
Mais je ne me crois point encore à son niveau.

— « Quoi! Charles n'est-il pas l'assassin de ton père?
— « Je ne sais; mais je sais que vous êtes sa mère! »
Soudain Bedfort s'écrie : « Honneur donc au devoir,
Prince! et permettez-nous de garder notre espoir. »
Et Philippe reprend : « Quand pour votre querelle
La douleur filiale arma seule mon zèle,
Je n'ai rien prétendu juger sur aucuns droits
Au détriment du peuple, au détriment des rois.
Contre tous les intrus mon horreur est connue;
Et la Bourgogne ici pour eux n'est point venue.
Elle a cru, dans son deuil, suivre des conquérans,
De nobles alliés, et jamais des tyrans.
Aussi de leur honneur j'attendois la réponse.
Je ne la reçois point, et dès lors j'y renonce.
— « Vous êtes libre, Prince! et pourtant, dit Bedfort,
Il convient avec vous de vous montrer d'accord.
C'est bien tard sur nos droits vous créer des alarmes!
C'est bien tard séparer votre deuil de nos armes!
— « Il n'est jamais trop tard, même à qui s'est trompé,
De distinguer un droit d'un pouvoir usurpé. »

Philippe se retire; et puis, à sa parole,
Tout son camp prévenu comme un essaim s'envole.
Et Bedfort est sorti pour en être témoin...
Il rentre ; il s'applaudit : le prince est déjà loin.
« Ils seroient trop Français tous ces fils de la France,
Pour toujours nous servir avec persévérance!
De nos anciens exploits dix mille compagnons
Vaudront, à nombre égal, dix fois les Bourguignons.
Ils arrivent demain. Qu'à leur bonne venue
Désormais plus ardent le siége continue.
Glacidas l'a bien dit : ne comptons que sur nous

Ou sur des vassaux fiers d'embrasser nos genoux,
Et bientôt, d'un seul coup, maîtres de cette ville,
Nous saurons conquérir un règne plus tranquille.
— « Non, non, duc de Bedfort, ne l'espérons jamais
Sous un sceptre douteux le règne de la paix! »
Répondoit Catherine avec sa voix de reine.
A de pareils succès un long soupir s'enchaîne.
Je ne dis rien de plus; mais, hélas! je prévois
Sur mon fils le malheur des plus malheureux rois!
« Pour donner à son titre ici quelque durée,
Vous avez eu recours à l'onction sacrée!..
Craignez, craignez d'avoir appelé sur son front
Un éclair de la foudre et plus sombre et plus prompt!
« Ah! trop souvent le sang inonde l'Angleterre!
Et pourquoi donc chercher encor sur cette terre
Des nuages plus noirs au lugubre avenir,
Quand le ciel pour la France est près d'intervenir?
Car déjà vous savez les bruits de prophétie
Qui de Valois, mon frère, éveillent l'inertie.
— « Je sais, reine, je sais que la crédulité
Jamais n'est un rempart pour aucune cité;
Et, je le vois aussi, votre ancienne patrie
Dans l'amour de nos droits ne vous a point nourrie.
Pourtant le peuple anglais est un peuple jaloux!
Il est tems d'y songer pour votre fils et vous.
—« J'y songe! et plaise à Dieu, comme je l'en conjure,
De me rendre la paix dans une vie obscure!
— « Laissons, laissons ma fille à son illusion,
Duc de Bedfort. Pour moi, je chéris Albion,
Et sous son étendard à jamais je me range
Dès qu'elle me comprend, me répond et me venge.
Henri Six, votre espoir, est encor plus le mien

Des deux peuples en lui nous avons le lien,
Et sa raison s'ouvrant apprendra d'elle-même
L'indissoluble nœud d'un double diadême.
« Glacidas! je te suis, dit encore Isabeau.
Je veux prendre ma part d'un triomphe si beau.
Et puisque leur Valois veut armer une femme,
Je t'en offre une aussi pour compléter le drame.
Kroudna la magicienne aura contre Orléans,
De merveilleux secrets pour des bras de géans.
— « Venez, reine! nos bras nous suffiront sans doute,
Mais avec vous Kroudna mérite qu'on l'écoute. »

Et Bedfort ne dit rien contre ce vil concert.
Il se borne à l'ennui d'y tenir l'œil ouvert.
Du reste il est charmé que cette reine affronte
Aux regards de la France une nouvelle honte;
Et toujours il espère en voir plus d'une fois
Rejaillir les reflets sur le front des Valois.
Il sent alors qu'en lui l'ambition s'éveille;
Il accepte des noms qui flattent son oreille:
« Il est plus que régent, et de fait il est roi,
Et la France bientôt aura subi sa loi,
Si le manteau royal remplace enfin des langes. »
Disoient les courtisans échos des mauvais anges.
Mais, soit la prévoyance, ou soit aussi la peur,
Il veut sonder encore un avenir trompeur;
Et, content de servir un règne illégitime,
Il s'y croit mieux d'aplomb sur l'échelle du crime.
Et gardant avec lui le royal orphelin,
De la cité félonne il reprend le chemin;
Car le péril impose à sa sollicitude
Le soin de surveiller de près la servitude

Dont les sourdes rumeurs jusque dans son palais
Menacent d'ébranler le pavillon anglais.
Ce ferment de révolte appelle sa présence.
De courageuses voix ont rompu le silence.
Le miracle promis aux remparts d'Orléans
A remué partout un peuple de croyans;
Et de cette espérance ardens auxiliaires,
Les prêtres ont osé la prêcher dans leurs chaires!
Aussitôt par l'Anglais poursuivis, condamnés,
Ils partent pour l'exil, ou sont emprisonnés.
Et Paris doit se taire : et d'innombrables gardes
Maintiennent, l'arme au poing, le droit des hallebardes.
Malheureuse cité! comprends-tu cette fois
Le crime de chasser et d'oublier tes rois?

Alors, dans Orléans, sous le feu des mitrailles,
Un nouveau champ s'ouvroit au cours des funérailles.
Du coup qui l'a blessé Dunois n'est point guéri;
Et le cœur de Gaucour d'un triple deuil flétri
Ne sait plus supporter le fardeau des années,
Ni de la ville en pleurs guider les destinées;
Et Dubey, le prévôt, aujourd'hui ne vit plus
Que dans le souvenir des plus nobles vertus.
Aux oracles nouveaux que tout un peuple annonce
Les foudres de l'airain sont la seule réponse.
Des Tournelles, jadis sauvegarde des murs,
S'élancent les boulets qui frappent à coups sûrs,
Et vers la rive droite où La Pôle rassemble
Deux camps en un seul camp, toute la cité tremble
Toujours se recrutant, il assiége toujours,
Car d'un dernier triomphe il attend les grands jours;
Et la brèche est ouverte; et sur le mur qui fume,

Tout le feu du carnage aussitôt se rallume,
Les femmes d'Orléans n'y feront point défaut.
Les voici ! les voici ! « Courage ! et s'il le faut,
Disent-elles, mourons ! vive, vive la France !
Et Jeanne d'Arc viendra couronner l'espérance ! »
Dunois alors porté sur de hardis brancards
Comme un astre de gloire apparoît aux remparts.
Sa voix tonne : à son ordre, et La Hire et Xaintrailles
Précipitent l'Anglais du sommet des murailles
Dans les fossés. La nuit met fin à ce combat
Où Dampierre, et Graville, et Puyseux Cap-Dorat,
Et des enfans guerriers, et de guerrières femmes
Ont chassé l'Étranger par le glaive et les flammes.
Sur l'autre bord du fleuve, un grand désastre, hélas !
A réjoui le cœur du fatal Glacidas.
D'abord Jean-le-Lorrain, artilleur formidable,
Répond aux assiégeans, les brise, les accable.
Et puis il tombe à terre ; il feint d'être frappé ;
Et le mort se réveille ; et l'ennemi trompé
Expie en flots de sang ses premiers cris de joie
Sous la grêle de feu que ce mort leur envoie.
De là, trop confiant, l'intrépide Lorrain
Sur la vague des eaux s'est élancé soudain ;
Et partout, avec lui, la fameuse bombarde
Qu'escorte sur la Loire une fidèle garde
Foudroie à droite, à gauche, et de ses coups hardis
Frappe de Glacidas les soldats interdits.

Sous un bois solitaire et que le fleuve arrose,
Enfin de cette gloire à l'ombre il se repose.
Mais là vont se glisser sourdement introduits
Des étrangers nombreux et par Kroudna conduits.

Elle a tracé sur l'eau le nom de ses idoles
Et jeté dans les airs de magiques paroles.
Puis, la première, entrant dans les roseaux fangeux
Qui sous leurs jets touffus la dérobent aux yeux
Avec tous les guerriers guidés par son audace,
Elle a revu le bronze et reconnu sa place.
Son œil reste perçant à la tombante nuit,
Et l'onde la protége en roulant à grand bruit.
Le signal est donné : la machine tonnante
Est dans ses mains! Alors mille cris d'épouvante
Surprennent le Lorrain et tous ses compagnons.
Les uns sont égorgés ou noyés sous les joncs;
Les autres avec lui rompant le cours du fleuve
Abordent à la nage au pied de la Tour Neuve.

Glacidas veut lui-même achever ces exploits;
Il s'embarque; il surprend le pont de Belle-Croix :
Nouveau carnage! et l'onde en est encor rougie.
C'est pour son œil cruel la plus sûre magie;
Et de là, coup sur coup, écrasant les remparts,
Il ouvre une autre brèche au feu des léopards.

Un groupe d'assiégeans à la faveur des ombres
Déjà du mur brisé franchissoit les décombres,
Quand tout à coup sur eux le Volontaire Blanc,
Suivi des preux, arrive, et de son fer sanglant
Les frappe, les refoule, et dès qu'ils sont en fuite,
Court vers les naufragés, sous sa main les abrite;
Puis, autour de la brèche où gisent tant de corps,
Soulage les blessés, ensevelit les morts,
Et dans la ville enfin rentre et prie en silence
Le Dieu dont il reçoit sa force et sa vaillance.

On ignore toujours le nom de ce héros
Qui se dévoue au peuple et veille à son repos.
A la pâle lueur de la lune et des astres,
La farouche Kroudna contemple ces désastres,
Et de la triste Loire elle parcourt les bords
En criant de l'enfer les horribles accords.

« Fille échevelée
Des noires forêts,
Cours, cours la vallée,
Les bois, les marais,
Et, dans ta volée,
Aux yeux indiscrets,
Sans être voilée,
Cache tes secrets.

« Sur le vent qui gronde
Des lointains déserts,
Roule, vagabonde,
De la terre aux mers;
Et, dans ses concerts,
Que ton cœur réponde
A tout l'univers
Une voix profonde,
La voix des enfers!

« Voici sur la France,
Comme au temps jadis,
Des jours de vengeance!...
Dans mes vœux hardis
Je les ai prédits...
Mais à la souffrance
De tous les maudits

Jamais d'espérance
Ni de paradis!

« Quand le Dieu terrible
Tient les larges bords
De son vaste crible,
Et criblant les morts,
Purge ses trésors,
Il reste inflexible :
Mais pour moi j'endors
Dans le pacte horrible
Mon âme et mon corps. »

La pythonisse enfin rentre; Isabeau l'embrasse;
Et Glacidas lui dit : « Kroudna, je te rends grâce,
Ta promesse est remplie! et tu nous as fait voir
De ton art surhumain jusqu'où va le pouvoir;
J'y dois compter encor pour les grandes journées
Qui vont de nos labeurs fixer les destinées;
Et tu voudras aussi t'appuyer sur ce bras
Qui sait, dans sa vigueur, couronner tes combats.
« Triomphons l'un par l'autre, allons braver sans crainte
Et les Anges guerriers et l'amazone sainte
Nos armes, à l'éclat de ce nouveau succès,
Dès demain d'Orléans pourroient forcer l'accès;
Mais, j'en ai fait l'aveu : j'aspire à cette guerre
Des demi-dieux du ciel et des fils de la terre;
J'éprouve à ce désir je ne sais quels transports
Qui partout me feroient affronter mille morts.
— « Ah! dit la reine, avant que la dévote fille
Ose de ta puissance assiéger la bastille,
Pourquoi donc t'arrêter dans un suprême effort?

Pourquoi de ma vengeance ainsi risquer le sort?
Pourquoi surtout, pourquoi, quand je crains un oracle,
Dédaigner le moyen d'en assurer l'obstacle?
Enfin, qu'est devenu ce soin respectueux
Qui d'abord s'empressoit d'obéir à mes vœux?
— « O Reine! le tems marche, et ce n'est pas merveille
Qu'un lendemain parfois diffère de la veille.
Souvent dans les conseils des peuples et des rois
Un seul jour a suffi pour nous donner des droits.
Quelle que soit des miens la récente origine,
Ils n'en sont pas moins sûrs à ce que j'imagine!
Car mon titre nouveau, je le dis entre nous,
N'est pas plus un secret pour Kroudna que pour vous,
Depuis que dans ces lieux vous même êtes venue
Jeter une splendeur jusqu'alors inconnue.
Eh bien! j'ai décidé, dans l'intérêt de tous
Et dans un but plus haut, de suspendre mes coups.
« En sauvant Orléans la mystique pucelle
Doit commencer, dit-on, sa longue kyrielle
De merveilleux combats et d'exploits inouïs.
A moi donc d'y répondre, et je m'en réjouis.
Moi si bien averti, moi, Glacidas, irai-je
Avant qu'elle soit là presser la fin du siége?
Non, non! mais j'attendrai les Anges et les Saints;
Avec elle, avec eux, nous en viendrons aux mains.
Dans les plaines de l'air, de la terre et de l'onde,
Gloire, gloire au courage où le péril abonde!..
Kroudna, qu'en penses-tu?..
—« Ce qu'en pense Kroudna,
Reprenoit Isabeau, mais tu le sais déjà
Et toute la terreur qu'un bruit d'oracle inspire!..
« Dans l'ingrate parole où ta gloire s'admire

Je ne dois point te suivre : il faudroit trop de soin
Pour redresser des pas égarés de si loin.
J'y reviendrai plus tard. Aujourd'hui le tems presse.
Mais je veux bien entendre encor ma prophétesse.
Parle, parle, Kroudna, sache tout expliquer.
Sans laisser rien à dire et rien à répliquer.»

Glacidas frémissoit. Il se contraint. La reine
D'un œil impatient fixe la magicienne,
Qui recueillant sa force en dirige l'essor
Vers les cieux étoilés, les interroge encor,
Et voit que le problème, au lieu de se résoudre,
Se complique de feux, images de la foudre.
Elle s'écrie : « Hélas ! j'ai chanté mon espoir,
Mais je tremble ! et pourtant il vous faut tout savoir
Vous saurez tout. — Ma peur, c'est la vierge guerrière.
Oh ! que m'est redoutable un vœu de sa prière !
De traverser sa marche et d'arrêter ses pas
J'ai supplié mes dieux, vous ne l'ignorez pas.
Mais elle vient !.. J'apprends encor et par eux-mêmes
Combien sont impuissans leurs cris et leurs blasphêmes
Sur un cœur virginal... — Si du moins dans les airs
Des nuages couroient sous le feu des éclairs
Au moment où je vois le signe du miracle,
Contre elle je pourrois faire tourner l'oracle !..
Silence !.. — Je respire !.. un coin du vaste azur
Reste couvert encor comme d'un voile obscur :
Il peut de là bientôt surgir plus d'un orage.
Avec ce pronostic, ne perdons point courage...
Une voie est ouverte à la perdition ..
Cherchons quelque prestige et quelque invention
Qui de force ou de gré troublent ce cœur timide,

Et nous l'arracherons à l'Ange qui le guide.
Toute vertu sortant du fidèle sentier
Laisse tomber d'un coup son édifice entier.
Donc j'espère toujours... l'avenir reste sombre...
Au-dessus d'Orléans voici même une autre ombre
Recouvrant sous des fleurs un long piége dressé
A la fille des champs dont l'étoile a passé.
Oui! là, dans cette ville où l'on attend sa gloire,
Il est un cœur mortel épris de sa mémoire,
Qui s'en repaît le jour, qui s'en repaît la nuit.
Au même écueil bientôt leur destin les conduit.
Dans l'un comme dans l'autre, à moins d'y voir deux anges,
Les constantes vertus seroient par trop étranges!
« A nous surtout, à nous longtems accoutumés
Aux feux qu'un seul regard a souvent allumés,
Il est clair que tous deux se trouvant en présence,
C'en est assez pour faire échec à l'innocence.
Ils n'ont point de refuge en un lien béni.
Une fois attiré, le cœur vierge est fini.
Plus est pur le cristal, plus un souffle le souille,
Plus est poli l'acier et plus il craint la rouille. »
Isabeau se récrie : « O Kroudna! que dis-tu?
Devant moi! devant lui! toi! parler de vertu!..
En sais-tu quelque chose?.. et tu veux la décrire!
Et de là dépendroit ce que tu dois prédire!
Et le sort et le fruit de ta prédiction
Suivroient les mouvemens d'une tentation!
Et, pour mon désespoir, c'est dans Orléans même
Que cette fille iroit affronter le problème!
Et quand nous demandons des faits à l'avenir,
Aux symptômes des cœurs il faudroit s'en tenir!..
Est-ce que par hasard ton art astrologique

Dans un cercle moral se roule et se complique?
Ma surprise, d'abord comprimée un moment,
Réclame à ce mystère un éclaircissement;
Car lorsqu'Isabeau daigne étudier l'augure,
C'est par des résultats qu'il doit toujours conclure.
— « Reine, le ciel se couvre et laisse à d'autres nuits.
Le soin de renouer l'œuvre que je poursuis.
Mon espoir s'en accroît, et déjà ces nuages
De mes inductions confirment les présages.
Mais ne l'oubliez pas : l'influence du mal
Et du bien, dans le monde et physique et moral,
En dépit de nous tous, reste toujours entière;
Et nul œil n'en sauroit dénier la lumière.
Or, ce que j'ai prédit de cette mission
Qui d'un cœur virginal reçoit l'impulsion,
Vous en saurez la suite! un grand deuil la menace;
Sans que rien à cette heure en précise la trace.
Donc le reste à demain, et sous un ciel nouveau!.. »

Le colloque est suivi d'un long pleur d'Isabeau.
Puis elle reste seule, en proie au noir délire
Des remords dont la nuit redouble le martyre.
« Que je suis malheureuse!..Où trouver un appui?..
Patrie, amis, parens, devant moi tout a fui...
On me hait, on m'outrage, et pour comble de peines,
Mes crimes ont passé la mesure des haines!..
De tous mes jours d'ivresse, et d'opprobre, et de sang,
Souvenir odieux, souvenir menaçant,
Laisse-moi!.. Que ne puis-je, étouffant ta lumière,
Dans l'éternel oubli me plonger tout-entière!..
« Moi, femme, mère, aïeule et tutrice de rois,
Je n'entends point de voix qui réponde à ma voix!..

Ainsi de ses terreurs dérouloient le tableau,
L'humble vierge des champs et si pure et si chaste,
A la France rendoit la jóie : et ce contraste,
Offrant la double image et du vice odieux,
Et de la vertu sainte, éclairoit tous les yeux.
Imposante leçon ! œuvre de Providence !
La voix d'un peuple entier en marquoit l'évidence,
Dénonçant de ses pleurs, poursuivant de ses cris
La fille de Bavière accolée au mépris,
Aux jours même où la cour, et l'Église, et l'armée,
Avec lui saluoient la fille de Romée.

Agenouillée alors en la cité de Blois,
A l'autel patronal du plus saint de nos rois,
Jeanne prioit : « O vous, bienheureux fils de Blanche !
A vos genoux souffrez que mon âme s'épanche :
Ce n'est point de mon fait si je m'en vais tantôt
Guerroyer pour les lys; c'est de l'ordre d'en haut.
Vous le savez déjà, vous, et je dois le croire,
Vous que Dieu même admet aux conseils de sa gloire !
Veuillez donc l'implorer pour que mon foible bras
Soit surtout de sa grâce armé dans les combats.
Puissé-je comme vous, ô chrétien Machabée !
Servir la juste cause entre mes mains tombée !
Plus que celle des rois elle est sa cause à lui ;
En me la confiant, il le montre aujourd'hui.
Aussi je ne demande à sa toute-puissance
Ni les guerriers nombreux, ni la haute vaillance,
Mais les amis de Dieu, mais les soldats du Christ,
Qui, forts de son amour, et, comme il est écrit,
Sachent avec leur foi, transportant les montagnes,
Des combats du Seigneur faire ainsi les campagnes.

« Eh bien! grand Saint, versez dans le cœur de nos preux,

Avec la voix du ciel vos soupirs et vos vœux.
Qu'ils soient tous altérés de ce divin breuvage
Où du salut toujours ils trouveront le gage!
Vous, l'exemple des rois, jetez votre manteau
Sur le mal qui dépare un royaume si beau;
Et, s'il se peut, du front des majestés royales
Éloignez à jamais la trace des scandales.
Cette reine surtout, fille de l'Étranger,
Priez Dieu que sa vie enfin puisse changer,
Qu'il lui refasse un cœur nourri de saintes larmes
Où l'espoir du pardon vienne avec tous ses charmes!
Et que dans le torrent des célestes secours,
Elle soit consolée, et durant de longs jours!..
« Enfin, patron béni de tous les fils de France,
Vous savez bien quel baume il faut à leur souffrance,
Et pour les protéger grand est votre crédit
Auprès du Roi des rois: l'Archange me l'a dit.
Daignez donc avec lui du terme des oracles
Écarter les retards et les derniers obstacles;
Car le ciel aime à voir les Anges et les Saints
Ensemble exécuter son œuvre et ses desseins. »

Aux yeux de Jeanne d'Arc Micaël fend la nue:
Et Louis dans la gloire apparoît à sa vue.
« Sainte enfant! disoit-il, vous avez bien compris
Cette unanime ardeur des bienheureux Esprits.
Allez donc au miracle où leur voix vous appelle.
Je bénis notre France et vous bénis comme elle. »

CHANT DIX-NEUVIÈME.

Départ de Jeanne pour Orléans. — Sa première lettre aux Anglais. — Le ciel permet qu'elle soit induite en erreur sur la route qu'elle veut suivre. — Miracle de son entrée à Orléans. — Stupeur de l'Étranger. — La magicienne se trouble avec Isabeau et Glacidas. — Fuite de la reine. — Jeanne à Sainte-Croix. — Le Volontaire Blanc, la nuit, au pied des autels.

Jeanne a vu luire enfin le soleil du départ.
D'une main courageuse elle a pris l'étendart;
Elle a ceint de Fierbois la merveilleuse épée
Au sang du Sarrazin par l'Archange trempée.
Son armure en tissu d'acier, de bronze et d'or,
Mieux que sous le marteau s'est arrondie encor;
Elle y suspend le fer de sa légère hache;
Son chapel, comme un casque, orné du blanc panache,
Ombrage de son front le virginal éclat;
Son noble destrier veut courir au combat,

Et déjà de courage et de gloire il s'enflamme
Dès qu'il est effleuré des plis de l'oriflamme.

L'héroïne en ces mots a pris congé du roi :
« Sire, dans les périls je ne crains rien pour moi
Je cours vers le triomphe, et pourtant menacée,
Ou certaine plutôt d'être une fois blessée ;
Il le faut ! c'est le signe (elles l'on dit mes voix !)
Que la main de Dieu seul aura fait nos exploits.
« Comme en tous ces combats je dois parler en maître,
Il ne conviendroit pas, Sire, à vous d'y paraître.
Mais à vos chefs de guerre intimez l'ordre exprès
De m'obéir en tout, de loin comme de près,
Jusqu'au jour du miracle et de la recouvrance.
« Moi-même au nom du ciel je sers le roi de France;
Orléans délivré je le conduis à Rheims,
Et puis il poursuivra ses augustes desseins.
— « Jeanne, puisqu'il le faut je me résigne encore :
Mais pressons ce grand jour dont j'entrevois l'aurore,
Et sachez que le roi par vous victorieux
Dans les champs de l'honneur vous obéiroit mieux. »

D'une divine ardeur Jeanne d'Arc animée
Apparoît aussitôt en tête de l'armée ;
Et, dès ce jour, usant des pouvoirs souverains
Que Charles sans réserve a remis dans ses mains,
Elle veut épargner et le sang et les larmes ;
Elle envoie à l'Anglais, et par deux hérauts d'armes,
Cette lettre

« † Jhesus-Maria †

« Vous d'abord,
Henri, roi d'Angleterre ! et vous, duc de Bedfort,

Qui vous dites régent du royaume de France,
Et depuis trop longtems l'avez mis en souffrance !
Et vous Suffolck la Pôle ! et vous Jean de Talbot !
Et vous, Sire d'Escale ! il faut partir tantôt.
« Restituez bien vite ès-mains de la Pucelle,
Au nom du Tout-Puissant qui vous parle par elle,
Les clefs de cet empire et des villes du roi
Dont vous êtes nantis et sans titre et sans foi.
Je viens du sang royal réclamer l'héritage ;
Je vous offre la paix dont ce sang est le gage
Et dont vous vous rendrez vous-mêmes les garans.
« Vous aussi, chevaliers et guerriers de tous rangs,
Qui d'Orléans encore osez suivre le siége,
Tous, pour votre salut, pour que Dieu vous protége,
Retournez dans votre île ; ou sinon je m'en vais
Vous chasser devant moi de tout le sol français.
Et comprenez enfin, jeune roi d'Angleterre,
J'en aurai le pouvoir bien mieux qu'un chef de guerre,
Et, de force ou de gré, de par l'ordre de Dieu,
Je poursuivrai vos gens de mon glaive en tout lieu,
Et s'ils ne s'en vont point je puis les faire occire.
Or, n'imaginez pas conserver cet empire.
« Ce royaume des lys, royaume très-chrétien,
Le fils du Roi des cieux le garde comme sien.
Par lui, l'héritier vrai, Charles, va le reprendre.
Hâtez-vous, Dieu le veut, hâtez-vous de le rendre.
Que si vous refusez d'ouïr ce que je dis,
Vous serez, il l'ordonne, et frappés, et maudits.
Jamais si grand désastre et plaie aussi profonde
Depuis mille ans et plus, n'aura surpris le monde.
Et Dieu, croyez-le bien, restera le plus fort ;
Et c'est pour le bon droit ! — Ainsi, duc de Bedfort,

Gardez-vous de tenter de nouvelles ruines !
Faites plutôt raison aux volontés divines,
Et vous pourrez encore obtenir leurs bienfaits...
Ou bien vous allez voir en France de hauts faits
Que nul n'a jamais vus. — Et moi, je les annonce !
Pour la paix d'Orléans donnez votre réponse,
Ou bientôt le malheur s'attache à tous vos pas;
Je dois vous le prédire; et ne l'oubliez pas. »

†

Ce langage si haut de la vierge angélique
Étonne la fureur de l'orgueil britannique.
A l'importun message on ne répondra rien.
L'Anglais maudit la Sainte et le roi Très-Chrétien.
Par une trahison que toute loi condamne,
Il retient prisonnier l'un des hérauts de Jeanne;
L'autre est en liberté ; mais pour la prévenir
Que le bûcher l'attend s'ils peuvent la tenir.

Déjà, déjà l'enfer instruit par ses ministres
A rallumé l'ardeur de ses complots sinistres ;
Il connoît de Poitiers le décret solennel,
Et cette fois Satan déchaîne Kabaël.
Aussitôt dans les airs l'infâme calomnie
Soulève contre Jeanne un flot d'ignominie;
Et, de la capitale aux lieux les plus obscurs,
Elle amasse et répand les blasphêmes impurs.
Ainsi court le torrent d'une vapeur immonde
Même quand un beau jour se lève sur le monde ;
Mais le nuage infect redemandant la nuit
Vers les gouffres béans se refoule et s'enfuit.

A la gloire de Dieu, qu'elle prend pour devise,

Jeanne toujours fidèle offre son entreprise,
Et dans le souvenir des grands jours d'Israël
Elle attend son espoir du bras de Micaël.
  Les prêtres, à sa voix, sous leur sainte bannière,
En tête de l'armée entonnent la prière.
Le signe du salut s'élançant devant eux
N'a pas, comme au désert, un côté ténébreux ;
Astre toujours brillant, éternelle colonne,
De la même splendeur à jamais il rayonne,
Et, soit que sur la terre il trace un sillon d'or,
Soit qu'il ouvre le ciel à son divin essor,
Il entraîne aussitôt l'élan des cœurs fidèles.

Près des bras de la Croix, Anges pliez vos ailes.

  Mais un autre mystère a consommé l'amour
Et sur les saints autels le nourrit chaque jour.
Ah ! sans emporter Dieu, Jeanne n'est point partie :
Elle vous a reçue, auguste Eucharistie !
En vous elle a puisé les conseils généreux
Qu'elle adresse à l'honneur comme à la foi des preux :
  « Vous savez en quel nom je marche à votre tête,
Et comment de ma voix sort la voix du prophète.
Je dois donc vous parler en ce jour solennel :
  « Enchaînons tous nos cœurs aux lois de l'Éternel.
De nos vœux à ses pieds réunissons l'offrande,
Et sur nos repentirs que son pardon descende !
Puisse du feu sacré le don mystérieux
Nous inspirer le goût de la manne des cieux !
Chassons, chassons du moins les œuvres de scandale;
Ne laissons nulle prise à l'audace infernale ;
Dans les pieux devoirs encourageons-nous tous ;
Soyons saints sur la terre, et le ciel est à nous ! »

Ainsi, dès le début, cette royale armée
A la ferveur de Jeanne étoit accoutumée,
Et marchoit, respirant sous l'aile du Seigneur
Et parfums de prière, et parfums de bonheur,
Et parfums de printems : les fleurs venoient d'éclore,
Et le chant des oiseaux saluoit chaque aurore.
France dépouille-toi de tes habits de deuil,
Fais comme la nature, et reprends ton orgueil ;
Mais sache quel flambeau dissipe les ténèbres,
Et dis à l'univers quelle foi tu célèbres !
Hélas! elle n'est pas vivante, cette foi,
Dans tous les cœurs voués à la cause du roi.
Jeanne d'Arc leur disoit : « Ne gardez aucuns doutes.
Ne craignez ni l'Anglais, ni ses fortes redoutes ;
Car je vous l'ai promis : nous passons au milieu,
Sans péril, sans encombre, et sous la main de Dieu.
— « Jeanne, répond Sully, j'aimerois à vous croire ;
Mais si la sûreté peut s'unir à la gloire,
Pourquoi vouloir choisir le côté hasardeux
Quand, de l'autre, l'Anglais est beaucoup moins nombreux?
— « Je ne fais point les choix de l'humaine prudence,
Et j'ai dû consulter une autre Providence.
— « Non, reprend Mortemart, non, il n'est point permis
De livrer nos soldats aux glaives ennemis !..
Que pourrions-nous tenter avec si foible nombre?
— « Ne vous l'ai-je pas dit? Dieu nous prête son ombre.
— « Mais il nous donne aussi pour flambeau la raison
Qui dans tous les conseils est toujours de saison.
— « Eh bien ! c'est la raison qui dicte ma croyance
Alors que dans mes mains le ciel met sa puissance.
A mon ordre à la fois et royal et divin
Nul d'entre vous ne peut désobéir en vain. »

Et Jeanne persistoit dans cet ordre suprême.

Alors la voix des chefs s'abaisse au stratagême,
Et lui donne à penser qu'enfin tous ses avis
Jusqu'aux murs d'Orléans alloient être suivis :
Et la vierge, toujours naïve et toujours sainte,
N'a pas dû se résoudre à soupçonner la feinte.

Mais quel étonnement! les célestes clartés
Sur la route ont cessé de luire à ses côtés,
Et marquant vers la gauche une trace lointaine,
Semblent l'abandonner à sa marche incertaine;
Car, depuis Vaucouleurs, c'est la première fois
Qu'elle est restée un jour sans entendre ses voix.
Et toutefois son cœur, tranquille et sans reproche,
Attend que le message à sa voix se rapproche.
Enfin voici la Loire embrassant le Loiret!
Et la vierge aussitôt jette un cri de regret :
« Ah! vous m'avez trompée! et j'en ai vu la preuve!
Les Anges ont paru sur l'autre bord du fleuve.
Et vous-mêmes, hélas! vous vous êtes déçus.
Point de pont! point de gué! vous ne passerez plus!
Vainement une armée en ces chaos de sables
Chercheroit à trouver des passes praticables.
Nous sommes donc forcés de retourner à Blois. »

Sur un léger esquif au même instant Dunois
Arrivoit : sa blessure est à peine guérie.
« J'accours pour voir plus tôt l'ange de la patrie,
Dit-il, car le tems presse, et si tout n'est perdu,
C'est que l'ennemi semble avoir trop attendu.
Venez, fille du ciel! la mort est à nos portes.

— « Gentil prince, pourtant vos mains étoient bien fortes.
Mais vous vous confiez à l'œuvre du Seigneur.
Vous venez, je le vois, à lui seul rendre honneur.
Et moi, je ne suis rien, mais de sa part j'amène
D'un angélique appui la force surhumaine.
Je n'aurai qu'à paroître, et bientôt devant moi
Son Ange aura chassé les ennemis du roi.
— « C'est aller vite, Jeanne, et je veux bien vous croire.
— « De ce que je prédis ayez bonne mémoire,
Gentil Prince! et d'abord, il faut mener d'ici
Les vivres sur les eaux jusqu'au port de Chécy.
— « Mais, répondent les chefs, sous le feu des Tournelles
Glacidas va briser et radeaux, et nacelles.
— « L'Anglais ne fera rien; l'Anglais a déjà peur. »
L'Anglais semble en effet plongé dans la stupeur.
Alors, les nautonniers : « Nous aurons bien affaire
Même sans ennemis, car le vent est contraire.
— « Faites ce que j'ordonne! et le vent va changer;
Et bientôt le convoi débarque sans danger...
Et nous, nous retournons à Blois passer le fleuve.
— « Restez, disent les chefs, Jeanne! après cette épreuve,
Nous vous obéirons, et même loin de vous.
Mais dans trois jours, venez, Jeanne, au devant de nous;
Et sous votre étendard, en abjurant nos craintes,
Comme vous de l'Anglais nous bravons les atteintes. »
Et Dunois reprenoit : « Jeanne! près de vous voir,
Orléans ne peut plus ajourner son espoir. »

Soudain le vent changeoit; et la foi dans les âmes
Alloit plus vite encor que la voile et les rames.

Ainsi par l'ascendant de sa sainte vertu

La vierge triomphoit sans avoir combattu.
L'ennemi spectateur et subjugué lui-même
Balbutie en tremblant l'outrage et le blasphême.

Glacidas de Kroudna réclame les conseils;
Et Kroudna n'eut jamais de pronostics pareils.
Elle hésite, et l'effroi roule dans sa voix rauque,
Et son démon troublé l'agite et la suffoque.
Elle a vu l'héroïne, et soudain dans son cœur
Elle a senti brûler comme un éclair moqueur!
Puis à ses talismans redemandant sa force,
La rage seule y trouve une nouvelle amorce,
Et semble, en invoquant les esprits infernaux,
Vouloir précipiter sa honte au fond des eaux.
Mais la voix du guerrier a repris son audace :
« Si cette thaumaturge entre enfin dans la place,
Toi-même ici, Kroudna, ne l'as-tu pas prédit?
Donc ce jour annoncé n'est pas un jour maudit.
Et nous nous rappelons le curieux augure
Où la vierge des Lys peut changer de figure...
Allons! que le courage alimente l'espoir!
Comment craindre un péril même avant de le voir?
— « Il est grand, ce péril! disoit la magicienne;
Je le vois de mes yeux, je n'attends pas qu'il vienne,
Il n'est que trop venu!
— « Regarde donc là bas!
Cette fille vient seule, ajoutoit Glacidas,
Seule avec deux guerriers, sans aucune autre escorte.
— « Sans doute! mais autour de la nef qui la porte
Un feu céleste brille à mes regards surpris
Et refoule vers nous les ténébreux esprits.
« Presque seule elle arrive, oui! mais c'est la merveille!

Car nul ne soupçonnoit témérité pareille;
Et la nuit qui survient déjà ne permet plus
Ni de la foudroyer, ni de lui courir sus.
Même, au rayonnement des astres que j'observe,
De tenter ce hasard que l'enfer nous préserve!
Tous les flots irrités nous chasseroient bien loin;
Le peuple d'Orléans en seroit le témoin,
Et dès l'abord l'éclat de ce premier prodige
D'un invincible espoir lui feroit le prestige...
« Attendons!... Cette fille à peine touche au seuil
Du rivage où ses pas vont trouver un écueil.
C'est là que je l'épie; et, dès ce soir peut-être,
L'œil qui doit l'y chercher ira la reconnoître,
Et plus d'une rumeur donnera le signal
Qui jette à tous les vents le voile virginal.
— « Très-bien! dit Glacidas, mais sans nouvel augure
Chasse Isabeau d'ici! car tout le camp murmure.
Nuit et jour elle a mis ma patience à bout.
Débarrasse-nous donc tous deux du même coup!
Nous nous suffirons seuls, sans qu'elle vienne encore
Mêler à nos destins l'ennui qui la dévore »
Et Kroudna, descendue au fond du vieux manoir,
Imprime à la terreur l'accent du désespoir :
« Fuyez, reine, fuyez! disoit la magicienne.
Malheur! n'attendez pas que la vierge revienne.
Réservez vos fureurs pour d'autres ennemis.
Malheur!.. je l'ai crié comme je l'ai promis.
Moi, je reste et je cherche à retrouver ma proie,
Ou bien la mort! mais vous, reine, je vous renvoie! »

Et l'on voyoit s'enfuir, frappé d'un cri vengeur,
Toujours couvert de honte et jamais de rougeur,

Ce front dont s'effraya le royal diadême...
Puisse-t-elle, grand Dieu! se jugeant elle-même,
Aller ensevelir dans le fond des déserts
Un nom dont le scandale a bravé l'univers!
Puisse-t-elle surtout, d'un saint remords pressée,
Aux prières de Jeanne élever sa pensée,
Et rouvrir au pardon miséricordieux
Un cœur noyé de pleurs dans le parfum des cieux!

Cependant sur l'esquif la Vierge de là Meuse
Même avant les combats voguoit victorieuse.
Oui, la simple bergère, et son frère, humble enfant,
Viennent seuls déployer un signe triomphant.
Providence admirable ! aux chefs menteurs la honte !
A Jeanne d'Arc la gloire et plus grande et plus prompte !
Aux mains de Pierrelo, fraternel chevalier,
Elle a déjà remis son large bouclier.
L'airain sacré s'ébranle : « Elle arrive, elle arrive ! »
Dunois s'est élancé le premier sur la rive ;
Et tandis qu'Isabeau dans les ombres s'enfuit,
Le peuple autour de Jeanne illumine la nuit.
Mille et mille flambeaux venoient à sa rencontre ;
Et chacun veut la voir, et chacun se la montre ;
Et les cœurs, enivrés d'espoir et d'avenir,
De tous les maux passés n'ont plus de souvenir.
Heureux celui qui peut toucher sa main bénie,
Ou du son de sa voix entendre l'harmonie !
Heureux celui qui peut baiser ses vêtemens
Et de son destrier suivre les mouvemens,
La voir plus d'une fois ! et la revoir encore !...

Que le temple de Dieu s'ouvre au cœur qui l'implore !

Jeanne jusqu'à l'autel, au fond de Sainte-Croix,
S'avance et se prosterne aux chants de mille voix.
Peuples, faites silence! il faut à son ivresse
Plus de recueillement encor que d'allégresse;
Sous l'aile du Seigneur qui toujours la conduit
Laissez-lui respirer le calme de la nuit.

Tandis que cette foule avoit peine à se taire,
Une voix redisoit, douce, humble et solitaire,
Au pied du Tabernacle en un temple voisin,
Ainsi que chaque soir, son cantique divin :

« Je suis délaissé sur la terre,
Mais le Dieu du ciel est à moi!
Et dans son auguste mystère
Il a toujours nourri ma foi. »

Le guerrier ajoutoit : « Oui! je serai fidèle!
A moins d'aller mourir, je n'irai pas vers elle!..
C'est vous qui me donnez cette inspiration,
Seigneur! et c'est peut-être aussi ma mission!..
Que si, dans les combats vous épargnez ma vie,
Vous savez sous quel toit mon ardeur me convie...
Je m'attache à vous seul et ne respire plus
Que l'éternel amour, comme tous vos élus...
Dans le sang du Calvaire, ineffable breuvage!
Mon cœur, mon foible cœur, puise tout son courage. »

Ainsi, plein de sa foi, le Volontaire Blanc
Dans l'œuvre du salut ne marchoit qu'en tremblant,
Et du souffle divin suivant toujours la trace,
Pour le feu de la guerre il réservoit l'audace.

Parfois il hésitoit jusque dans ce transport
Qui sur les pas de Jeanne iroit chercher la mort.
Il disoit : « Ah ! je crains que pour moi sa présence,
Même au sein des périls ne vous soit une offense,
O mon Dieu! mieux encor je dois m'en abstenir,
Et je n'irai jamais, sinon pour obéir :
L'ordre des chefs sera comme votre ordre même;
Je ne verrai que vous jusqu'au moment suprême ;
Et pour elle, et pour eux, demeurant ignoré,
C'est à vous, à vous seul qu'ainsi j'obéirai.
J'en donne ici le gage : il me seroit facile
D'aller à sa rencontre au milieu de dix mille,
De la voir, de l'entendre, et, toujours inconnu,
De la suivre partout et sans qu'elle m'ait vu.
« A vous aussi, Grand Dieu, que j'aime et que j'adore,
A vous ce sacrifice, et bien d'autres encore !..
Vous dont le souffle saint me prête sa vertu,
Vous savez quel combat mon cœur a combattu !..
Comment en lui la vague à la vague succède,
Et pour régler sa route a besoin de votre aide !
Ah ! c'est dans votre amour que s'affermit la foi
Aussi j'espère tout de vous, et rien de moi. »

Le Volontaire Blanc, dans sa lutte divine,
Révèle ainsi sa gloire, et son nom se devine ;
Et contre Glacidas il a dans ce tableau
L'éclat dont Jeanne d'Arc reluit contre Isabeau.
Ces types opposés, comme au démon l'Archange,
Indiquent les deux camps où l'univers se range.
Dans l'un, mensonge, angoisse aux portes des enfers.
Dans l'autre, vérité, bonheur, et cieux ouverts.
Hélas ! le choix est libre ! écoutons en silence

De ces hautes leçons la féconde éloquence.
  Aux parfaites vertus tous les enfans de Dieu
Ne sont point entraînés : il est un vrai milieu
Où la fidélité peut, sans jamais descendre,
Doucement vers le ciel toujours marcher ou tendre.
Mais du niveau fixé malheur à qui déchoit !
L'abîme est sous ses pieds plus tôt qu'il ne le voit !
  Le Sauveur en traçant la voie à ses fidèles,
Montre aussi dans ses Saints d'innombrables modèles
  Contre eux l'enfer s'agite et lutte sans repos.

  Les démons couroient donc sur les pas du héros,
Dès qu'ils l'ont vu quitter le seuil de la prière.

  Par les voix de la foule, à lever sa visière
Ils vouloient le contraindre; ils crioient : « Venez voir
L'ange en qui la patrie a mis tout son espoir ! »
  De son cœur ébranlé le guerrier tient les rênes,
Un saint frémissement a couru dans ses veines,
Il rentre au fond du temple, il y passe la nuit,
Et l'infernal essaim aux Tournelles s'enfuit.

  « A demain ! » dit Kroudna. Mais du vil Asmodée
Dont son âme vendue est toujours possédée,
Elle interroge ainsi les secrets ténébreux :
  « Ce Volontaire Blanc a-t-il connu tes feux ?
  — « Non ! malgré mes efforts et leur premier augure,
Mon souffle n'a jamais pénétré sa nature ;
Et tout ce qu'il a fait, et tout ce qu'il a dit
Au tems de ses amours, n'avoit rien de maudit.
Car dans un cœur mortel, il faut que tu le saches,
Nos dents ne mordent point à de légères taches ;

Et tant que largement et presque sans combats
A nos séductions il ne se livre pas,
Sa foiblesse ne tient qu'au vice d'origine
Et retrouve la paix dans la grâce divine...
« Se peut-il que ma voix ait prononcé ces mots ?...
J'en frémis !.. et pourtant, chez toi, chez mes suppôts,
Ils doivent éclairer d'une lumière vive
Tous les soins de leur zèle, à chaque tentative.
« Nous ne pénétrons point dans les replis du cœur,
Le sais-tu ?..Ses désirs seuls m'en rendent vainqueur;
Et, jusqu'au moment même où la preuve en résulte
Ou d'un signe, ou d'un acte, ou parfois d'un tumulte,
Ou bien d'une parole annonçant clairement
Sans peine et sans réserve un plein consentement,
Jusque-là, dis-je, en vain l'attaque est prompte et forte :
Je ne puis que rôder et rester à la porte !...
« Ce problème est sans doute assez nouveau pour toi,
Pour toi qui tout d'abord t'es livrée à ma loi;
J'ai dû te l'expliquer en cette conjoncture
Où dans deux cœurs rétifs je cherche une ouverture...
Oh ! que ne puis-je donc d'un seul coup la flétrir
Cette héroïne heureuse et fière de mourir !...
Hélas ! je suis réduit, pour l'atteindre elle-même,
A séduire d'abord l'homme vierge qui l'aime !
Je m'y perds !... cependant l'espoir m'en est venu,
Comme à l'arbre son fruit, dès que j'ai reconnu,
Et sous un nom d'emprunt, cet émigré du cloître
Dont l'amour comprimé ne pouvoit que s'accroître...
« Et que cherche-t-il donc parmi les assiégés
Si ce n'est elle ?.. A l'œuvre ! et nous serons vengés !
— « Mais le jeune guerrier, on l'a dit tout à l'heure,
Veille en prière, seul, dans la sainte demeure.

— « Ah! c'est que de sa force il est loin d'être sûr,
Et qu'il a contre nous besoin d'un triple mur.
Dès l'aube du matin il faudra bien qu'il sorte,
Et nous saurons lui faire une fidèle escorte,
Et nous l'entraînerons ainsi, bon gré, malgré,
En face du péril qu'il a déjà pleuré :
Pleurs de dépit! bientôt pleurs de rage! peut-être.
Qu'ils les pleurent ensemble! et dès lors je suis maître!
De lui d'abord, puis d'elle; et j'espère du moins
Qu'un scandale éclatant payera tous mes soins.
Bref, nous allons bien voir, aux chances de la lutte,
Si l'un ou l'autre enfin en arrive à la chute.
Une seule pensée, et mieux, un seul regard,
Doit à ce dénoûment aboutir sans retard.

« Un autre ennui me ronge! et toi, toi, magicienne,
Tu le causes! tu viens de chasser cette reine
Qui résume si bien l'enfer sous son manteau :
Ta parole terrible a fait fuir Isabeau!
— « Mais le camp murmuroit; et Glacidas lui-même
Avoit peine à souffrir ce honteux diadème.
J'obéissois.
— « Ainsi, c'est vous (vous, mes amis!)
Qui reniez le mal que vous avez commis.
A ma coupe, avec vous, et du soir à l'aurore,
Ici même Isabeau s'est abreuvée encore!
Et vous la renvoyez!... Je retiens mon courroux...
Ah! que n'ai-je eu le temps d'en juger avec vous!...
Chef-d'œuvre de mon souffle, elle auroit fait ma gloire
En prenant sur vos pas sa part de la victoire.
Une reine marchant à la voix d'un héros
A côté de Kroudna, comme tous mes suppôts,

Quel spectacle !.. et pourquoi redouter les murmures ?
Pareil respect humain ne va qu'aux âmes pures !
N'y prétendez jamais !.. toi donc que j'ai si bien
Armée à découvert d'un front qui ne craint rien,
Des destins d'Isabeau je te rends responsable.

« Sans peine ici j'ai pu la maintenir coupable,
Tandis que retirée en quelques lieux déserts,
Où ses terreurs voudront échapper aux enfers,
Elle peut retourner, sous l'abri du silence,
Aux pleurs, au repentir, et presque à l'innocence !
Tremblons ! elle est soustraite aux poisons de l'orgueil..

. . . .

« Que du moins ce poison devienne un autre écueil
A la fille des champs! cet espoir me console.
Une orgueilleuse vierge a bientôt une idole.
Et comment celle-ci, parmi tant de splendeur,
Pourroit-elle garder quelque ombre de candeur ?
Non, non ! le piége s'ouvre avec sa renommée.
Dans sa gloire déjà je la vois abîmée.
Plus elle fut naïve, et plus son jeune front
Va courir aux miroirs que nos mains lui tendront.
Jusqu'alors ses regards aux démons redoutables
N'auront plus rien du ciel dès qu'ils seront traitables.
Et nul de nous n'ignore où ce pas la conduit :
L'orgueil descend lui-même à tout ce qui le suit.
Entre ces deux amans dont la vie est si neuve,
Je suis impatient d'en confirmer l'épreuve.
Qu'ils se retrouvent donc ! et sachons aujourd'hui
Et ce qu'il est pour elle, et ce qu'elle est pour lui. »

Du rêve de Kroudna cette infernale idée
S'élargissoit encore au souffle d'Asmodée.

Mais, malgré leur magie, aux oreilles de chair
Nul oracle ne vient des gouffres de l'enfer,
Et nul arrêt lancé des éternelles flammes
Jamais ne jugera ni les cœurs, ni les âmes.

O mortels! voulez-vous des présages certains?
Croyez à la vertu comme à la voix des Saints.

CHANT VINGTIÈME.

Suites de la peur dans le camp ennemi. — Les démons aux Tournelles. — Confiance des jeunes preux. — Hésitation des anciens. — L'armée de Blois revenue. — Conseils de l'inspirée. — Sa vision dans le sommeil. — Première journée. — Premier triomphe. — Sa prédication. — L'Ange des batailles. — Seconde journée. — Échec des téméraires qui combattent avant l'ordre. — Jeanne les rallie et ressaisit la victoire. — Le fort des Augustins est enlevé. — Repos dans la gloire.

Jadis, le sol gaulois d'un ravageur du monde
Enterra dans ses flancs la gloire vagabonde ;
Et moins par Mérovée ou par Aëtius
Que par la voix des Saints, les Huns étoient vaincus;
La victoire commence à l'humble Geneviève,
Aignan la continue, et c'est Dieu qui l'achève.

En doutez-vous encor, peuples, après mille ans ?
Contemplez Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans.

Dans la cité mourante et qu'elle a ranimée,
Pour trois jours, trois longs jours, la voici sans armée:
Et pourtant elle est prête à courir aux combats.
Quelques vaillans débris suffiront à son bras.
En vain les assiégeans affermis sur la Loire
Pour l'assaut général ont préparé leur gloire
Et rêvé sur leurs fronts les lauriers du vainqueur ;
L'héroïne apparoît ! ils ont la mort au cœur !
Et, comme Chanaan a tremblé devant l'Arche,
Ils tremblent ! car déjà vers eux elle est en marche ;
Elle vient presque seule, examinant d'abord
Leurs forts échelonnés du Midi jusqu'au Nord.
A cette heureuse audace ils n'ont point mis d'obstacle,
Et leur inaction est un premier miracle.
Dors-tu donc, Albion? dorment-ils, tes soldats ?
Dorment-ils, tes héros ?... Non! ils ne dorment pas ,
Ils ont peur ! ils ont peur à l'air de l'amazone,
Comme de ces éclairs où la voix de Dieu tonne.
Ils ont lu l'anathème écrit en larges traits
Dans sa lettre arrivée à tous les chefs anglais.
Puis Jeanne, du message attendant la réponse,
A l'entour d'une flèche a mis pareille annonce
Et la décoche armée au camp de l'Étranger.
Cette autre messagère, ah ! sans l'interroger,
Elle est assez parlante, assez haute, assez fière :
Il semble que la foudre y mêle sa lumière.
Alors la foule immense avec d'heureux transports
Sans craindre ni l'Anglais, ni le canon des forts,
Suit Jeanne : et l'on comprend, à l'éclat de leur joie,
Que Dieu se rend visible à l'ange qu'il envoie,
Et qu'un peuple d'élus du miracle des cieux
Accourt dans Orléans rassasier ses yeux.

Et l'Étranger lui-même ému de ce spectacle
Y reconnoît déjà la gloire de l'oracle.
« Jusqu'à présent, disoient entre eux les ennemis,
Le prodige annoncé sembloit toujours remis ;
Mais cette fille est là ! c'est elle qui s'avoue,
Qui se proclame, et rien ne dit qu'elle se joue.
Prenons garde ! peut-être une vertu de Dieu
Est en elle... essayons de la juger un peu...
Voyons ! que fera-t-elle?..» — Ils semblent dans l'attente :
Vains délais ! vaine excuse ! ils sont dans l'épouvante.
A leur émotion, fruit des vivans remords,
La source des pardons entr'ouvre ses trésors.
Mais, hélas! aux deux camps la peur n'est pas la même.
Aux Tournelles, la rage accepte l'anathème.
Aux redoutes du Nord, les cœurs moins pervertis
S'alarment des périls dont ils sont avertis.
La foi qui les émeut est la foi qui s'éclaire
Et qui peut désarmer la céleste colère.
Ainsi, jusqu'au grand jour promis à Jeanne d'Arc,
Nul d'eux n'aura tiré ni le glaive, ni l'arc.
Un fidèle récit de la naïve histoire
Le publie encor plus que tous nos chants de gloire.
Quand Jeanne avec La Hire, avec Florent d'Illiers,
Attaque près des forts leurs timides guerriers,
A peine pensent-ils à braver sa poursuite,
Et pour eux désormais la lutte c'est la fuite.
« N'irritons pas le ciel ! Laissons à Glacidas
A l'encontre de Dieu le risque des combats.
Ou du moins, attendons. » — Et Glacidas lui-même
Hésite; il veut d'abord raffermir le blasphème;
Il veut envenimer, au souffle de l'enfer,
Sur ses lèvres le fiel et dans ses mains le fer.

Aussitôt des démons la foule est aux Tournelles
Attisant le foyer des rages criminelles.
Là d'un triple fléau les funestes horreurs !
Là donc le rendez-vous de toutes les fureurs!
Et les fils de Satan de ce côté du siége
En bravant Jeanne d'Arc poussent au sacrilége,
Au crime, à la magie; et Kroudna veut avoir
Pour devise dernière : Audace et désespoir.

Au pont de Belle-Croix Jeanne s'est avancée,
Et malgré tous les traits dont elle menacée,
Sa voix du haut de l'arche, en quelques mots hardis,
Rappelle à l'Étranger les désastres prédits.
« Fuyez ! s'écrioit-elle, il en est tems encore;
Craignez et l'eau qui noie, et le feu qui dévore,
Et le fer qui déchire ! oui, tous vos mécréans
Vont périr abîmés sous les murs d'Orléans.
De l'Ange du Seigneur le formidable glaive
Est tiré ! désormais n'espérez nulle trêve;
Voici les derniers jours ! ah ! ne résistez plus;
Et j'obtiens votre grâce ! ou vous êtes perdus !
— « Retourne à tes dévots, misérable sorcière !
C'est à leurs sacremens que tu te fais guerrière.
Oh ! non, non ! tu n'es pas une vierge des champs,
Mais la fille de vie et la folle des camps.
Le désordre est commode au milieu des gens d'armes. »
Et Jeanne cette fois ne s'en prend qu'à ses larmes.
Elle s'est éloignée; elle pleure sur eux.
Son épée a brillé de mille étranges feux;
Et ses voix expliquant cette lueur divine
Hautement prédisoient et vengeance et ruine.
Elle voudroit pour eux conserver son espoir,

Et priant dans le jeûne aû fond d'un saint manoir,
Elle implore à genoux la céleste clémence.
Hélas! du ciel vengeur le grand cri recommence;
Et la voilà qui sort à ce bruit solennel,
Prête à suivre au combat l'éclair de Micaël.
Elle entend l'ordre exprès de l'Ange des batailles :
« Qu'importent les guerriers, leur nombre, leurs murailles,
O Jeanne! essayez donc la gloire dès ce jour,
Sans attendre de Blois le fidèle retour. »

Les jeunes preux voudroient oser tout ce qu'elle ose.
Mais l'avis des anciens à leur élan s'oppose;
Et Gamaches surtout jure par son pennon
Qu'il doit à son honneur, à son rang, à son nom,
De ne point obéir à cette pastourelle,
Tant la parole semble extravagante en elle!
« Si Jeanne dans la guerre eût vieilli comme moi,
Peut-être en ses discours aurois-je plus de foi;
Mais j'attends. »
— Aussitôt repliant sa bannière
Il la rend à Dunois. Une vive prière
Du héros et du peuple apaise le vieillard,
Qui, murmurant encor, reprend son étendard.

A ce nouvel affront la vierge se résigne.
La croix est son modèle; elle en doit être digne.

Mais ces tristes discords ont affligé Dunois.
Il veut à l'instant même, il veut courir à Blois,
Et des renforts guidant le fidèle cortége,
Voir la fin du scandale avant la fin du siége.
Et Jeanne encourageant l'héroïque bâtard,

Avec les nobles preux escorte son départ,
Entre les pavillons de l'armée ennemie
Toujours dans la stupeur tout entière endormie.

Ah! ce n'est pas en vain que Dunois est parti,
Et ses pressentimens l'ont trop bien averti!
Un doute avoit germé dans toutes les pensées;
Et les armes du roi, d'un long espoir lassées,
N'avoient rien commencé de ce qu'il faut finir.
Blois s'alarme surtout en voyant revenir
Tous les braves sortis au grand bruit de l'oracle,
Et demandant un pont à défaut d'un miracle.
L'impiété triomphe, et Valois abattu
Laisse de sa croyance attiédir la vertu;
La troupe attend, hésite; enfin on lui conseille
De compter sur sa force et non sur la merveille.
Mais le héros s'explique, et, réveillant la foi,
Atteste de l'Anglais le prophétique effroi;
Et l'armée aux accens du royal capitaine
Repart et du triomphe elle se croit certaine;
Et Jeanne au devant d'eux, comme elle l'a promis,
S'avance et brave encor les deux camps ennemis;
Et nul guerrier ne sort de leur puissante enceinte.
Toujours même silence, et toujours même crainte.
Cette peur qui leur lie et les pieds et les mains,
Ne l'expliquons jamais par des conseils humains.
C'est la force d'en haut, c'est la vertu divine;
Elle est comme attachée aux pas de l'héroïne.
L'Archange est près de Jeanne; il ne la quitte plus
Qu'elle n'ait dispersé les assiégeans vaincus.
Son éclat la dirige et son souffle l'inspire.
Sur elle devant lui la mort n'a plus d'empire;

Et si dans le combat, comme un rapide éclair,
Un dard doit déchirer sa virginale chair,
C'est que l'ordre du ciel à l'angélique guide
Aura fait un moment retirer son égide.
  Avec Jeanne l'honneur et la fidélité
Sous l'éclat des blasons entrent dans la cité.
  Des plus glorieux noms quelques vives pléiades
Y jettent largement le reflet des croisades.
A la suite des preux venus du camp de Blois
D'autres se sont armés pour la cause des rois :
On y voit, dans l'orgueil de leur vieille devise,
Les Rohan-Guémenée et les Rohan-Soubise,
Et les nombreux La Roche, et, près des Pardailhan,
La croix resplendissante au front des Lusignan;
Les célèbres Croï, non ceux qui sans vergogne
Ont livré leur honneur à Jean duc de Bourgogne,
Mais ceux qui de Béla dignement descendus
Et fiers du sang royal ne se sont point vendus.
Aux chutes des grandeurs l'Écosse accoutumée,
Compte de nobles fils dans cette noble armée,
Vieux débris où le ciel imprimant les revers
Comme un grand souvenir aux yeux de l'univers,
A l'abri des éclairs et du bruit des tempêtes,
Enseigne à tous les cœurs les divines conquêtes.
  Cet autre roi sans trône et pourtant couronné,
Qui ne le reconnoît? C'est le bon roi René.
A la voix de sa sœur, douce reine Marie,
Il va suivre partout l'ange de la patrie.

  Et vous, de la cité généreux habitans,
Vos noms sont dignes tous de ces noms éclatans.
Vos gloires dans le sang tant de fois consacrées,

Oh ! combien Jeanne veut qu'elles soient vénérées !
Avec elle on voyoit princes et chevaliers
Honorer vos Desfrancs, vos Dubeys, vos Lhuilliers;
Et dans un pieux zèle envers vos héroïnes,
Elle proclame ainsi les volontés divines :
« La défense exigeoit vos glorieux combats;
Mais aujourd'hui le ciel ne vous fait plus soldats.
Votre tâche est remplie, ô mes sœurs bien aimées !
« Pour l'attaque vos mains ne seront point armées ;
Et les miennes jamais ne le seroient non plus
Si Dieu ne m'eût donné des ordres absolus.
« Abbé de Cerquenceau ! bien moins qu'elles encore
Devez-vous manier le glaive qui dévore.
Non ! de verser le sang, même des ennemis,
Non ! aux ministres saints cela n'est point permis!
L'Église en ses décrets a soin de le défendre,
Et l'Archange me dit qu'il faut vous le rapprendre. »
Et Cerquenceau, touché du céleste courroux,
Aux yeux d'un peuple entier déjà tombe à genoux,
Et puis, au fond du cloître il va pleurer sa faute.

De Jeanne, en même tems, la voix encor plus haute
Annonce à la cité que dans moins de cinq jours,
Loin de ses murs l'Anglais aura fui pour toujours.

Et Jeanne se retire, et sa longue fatigue
Goûte enfin le repos qu'un doux sommeil prodigue.
Le soleil luit encor ; mais, éloigné des bruits,
Un toit silencieux a le calme des nuits.
Elle dort : rien ici ne trouble son oreille.
Dans l'inspiration la voilà qui s'éveille !
« Mes armes ! mon coursier ! » dit-elle tout à coup ;

Le sang de France coule aux bastilles Saint-Loup !
—« Que faites-vous donc, Jeanne, au moment où la ville,
Répond le vieux d'Aulon, est partout si tranquille ?
—« Mes armes ! mon coursier ! vous dis-je, et c'est bien tard ! »
Elle sort. « J'oubliois mon fidèle étendard !
Page ! Page ! au balcon ! donnez : je vais le prendre;
Donnez : vous n'auriez pas le temps de le descendre.
—« Le voici ! »—Jeanne part, son destrier fougueux
Des éclats du caillou fait jaillir mille feux.
Elle est seule, ignorant sa route : mais, rapide,
A la Porte Bourgogne elle arrive sans guide.
Ah ! tout guide mortel est inutile aux yeux
Éclairés au rayon de l'Archange des cieux.

Hélas ! il est trop vrai. Le sang de France coule !
Et des preux mis en fuite elle aperçoit la foule.
En osant lui cacher leur téméraire effort,
Sans elle ils n'ont trouvé que la honte et la mort.
Mais bientôt ralliés à sa voix martiale,
Ils courent au combat. En vain Talbot, d'Escale,
Et sept mille guerriers des redoutes du Nord
S'avancent vers Saint-Loup pour secourir le fort ;
A peine l'héroïne apparoît à leur vue,
Et la terreur d'hier est déjà revenue ;
Ils laissent de leurs mains tomber le glaive et l'arc,
Et reprennent tremblans le chemin de leur parc

Sur son ordre, à l'assaut, quelques bras avec elle
Ont, dès les premiers coups, conquis la citadelle ;
Puis, témoin à la fois et du revers des preux
Et du triomphe où Jeanne a su vaincre plus qu'eux,
La royale cité rayonne dans la gloire

Et croit tout ce que Dieu lui suggère de croire.
« La Sainte est avec nous! ah! ne craignons plus rien,
Quand le ciel nous envoie un tel ange gardien. »

Jeanne adresse aux Anglais un troisième message :
« Mon pouvoir dans le sang vous a donné son gage.
Fuyez! je vous le dis une dernière fois,
Et je vous en conjure au nom du Roi des rois,
Hâtez-vous, ou tremblez! car votre jour approche. »
La flèche messagère aussitôt se décoche
Vers Glacidas. Puis Jeanne à Suffolck, à Talbot,
Députoit Ambleville, en ajoutant ce mot :
« Vous avez retenu mon héraut d'armes Guienne
Contre toutes les lois : faites qu'il me revienne,
Ou de l'Ange vengeur l'éclair va vous punir. »
Et le camp effrayé le laisse revenir.
Mais Glacidas en proie à l'infernale rage
Jette dans sa réponse et l'injure et l'outrage;
Et ses nombreux guerriers, au souffle des démons,
Comme lui de Kroudna vont suivre les leçons.
Déjà se préparoient deux dernières journées
Qui doivent d'Orléans changer les destinées.
« Demain nous attaquons tous les forts du Midi,
Disoit Jeanne; et que nul ne soit assez hardi
De rester sous le poids des fautes capitales!
A nos armes bientôt elles seroient fatales.
Et, si vous l'osiez, moi, pour n'être pas témoin
De tous vos châtimens, je m'enfuirois au loin.
Au tribunal sacré que la moindre souillure
Soit de même lavée, et la victoire est sûre! »
Et l'on vit tous les fronts des fidèles guerriers
Aux pieds des saints pasteurs déposant leurs lauriers,

Implorer humblement la clémence infinie,
Prêts à suivre au combat l'amazone bénie.
La Hire cette fois, sans retard avec Dieu,
Ne se contente point d'un solitaire aveu,
Mais il court aux autels, et comme l'héroïne,
Sous la croix des pardons en pleurant il s'incline.

Oh! qu'ils sont grands ces jours dans l'œuvre de la foi!
Et la cause du ciel plus que celle du roi
D'un triomphe durable y prépare l'attente;
Car une France anglaise eût été protestante!

Les Anges et les Saints vont combattre aujourd'hui.
Que feroit Jeanne d'Arc seule et sans leur appui?

Et toi, de cette lutte ô chantre téméraire!
Sans entendre leur voix que prétendrois-tu faire?
Et que voudrois-tu dire? A genoux! à genoux!
Écris sous leur dictée, et gloire au Dieu jaloux!
Oh! oui, dans la ferveur où j'entends ces paroles,
J'abjure et les pensers et les concerts frivoles!
Je ne veux rien de vous, restes des vanités;
Comme elles au néant soyez précipités!
Et vous, devant mes yeux demeurez seuls, saints Anges!
De mon terrestre cœur brisez, brisez les langes!
Qu'il s'élève par vous aux sublimes accords,
Et qu'il soit entendu des vivans et des morts.
Le miracle apparoît : il nous jette sa flamme;
Sa puissante harmonie a passé dans mon âme,
Et je dois révéler à l'univers pieux
Dans la vierge des camps tout le secret des cieux.

Cette fois Micaël, guerrier divin, s'élance,

Comme au jour où Satan fut percé de sa lance ;
Il est, et pour toujours, la terreur des enfers ;
La splendeur de son front se répand en éclairs ;
Ses yeux sont allumés comme une lampe ardente,
Et l'accent de sa voix promène l'épouvante ;
Ses reins sont enlacés d'une ceinture d'or,
Ses ailes vers la nue étendent leur essor,
Son pied étincelant fait tressaillir la Loire,
Le flot roule à grand bruit les rayons de sa gloire ;
D'un bras il s'est armé de son glaive de feu,
Symbole fulminant des vengeances de Dieu ;
De l'autre, à sa poitrine il tient l'égide auguste,
Abri de l'innocent et bouclier du juste.

Sitôt que dans les airs ce radieux éclat
Annonce à Jeanne d'Arc le signal du combat,
Elle quitte Orléans et vogue vers une île,
En laissant à Dunois la garde de la ville ;
Puis, du bronze affrontant les saluts meurtriers,
Elle passe le fleuve avec quelques guerriers ;
Et l'Archange lui dit : « Ne comptez pas leur nombre !
Et suivez-moi partout, comme vous suit votre ombre. »

Jeanne s'est confiée au bras qui la conduit.
Seule de la voix sainte elle entendoit le bruit
Pareil à la clameur d'une vaste assemblée.
Mais toute la nature en a paru troublée ;
Et l'œil veut regarder, même sans avoir vu,
Et l'oreille écouter sans avoir entendu.

Pour la solennité d'une pieuse attente,
La gloire humaine, hélas ! est trop impatiente.

Un bruit court ; on le sait, on le voit : Glacidas
Du fort Saint-Jean-le-Blanc retirant ses soldats,
Livre cette bastille aux flammes dévorantes.
Aussitôt des Français les armes délirantes
Avant l'ordre de Jeanne ont poursuivi l'Anglais.
Mais Glacidas revient ; et les voilà défaits !
Ah ! ne l'oubliez plus : non, ce n'est point la terre,
C'est la fille du ciel qui combat l'Angleterre...
Attendez la victoire attachée à ses pas ;
Suivez son étendard, ne le devancez pas !

L'Archange avoit au loin retiré sa lumière ;
Et Jeanne demeuroit elle-même en arrière,
Quand le flot des vaincus l'emportant avec eux
Donne pour la retraite un signal désastreux.

A l'instant les démons, accourant des Tournelles,
Provoquent Glacidas à des fureurs nouvelles.
Comme eux tous ses Anglais ont la vengeance au cœur,
Ils poursuivent la vierge ; et, d'un rire moqueur :
« Venez, s'écrioient-ils, venez voir l'inspirée !
Hâtez-vous ! ce bel astre est de courte durée !
A son triste déclin ayez l'œil attentif !
Hâtez-vous ! elle fuit. La voilà dans l'esquif. »
Et Jeanne, il est trop vrai ! Jeanne s'est rembarquée ;
L'héroïne d'hier est aujourd'hui moquée.
Le peuple orléanais la voit du haut des murs ;
Il tremble ; il ne croit plus aux prodiges futurs ;
Il a même oublié la gloire de la veille.
Des Anglais triomphans tout l'orgueil se réveille.
Kroudna, dans son ivresse, osoit porter ses pas
Parmi des flots de sang jusque vers Glacidas,

Et sur ce front superbe où la rage rayonne,
Avec lui partageoit une double couronne,
S'écriant : « Ils sont dus, ces hommages publics,
A ta gloire, à ma gloire, à tous nos pronostics !
Ils sont dus à l'esprit dont je suis possédée !
L'affront de cette fille est un coup d'Asmodée. »

La Loire épouvantée effleure sur ses bords
Les cadavres sanglans des blessés et des morts.
On a vu s'abîmer dans cette large plaie,
Et Duras, et Choiseul, et Gasville, et Vibraye :
Ils n'ont pu recueillir le fruit de la valeur.
Coulonces des vaincus protége le malheur,
Et joignant sa constance aux efforts de La Hire,
Dans un îlot voisin comme eux il se retire.
Ainsi, dans ce revers des fidèles du roi,
Les uns à leurs bateaux s'enfuyoient pleins d'effroi.
D'autres restoient captifs; et plusieurs chefs de traîtres
Sur le champ de bataille osoient parler en maîtres.
Ces indignes Français, Morhier, Moulins, Pomus,
Du sort des prisonniers vouloient paroître émus.
Auprès de l'Étranger offrant leur patronage,
Ils sauroient en bonheur convertir l'esclavage.
Mais le sage Gorlay jetoit à ces félons
D'une antique vertu les sévères leçons :
« Réservez pour vous seuls des promesses impures !
Nous ne recevons rien de la main des parjures ;
Et les devoirs sacrés remplis dans les revers
Savent rendre légers le lourd fardeau des fers. »

Jeanne se retrouvant sous l'aile de l'Archange
A rassemblé dans l'île une foible phalange,

Et leur dit : « C'est par vous, c'est pour vous que j'ai fui.
Mais il faut pour le ciel triompher aujourd'hui,
Et du désastre même où votre âme s'afflige
Faire avec plus d'éclat ressortir le prodige.
Vous combattiez sans moi dans un espoir jaloux :
Je veux, moi, vous venger, avec vous, ou sans vous.

Et soudain l'héroïne, et La Hire avec elle,
Se sont jetés à bord d'une frêle nacelle,
Et du sanglant rivage ils prennent le chemin,
Tenant de leurs coursiers les rênes à la main.

Le pieux étendard n'ayant pas d'autre escorte
A signalé de loin la vierge qui le porte.

« Quoi! veut-elle ajouter la démence au malheur ? »
Disoit dans la cité le cri de la douleur :
Et parfois les soupirs éclatoient en murmures ;
L'Étranger y joignoit le torrent des injures.
Mais La Hire et les preux, compagnons du héros,
Suivoient fidèlement Jeanne au delà des flots.
Quelques autres Français que l'audace rallie
Accourent partager la sublime folie...

Au même instant le ciel jette d'étranges feux,
Et les airs sont remplis de prodiges nombreux ;
Et les brillans essaims sortis des chrysalides
De la fille de Dieu suivent les pas rapides ;
Et les Anglais troublés ont cru voir des Esprits
Autour de l'oriflamme et jusque dans ses plis ;
Et la peur les arrête ; et Jeanne avance, avance,
Et de leur sang La Hire a déjà teint sa lance.

Glacidas interdit ne trouve plus de voix
Pour blasphémer du moins une dernière fois.
Il s'éloigne ; il voudroit revoir sa magicienne :
Mais Kroudna vers le pont fuit à perte d'haleine.
Les Anglais ont plié. Jeanne, d'un seul regard,
D'un seul balancement de l'auguste étendard,
Les met en fuite. En vain Percy, Walpole, Hasalte,
Voudroient dans la terreur essayer une halte,
L'amazone les pousse, et La Hire combat,
Et son glorieux fer les brise, les abat.
Comme lui Montsoreau, Beaumanoir et Thémines
Semblent porter en eux des puissances divines;
De Gourgues, Mortemart, Contades, Chabrillan
Avec la même foi suivent le même élan.
On diroit que Grammont, du Plessis et Coulanges,
Au chemin de l'honneur sont guidés par les Anges,
Ils jettent sur l'Anglais des dards toujours certains.

Les fuyards arrivoient au camp des Augustins.
Du terre-plein déjà le canon les protége;
Mais Jeanne, dès l'abord, en commande le siége ;
Et sous ses yeux La Hire, et Joyeuse, et Montault,
Et Gamaches lui-même, ont commencé l'assaut.

Le fidèle d'Aulon accourt avec Partade.
Celui-ci des rayons du soleil de Grenade
Dans le sang espagnol a recueilli l'ardeur,
Et parmi les périls il cherche la grandeur.
Il les trouvoit ici dignes de sa pensée.
Près de lui Lusignan, près de lui La Chaussée,
Sous leur valeur prudente abritent ses transports
Et du labeur de Jeanne embrassent les efforts.
Elle est partout. Sa voix exaltant les courages,

A déjà des moqueurs confondu les outrages;
Et les Français montoient comme à des échelons
Sur la pierre où le sang trace de noirs sillons.
Un Anglais de stature à Glacidas semblable,
Du haut de la muraille est encor redoutable;
Il a blessé Vaudreuil et percé Châtillon ;
Mais l'Artilleur docile au conseil de d'Aulon
Ajuste le géant et le met en poussière.
Soudain sur le rempart la pieuse bannière,
Signal de la victoire, annonce Jeanne d'Arc.
L'ennemi prend la fuite et déserte son parc,
Car déjà Montausier, Coaraze et de Sade
Rompoient et franchissoient la longue palissade.
Puis, la fougue française, en pénétrant partout,
De ces retranchemens ne laisse rien debout;
Et l'Étranger livroit, en courant aux Tournelles,
Ses tentes, et de plus ses trésors avec elles.
Il est chassé plus vite, et plus vite meurtri
Qu'il ne les a pillés au temple de Cléry!
Pouvoit-il donc prévoir ces soudaines ruines?
Un ciel noir avertit des colères divines;
Mais ici le désastre a précédé l'éclair,
Et la foudre a frappé sans avoir troublé l'air.
Au boulevart du pont la guerrière inspirée
Veut couronner l'éclat de l'auguste soirée,
Et, préparant l'attaque, y consacrer la nuit.
Mais la cité vers elle accouroit à grand bruit.
Le peuple tout entier réclame l'amazone,
Et des cloches au loin le son joyeux résonne.
Orléans la revoit au milieu de ses murs.
Son langage est si vrai! ses oracles si sûrs!
Ah! qu'elle parle encore à cette multitude!

Elle a su les guérir de leur sollicitude.
Dans un jeûne sévère elle a passé ce jour
Qui rappelle du Christ la souffrance et l'amour.
Aussi, chaque semaine, elle y reste fidèle,
Et la guerrière fait comme la pastourelle.
Des fruits, un pain frugal, ont bientôt rétabli
La sonore vigueur d'un accent affoibli.
Et la cité pleuroit, même avant de l'entendre,
Tant les cœurs sont émus d'une ferveur si tendre.
« Abjurez donc ce soir la terreur du matin !
Le miracle à vos yeux paroissoit incertain.
Vous avez vu l'échec des mortelles phalanges ;
Et vous n'avez pas vu Micaël et ses Anges.
Jamais un tel éclat sous le ciel n'a relui.
Moi, je le reverrai demain comme aujourd'hui.
Hautement je l'affirme à la foi qui m'écoute !
De tout ce que j'annonce, ah ! n'ayez plus de doute.
Dès que j'attaquerai les Tournelles du pont
A les mettre en vos mains peu d'heures suffiront :
Je le prédis ! sachez, sachez enfin me croire ;
Et par là je vous rends les deux bords de la Loire.
Avant que l'angélus ait sonné le réveil,
Soyons prêts à partir dès l'aube du soleil.
« Je veux dans le combat, vous le savez d'avance,
Bon frère Pasquerel, votre sainte assistance,
Car j'y serai blessée, et le sang doit jaillir
Au-dessus de mon sein ; et près de défaillir
J'aurai besoin d'un mot de grâce et de lumière,
Et vous m'exhorterez dans la douce prière. »
Le peuple recueilli s'étonne, pleure, croit,
Et dans un pieux calme est rentré sous le toit.

CHANT VINGT-UNIÈME.

Troisième journée. — Incrédulité de quelques chefs. — Jeanne la domine et court au combat. — Elle attaque les Tournelles. — Elle est blessée. — Mort du Volontaire Blanc. — L'héroïne retourne à l'assaut. — La citadelle est prise. — Fin tragique de la magicienne et de Glacidas. — Le Coclès français. — Triomphe de la fille de Dieu. — Son cantique. — Suites de ses victoires. — Le sacre de Charles VII.

L'aube du lendemain vit la vierge héroïque
Recevant à l'autel l'auguste Viatique,
Puis retournant à l'œuvre où le cri du devoir
Appelle son courage et guide son espoir.

Cependant quelques chefs, dans un orgueil rebelle,
Voulant douter encor, délibèrent sans elle ;
Et le siége du pont (ils l'avoient décidé
Dans leur conseil nocturne !) étoit contremandé.
« Mieux vaut, avoient-ils dit, mieux vaut garder la ville;
Un triomphe au dehors seroit plus qu'inutile;

A nos armes bientôt il deviendroit fatal,
Car l'Etranger médite un assaut général. »

«Oh! non, tous les démons ne sont pas aux Tournelles.
Que le ciel brise enfin les trames criminelles!

A la porte Bourgogne, avant l'aube du jour,
Un ordre étoit transmis au frère de Gaucour;
Jeanne d'Arc au passage est d'abord arrêtée.
Mais d'un zèle de feu la voici transportée :
« J'ai consulté l'Archange au pied des saints autels;
Je ne reconnois point les ordres des mortels.
Dans une œuvre des cieux ils n'ont rien à résoudre.
A Dieu seul le conseil, comme à Dieu seul la foudre! »
Et le peuple s'émeut; Gaucour est menacé;
Il est resté sans voix, et la vierge a passé.

Avec elle à l'instant des foules innombrables
Ont traversé les eaux, les îles et les sables ;
Et sur les bords du fleuve elles ont de leurs cris
Épouvanté l'Anglais jusque sous ses abris.

Du vœu des chefs jaloux Dunois n'est point complice,
Il suit Jeanne. Clermont, Du Boschet, Lapalisse,
Mascaran, Coaraze et Richard de Gontaut,
Et cent preux ont juré de monter à l'assaut.

Les Tournelles déjà vomissent la mitraille.
Mais le peuple est heureux sur ce champ de bataille;
Il croit voir dans les airs d'augustes boucliers
Repoussant loin de lui tous les traits meurtriers.
Oui, les cieux sont ouverts! et dans sa vive joie,

C'est Jeanne qui l'affirme, et Dieu veut qu'on la croie.
Elle a vu Micaël, les Anges et les Saints.
Saint Aignan, Saint Euverte ont étendu les mains,
Bénissant la cité fille de leur croyance
Et déjà de leurs vœux couronnant sa constance.

Jeanne disoit aux preux : « Courage! avant le soir,
Et le pont et les tours sont en notre pouvoir. »
Aussitôt devant eux déployant sa bannière,
Au pied de la bastille elle court la première;
Elle y fixe une échelle et paroît au-dessus.

Ici, héros français, je ne vous nomme plus...
Je vois bien leurs pennons, leurs glaives, leurs panaches,
Et je distingue encore et Laval, et Gamaches,
Et La Hire, et Puyseux, et surtout ce Dunois,
Plus noble par le cœur que par le sang des rois.
Mais, oh ! non, ce n'est point cette humaine vaillance,
C'est la force d'en haut qui sur les murs s'élance.
Les Anges accourant à l'envi dans les airs
Brandissent de Fierbois l'épée aux mille éclairs :
Sans que Jeanne ait touché la glorieuse lame,
Des veines de l'acier ils font jaillir la flamme,
Et chaque trait de feu, sous l'auguste étendart,
Démolit pierre à pierre, un pan du boulevart.
Tout d'abord l'ennemi semble prêt à se rendre,
Et sur la brèche il ose à peine se défendre.

Il faut donc un péril pour montrer encor mieux
Comment le grand triomphe est une œuvre des cieux.
Jeanne est blessée ! Un dard déchire sa poitrine ;
Déjà le glaive aussi menace l'héroïne :

Mais, inspiré d'en haut, le Volontaire Blanc
S'élance, atteint l'Anglais et lui perce le flanc.
Il a reçu lui-même une large blessure...
Son casque tombe, on voit l'angélique figure...
Il est mort! ou plutôt il n'est plus orphelin!..
Et Pierrelo s'écrie : « O ciel! c'est Estellin !.. »
Oui, c'est lui! toujours pur dans sa terrestre flamme,
Il l'a divinisée à l'éclat du grand drame ;
Elle a fait de son cœur le cœur d'un séraphin,
Et la palme céleste en couronna la fin.

Et nous, au souvenir de sa vertu sublime,
Gardons-nous de pleurer! les pleurs seroient un crime.
Les Anges l'ont porté dans le sein des élus,
Et le bonheur enfin ne lui manquera plus !

La vierge évanouie aussitôt que frappée
Échappoit aux adieux d'une ardente épopée.
Elle en a condamné l'espoir dès le début,
Et la grâce en a fait une œuvre de salut.
Tous les pas du martyr étoient restés fidèles
Au vœu de sa candeur. Lancé vers les Tournelles
Sur l'ordre de Dunois, il ne prévoyoit pas
La gloire que le sort réservoit à son bras.
Sans voir la sainte enfant dont il sauve la vie,
Au sein de Dieu la sienne étoit déjà ravie!
Dénoûment admirable à cet amour chrétien
Où le ciel aura tout, et la terre plus rien!

Loin des Tournelles Jeanne est déjà transportée ;
Elle a repris ses sens ; et par ses mains ôtée
La flèche fume encor; le sang coule à longs flots ;

Et, pour charmer la plaie en mystérieux mots,
Un vieillard s'avance.« Ah! plutôt mourir! dit Jeanne;
Non, non! je ne veux rien de ce que Dieu condamne!»

Sa blessure est pansée; et l'on s'éloigne un peu;
Et frère Pasquerel reçoit son humble aveu.
Elle est restée ensuite un moment en prière.
Puis, tout à coup:«Que fait maintenant ma bannière?..
—«Jeanne, un guerrier l'élève; elle touche le mur.
—«Eh bien! tout est à nous! et frappons à coup sûr!»

Et la vierge à l'instant, comme déjà guérie,
Court à la gloire au nom de Jésus et Marie;
Reprend son étendard, monte à l'assaut... Grand Dieu!
Oui, vous êtes visible avec elle en ce lieu,
Et le glaive vengeur de l'immortel Archange
Pourra seul expliquer cette victoire étrange;
Car Gédéon peut-être avoit-il plus de bras
Que n'en a Jeanne d'Arc dans ces derniers combats.

Le boulevart est pris. Deux arches parallèles,
Qui du grand bastion conduisent aux Tournelles,
Se couvrent de fuyards. Glacidas au milieu
A reçu de Kroudna ce satanique adieu :
« Au revoir dans l'enfer! » — Soudain le pont s'écroule;
Des Anglais éperdus il a meurtri la foule.
Glacidas disparoît en jetant un grand cri.
C'est là qu'il blasphémoit avec Salisbury!..
Pourtant, ne jugeons point! la distance est profonde,
De la hauteur de l'arche aux abîmes de l'onde :
Un soupir jusqu'à Dieu peut l'agrandir encor
Et de la terre au ciel mesurer son essor.

Jeanne sur la ruine a planté l'oriflamme.

Le peuple voit de loin la fin de ce long drame.
A l'autre bord du fleuve il étoit animé
Par un preux dans la gloire à jamais renommé :
Giresme, chevalier de cet ordre héroïque
Qui du Croissant sauva l'Europe catholique,
Porte sur sa poitrine écrit en traits de feu,
Dans la croix du Sauveur son sacrifice à Dieu.
Il dirige ses pas vers l'arcade brisée ;
Une poutre est tendue à la voûte opposée.
Elle est trop courte : alors la main du charpentier
Des deux fragmens de bois agence un pont entier.
Sur ce pont vacillant, longue et périlleuse arche,
Entre l'onde et le feu le héros est en marche;
Et ce Coclès français, avec plus de danger
Que le Coclès romain, brave aussi l'Étranger.
Il arrive, ô prodige! il arrive aux Tournelles...
Le peuple comme lui se croit avoir des ailes;
Il le suit; et bientôt, dans cet assaut hardi,
Atteinte par le nord comme par le midi,
L'altière forteresse est aux mains de la gloire,
Et ses défenseurs sont ou noyés dans la Loire,
Ou noyés dans leur sang : le reste est prisonnier.

L'oriflamme à l'honneur n'étoit pas le dernier.

Jeanne étendant sur eux ce signe tutélaire,
Protége les captifs contre toute colère.
Le pardon avec elle a repris tous ses droits;
On comprend sa douleur, on respecte sa voix;
Elle frémit encore aux traces du carnage

Et de généreux pleurs inondent son visage.
Oh ! combien sa foi vive, en pressant l'ennemi,
Des malheurs éternels a saintement gémi !
Mais de tous ces grands jours la grande œuvre est suivie
Au signal comme au nom du Maître de la vie.

Chantez un hymne saint, nouvelle Débora !
Et des fidèles cœurs l'écho vous répondra.

« Béni soit le Dieu des armées !
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« J'étois paisible en ma chaumière,
Ne commandant qu'à mon troupeau,
Et voici que de la guerrière
Il m'a donné loin du hameau
L'habit, les armes, la bannière ;
Et devant moi de sa lumière
Son Ange a porté le flambeau.

« Béni soit le Dieu des armées !
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« Au-dessus des gloires connues,
Proclamant déjà ses destins,
La forteresse dans les nues
Élevoit ses créneaux hautains.
Mais bientôt ses forces perdues

Ou dans les eaux sont descendues,
Ou tombent dans mes foibles mains.

« Béni soit le Dieu des armées!
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« Il courbe les cieux vers la terre,
Il touche la cime des monts :
Il allume là son tonnerre,
Et soudain des éclairs plus prompts,
Plus sûrs que les feux de la guerre,
Ont au loin porté sa colère
Et percé les superbes fronts.

« Béni soit le Dieu des armées!
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« L'enfer jetoit son ombre noire
A travers mes premiers efforts;
La Meuse, la Vienne et la Loire
M'ont vue errante sur leurs bords;
Et les peuples, avant de croire,
Vouloient, grand Dieu! que de ta gloire
Je leur ouvrisse les trésors.

« Béni soit le Dieu des armées!
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« Les voilà les signes sublimes,
Pour tous les yeux, pour tous les cœurs :
Les humbles sont les magnanimes,
Et les moqués et les moqueurs,
Et les bourreaux sont les victimes,
Et les hauteurs sont les abîmes,
Et les vaincus sont les vainqueurs.

« Béni soit le Dieu des armées
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« Ah! puisse l'ennemi lui-même
Au vrai soleil ouvrir les yeux,
Abjurer le cri du blasphême,
Et, dans l'élan des cœurs pieux,
Du Dieu qui punit comme il aime
Implorant la bonté suprême,
Obtenir le pardon des cieux!

« Béni soit le Dieu des armées!
Il instruit mes mains aux combats,
Et de scs foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas. »

Partout le bonheur suit les trois grandes journées;
Partout de l'Étranger les troupes consternées
Sont en fuite. Suffolck, enfermé dans Jargeau,
Y trouve la prison; son frère, le tombeau.

Le vainqueur, c'est encor la fille de Romée,

Elle a conquis la ville et dispersé l'armée.

Revenant sur ses pas, toujours la foudre en main,
De la cité du sacre elle ouvre le chemin.
A ne pas écouter la parole divine,
En fuyant les Français, en vain Talbot s'obstine.
Jeanne l'a menacé : qu'il tremble! la voici
Renversant d'un seul coup les murs de Beaugenci.
Puis, aux champs de Pataye, ainsi qu'un chef suprême,
En bataille rangée ordonnant elle-même
Et jusqu'au dénoûment, un combat glorieux,
Elle jette aux vaincus ses éloquens adieux :
«Fuyez! je ne veux plus maintenant vous poursuivre,
Et dans les repentirs je vous permets de vivre.
Puissiez-vous devant Dieu sanctifier vos jours,
Et de ses volontés ne plus troubler le cours !
Moi, je vais du triomphe, au seul vrai roi de France,
Dans le sacre de Rheims confirmer l'assurance.
Oui, seul il règnera, de par le Roi des cieux,
Avec un beau surnom : C'est le Victorieux!
« Ainsi va disparoître, et comme un vain fantôme,
La race d'Albion du Très-Chrétien royaume.
Dans la terre des lys, ni dans les cœurs français,
L'injustice ne peut s'enraciner jamais.
En vain quelque ouragan leur donneroit pour maître
Celui qui ne l'est pas, et qui ne doit pas l'être ;
Tôt ou tard, de leur sein, comme un suc ennemi,
Le venin du mensonge en est toujours vomi;
Et l'usurpation, fille de l'imposture,
N'a que d'impurs rameaux sur une tige impure. »

Aussitôt Jeanne d'Arc permet à Richemont

Tous les nouveaux lauriers dont il voile son front.
Jusqu'alors elle avoit de sa noble constance
De concert avec lui suspendu l'assistance.
Non plus que Gédéon, elle n'a point admis
La prudence qui veut compter les ennemis.
Mais, maintenant, Dieu seul ayant fait la victoire,
Le héros peut glaner dans les champs de la gloire;
Et la France sait bien à qui rendre l'honneur,
Quand elle a vu le bras de l'Ange du Seigneur.

Micaël, tout entier aux ordres qu'il médite,
Des célestes décrets développe la suite
Aux regards attentifs de l'enfant du hameau :
« Contemplez l'avenir d'un triomphe si beau,
Jeanne! dans tous ses droits un grand peuple y respire.
« Jamais sans la justice on ne fonde un empire;
Le vrai monarque seul la maintient avec soi.
Malheur aux nations où périt cette foi!
Elles roulent longtems d'abîmes en abîmes.
Le pouvoir usurpé provoque à tous les crimes,
Dans la contagion d'un forfait couronné.
Là, tout usurpateur, comme un aveugle-né,
Reste impuissant; lui-même, ouvertement coupable,
De quel front ose-t-il gouverner son semblable?
Régnant dans le mensonge et dans l'iniquité,
Comment parler d'honneur, de loi, de vérité?
Et même dans le fruit d'une longue injustice
L'innocence au berceau n'en purge pas le vice,
Quand le vrai roi debout contre ses envieux
Réclame l'héritage et le droit des aïeux.
« Aujourd'hui, dans l'éclat d'une cause pareille,
Le monde entier comprend la divine merveille.

Allez la consacrer dans la sainte onction.
C'est la seconde part de votre mission.
Que vos pressentimens acceptent la troisième
Avant l'heure où je dois vous la dire moi-même !
« Vous le savez, Dieu veut, dans ses bénis desseins,
Faire servir votre œuvre à l'Église des Saints.
D'un schisme inextricable à peine délivrée,
Elle est toujours en deuil cette Église sacrée ;
Et, dans les murs de Bâle, un reste de levain
Germé contre les droits du Pontife romain,
Menace de nouveau la famille chrétienne.
« Pour que d'un coup du ciel l'exemple la soutienne,
Le bras qui vous conduit fait voir à tous les yeux
Qu'il est maître ici-bas comme il l'est dans les cieux :
Et quand ainsi d'un peuple il venge la querelle,
Voudroit-il délaisser l'Église universelle ?..
« De loin, dans le salut du royaume des lis,
Rome voit donc déjà bien des vœux accomplis.
« La promesse du Christ lui suffit sans nul doute :
Mais la merveille parle, et Dieu veut qu'on l'écoute ;
Et ce n'est pas en vain qu'il s'est toujours complu
A bénir dans la France un nouveau peuple élu.
« Hélas ! comme Israël, souvent elle est coupable.
Mais toute nation est toujours guérissable
Et retrouve bientôt sa paix et son bonheur
Dès qu'elle s'en revient dans les bras du Seigneur.
—« Saint Archange ! à ce Dieu source de toute gloire
Vous voudrez de ces jours consacrer la mémoire.
Priez-le d'inspirer, et dans tout l'avenir,
Des fêtes en l'honneur de ce grand souvenir.
Que la reconnoissance, à la cité fidèle,
De vœux dignes de lui, de transports dignes d'elle,

A chaque anniversaire ouvre un nouveau foyer
D'où lui revienne au ciel ce qu'il daigne envoyer
De ferveur, d'harmonie, et de joie à la terre!
—« Jeanne, une autre journée y joindra son mystère,
Elle doit vous offrir un laurier immortel,
Et pour la célébrer vous aurez votre autel!
Poursuivez, poursuivez cette course bénie;
Qu'au seul bruit de vos pas tremble la félonie!
Votre route est tracée, avancez hardiment,
Et vous menez le prince à son couronnement. »

Dès ce jour, à la voix de la sainte guerrière,
Charles Sept devers Reims marche sous sa bannière.

Au milieu des périls le cortége royal
A déjà des combats préparé le signal;
Car de Philippe Auxerre avoit suivi les voies,
Et le complot anglais vivoit encor dans Troyes.
Mais, consultant le ciel, la cité de Germain
A la fidèle armée offre d'abord le pain;
Et bientôt la Champagne a vu sa capitale
Heureuse de briser cette charte fatale
Où la main d'Albion et la main d'Isabeau
Avoient de la démence exploité le fléau.
En vain, dans sa fureur, la ligue de Lancastre
Auroit voulu d'un siége affronter le désastre;
Sitôt que sur la brèche, à l'assaut du rempart
S'élance l'héroïne avec son étendart,
Tout le peuple attentif au récit des merveilles
Qui viennent d'Orléans, croit en voir de pareilles.
Autour de l'oriflamme il entend des Esprits
De leur souffle céleste en agiter les plis;

La gloire du prodige est soudain répandue,
La ligue est dissipée, et la ville est rendue.
Dans les cœurs se retrempe avec un saint émoi
L'amour de la patrie aux ardeurs de la foi.
Puis, Châlons, adorant le divin témoignage,
De ses murs au triomphe élargit le passage,
Et Reims, obéissant aux prophétiques voix,
Ouvre sa cathédrale au sacre de Valois.

La voici ! regardez : on n'y voit plus la pierre,
Mais, comme dans le ciel, on y voit la prière.
Il chante, ce portique, il chante le Seigneur;
C'est un hymne d'amour, c'est un hymne d'honneur.
Dieu lui-même apparoît; sa gloire l'environne;
Au dehors, au dedans, partout elle rayonne.
C'est là, vous l'entendrez! que du souverain Roi
Le roi mortel apprend l'inviolable loi.
Même avant que du temple il ait franchi l'entrée,
Quels témoins, quels garans de la cause sacrée !
D'un art sanctifié le merveilleux ciseau
De nos premiers parens y marque le berceau
Et la chute; et, tout près, la divine clémence
Aussitôt du salut y bénit la semence;
Et, plus loin, par la main du Christ victorieux,
Marie est couronnée, elle est reine des cieux.
Du jugement dernier le solennel spectacle
Annonce encore ici la fin de tout oracle,
Et les siècles déjà, dans leur rapide cours,
Des générations ont emporté les jours,
Depuis que l'hymne saint à l'entour de ces dômes,
Plaignant la vanité des terrestres royaumes,
Au peuple des élus chante le Paradis

Et lamente l'enfer au peuple des maudits !
  De ce drame immortel contemplez les poëtes,
Patriarches et rois, pontifes et prophètes,
Vierges et saints martyrs, tous, d'une même voix,
Du haut des murs sacrés préconisant la Croix.
  Adorez, cœurs chrétiens! adorez, cœurs fidèles !
La foi donne la clé des portes éternelles.
  Entrez!... Cité de Dieu n'est-ce point ta splendeur
Telle que Jean la voit dans sa divine ardeur ?
Comment de tant d'arceaux la magnifique chaîne
S'est-elle déroulée à la pensée humaine?
Et des voûtes en l'air comment le fier réseau
A-t-il sur les autels courbé ce ciel nouveau?
  Dans tous ces pavillons, angéliques demeures,
Faut-il que le travail ait dû compter ses heures?
Le germe créateur ne se trahit-il pas
A la première vue, et presque à chaque pas?
Oui, comme il nous est dit par la Sainte Écriture,
Oh! oui, dans sa bonté, l'Auteur de la nature
Daigne inspirer aussi les merveilles de l'art.
  Que le cœur tout entier suive donc le regard.
Voyez!.. Quel tabernacle!.. Aux nombreuses travées,
Dans une même nef, que de nefs élevées!
Vingt temples en un temple, et des autels partout,
Et sur mille piliers quel colosse debout!
Combien le seul regard dans un coup d'œil rassemble
D'innombrables chefs-d'œuvre au faisceau de l'ensemble!
Et comme il plonge encore au chœur silencieux
Où sont enveloppés tous les secrets des cieux!
  Saluons ce jubé, merveille où la loi sainte
Occupe à chaque source une place distincte.
Ah! puisse-t-il longtems tenir les cœurs ravis

Entre le sanctuaire et les sacrés parvis!
 Ici, de toutes parts, et varié sans cesse,
Un prisme inépuisable étale sa richesse,
L'émeraude et l'azur, le jaspe et le saphir,
Et tous les ruisseaux d'or pareils à l'or d'Ophir,
Et tant d'autres rayons, émerveillantes flammes,
Dont l'éclat par les yeux court remuer les âmes.
 De l'histoire sacrée aux glorieux vitraux
Chaque nouvelle aurore allume les tableaux,
Et dans l'éclair du ciel aussitôt retrempées
On y voit refleurir leurs grandes épopées;
On y suit pas à pas les prodiges anciens
Jusqu'à l'ère où le Christ a commencé les siens ;
Puis dans cette splendeur la foi de tous les âges
A l'Évangile saint unit ses témoignages ;
Et lorsque des flambeaux les feux éblouissans
Viennent mêler leur joie aux parfums de l'encens,
— Nuage illuminé, radieuse fumée —
Le cœur en est ravi, l'âme en est parfumée.

 Maintenant, écoutez!.. au Roi de l'univers
Quelle douce harmonie élève ses concerts,
Et comme elle y répand un baume salutaire
Pour consoler toujours les larmes de la terre!
 Religion divine, ah! toi seule tu peux
Te faire ainsi l'écho du ciel des bienheureux.
Mais il vaut mieux encore entendre ta parole;
Elle est la vérité; le chant n'est qu'un symbole.

 De son trône dressé devant le saint autel
Le pontife de Dieu parle au prince mortel :
 « Du Seigneur ici-bas vous qui tenez la place

« Et venez dans son temple, en implorant sa grâce,
« De mon indigne main recevoir à la fois
« Les insignes bénits et l'onction des rois,
« Avant tout, il vous faut être instruit par ma bouche
« Des devoirs du monarque et de ce qui le touche.
« En prenant et le sceptre et le royal manteau,
« De vos peuples aussi vous prenez le fardeau.
« Dignité glorieuse à tous les yeux sans doute :
« Mais quels soins, quels labeurs, quels écueils sur la route!
« Soyez fidèle à Dieu, source de tous les droits,
« Et jugez les mortels avec de justes lois.
« Faites cette justice aussi pleine que prompte.
« Sachez, surtout, sachez que vous en rendrez compte.
« Que votre piété croisse de jour en jour.
« Aimez un Dieu si bon, et de tout votre amour!
« Au pur enseignement que votre foi soumise
« Embrasse de ses vœux la catholique Église;
« Elle-même jamais, et dès votre berceau,
« N'a cessé d'éclairer vos yeux de son flambeau.
« Contre ses ennemis vous viendrez la défendre
« Et rendre à ses pasteurs ce qu'ils ont droit d'attendre.
« Vous respecterez donc leur sainte liberté.
« Ayez pour vos sujets cette exacte équité
« Qui fait des nations le salut et la vie.
« Que devant vous se taise et la haine et l'envie.
« Récompensez les bons, châtiez les pervers,
« Au devant du malheur marchez les bras ouverts.
« Que le pauvre, la veuve et l'orphelin sans crainte
« Y trouvent leurs abris et contre toute atteinte.
« Accessible toujours, comme l'ami de tous
« Encor plus que leur roi, soyez affable et doux.
« Consacrez donc ainsi, vous oubliant vous-même,

« A vos peuples heureux la puissance suprême.
« Sans attendre ici-bas le prix de vos bienfaits,
« Espérez-le du ciel : il ne trompe jamais. »

« Vous l'entendez : Le livre où je prends mes paroles
Aux préceptes divins rattache les symboles.
Et je dois ajouter avec la même foi :
C'est la fille de Dieu qui m'amène le roi !
Prophétesse, à l'avance elle a dit les oracles ;
Guerrière, dans la gloire elle a fait les miracles;
Sainte, elle les achève aux marches de l'autel,
Et le monde revoit les grands jours d'Israël. »

Valois ouvre aussitôt son cœur à la prière.

Près de lui, Jeanne d'Arc déployoit sa bannière.
Elle voyoit les Saints, et devant le Seigneur
Sa piété versoit les larmes du bonheur.
Mais un cri prophétique émerveillant son âme,
Elle a voilé son front des plis de l'oriflamme.
Un jour nous le saurons ce bruit mystérieux,
Elle doit le redire : il est venu des cieux.
Le sacre de son roi, par une autre merveille,
Dans l'idiome saint s'explique à son oreille.
Ici tout est béni, tout est pur, tout est grand :
Le prodige au prodige y succède en courant.

Au milieu des prélats, vénérable cortége
Qui rehausse les droits et l'honneur de son siége,
Le pontife de Rheims exhale sur le roi
En étendant les mains les trésors de la foi,
Lui rappelle Abraham, lui rappelle Moïse,

Et l'heureux conquérant de la terre promise,
Et David, et son fils; et de leur souvenir
Lui dit ce que son cœur doit surtout retenir,
Les inspirations de la sainte croyance
Qui de Dieu seul attend la force et la puissance.
Puis de l'huile sacrée il verse l'onction
Au prince encor plongé dans l'adoration.
Les Anges et les Saints y descendent en foule,
Le ciel est sur la terre, et la divine ampoule
Retrace pour Valois aux fidèles ravis
Le prodige éclatant du sacre de Clovis.
Aux lèvres du pasteur aussitôt la prière
Appelle sur le roi cette grâce dernière
Où l'auguste pardon déjà se fait sentir
Dans les humilités du fervent repentir;
Et, comme en insistant sur la triste mémoire
Des monarques pécheurs jusqu'au sein de leur gloire,
La même voix remplit le sanctuaire ému
Et du nom de Saül, et du nom de Jéhu.

Le glaive est consacré : que la main qui le porte
Contre tous les méchans reste donc toujours forte!

La couronne est bénie : Ah! puissent ses fleurons
Du soleil éternel refléter les rayons!

Le sceptre de justice, heureux et doux emblême,
Vient prendre aussi sa part de ce pieux baptême.

Mais alors, dégagé de toute fiction,
Le prince avec Dieu même entre en communion,
Mangeant le pain, buvant le vin de cette table

Où le cœur pur reçoit son sacre véritable
Et puise dans le sein de la Divinité
Les trésors de la grâce et de l'éternité.

Enfin le saint pontife entonne le cantique
Dont la divine joie émeut la basilique :
Avec toutes les voix il sort de tous les cœurs
Et mêle à ses concerts le doux charme des pleurs.

Jeanne devant l'Autel incline l'oriflamme.
La France est délivrée ! et c'est par une femme !

CHANT VINGT-DEUXIÈME.

Captivité de Jeanne. — Conseil de Satan. — Le procès. — Premiers interrogatoires. — Infernal complot dans la prison. — Secours miraculeux. — Suite des interrogatoires.

Sur le pavé noirci d'un cachot ténébreux,
Quel est ce front pareil au front des bienheureux?
Est-ce que la candeur dort au séjour du crime?
Ou bien à quel tyran faut-il une victime?
Virginale figure!... Oh! non, jamais, jamais
Une indigne rougeur n'en a souillé les traits...
Et voici même encor des vestiges de gloire,
Un casque, des lauriers... Grand Dieu! comment le croire?
C'est Jeanne d'Arc! c'est elle!.. oui, mais un cri de foi
Rattache son oracle à ce premier effroi.

L'enfer s'agite autour de l'illustre captive;
Le ciel en est ému; la terre est attentive.

Une lutte nouvelle a déjà commencé.
L'ancien espoir de Jeanne est peut-être exaucé :
« Dites-moi de mourir, ou dites-moi de vivre,
Tous les ordres d'en haut je suis prête à les suivre ! »

Telle fut sa réponse au jour où Micaël
Apparut à ses yeux près du toit paternel.
Puis, à Rheims, au moment où de son oriflamme
La vierge saluoit l'autel de Notre-Dame,
Dans le fond de son cœur elle avoit médité
Et sa rapide vie et son éternité.
« J'ai servi d'instrument, Seigneur, à vos miracles :
Puis-je, après ce beau jour, terme de tant d'oracles,
Puis-je, pour la couronne et la gloire des Saints,
Échanger les lauriers tombés entre mes mains? »
Et la voix angélique avoit répondu : « Jeanne,
Vous qui du sanctuaire avez goûté la manne,
Ce trésor des élus, l'avez-vous bien compris?
Il descend de la croix! le ciel est à ce prix.
« Si Dieu vient à mon aide avec vous, saint Archange,
Sur les pas des martyrs, heureuse, je me range.
— « O Jeanne! quels tourmens il vous faudra souffrir!
— « Dans les bras de la croix il est doux de mourir.
— « Ce zèle, l'aurez-vous jusqu'au moment suprême?
— « Si Dieu daigne habiter avec le cœur qui l'aime.
— « Eh bien! restez guerrière, et loin de Domremy,
Vous tomberez aux mains d'un cruel ennemi!
Je l'ai prophétisé, vous en avez mémoire,
Le salut vous attend dans un foyer de gloire. »

La prière de Jeanne et son intime vœu
Micaël les porta jusqu'au trône de Dieu.

Le ciel les vit briller parmi les sacrifices
Où coule un océan d'ineffables délices;
Et, du haut des parvis de l'éternel séjour,
Des torrens de bonheur et des torrens d'amour
Inondèrent le sein de cette humble mortelle.
« Que le Seigneur est doux! et qu'il est bon! dit-elle.
Sa gloire va bientôt s'entr'ouvrir à mes yeux...
La souffrance et la mort! c'est le chemin des cieux. »

Mais nul terrestre cœur ne comprend ce langage.
Et déjà les démons, par un triple message,
Vont apprendre aux enfers, avec d'horribles cris,
Comment Jeanne, blessée aux portes de Paris,
Prisonnière de guerre aux fossés de Compiègne,
Va payer à Rouen ses lauriers et son règne.
« Et ce n'est point assez! a dit Satan, il faut
La pousser, s'il se peut, jusque sur l'échafaud.
En face de la mort et de l'ignominie,
Tâchons qu'elle s'effraie et qu'elle se renie.
Vous tous, fils de ma rage et princes des maudits,
Lancez au même but, lancez vos traits hardis...
Que si de la vertu la barrière sacrée
De son timide cœur vous ferme encor l'entrée,
Vers les derniers excès dirigez vos efforts.
Elle est captive : Osez! osez flétrir son corps!
Et quand sa honte aura subi le joug infâme,
Peut-être saurez-vous aller jusqu'à son âme.
« Vous ne l'oubliez pas : dans un sein virginal
En vain vous essayez, seuls, de glisser le mal.
Mais, dans la race humaine, il est assez de vices
Pour vous ménager l'aide et le choix des complices :
Avec eux osez tout!.. pouvions-nous l'espérer?

La proie est dans nos mains, il faut la dévorer. »

Et bientôt Jeanne d'Arc, fuyant épouvantée,
Des tours de Beaurevoir s'étoit précipitée...
Pourquoi, grand Dieu! pourquoi?.. l'enfer le sait trop bien!
Elle n'a point péri. L'Archange est son gardien!
C'est par lui, c'est par lui que la chaste héroïne
S'arma du souvenir d'une sainte Appoline!
Et si d'indignes fers de ses pleurs sont mouillés,
Autour d'elle du moins les crimes surveillés
Respecteront ses jours; car la rage ennemie
Jure de la livrer vivante à l'infamie,
Et deux mille écus d'or, éclatante rançon,
Payés par l'Angleterre au capteur bourguignon,
Ont assez annoncé comment la prisonnière
Avoit pour ses tyrans une valeur princière.
Ils espèrent donc tous, sauf le vœu de Satan,
Attacher l'innocence à l'infâme carcan;
Et des hommes vendus à leur hypocrisie
Accusent l'humble foi du crime d'hérésie!
Ils sont Français, hélas! le prélat de Beauvais,
Sommièvre, se livrant au parti de l'Anglais,
Lui promettoit vengeance à la fin de ce drame.
Jeanne sur sa frontière est prise; il la réclame :
Et voici qu'à Rouen, aux yeux de l'Étranger,
Sa fureur la maudit avant de la juger.

Ta divine splendeur, Église toujours pure,
Jamais n'a des pécheurs contracté la souillure;
Mais, dans le sanctuaire et sous l'habit des Saints,
Hélas! les cœurs de chair ne sont pas tous éteints.
Je puis donc sans réserve et sans blesser ta gloire,

Dire la vérité comme la dit l'histoire.

L'iniquité frémit; car des peuples entiers
Gardent le souvenir du décret de Poitiers;
Et leurs regards épris de la vertu de Jeanne
Confondront l'imposteur qui déjà la condamne.

Évêque et juge, il veut abuser de son droit.
Mais un coupable a peur quand l'univers le voit.
Ainsi tremble Sommièvre; et, dans son épouvante,
Il invoque à grand bruit une Cour imposante,
Où soixante assesseurs constamment recrutés,
Vont, aux jours du procès, siéger à ses côtés.

L'Anglais de ses revers devant eux se relève;
Et la main de justice il la tient : c'est son glaive!
Pourtant nous entendrons bientôt, plus d'une fois,
Sortir des cœurs français de courageuses voix.

L'accusée est debout. Sa candeur et sa gloire
Font descendre à ses pieds tout l'éclat du prétoire.

Le juge l'interroge. Il veut perfidement
La fatiguer d'abord sous le poids d'un serment :
« Jurez sur l'Évangile, au nom de la foi sainte,
Jurez de dire tout, sans réserve et sans feinte.
— « Je ne saurois trahir, même au nom de la foi,
Ni les secrets du ciel, ni les secrets du roi.
Mes voix l'ont défendu par un ordre suprême.
— « Juge-évêque, je tiens la place de Dieu même.
— « A vos pieds prosternée au tribunal sacré,
Entendez-moi, Seigneur, et je vous répondrai;

Elle me conseilloit d'être pure toujours;
Aussi l'amour de Dieu fut toutes mes amours.
Et par saint Micaël je fus accoutumée
A l'incroyable espoir de conduire une armée;
Vous avez su comment!.. et les chœurs des élus
Et les vierges des cieux, souvent je les ai vus.
— « Dites sous quelle forme apparoissoient les Saintes.
— « La gloire et la splendeur sur leurs fronts étoient peintes;
Elles venoient vers moi se pencher doucement
Et me permettre aussi presqu'un embrassement.
Ah! souvent à leurs pieds mon heureuse tendresse
Dans l'extase du cœur épanchoit son ivresse...
Et leur parole étoit plus douce que le miel...
J'eusse voulu les suivre et m'envoler au ciel.
— « Pouvez-vous retracer le portrait de l'Archange?
— « Oh! pour les yeux mortels ravissement étrange!
Nul soleil et nul feu jamais n'auront l'éclat
Dont il resplendissoit, surtout dans le combat,
Où devant moi traçant un sillon de lumière,
A travers les périls il guidoit ma bannière.
— « Et vous permettoit-il aussi de l'embrasser?
— « Quand jusqu'à mes regards il daignoit se baisser,
J'embrassois ses genoux, je croyois voir Dieu même.
— « Impose-lui silence, évêque! elle blasphême!
S'écrie encor l'Anglais.
— « Laissez-la s'accuser,
Ce n'est pas le moment de la désabuser; »
Leur disoit le prélat.
« Continuez donc, Jeanne.
— « J'ai pitié de mon juge, et j'ai peur qu'il se damne!
Je comprends sa parole; il la dit contre moi,
L'impartialité n'est-elle point sa loi?

— « Silence! et répondez sans aucun artifice.
Vous n'avez pas le droit de juger ma justice.
— « C'est vrai ! Dieu seul est juge.
— « Eh bien donc! taisez-vous!
— « Oui, nous devons nous taire. Il nous jugera tous. »

Sommièvre furieux ordonne que Belpère
Préside, en attendant la fin de sa colère.
Ce docteur, à la fois Anglais et Bourguignon,
Par sa haute science avoit quelque renom.

« L'habit que vous portez, Jeanne, est une imposture,
Un scandale maudit par la sainte Écriture.
— « Mais les voix m'ont prescrit des vêtemens guerriers;
Je l'ai dit, comme à vous, aux sages de Poitiers.
Celui qui fait la loi peut lever la défense,
Et dans ce qu'il permet il ne voit plus d'offense.
— « A quel signe avez-vous reconnu le Dauphin?
Est-ce, on l'a prétendu, dans un éclat divin?
Et de ses propres yeux a-t-il vu le prodige?
— « A ne point vous répondre ici le ciel m'oblige.
— « Mais l'évêque est toujours le juge de la foi.
— « Non, l'ami des Anglais ne peut me juger, moi!
— « Et pourquoi donc sans cesse accuser l'Angleterre?
— « Sa haine et sa fureur sont-elles un mystère?..

— « Les Anges et les Saints aiment-ils les Anglais?
— « Les Anges et les Saints sont à Dieu pour jamais;
Ils doivent donc aussi, vous le savez vous-même,
Haïr tout ce qu'il hait, aimer tout ce qu'il aime.
— « Pour juger les Anglais, dans ce détour subtil,
Vous allez jusqu'à Dieu : Dieu donc les aime-t-il?

— « Je ne sais; mais je dis, dans ma ferme espérance :
Ils seront tous chassés de la terre de France. »

A ces mots, l'Étranger, comme aux murs d'Orléans,
Sembla muet d'abord sous des éclairs brûlans;
Puis, jetant sa fureur dans un torrent d'insultes,
Du souffle des démons murmura les tumultes.

Tels mille flots heurtés sur les écueils des mers
Du bruit de leur courroux épouvantent les airs.

A la tour du château quand Jeanne est reconduite,
Les mêmes hurlemens courent à sa poursuite.
Mais le peuple partout, dans le deuil abattu,
D'un silence éloquent honore sa vertu.

Dans l'affreuse prison sitôt qu'elle est rentrée,
Des suppôts de l'enfer la foule conjurée,
D'un sépulcral blasphême entonnant les refrains,
S'en va tenir conseil au fond des souterrains.
« Il faut tenter encor, leur disoit Asmodée,
Les efforts dont Satan nous suggéra l'idée.
Contre Jeanne aujourd'hui l'Anglais et le prélat
Apprendront sans colère un nouvel attentat.
Vous avez entendu tous les cris de la haine!
Quelle complicité fut jamais plus certaine?
Remontons à la tour, et les gardiens des murs
Obéiront sans crainte à nos souffles impurs. »
Aussitôt les démons, dans les cœurs, dans les âmes,
Ont trouvé des échos de leurs soupirs infâmes.

Déjà sur ses vieux gonds, au milieu de la nuit,

Une dernière porte avoit roulé sans bruit;
Et voici le cachot!.. et la clef menaçante
Va l'ouvrir... O prodige! ô soudaine épouvante!
Eux-mêmes aux geôliers les esprits ténébreux
Ont inspiré le trouble et la fuite avec eux!
Tandis que l'œil mortel n'a pas vu la lumière
De la couche de Jeanne angélique barrière,
Les maudits retrouvoient aux mains de Micaël
L'éclair qui les plongea dans l'abîme éternel.
Ils revoyoient aussi sa radieuse gloire
Dont leur antique rage a gardé la mémoire;
Et sous son bras vengeur, expulsés, confondus,
A travers l'ombre noire et les sentiers perdus,
Ils fuyoient, ils fuyoient, en jetant leurs alarmes
Parmi tous les gardiens, porte-clefs ou gens d'armes.
Et quand revient le jour, la vierge, à son réveil,
Ignore quel miracle a béni son sommeil.

L'œil encor enflammé du feu de la vengeance,
Sommièvre reparoît, ouvre chaque séance,
Mais n'osant plus lui-même affronter le débat,
Il est silencieux, comme hors de combat.
Par son ordre, déjà Belpère continue :
« Jeanne, la voix du ciel est-elle revenue,
Et depuis le procès?..
— « Même encore aujourd'hui
Dès le matin.
— « Comment?
— « Un bel astre a relui
Au fond de mon cachot; et cette voix amie
M'éveilla doucement, car j'étois endormie.
— « Vous a-t-elle touchée, en vous éveillant?

— « Non;
Mais, comme en un soupir, elle disoit mon nom :
O Jeanne ! pauvre Jeanne !
— « Et pourquoi venoit-elle ?
—« C'est pour me consoler, car souvent je l'appelle;
A mes pleurs elle vient bien des fois tous les jours.
Pourrois-je vivre, hélas ! sans un divin secours ?
—« Que vous a-t-elle dit ?
— « De n'avoir nulle crainte.
Je rêvois de mon juge : elle entendoit ma plainte.
« Réponds-lui hardiment, sans chercher un milieu
« Au langage dicté par le souffle de Dieu.
« Il sera ta lumière. il sera ton refuge. »
« Évêque de Beauvais qui vous faites mon juge,
Ce grand Dieu, vous aussi, doit vous interroger.
La mort, la mort approche ! Ah ! craignez ce danger! »

Ainsi s'expliquoit Jeanne, et toute l'assemblée,
Dans un morne silence interdite et troublée,
Laisse passer la foudre. Et Belpère a repris :
« Pensez donc à vous-même et calmez vos esprits,
Jeanne.
— « Mais je suis calme, et rien ne m'intimide.
J'écoute, et je réponds à celui qui préside.
—« Pourtant vous n'avez pas en tous points répondu.
Est-ce donc que les voix vous l'auroient défendu ?
— « Attentive, je garde ou je romps le silence
En respectant toujours leur ordre ou leur défense,
Sans obéir jamais à des conseils humains ;
Et le secret du ciel restera dans mes mains...
Cet Oracle, il est vrai, regarde ma patrie,
Son roi victorieux et sa reine chérie,

Et les futurs destins de Louis d'Orléans...
Et puis, dans à peu près la moitié de mille ans,
Le sanglant avenir où deux branches royales,
A la honte de l'une, apparoîtront rivales....
Mais sachez seulement qu'au sang de saint Louis
Si quelque impur rameau deshonore les lis,
En vain il étendra l'orgueil de son feuillage,
Mutilé, dispersé par les vents de l'orage...
— « Vous vous égarez, Jeanne.
—« Ah ! Messire, cessez
De m'en demander plus si j'en ai dit assez ;
Car pour approfondir au loin ces destinées,
Il faudroit de longs jours, et même des années.
—« Expliquez-vous du moins sur nos tems : dites-moi,
L'Oracle parle-t-il souvent de votre roi ?
—« Il lui promet toujours des victoires nouvelles.
Puissé-je le revoir ! Ah ! que n'ai-je des ailes !...
—« Croyez-vous que les voix ne vont pas jusqu'à lui ?
—« Ne m'interrogez pas sur les secrets d'autrui.
—« Dites-nous seulement quelle est votre pensée ?
—« Je sais à quoi la vôtre est très-intéressée.
Vous voulez impliquer mon roi dans ce procès.
Vain effort ! Jusqu à lui vous n'aurez point d'accès.
Encor moins pourrez-vous par vos armes l'atteindre ;
Et, grâce au ciel ! de vous il n'a plus rien à craindre.
—« Répondez sans harangue, et vous répondrez mieux.
L'Archange a-t-il un corps, un visage, des yeux ?
—« Ah ! je puis cette fois répondre sans harangue ;
Car tout ce que j'ai vu n'est dans aucune langue.
—« Essayez...
—« Oh ! non, non ! c'est à vous de savoir
Ce que la foi permet, quand l'œil ne peut rien voir.

—« Mais l'apparition, Jeanne, vous l'avez vue,
Je n'en veux qu'un seul mot : se montroit-elle nue ?
—« J'interroge à mon tour : Messire, croyez-vous
Que Dieu n'ait pas de quoi la vêtir mieux que nous ?
Cessez donc, dans un fait où parle sa puissance,
Cessez de vouloir tendre un piége à l'innocence ;
Et devant lui tremblez d'offenser ses élus
Et ses Anges! ou bien je ne répondrai plus.
—« Votre roi, qui vous sait aux mains de la justice,
Ne vous réclame point, vous sa libératrice !
Le comprenez-vous ?
— « Oui ; car j'ai su l'obliger
A me laisser captive, à ne point me venger,
Quand je lui racontois comment je serois prise :
Et mes voix l'avoient dit avant mon entreprise.
Dieu seul, sachez-le donc, se réserve pour lui
La glorieuse fin d'un prodige inouï ;
Et lorsqu'à des mortels sa droite m'abandonne,
Elle tient en réserve une sainte couronne.
—« Ainsi votre salut vous paroît assuré ?
—« Il est sûr comme Dieu veut qu'il soit espéré.
—« Et croyez-vous donc, Jeanne, être en état de grâce ?
—« Ah ! Dieu seul dans mon cœur voit tout ce qui se passe.
Si j'ai sa grâce en moi, qu'elle daigne y tenir !
Et, si je ne l'ai pas, qu'elle daigne y venir ! »
Et le pieux Fabry se lève : « La réponse
A déjà condamné l'abus que je dénonce !
La grâce est un mystère au fond de tous les cœurs. »
Et Sommièvre s'écrie avec des ris moqueurs :
« Pour d'autres tems, Fabry, réservez la science,
Et vous auriez mieux fait de garder le silence.
—« Pourquoi sommes-nous donc vos assesseurs, Prélat ?

Est-ce pour le conseil ? est-ce pour l'apparat ?
—« C'est pour glorifier la chaire épiscopale,
Et non point pour venir répandre le scandale. »

L'orage amoncelé par de sourdes rumeurs
Éclate ; et le volcan des ardentes clameurs
Envahit le palais. La cause est suspendue.
Une terreur nouvelle est partout répandue.
Et désormais, fuyant ces odieux débats,
De nombreux assesseurs n'y reparoîtront pas.
Mais l'inquisition, par l'évêque invitée,
Y fut comme à regret enfin représentée.

Non, non, le souffle impur sortant des cœurs mortels
Jamais ne peut s'unir à la voix des autels !
Et quand le mal s'étend jusqu'aux splendeurs de Rome,
Il n'est point de l'Église, il est toujours de l'homme.
Allez jusqu'à la source, et vous trouvez l'enfer !

Ainsi, prêtant sa haine aux fils de Lucifer,
Le prélat contempteur des droits de l'innocence
Du tribunal tronqué reprend la présidence.

« Jeanne, faites serment de ne rien nous céler.
—« Oui, sauf tout ce que Dieu défend de révéler.
—« Jurez absolument, ou vous êtes perdue !
—« Déjà donc par vos soins ma sentence est rendue !
—« O fille opiniâtre! as-tu donc fait le vœu
De ne point obéir ?
— « Mais j'obéis à Dieu.
Vous pouvez dans la mort m'infliger le martyre,
Non me faire jurer plus que je ne dois dire. »

Elle parloit encore, et soudain l'on entend
Estivet, promoteur : « Apprenez qu'à l'instant
Un fait m'est dénoncé. Jeanne dans la chapelle,
Ce matin, a porté sa face criminelle.
—« Eh quoi ! dit le prélat, appariteur Massieu,
Est-ce vous qui l'avez introduite au Saint-Lieu ?
—« Oui, Seigneur, et pouvois-je en refuser l'entrée ?
« Jésus-Christ est donc là ! m'a dit Jeanne éplorée ;
« A ses pieds laissez-moi l'adorer un moment,
« Messire, oh ! pour mon âme, oh ! quel soulagement ! »
Et moi, prêtre de Dieu, j'ai permis la prière,
Une seule minute, à l'humble prisonnière.
—« Vous avez fait très-mal, et je vous l'interdis
Désormais ; car ses pas doivent être maudits.
—« Évêque ! reprend Jeanne, ah ! pensez à votre âme !
Le promoteur s'écrie : « Audacieuse femme,
Tais-toi ! » Puis le prélat, dans l'effroi des remords
Craint de s'abandonner à de nouveaux transports.
Il veut un suppléant ; mais ce n'est plus Belpère,
C'est Jean de Fontana, docteur non moins sévère.

« Croyez-vous que le ciel ait inspiré vos voix ?
—« Comme je crois en Dieu, Messire, je le crois.
—« S'il en est ainsi, Jeanne, il faut en leur présence
Des cœurs toujours gardés dans la sainte innocence.
Le vôtre est-il resté pur de péché mortel ?
—« Quant à mon cœur, Dieu seul jugera s'il est tel ;
Quant à mes actes, oui, je puis en rendre compte :
Aucun d'eux à mon front n'a fait monter la honte.
—« Sachez qu'on vous impute, outre les visions,
L'amour des talismans, des superstitions,
Déplorables erreurs, merveilles réchauffées

Et de la Mandragore et de l'arbre des fées.
— « Je déteste les vœux que l'Église proscrit,
Et je n'ai qu'une foi, la foi de Jésus-Christ !
— « Jeanne, avec ce saint nom l'innocence proteste :
Mais vous, vous accusée, ah ! soyez plus modeste !
Dans un vague transport ne le prononcez point,
Quand sur des faits précis, il faut, de point en point,
Pour juger nettement quelques-uns de vos actes,
A toute question des réponses exactes.
« Sous cet arbre où le peuple alloit, en certains jours,
Aux danses, aux festins, aux frivoles amours,
Vous avez du feuillage enlacé les guirlandes,
Et des fleurs et des fruits suspendu les offrandes?
— « Oui, mais n'a-t-on pas su, dans l'accusation,
Comment se dissipoit la superstition ?
Et si pour ma défense, hélas! il n'est personne,
Dois-je pas invoquer une sainte Madone
Que j'ai placée à l'arbre et qui pourroit de loin
Et du haut de sa châsse être encor mon témoin?
— « Alors, et du vrai culte et du culte des fées
Ensemble vous mêliez les vœux et les trophées ?
— « Non, non ! mais du moment que la vierge fut là
Toute la vieille erreur aussitôt s'en alla.
Et d'abord je croyois vous l'avoir fait comprendre.
— « Jeanne, vous expliquer, c'est aussi vous défendre.
Dites-nous donc encor si les profanes jeux
De l'image sacrée ont offensé les yeux?
— « Moi, je n'ai vu jamais, à ces rustiques fêtes,
Qu'une joie innocente et que des jeux honnêtes...
Aussi je sens mon cœur, à ce doux souvenir,
Plein de larmes qu'il peut à peine retenir !
— « Pourtant vous y suiviez des croyances bien vaines,

Quand, selon leur langage, en faisant ses fontaines,
Aux premiers jours de mai, le peuple en oraison
Alloit au cours de l'eau chercher sa guérison.
— « Ah ! Messire, je crois que toute créature
Peut sans remords puiser l'eau d'une source pure.
Je ne vois point de mal à prier le bon Dieu
En buvant de cette eau, n'importe dans quel lieu ;
Ni point de mal non plus à la vive espérance
Qu'il veut par ce moyen soulager la souffrance.
— « Jeanne, dispensez vous de discuter vos faits
Et vos gestes ! il faut, simplement, au procès,
En donner le détail, sans aucuns subterfuges ;
Car le droit d'examen n'appartient qu'à vos juges.
— « Et vous, quand sur un point vous accusez ma foi,
Daignez savoir aussi comment je l'entends, moi !
—« Sans doute : mais pourquoi hasarder cette injure
Qui semble une leçon, ou même une censure?
« Quant à mon but, je veux, et je vous en préviens,
Rechercher aujourd'hui quels étoient les liens
Entre vos actions dans un pauvre village
Et les divers exploits de votre grand message !
En s'éclairant l'un l'autre avec sincérité,
Ils devront sous nos yeux fixer la vérité.
Bornez-vous donc aux faits, sans plus de commentaire.
— « Eh bien ! je vous sais gré d'un avis salutaire,
Messire.
— « Vous semblez avoir eu dans les champs
Quelques goûts de magie, ainsi que dans les camps.
Comment attiriez-vous, et par quel stratagême,
Tous les petits oiseaux à vous et sur vous-même ?
—« Le fait est vrai, très-vrai !.. quant à savoir comment
Ma raison, comme vous, l'ignore absolument.

Est-il permis du moins d'en présumer la cause?
Tout à l'heure, j'osois; mais à présent je n'ose.
— « Osez!
— « Je me disois: quand l'Archange des cieux
Ou parle à mon oreille, ou paroît à mes yeux,
Faut-il donc s'étonner si la simple fauvette
Arrive apprivoisée à l'humble bergerette?
— « C'est dire, à votre sens, que ces merveilleux faits
Vous sont un privilége; et je le prévoyais.
—« Je redis ma pensée; elle n'est point comprise!
C'est qu'un peuple d'oiseaux ne m'a guère surprise
En venant jusqu'à moi, quand les Saints, les Élus,
Les Anges même, y sont, et bien souvent, venus:
Voilà tout!
— « Il nous faut, Jeanne, une foi bien ferme;
Des miracles sans but, sans motif et sans terme!
Je suis donc obligé d'éclairer pas à pas
Ce flot d'illusions qui ne s'arrête pas.
—« Je dis tout simplement ce que j'ai vu, Messire,
Vous ne le croyez point. Je n'ai plus rien à dire.
—« Vous avez à répondre à d'autres questions
Sur les principaux faits et leurs relations.
« Au front de Charles Sept quelle étoit cette marque
Où vous avez soudain reconnu le monarque?
—« Cela ne touche point au procès, mais au roi,
Au roi seul. Donc ici n'attendez rien de moi;
Et c'est assez pour vous de voir Jeanne elle-même,
Par le ciel députée en un péril extrême,
Sauvant en quelques jours (elle l'avoit promis!)
Et la France, et le roi, de tous leurs ennemis.
—« Oh! non, vous n'avez pas terminé cette guerre;
Et Paris sent encor le poids de l'Angleterre.

—« Messire, c'est bien vous, et vous seul cette fois,
Qui me faites parler, et plus que je ne dois!
Sachez-le : j'ai poussé l'Étranger sur la route
Où rien n'arrêtera désormais sa déroute.
Voilà ce que j'appelle avoir chassé l'Anglais;
Et, je vous le prédis, il s'en va pour jamais!
—« Peut-être devroit-on réprimer tant d'audace,
Et sinon par la peine, au moins par la menace!
Mais à cette rigueur je préfère l'espoir
De découvrir encor ce que je veux savoir.
« Ne vous êtes-vous pas souvent préoccupée,
Comme d'un talisman, de votre heureuse épée?
—« Non! Mais, comme instrument qui m'est venu de Dieu,
Oui! Vous n'ignorez pas en quel vénéré lieu
Elle étoit enfouie; et comment découverte,
Comment remise au roi, comment à Jeanne offerte,
Et comment, quand elle est au secours d'Orléans,
L'Archange en fait jaillir des éclairs foudroyans.
Depuis, et sur le dos d'une impudique femme,
Dans l'indignation j'ai rompu cette lame;
Prophétique débris! Le céleste secours
Se brise, et se dérobe au flot des mauvais jours.
—« Il suffit!... Maintenant, cette même magie
S'est encore attachée à certaine effigie...
—« Mon étendard! il est pareil aux étendards
Qui des hommes au ciel élèvent les regards.
Ne l'accusez donc point de coupable pratique;
Ou, pour tout dire, il est divinement magique!
—« Cette vertu, l'a-t-il de vous, ou bien en soi?
Eût-il, en d'autres mains, causé le même effroi?
—« Dieu ne dit pas toujours son secret à la terre.
Et dans mon étendard je respecte un mystère.

—« Vous le portiez à Rheims aux autels du Seigneur.
—« Comme il fut à la peine, il étoit à l'honneur !
—« Et qu'en avez-vous fait?
— « Hélas! j'ai dû comprendre
Que venant du saint temple il falloit le lui rendre ;
Et dès que nos exploits ont paru tous finis,
J'ai suspendu sa gloire aux murs de Saint-Denis.

—« Enfin, selon vous, Jeanne, il nous faudroit le croire,
Les Anges vous prêtoient et leur force et leur gloire;
A la guerre, en leur nom, dictant l'ordre des cieux,
Vous jettiez dans les rangs des mots mystérieux.
—« Je disois, en courant au combat la première :
« Entrez dans les Anglais, et suivez ma bannière !

—« Jeanne, Dieu vous entend ! Confiez-vous à lui.

—« Qu'il éclaire mon juge, et qu'il soit mon appui ! »

Au prétoire, à ces mots, éclate le blasphème :
Il poursuit l'accusée, et l'assesseur lui-même !

CHANT VINGT-TROISIÈME.

Échos des réponses de Jeanne. — Délibération de Charles VII. — La victime élue. — L'Archange Gabriel. — La Reine des cieux. — Nouvelle conjuration d'Asmodée. — Manœuvre infernale au Prétoire. — Jeanne refuse un tardif conseil de défense.

Les réponses de Jeanne, admirables éclairs,
Réjouissoient le ciel, irritoient les enfers,
Et couroient sur la terre en flammes électriques,
Consolant les cœurs droits, troublant les cœurs iniques.
Les conseils du mensonge et de l'impiété
En vain d'un voile obscur masquoient la vérité,
Elle reparoissoit, lumière toujours vive,
Dans l'inspiration de la sainte captive.

Parmi les assesseurs un grand nombre déjà,
Émus des derniers mots de Jean de Fontana,

Comme lui, résistant au pontife parjure,
Abandonnent enfin l'indigne procédure.
Ne pouvant prendre part au jugement, leur voix
Parloit au nom du ciel et des divines lois,
Et partout, hautement, de la sainte innocence
Dans la ville attristée épousoit la défense.

La France est inquiète; et Valois et ses preux
N'ont pas dû se borner à d'inutiles vœux :
Ils s'arment; ils suivront jusqu'à la prisonnière,
Jusqu'au cachot, l'élan de cette ardeur guerrière.
On attend le signal; le mot d'ordre est donné.
Des ombres du mystère il reste environné;
Car, pour sauver enfin la fille de Romée,
A l'éclat du grand jour, il faudroit une armée!
Et les nombreux vassaux, prêts à servir le roi,
Ne servent pas si vite un martyr de la foi!
L'héroïsme peut seul, dans sa rapide audace,
Joindre contre l'Anglais l'effet à la menace.
Encore faudroit-il, pour guider les héros,
Des saintes voix du ciel retrouver les échos;
Et, comme Jeanne d'Arc les entend elle-même,
Marcher à l'unisson de leur conseil suprême.

Loin de là, c'est l'enfer qui jette sous leurs pas
Le piége et le péril qu'ils ne soupçonnent pas.

Au fond de la Provence en exil retenue,
A la voix de la reine Agnès est revenue,
La perfide! et quel prix promet-elle aux bienfaits?
Un jour on le saura dans le royal palais!..
Dès à présent, qu'il tremble! elle est tout inondée,

A l'instar d'Isabeau, des poisons d'Asmodée :
Ils coulent dans l'éclat de ses jeunes attraits;
Plus que la passion, l'art en a les secrets.
Jamais, jamais, peut-être, à de funestes armes
La beauté dans sa fleur ne prêta tant de charmes!
D'un regard à la fois plus tendre et plus hardi,
Ses yeux ont pris l'éclair au soleil du midi.
Le dépit de l'absence a redoublé ses forces,
Et d'un coupable espoir préparé les amorces.
L'ennemi du miracle et des saintes vertus,
La Trémoïlle, aux sentiers qu'elle a déjà battus
Sous un masque hypocrite aujourd'hui la ramène,
Pour le malheur du roi, pour le deuil de la reine
Et pour la mort de Jeanne; et par elle il surprend
Le secret du labeur que Valois entreprend.
« Quoi! Sire, vous osez dans cette tentative
Risquer du même coup le sort de la captive,
La gloire de vos preux, l'honneur du nom français!
A vos armes quel Ange a promis le succès?
Puisque nous parcourons une ère de merveilles,
Je le redis : quel Ange en parle à vos oreilles?
Ici, pour vous absoudre, il ne faut rien de moins!
Mieux vaudroit-il vous voir appliquer tous vos soins
A rassembler encor vos guerriers en grand nombre.
Car de toute l'armée il ne reste que l'ombre.
Occupée à chasser l'Anglais, en divers lieux,
Pied à pied, elle suit l'ordre venu des cieux.
Mais d'une tâche sainte et que Jeanne a donnée
Oh! non, Dieu ne veut pas qu'elle soit détournée!
Il saura bien lui-même, au cours d'un jugement,
Sauver celle qui fut son heureux instrument;
Et c'est à sa bonté faire presque une injure

Que de la devancer dans cette conjoncture.
— « Ami! juge-tu bien des devoirs de ton roi?
Ils ne dépendent point de plus ou moins de foi
Dans l'espoir d'un miracle; ils sont fixés d'avance.
Que diras-tu surtout de la reconnoissance?
A l'intérêt du peuple une fois, hélas! oui,
Je l'ai sacrifiée avec mon Tanneguy,
Ce sauveur de mes jours! mais Jeanne ici nous crie,
Et du fond d'un cachot : « J'ai sauvé la patrie ! »
— « Si Jeanne l'a sauvée (et je le reconnais,
Moi qui, vous le savez, ne l'espérai jamais!)
Je puis dire, en ce jour, avec plus d'assurance :
Laissons, laissons à Dieu le salut de la France,
Il poursuivra son œuvre, et sans nous, mieux que nous.
— « Mais de l'honneur un roi doit se montrer jaloux!
Pour soi-même il lui faut suivre la droite ligne.
J'entends encor du sacre une parole insigne :
« Récompensez les bons, châtiez les pervers,
« Au devant du malheur marchez les bras ouverts;
« Que le pauvre, la veuve et l'orphelin sans crainte
« Y trouvent leurs abris et contre toute atteinte ! »
« Envers un peuple entier si tel est le devoir,
De son libérateur quel doit être l'espoir!
Et du sein des périls pour le sauver lui-même,
Quel feu doit luire au front chargé du diadème!
« Avec d'autres héros, et de mon ordre exprès,
Xaintrailles doit marcher par des sentiers secrets
Vers la Sainte de France; et, si l'Ange les guide,
L'enlever au cachot sous sa puissante égide.
— « Honneur, sans doute, Sire, à tout royal effort!
Mais ne confondez point l'écueil avec le port.
Aussi la moindre attaque au nom de l'héroïne

Soudain devient contre elle un signal de ruine,
Un prétexte nouveau d'appesantir ses fers
Et de la transporter même au delà des mers. »

Ces derniers mots sortoient des lèvres du ministre,
Quand Sorel d'Asmodée ouvre l'avis sinistre :
« Que le roi se rassure ! à Rouen nul danger
Ne peut menacer Jeanne aux mains de l'Étranger.
Au prétoire des clercs et du juge d'Église
Dès le commencement lui-même il l'a remise :
Pour votre cœur royal quelle sécurité !
Des droits de la justice et de la vérité
Un pontife se charge ! ah ! ne craignez plus, Sire !
Vous n'avez rien à faire, et même rien à dire.
— « Pourtant, et jusqu'ici les bruits du jugement
Annoncent que la haine y prend part grandement !
— « Ces vains bruits ne font pas un arrêt à l'avance.
Ainsi j'ai souvenir qu'au fond de la Provence,
Quand Jeanne de Poitiers subissoit l'examen,
On disoit la merveille avortée en chemin ;
Et par le promoteur la bergère attaquée
Sembloit à son hameau s'en retourner moquée.
Mais enfin le triomphe a jeté son éclat.
« Aujourd'hui, le grand-juge est encor un prélat ;
Et nombre d'assesseurs, comme un autre concile,
Doivent fixer le roi dans un espoir tranquille.
— « Contre l'indignité du procès criminel
Ne faut-il pas du moins un déni solennel ?
— « Sire, aux droits de l'Église oseriez-vous prétendre ?
Laissez-lui rendre en paix l'arrêt qu'elle doit rendre.
Au surplus, ce procès se distingue en deux parts,
Et celle du prodige, et celle des hasards.

Au prodige sacré tous nous rendons hommage;
Mais aux hasards on peut refuser un suffrage.
Eh bien! après le sacre où l'oracle a fini,
Un espoir tout humain pouvoit être puni :
Il le fut! à Paris, à Compiègne, déçue,
Jeanne d'Arc de sa faute a dû prévoir l'issue.
— « Mais, hélas! c'est moi-même (et qui peut l'ignorer?
C'est moi qui dans nos rangs la forçoit de rentrer.
Le peuple en fut témoin : elle étoit tout heureuse
De retourner bien vite aux rives de la Meuse,
Dès son départ de Rheims; et me disoit à moi :
« Ma mission est close! à présent, gentil roi,
« Laissez votre servante aller dès tout à l'heure
« Avec ses vieux parens à leur vieille demeure.
« Dans cette confiance ils sont venus ici;
« Ils veulent me ravoir, et je le veux aussi.
« Mon exil est fini quand j'ai fini ma tâche;
« Et je l'ai dit assez pour que mon roi le sache :
« Il est tems de partir et de revoir ces lieux
« Où j'ai reçu pour lui le message des cieux.
« Ah! j'y consacrerai dans la sainte prière
« Tous mes vœux à bénir son auguste carrière.
« Je ne lui dis donc point un désolant adieu,
« Et je serai toujours avec lui devant Dieu. »
« Et moi, j'osai répondre : « Eh quoi! vous, sainte fille,
« A la France, à son roi, préférer la famille!
« Oh! non, non, tel n'est point le conseil de vos voix.
« Consultez-les du moins une dernière fois. »

« Jeanne me le promet, et Jeanne se retire.

« Moins d'une heure s'écoule, elle revient me dire :
« O mon roi! c'en est fait : le conseil du Seigneur

« Ramène tous mes vœux à l'éternel bonheur,
« Et je n'en aurai plus désormais sur la terre. »
— « O Jeanné ! expliquez-vous.
— « Sire, c'est un mystère.
« Tout ce que peut savoir le roi, c'est qu'ici-bas
« A peine aurai-je un an duré dans les combats,
« Qu'aussitôt de l'Anglais je serai prisonnière.
« Mais reprends ton courage ainsi que ta bannière. »
(Ont ajouté les voix comme je vous le dis),
« Tu nous suivras un jour dans le saint paradis ;
« Sois sûre d'y venir en sortant de ce monde !
« Tu peux l'apprendre au roi, s'il veut qu'on lui réponde.
« Enfin dans tous les cœurs heureux de te bénir,
« A la gloire de Dieu laisse un long souvenir. »

Alors du front royal tombent de grosses larmes!

Alors l'impure Agnès, et malgré tous ses charmes,
Comprend bien que le prince épris d'un saint amour,
De leur coupable espoir ignore le retour.
Puis, elle a su reprendre, au souffle d'Asmodée,
Sous une autre couleur la satanique idée :
« La pauvre Jeanne, hélas ! je la pleure avec vous !
Mais de sa vive foi qui ne seroit jaloux ?
Au fond, elle est heureuse avec sa prophétie :
Aux délices du ciel son ardeur l'associe.
L'Église est bien son juge, elle tient dans ses mains
Et les devoirs sacrés, et les devoirs humains.
— « Ah ! m'a dit encor Jeanne, ah ! gardez-vous bien, Sire,
« De venger ma prison, ni même mon martyre ! »
« Mais de mon cœur j'entends le reproche royal :
Ne rien faire pour elle est déjà faire mal !
— « Ce reproche, Seigneur, me semble un vain scrupule !

A Jeanne prophétesse êtes-vous incrédule ?..
Oui, vous l'êtes déjà, si vous n'obéissez
Aux célestes avis qu'elle même a tracés.
—« Malheureux que je suis ! j'adore le prodige :
Et pourtant de son cours aujourd'hui je m'afflige !
—« Sire, dans tous vos pleurs vous avez des amis,
Et (si vous l'agréez, cet espoir m'est permis)
Je serai dévouée au roi comme à la reine,
Avec le doux labeur de soulager leur peine. »

La Trémoïlle et Sorel, soudain congédiés,
Vont refaire leurs plans longtems étudiés.
Quand ils les poursuivront, quel en sera le terme ?
Ici, dans sa douleur, que l'histoire se ferme !
Ou plutôt qu'elle frappe avec toutes ses voix
De stygmates brûlans les corrupteurs des rois !
Mais à l'Oint du Seigneur s'il faut jeter la pierre,
Le poëte jamais n'a jeté la première.
Non; ne maudissons point ! Mais, tremblans, attendons;
Un calvaire s'élève, il promet des pardons.

Aujourd'hui la chaumière offrira la victime,
Le trône aura plus tard sa revanche sublime.

Dans les peuples, hélas ! un flot d'iniquités
Ne déborde-t-il pas souvent de tous côtés ?
La prière des Saints, leurs vertus, leurs exemples,
Le chassent-ils toujours des palais et des temples ?..
Aux scandales d'en haut les scandales d'en bas
S'enchaînent, mais comme eux ne s'enregistrent pas.
Si la taille des grands doit mesurer le crime,
La foudre aussi mesure et le pied et la cime.

D'un roi Victorieux quelle sera la fin ?...
Et ne voudra-t-il pas un jour mourir de faim ?...

Jeanne, priez pour lui !... mais, que dis-tu, poëte ?
Dès longtems Jeanne prie; et son œil de prophète
A déjà vu de loin les remords de son roi,
Ses douleurs, et sa tombe ! et toujours l'humble foi
A ce qu'il ne fait point sait trouver une excuse,
Et de ce qu'il a fait nulle part ne l'accuse.
Oh ! comme elle a compris, dans sa sainte amitié,
Combien un foible cœur est digne de pitié !
Et comme, en le suivant, sa prière bénie
Lui rouvre encor le ciel jusque dans l'agonie !...
A l'œuvre du salut quelle source d'espoir !

Si dans la pourpre, hélas ! peu d'anges se font voir,
Pourtant que parle-t-on de dynastie usée ?
A qui jamais la grâce est-elle refusée ?
Et Dieu ne peut-il pas susciter, au vieux sang,
Et le vaste génie, et le cœur innocent,
Et, dans la longue race où dort le diadème,
D'heureux fils au Saint roi d'un si vieux sang lui-même ?
De ces enfans du sacre en vain l'ambitieux,
Usurpant l'héritage, interroge les cieux ;
Les oracles ont fait la réponse unanime :
« Un abîme toujours appelle un autre abîme ! »

Pour l'expiation et des grands, et des rois,
Et du peuple, il faut bien, à côté de la croix,
De loin en loin, quand Dieu veut faire à sa clémence
Aux regards des mortels un horizon immense,
Il faut bien que s'élève un sublime échafaud !

Là, Jeanne d'Arc saura parler encor plus haut.
Depuis son humble enfance, et sous le toit rustique,
Nous l'avons vu grandir, cette vierge angélique ;
L'innocence en a fait la Sainte du hameau,
Et le souffle divin un prophète nouveau.
En face des grandeurs l'essor de sa parole,
Sur son front, de l'oracle a placé l'auréole ;
Puis, la guerre l'admire avec son étendard
Renversant d'un seul coup l'orgueil du Léopard,
Et déployant partout, chrétienne Machabée,
Une gloire qui semble aux Anges dérobée.
Et l'œil des cœurs la suit dans l'élan de sa foi
Ressuscitant la France au sacre de son roi ;
Enfin, douce au martyre, et bien plus grande encore
Au feu qui fait pâlir l'éclat de son aurore.

Et qui donc l'a conduite ainsi, de jour en jour,
A des perfections dignes de tant d'amour ?
Mortels ! en avez-vous le secret dans vos âmes ?
Oh ! non !.. hommage donc aux prophétiques flammes !
Jeanne est sœur des élus, Jeanne est fille de Dieu !
Et dans cette croyance il n'est point de milieu.

Aux portes de la mort la Sainte est toute prête
A recevoir des cieux un dernier interprète :
C'est Gabriel ! Dieu même aux Esprits bienheureux
De la famille humaine a confié les vœux
Dans l'inspiration de leurs divers offices ;
Les prodiges aux uns, aux autres les justices ;
A ceux-ci les secours, à ceux-là les conseils.
Pourtant les Anges saints ont tous des cœurs pareils,
Et, dans l'ordre sublime où leur gloire les place,

Tous ils puisent ensemble aux sources de la grâce.
Tous aussi, dans leur zèle auprès de l'Homme-Dieu,
Et de la terre au ciel, et du ciel au saint lieu,
De la foi sur leur aile ils portent la prière.
Micaël y répand la divine lumière;
Raphaël de leurs maux guérit l'âme et le corps;
Gabriel dans ses mains tient la vertu des forts.
Le voici près de Jeanne : au martyre il l'exhorte;
Dans la dernière épreuve elle sera donc forte!

Écoutons: « Sainte enfant! dès le sacre de Rheims,
Vous retourniez d'abord aux plus humbles desseins,
Et jusqu'à Domremy, dans les bras d'une mère,
Loin du feu des combats, loin de la vie amère!
Mais le roi vous rappelle; et vos divines voix
Entre les deux conseils vous ont laissé le choix;
Et bientôt revenue à ce pieux délire
Qui vous donne à rêver la palme du martyre,
Vous avez préféré le Calvaire et son fiel
Où brille de plus près la couronne du ciel:
Vous y touchez!.. Je viens bénir l'heureuse audace
Qui vous fait contempler cette mort face à face.

— «Ah! Seigneur, ma pauvre âme a bien peur de faillir
Dans les émotions qui viennent l'assaillir
A tout moment!.. Je suis tantôt d'un bon courage,
Et tantôt abîmée en un sombre nuage
Où je ne vois plus rien que l'horreur du tombeau,
Quand loin de moi les Saints retirent leur flambeau.
Mais si j'entends leur voix, ou mieux celle de l'Ange,
A mes yeux aussitôt, tout renaît et tout change,
Et vers le ciel ravie, au signal du départ,

Je voudrois avec eux m'envoler sans retard.
— « Jeanne, un si pur désir dit assez qu'à toute heure
Au fond de ce cachot avec vous Dieu demeure.
Quand le cœur est à lui, le cœur arrive au but.
Ne vous troublez donc pas si, payant son tribut
La nature est encor par l'effroi ressaisie;
La grâce n'y perd point la part qu'elle a choisie.
— « Que vous me soulagez! saint Archange! Jamais
Je n'ai si bien trouvé la force dans la paix;
Et même je comprends comment Job a sans crainte
Béni Dieu dans l'éclat d'une incessante plainte.
« Je puis donc, devant vous épanchant tous mes pleurs,
Parler de Domremy, de Greux, de Vaucouleurs...
« O mon père! ô ma mère! ô mes frères! je tremble
Que d'une affreuse mort le deuil ne vous rassemble!
Et la fille et la sœur que vous vouliez revoir
N'aura bientôt de vous qu'un cri de désespoir!
De nos amis non plus!.. et toi, ma douce Haumette,
Avec qui j'aimois tant à tenir la houlette,
Comme à filer le lin! toi donc, que diras-tu
De celle où tu cherchois des instincts de vertu?
D'un grand crime à jamais on veut flétrir sa vie!
L'Église, on le dira, l'a seule poursuivie,
L'a seule condamnée! et ni peuple, ni roi,
Nul n'est allé vers elle au secours de sa foi!
Et vous preux dont l'honneur accompagnoit mes armes
Et mon labeur, pour vous je sens couler des larmes...
L'espoir venu du ciel sitôt évanoui
Ne vous sera-t-il pas un scandale inouï?
Ah! je le crains encore, hélas! Au moment même
Où Dieu me rétablit dans un calme suprême;
Car mes gémissemens ne seront plus pour moi...

Je pourrai donc pleurer aujourd'hui sans effroi,
Et, jetant comme un poids ces pleurs de la nature,
Garder au fond de l'âme une paix toute pure.

« — Oui, Jeanne, ils sont permis les pleurs que vous versez,
Et l'Archange jamais ne dira c'est assez;
Ils sont le désaveu de toute humaine ivresse,
Et la force de Dieu paroît dans la foiblesse
D'une victime sainte élevant ses soupirs
Vers le ciel, en montant l'échafaud des martyrs.
« Mais je dois dissiper autrement vos alarmes
Sur tant de cœurs amis, parens, ou frères d'armes :
« Nul scandale ne peut pénétrer au milieu
Des prodiges éclos dans les œuvres de Dieu;
Et quand sous leur éclat l'œil rebelle s'égare,
Jamais impunément l'erreur ne se déclare;
Son hypocrite masque, inutile rempart,
Tombe, et la vérité reluit de toute part.
Donc, Jeanne, contre vous (soyez bien rassurée!)
Le mensonge n'aura ni force, ni durée!
« Aussi l'iniquité dresse, sans le savoir,
Le trône où les élus iront vous recevoir.
Ne vous étonnez point de cette apothéose :
Toujours de ses martyrs Dieu prend en main la cause,
C'est la sienne! il renverse au feu de ses éclairs
Et les esprits moqueurs, et les juges pervers.
Jusqu'au fond d'un cachot, de sa sainte parole
Dans toutes vos douleurs le baume vous console.
« Sachez-le : les grands jours qui rendent à la fois
Et vos rois à la France et la France à vos rois,
Ne sont rien près du jour où, victime innocente,
Vous ferez des pardons parler la voix puissante.

« Dans les peuples chrétiens, vous ne l'ignorez pas,
Satan sème l'ivraie et le mal sous leurs pas.
« Micaël vous a dit cette lutte terrible
Qui bientôt jettera tous les cœurs dans le crible ;
Épreuve où votre France, entre les nations,
Devra rester fidèle à ses traditions.
Elle est l'œuvre des Saints, cette France chrétienne :
Donc à leur foi toujours il faut qu'elle appartienne,
Et pour lui mériter ce glorieux bonheur,
Que l'expiation la ramène au Seigneur.
« Eh bien ! pour le salut de la grande famille,
Vous-même êtes choisie entre tous, pauvre fille !
Et quand vous monterez à la croix de Jésus,
Il y fera germer un long peuple d'élus.
—« Saint Archange ! comment son indigne servante
Peut-elle ouïr de vous cela sans épouvante?..
Elle, le rien des riens! dans cette œuvre des cieux
Compter pour quelque chose !.. elle comprenoit mieux
A de terrestres soins sa mission bornée.
Mais au salut divin unir sa destinée !..
Non, sans l'éclat qui brille au fond de ce cachot,
Non, non, je n'oserois en savoir un seul mot! »

Elle achevoit à peine, et voici que Marie
Apparoît à ses yeux : « O ma fille chérie!
Courage ! écoutez bien l'Archange qui jadis
S'en vint à Nazareth du haut du paradis.
Ne vous effrayez plus! mais que la tendre feuille,
Quand tombe la rosée, aussitôt la recueille,
Et sache seulement, dans son humilité,
Qu'elle reçoit du ciel un don immérité.
—« O ma Mère! après vous, je n'ai plus rien à dire

Mais pour m'encourager aux sentiers du martyre,
Faites que de mon Dieu l'auguste sacrement
Devienne avant la mort mon dernier aliment!
Depuis de trop longs jours, hélas! je suis réduite
A cet éclat des Saints dans leur douce visite.
Et vous le savez bien, ô Vierge! ô mon appui!
Jésus seul peut combler les cœurs qui sont à lui.
Aussi j'ai retenu la prophétie heureuse
Où vous m'avez bénie aux rives de la Meuse,
Quand, sous mon humble toit illuminant la nuit,
Vous me disiez ces mots dont j'espérai le fruit :
« Jeanne vous m'entendrez dans les grâces intimes,
« Je serai près de vous à ces instants sublimes
« Où le saint tabernacle ouvert au pur amour
« Dispense à ses amis le pain de chaque jour. »
Oh! oui, ma mère, oh! oui, cette sainte promesse
A bien su condescendre aux vœux de ma tendresse :
Mais depuis ma prison, le sang de mon Sauveur
Semble n'écouter plus le cri de ma ferveur...
— « Jeanne, consolez-vous! cette longue souffrance
Doit être aussi comptée au trésor de la France,
Et pour elle et pour vous, elle garde son prix,
Dans ce compte où mon fils sait le poids du mépris!
Puis le froment divin, bientôt, sans plus attendre,
A vos ardens soupirs va répondre et descendre;
Et moi pour adoucir la fin de vos tourmens,
J'irai les bras ouverts à vos derniers momens. »
Alors, en bénissant la douce prisonnière,
Marie a disparu dans un flot de lumière.
Et Gabriel reprend devant les saintes sœurs
Les conseils destinés aux longs adieux des pleurs :
—« Quand la Reine des cieux a dit la récompense,

Jeanne, d'en dire plus l'Archange se dispense.
Si, parfois dans l'oracle il se trouve un écueil,
Rien en vous, humble enfant, n'annonce un pareil deuil.
Et quelle sainteté donna jamais l'exemple
Où du fond d'un cachot Marie a fait un temple ?
De son humble parole avec quelle bonté
Elle épand le parfum dans un cœur attristé !
Celle qui voit Dieu seul au-dessus de sa gloire,
Ici de Nazareth rappelle la mémoire !...
Celle qui dans le ciel règne avec ce grand Dieu,
Aime à s'humilier jusque dans un tel lieu!...
Ah ! tombons à genoux ! et, suivant ce modèle,
Ne formons plus qu'un vœu : Soyons tous dignes d'elle !
—« Saint Archange ! mon Dieu viendra me secourir,
Elle l'a dit ; et Jeanne, heureuse de mourir,
Avec le pain des forts ne craindra plus la flamme !
Et ma divine mère aura soin de mon âme,
Elle l'a dit encore ! — Oh ! non ! plus ne m'est rien !
Rien ne m'est plus ! Dieu seul, Dieu seul est tout mon bien ! »

Tandis que la prison où reluit l'innocence
Des visiteurs divins recéloit la présence,
Asmodée et le flot du cortége infernal
Autour des sombres murs médite encor le mal.
Déjà plus d'une fois l'impure tentative
S'est brisée à l'aspect de la sainte captive ;
Et les Anges toujours sous le feu des éclairs
Ont au loin refoulé le complot des enfers.

« Jeanne d'Arc prie en paix ! disoit l'esprit infâme,
Son cachot est pour nous fermé comme son âme ;
Et, depuis les terreurs de la fatale nuit

Où sous un glaive ardent tout à coup éconduit,
Avec vous je fuyois à travers l'ombre noire,
Hélas ! j'ai soupçonné cette nouvelle gloire !
Et n'osant plus risquer ouvertement l'effort
Dont Satan espéroit bien mieux que de la mort,
J'ai rôdé vainement aux routes souterraines,
Je n'ai rien obtenu des verroux, ni des chaînes;
Et tous les vils gardiens, plus effrayés encor,
Aux complices mortels ont restitué l'or !
A cet étrange signe il faut donc bien nous rendre .
La proie échappe au piége où nous croyions la prendre;
Elle s'en ira pure au menaçant bûcher
Où la main des bourreaux est prête à l'attacher;
Et de là !.. n'est-ce pas une échelle céleste
Vers celui qu'elle adore et que l'enfer déteste ?..
« De cet espoir maudit détournons nos regards,
Et cherchons un triomphe ailleurs et sans retards.
« Dans le palais du prince et le palais du juge,
Il est à nos dépits, il est plus d'un refuge :
De Chinon à Rouen, de Rouen à Chinon,
Nous saurons bien venger l'échec de la prison.
« De la cour de Provence à la fin revenue,
Sorel du grand manoir me rouvre l'avenue :
Par elle sur le roi nous régnerons bientôt,
Et nous dissiperons l'entourage dévot.
Par elle à tous les yeux la demeure royale,
Étalera partout les charmes du scandale...
Quel succès pour ce tems ! et de quel souvenir
Il va doter nos feux dans un long avenir !
J'entends, j'entends déjà les cyniques poëtes
Célébrant à l'envi leurs délirantes fêtes
Où si joyeusement l'ivresse des concerts

Saute du même pas de sa danse aux enfers!
« Puis un autre champ reste à nos lugubres joies,
Le prétoire! la fraude y va suivre ses voies.
Partageons tous nos soins : aux uns la volupté,
Aux autres l'imposture, à tous l'iniquité!
« Que chacun juge donc le poids à son épaule.
Pour moi je suis tout prêt au jeu du double rôle,
Tant le feu de Satan, dans ses vastes ardeurs,
De tout mon être a sû remplir les profondeurs. »

Tels sont les vœux du chef de l'infernale bande.

Il semble que déjà Sommièvre les entende;
Sur un arrêt de mort il a peur du grand jour,
Et l'esprit ténébreux lui suggère un détour.

De tous les examens subis par l'accusée
L'analyse menteuse est bientôt disposée,
Et sur ce faux rapport les universités
Répondent anathême à tous les faits cités.

Puis l'Anglais, rassuré par ces vils subterfuges,
Fait rentrer au prétoire accusateurs et juges.

D'abord en quelques mots la voix du promoteur
Résume impudemment son langage imposteur :

« Il faut, dit Estivet, que Jeanne hors l'Église
Au juge séculier désormais soit remise;
Car elle est devenue un juste objet d'horreur,
A des signes certains et de schisme et d'erreur,
Et même d'hérésie : et ce crime complexe,

Et le port de l'habit étranger à son sexe,
Tout enfin la condamne : elle est digne de mort! »

Mais, dans l'émotion d'un généreux transport,
Contre l'iniquité de cet avis funeste,
Le cri des prêtres saints se révolte et proteste.

Frère Isambard osoit, dans un nouvel éclat,
Démasquer les abus commis par le prélat :

« Où donc est l'équité dans la marche suivie?
Vous jugez sur l'honneur, la liberté, la vie,
Et lorsque Jeanne d'Arc est là sans défenseur,
Vous imposez silence aux droits de l'assesseur!

« Puis, en secret, le juge examine et consulte,
Et, colportant au loin sa procédure occulte,
Il s'en revient armé de condamnations
Où Jeanne ignore tout, même les questions!
C'est offenser les lois du ciel et de la terre. »

Ainsi se dévoiloit l'œuvre de l'Angleterre :

Et l'enfer rugissant avec le Léopard
Maudissoit cette voix du loyal Isambard;
Et l'impudent Warwick, dans l'excès de sa haine,
Veut le précipiter au courant de la Seine.

Voilà donc la justice et l'espoir des tyrans!
La mort dans tous les cœurs, la peur dans tous les rangs.

L'hypocrite prélat, sûr de cette influence,
Propose à l'accusée un conseil de défense :

« Mais ce n'est plus, seigneur, ni le temps, ni le lieu,

Et je veux m'en tenir au seul conseil de Dieu. »

Interdit à la voix de ce cœur magnanime,
Le juge à son cachot fait rentrer la victime;
Et les derniers conseils des prévaricateurs
De son arrêt de mort vont hâter les lenteurs.



CHANT VINGT-QUATRIÈME.



Les abords du ciel. — Préparations à la mort. — Dernières séances. — Condamnation. — Les XII articles. — Soumission de Jeanne à l'Église. — Fraude du juge. — Le Viatique. — Compassion du peuple. — Rage de l'enfer. — Satan espère un poëte. — Jeanne est remise au bras séculier. — Ses adieux et sa mort.

A mériter enfin la palme du martyre
Dans la paix de son cœur la prisonnière aspire,
Et ses yeux contemplant la gloire des élus
De ses juges mortels ne s'inquiètent plus.
Son sacrifice est fait. Ah ! pourquoi tarde-t-elle
Cette mort, vrai signal de l'aurore éternelle ?

Du fond de sa prison, au soleil de la foi,
Jeanne sembloit du corps avoir brisé la loi,
Et d'un reste d'argile ignorer le mélange :
Elle étoit comme l'âme, elle étoit comme l'Ange.

De leur éclat divin, et la nuit, et le jour,
Les célestes Esprits illuminoient la tour;
L'échelle de Jacob y retrouvoit sa base,
Et Jeanne s'élevoit aux splendeurs de l'extase.
Dans cette vision la voix de Gabriel
Lui révéloit déjà tous les abords du ciel.

Et Jeanne monte encore : et la barque de Pierre
Apparoît à ses yeux dans des flots de lumière,
Arche mystérieuse où le Christ est vengé
Sur les impurs débris du monde naufragé.
Avec plus de pitié que l'arche du déluge,
A l'effroi des pécheurs entr'ouvrant un refuge,
Elle penche vers eux son bord hospitalier
Et les ramène au Dieu qu'ils osoient oublier!
Et Jeanne voit de loin un infernal génie
Infectant Albion comme la Germanie,
Tandis que, même aux jours de sang et de terreur,
La France dans sa foi reste pure d'erreur.

Et Jeanne monte encore : et ses regards sublimes
Aperçoivent, bercés au-dessus des abîmes,
De grands peuples d'enfans mieux gardés mille fois
Que ne le fut jamais aucun enfant des rois.
Et pourtant à leurs yeux privés du bien suprême
On retrouve des pleurs : ils sont morts sans baptême,
Hélas! loin de l'Église et des bras maternels,
Ils sont de l'espérance orphelins éternels!

Une autre sphère s'ouvre; et Jeanne monte encore :
Elle y voit presque un ciel dans un feu qui dévore;
Et d'innombrables Saints, tous brûlés en ce lieu,

Bénissent leur souffrance : ils sont sûrs de voir Dieu.

Et Jeanne monte encore : une heureuse prière
Souvent vient renverser la brûlante barrière,
Et l'infini bonheur semble comme entr'ouvert
Aux âmes dont le cœur a d'abord tant souffert!
Et des flots de parfums, et des flots d'harmonie
Y suivent tous les pas de leur foule bénie.
Mais à leur auréole un nuage resté,
Indique un large vide à leur félicité.,..
Amis, tendres amis, priez, priez pour elles!
La prière est la clef des portes éternelles.

Et Jeanne monte encore : et l'ineffable amour
L'emporte jusqu'au seuil du bienheureux séjour.
C'est là qu'elle entrevoit l'océan des délices,
Elle en a l'avant-goût, elle en a les prémices.

Et Jeanne monte encore : et sa pieuse ardeur
A de l'éternité presque atteint la splendeur.
Elle contemple alors, et bien plus manifestes,
Les fronts qu'elle connoît des messages célestes,
Elle entend l'Hosanna de leurs divins concerts.

Et plus haut?.. non! les cieux ne lui sont pas ouverts.
En vain l'œil voudroit voir, en vain l'oreille entendre,
En vain le cœur mortel tenteroit de comprendre
Cette béatitude, héritage des Saints,
Et ta lyre, ô David! s'échappe de tes mains...
Que pourroient donc ici les accens du poète,
Quand la parole manque à la voix du prophète,
A la voix de l'apôtre, à toute humaine voix?...

Il nous reste du moins un calvaire et la croix.

Des extases du ciel la captive retombe
Dans un mal périlleux et voisin de la tombe.
« Gardons-nous, dit l'Anglais de la laisser mourir!
Toi, médecin du corps, sache donc la guérir;
Pour le feu du bûcher conserve la victime,
Car son accusateur sait lui trouver un crime. »
Et Jeanne, hélas! revient des portes du tombeau.

Aussitôt sous ses pas s'ouvre un piége nouveau.

Ses ennemis ont peur de cette voix publique
Qui la venge déjà d'une sentence inique.
Le prélat le comprend : il ne peut, dès l'abord,
De l'accusation la conduire à la mort.
Mais si par quelque fraude il semble qu'elle abjure,
On la dira relapse; et la vengeance est sûre.

Alors elle entendoit la voix de Micaël :
« Encore un peu de tems et vous entrez au ciel.
De vos ardens soupirs songez à vous défendre ;
Le martyre est un don qu'il faut savoir attendre.
Espérez dans la paix ce bienheureux trépas !
A l'humble prisonnière il ne faillira pas...
Non, non, le Léopard ne lâche point sa proie ;
Et la mort sainte plonge à l'océan de joie.
—« Quand la foi m'ouvre ainsi son éternel trésor,
A disputer mes jours puis-je penser encor?
O céleste gardien! à des œuvres meilleures,
Réservez vos conseils et mes dernières heures!...
—« Pieuse enfant! bientôt le Seigneur doit venir;
Au banquet des élus vos tourmens vont finir.

Sous sa puissante main pliant les cœurs rebelles,
Quand il veut il les tourne au gré de ses fidèles.
Oui, le juge de Jeanne écoutant ses sanglots
Va souffrir que le ciel entre au fond des cachots.
— « Et moi je ne dois plus, n'est-ce pas, saint Archange,
Distraire mon espoir dans le triste mélange
De cette procédure et de tous ces débats
Dont je suis fatiguée et plus que des combats !
— « Je vous le permets, Jeanne !... au bout de la carrière
Il sied bien ce silence; et la sainte lumière
Au devant de vos pas, contre un prêtre bourreau,
Ici n'a plus besoin de jeter son flambeau.
Qu'il suffise toujours de préserver votre âme !
Et mieux vaut-il peut-être à cette ligue infâme
Et des chefs d'Albion et du juge pervers,
Permettre un libre cours aux yeux de l'univers.
« Je ne vous dirai rien non plus de l'assemblée
Où, dans Bâle, l'Église est encore troublée ;
Et, si pour vous juger il en est question,
Suivez de votre foi l'humble inspiration.
Enfin, laissez en vous, mortelle créature,
Et gémir la douleur, et pleurer la nature.
« Gabriel le disoit, et je vous le redis :
Les pleurs n'auront leur fin qu'au seuil du paradis.

« Mais voici que le juge attend votre présence.
Ce n'est point lui, c'est Dieu qui soutient l'innocence. »

Tout entière au bonheur divinement promis,
Jeanne n'irrite plus les glaives ennemis.
Et le peuple en secret pour elle prie et tremble ;
Car des sbires anglais la foule se rassemble,
Et de l'exécuteur déjà le char sanglant

S'avance précédé d'un cortége hurlant.
Près d'eux se déployoit sous un flot de murmures
En sinistre appareil l'instrument des tortures.

Le prétoire est rouvert ; et le nouveau débat
Montre encor l'héroïne en face du prélat.

« Jeanne, obéirez-vous à la voix de l'Église ?
—« A l'Église de Rome, oui, je reste soumise,
Et non point à vous seul, évêque de Beauvais !
—« Pourtant, c'est moi qui suis juge de tous vos faits ;
Je représente donc l'Église universelle,
Donc aussi j'ai le droit de vous parler comme elle.
—« Je ne m'y soumets point, s'il en doit être ainsi.
—« Hommes de la torture ! avancez jusqu'ici.
—« Ah ! je ne les crains pas ! et vous, sachez d'avance
Que sur moi les tourmens n'ont aucune puissance,
Et quand on aura mis tout mon corps en lambeaux,
Mes juges n'auront rien de plus que mes bourreaux.
—« Jeanne, le démon seul peut dicter ce langage ! »

Et Castillon s'écrie : « Honneur à son courage !
Quiconque en est témoin doit trembler avec moi
De contrister ici l'innocence et la foi !
« Non, jamais pareil calme et pareille énergie
Ne sont entrés au cœur coupable de magie !
Ce n'est pas tout : vous-même, avant d'interroger,
Vous avez dû, prélat, y prévoir un danger.
Ne faut-il point d'abord apprendre à l'accusée
De quels saints élémens l'Église est composée ?
Et ne craignez-vous pas ?..
—« A vous, silence aussi,
Assesseur téméraire ! éloignez-vous d'ici !

Vos paroles déjà dépassent l'impudence
Des usurpations contre la présidence.
— « Eh bien ! sachez encore une autre vérité :
Ce procès en tous points tombe de nullité,
Et chaque anneau se brise à cette impure chaîne
Où le juge ne peut rattacher que sa haine ! »

Castillon se retire ; et Jeanne d'Arc reprend :
« Cet ancien adversaire aujourd'hui me défend !
O mon Dieu ! vous avez éclairé sa droiture.
Que cet éclair soudain lui soit d'un bon augure !
A son exemple aussi puissent tous les cœurs droits,
Sans reproche et sans peur, faire entendre leur voix ! »

L'accent de l'héroïne a fait pâlir son juge.

« Le Concile assemblé vous présente un refuge ;
Il faut y recourir, Jeanne ! » a dit Isambard.
Et Sommièvre lui jette un foudroyant regard.
Jeanne ajoutoit : « Voici ma réponse dernière.
Dieu daigne chaque jour m'envoyer sa lumière ;
Et quand à mes soupirs il entr'ouvre les cieux,
Puis-je donc refuser ma croyance à mes yeux ?
—« Ainsi, contre vous, Jeanne, en vain Pape et concile
Oseroient s'élever : tout seroit inutile !
— « Menez-moi devant eux, et leur sainte équité
Saura bien découvrir toute la vérité.
— « Mais à vos visions s'ils disent anathème !
— « Quoi ! puis-je donc jamais me renier moi-même ?
— « Grand Dieu ! vous l'entendez, s'écrioit le prélat :
C'est l'orgueil, c'est l'accent, c'est l'air de l'apostat !
Si l'Église lui dit : « Vous vous êtes méprise ! »

Elle répond : « Je crois en moi plus qu'à l'Église !.. »
Gardes ! qu'on la remmène au fond de son cachot ! »

Et l'inique sentence est rendue aussitôt.

Jeanne d'Arc déclarée hérétique et sorcière
Appartient désormais à la main séculière.
Elle peut toutefois échapper à la mort :
Qu'elle abjure ! et le juge adoucira son sort.

Sous les vastes abris de cet enclos célèbre
Que Saint-Ouën rattache à son cloître célèbre,
La cause au lendemain va reprendre son cours.
Là, le savant Érard, dans un verbeux discours,
Expose longuement et le crime et la peine,
En impliquant Valois dans l'éclat de sa haine.
La vierge l'interrompt : « Messire, accusez-moi !
Mais comment un Français peut-il juger son roi ?
« Ce roi, je le connois mieux que vous ! je l'atteste :
A l'Église du Christ comme à sa foi céleste,
Dans la France de Dieu, royaume Très-Chrétien,
Nul cœur ne fut jamais plus croyant que le sien.
Êtes-vous donc l'écho des cris de l'Angleterre ?
— « Jeanne, dit le prélat, sachez enfin vous taire !
— « Vous, évêque, et tous ceux qui veulent mon trépas
Priez plutôt qu'ici je ne me taise pas !
Car vous tous qui sur moi jetez les anathèmes,
Vous les verrez bientôt retomber sur vous-mêmes !
En me faisant du mal vous allez mal finir ! »

Ainsi, Jeanne de loin lisoit dans l'avenir.

Mais Sommièvre, étouffant cette voix de prophète,

Ordonne à l'orateur d'achever sa requête.

« Prélat! j'arrive donc à ma conclusion :
C'est que Jeanne aujourd'hui fasse abjuration
De toutes les erreurs et crimes d'hérésie
Dont trop souvent, hélas! elle a souillé sa vie!

I.

« Elle a faussement dit avoir vu de ses yeux
Les élus et les Saints et les Anges des cieux.
Même en des lieux païens, si l'on pouvoit l'en croire,
Devant elle ils auroient apparu dans leur gloire!

II.

« Elle a par sortilége, au mépris de la foi,
Trompé fatalement et la France et son roi.

III.

« Elle prétend aussi que ses visions folles
Sont croyables autant que nos divins symboles.

IV.

« D'un autre sexe elle a porté les vêtemens.

V.

« Elle a sous cet habit reçu les sacremens.

VI.

« Deux messages signés d'une croix, et par elle,
Attestent son humeur sanguinaire et cruelle.

VII.

« Sous prétexte d'oracle, elle a fait du Dauphin
Le vil provocateur d'une guerre sans fin.

VIII.

« Captive, et dans les fers si justement jetée,
Elle s'est d'une tour soudain précipitée.

IX.

« Pourtant elle ose dire, en son cœur perverti,

Qu'à nul péché mortel elle n'a consenti,
Et que de son salut elle se croit certaine!

X.

« En supposant de Dieu soit l'amour, soit la haine,
Aux uns elle prodigue et la gloire et l'honneur,
Aux autres la menace et l'ire du Seigneur.

XI.

« Elle persiste encor chaque jour à prétendre
Qu'en sa prison les Saints daignent souvent descendre,
Et qu'elle a maintes fois embrassé leurs genoux.
Ainsi donc l'imposture est visible pour nous.

XII.

« Enfin, jugeant sa cause en tous points compromise,
Elle en appelle à Dieu, mais récuse l'Église! »

— « Que répondez-vous, Jeanne, à ce compte rendu?

— « Prélat, sur chaque fait j'ai déjà répondu;
Et puisque nulle part on ne dit ma réponse,
Ce n'est point un conseil, c'est la mort qu'on m'annonce.
Je me résigne donc; et sans délai nouveau,
Ordonnez! je suis prête! »
A l'instant le bourreau
Apparoît, annonçant les œuvres de sa charge.
Et le lugubre char se promenant au large
De la Sainte a de loin menacé les regards.
« Non, non, je n'ai pas peur, dit-elle, de vos chars,
De vos bûchers non plus! et si je me rétracte,
C'est que je veux tenir la foi la plus exacte.
« Je ne saurois errer en affirmant toujours
La visite des voix que j'entends tous les jours.
Mais peut-être ai-je dû ne point sembler soumise,
Quant à mes visions, au conseil de l'Église.

J'y souscris sans réserve, avec le juste espoir
Qu'elle saura de Dieu ce que Dieu me fait voir. »

Accueillant cet aveu pour assurer sa perte,
Sommièvre avec Warvick à l'instant se concerte.
« Nous avons sobrement usé de la terreur;
Jeanne est vaincue! elle a mis un pied dans l'erreur;
Elle l'avoue! on peut dès lors tenter la ruse
Car la raison d'État l'autorise et l'excuse. »

Contre Jeanne aussitôt, sous l'œil de l'Étranger,
Une main frauduleuse a soin de rédiger
Deux actes différens, l'un qu'elle entendra lire,
L'autre que d'une croix on lui fera souscrire.
Et la victime, hélas! signe sans le savoir
Tout ce qu'elle n'a pu ni comprendre, ni voir!
L'Anglais s'en applaudit avec le juge inique :
« Nous la ferons relapse encor mieux qu'hérétique. »

Elle a donc renié par cette seule croix
Et sa mission sainte, et l'Archange, et les voix,
Et ses habits guerriers, enfin toute sa cause.

Au fond de la prison voici qu'elle repose.
Là du souffle divin bientôt les doux transports
Du martyre à ses yeux ouvrent tous les trésors.
Les Saintes lui disoient : « Jeanne, après tant d'années,
Un terme glorieux fixe vos destinées.
Si du calice amer il faut boire le fiel,
Croyez-nous, il prélude aux délices du ciel.
Le feu va s'allumer pour votre délivrance,
Car il donne la vie, il ôte la souffrance
Au cœur purifié dans l'éternel amour. »
Et Jeanne répondoit : « Qu'il vienne ce beau jour!

Et sans rien retrancher aux ardeurs du supplice,
Que Dieu daigne agréer un entier sacrifice!
— « Aux pleurs de la nature obéissez d'abord!
Le Sauveur a subi les terreurs de la mort.
Mais des martyrs lui-même il réjouit les âmes;
Et leur ciel a souvent commencé dans les flammes. »

Deux jours déjà passés, le prélat et l'Anglais
Visitent Jeanne d'Arc à la tour du palais;
Et pour grossir encor la liste de ses crimes,
Ils lui font répéter ses visions sublimes.
Puis, au lieu des habits de la fille des champs,
Près d'elle ils n'ont laissé que l'armure des camps :
Elle s'en revêt donc, innocente captive!
Et le provocateur de cette récidive,
Son juge l'a promise au glaive séculier.
Elle est à ses genoux... Quoi! pour le supplier?..
Oui! mais ne craignez rien des pleurs de l'héroïne!
Elle obtient le trésor de la manne divine.
Sommièvre cette fois se laisse enfin toucher
Et permet que son Dieu la conduise au bûcher.
Aux portes de la tour, soudain la ville entière
Accourt précipitée au bruit de la prière.
Warvick s'en est ému! mais en vain l'Étranger,
De ce pieux concours prétextant le danger,
Voudroit bannir la pompe et les cérémonies :
Le Saint des Saints s'avance au chant des litanies ;
Et du frère prêcheur la publique oraison
Fait retentir au loin l'écho de la prison.
Au dehors, au dedans, la foule agenouillée
Laisse couler les pleurs dont sa face est mouillée;
La pitié généreuse attendrit tous les cœurs;

Nul signe n'est resté des sourires moqueurs;
Le psaume a remplacé les clameurs du blasphème;
L'Anglais dans sa stupeur tombe à genoux lui-même,
Et Jeanne d'Arc reçoit, dans le fond du cachot,
Le Dieu qui doit ouvrir son ciel sur l'échafaud.

Cependant Asmodée et sa horde maudite
Révéloient à Satan leur désastre et leur fuite.
Au nom de Micaël le lugubre tyran
Pousse aussitôt des cris pareils à l'ouragan;
Et, comme la nuée où couve le tonnerre,
Son effroyable front s'est chargé de colère.
Puis il jette aux damnés le feu de ses regards
Pareils à mille éclairs armés de mille dards;
Et voici quels conseils sa fureur lui suggère :
« Nous sommes donc vaincus par une humble bergère!
Elle sera brûlée! et ses derniers soupirs
Seront tous à Dieu seul, comme ceux des martyrs!..
Et l'immense brasier de l'éternelle flamme
N'a pas une étincelle à lancer dans cette âme!..
Et le bûcher d'une heure à son cœur virginal
D'une gloire sans fin sera le piédestal!
« O rage!.. un autre espoir sourit à ma vengeance!..
Il se rencontrera dans la mortelle engeance
Une voix de poëte où nos impurs concerts
Sauront trouver, peut-être, un écho des enfers!
Qu'il chante Jeanne d'Arc! choisissons un génie
Où la corruption soit sœur de l'harmonie;
Qu'il excelle à mêler l'ambroisie et le fiel,
La fange de la terre et les rayons du ciel;
Qu'il immole à la fois, sous les traits du cynisme,
L'honneur et la vertu, la gloire et l'héroïsme!

Pour ce choix attendons des siècles s'il le faut,
Et nous serons vengés d'un sublime échafaud. »

Tandis que Lucifer exhale sa furie,
Jeanne d'Arc dans les bras de la Vierge Marie
Obtient avec le pain de l'Ange et des élus
L'espoir de s'endormir sur la croix de Jésus.
Elle va courageuse à sa dernière gloire.
Pour elle un char de mort est un char de victoire.
Mais ses larmes soudain et ses cris déchirans
De la foule assemblée ont ému tous les rangs.
Oui, l'héroïne tremble ! oui, l'héroïne pleure !
Un Dieu pleuroit aussi près de la dernière heure...
Oui, la fille des champs, si loin de son hameau,
A le droit de frémir à l'aspect du bourreau.
Cette plainte sortoit du fond de ses entrailles :
« Faut-il donc, ô Rouen ! mourir dans tes murailles ? »
Celle qui sur la brèche, aux remparts d'Orléans,
Avec son bras de femme a brisé des géans,
Cœurs d'hommes, permettez, permettez qu'elle crie,
Et mêlons à sa voix la voix de la patrie.
L'œil qui des Saints du ciel contemploit la vertu,
Sans reproche et sans peur peut bien être abattu
En face du supplice allumé par la haine.
Là, Winchestre, tout fier de la pourpre romaine,
Là, les flots d'ennemis qu'elle a souvent défaits,
Là, son coupable juge et de lâches Français,
Tous, sinistres témoins de la fin du long drame,
Tous, ils veulent savoir comment meurt une femme...
Eh bien ! elle a pleuré, cette femme ! et leurs yeux
Ont compris que ses pleurs étoient contagieux,
Car du sang innocent le pouvoir se révèle !..

Et cette foule immense a donc pleuré comme elle;

En face du bûcher un nouvel orateur,
S'attachant à l'espoir du prévaricateur,
Avec lui vient ouvrir la séance dernière
Et livrer Jeanne d'Arc à la main séculière.
Le feu va s'allumer. Eh quoi! sans autre arrêt?..
Et qu'en est-il besoin? le supplice est tout prêt!
Quoi! pour dicter la mort nul magistrat laïque!
Il se peut qu'on arrive au dénoûment tragique,
Sans que la main à qui le glaive est confié
Pour appliquer la peine, ait rien vérifié!
Oui, la terre aujourd'hui l'aura vu, ce spectacle
Où le bourreau fait seul l'office de l'oracle
Et l'office du juge!.. Un moment!.. arrêtez!..
Silence!.. Le prélat parle encore... écoutez!

« Condamnée, et deux fois, par la loi de l'Église,
Voici qu'au bras vengeur cette fille est remise!
Mais pour elle j'espère, en ces derniers instans,
Une heureuse clémence; il en est encor tems,
Si d'un vrai repentir précédée et suivie
La prison rigoureuse enfin purge sa vie.
« Jeanne, puissiez-vous donc, dans un saint abandon,
En présence du peuple implorer ce pardon!..
Et pour vous octroyer toute miséricorde,
Daigne le ciel bénir l'heure qu'il vous accorde! »

A qui donc, voix perfide! à qui donc parlez-vous?
Non, ce n'est point à Dieu: Jeanne est à ses genoux,
Elle adore, elle prie; et, dans ce moment même,
Elle appelle sur vous la lumière suprême.
Non! ce n'est point non plus au juge séculier:

Il est absent, et nul ne peut le supplier.
Non ! ce n'est point au peuple : il pleure, il bénit Jeanne ;
Il accuse, il maudit quiconque la condamne ;
Et sans cette forêt de glaives et de dards
Qui comprime sa force ici de toutes parts,
Son bras auroit déjà délivré l'héroïne :
Mais il attend l'éclair de la gloire divine.
Ce n'est pas même vous que vous interrogez,
Ni Jeanne ! Vos conseils seroient-ils donc changés ?
Quelques heures à peine ont fui devant l'aurore
Où son cœur a reçu la manne qu'elle adore ;
Elle reste attachée à ces sacrés liens,
Et l'Église la compte ainsi parmi les siens.
L'iniquité s'est donc elle-même trahie !

Mais Jeanne va parler : sa prière est finie ;
Ou plutôt, dans les pleurs des suprêmes adieux
Elle est recommencée et monte vers les cieux.
« Quand le pain des élus m'ouvre tout son mystère,
Je n'ai rien à pleurer des choses de la terre.
Ah ! soyez donc bénis, Anges, Saintes et Saints,
Qui m'avez du Seigneur révélé les desseins !
Je l'aime ; mais de Lui la grâce que j'implore
C'est, au dernier soupir, de l'aimer plus encore,
Et soudain de passer, en ce bienheureux jour,
Du feu qui tue au feu de l'éternel amour !
« Pardon, mon Dieu, pardon de toutes mes offenses !
« Et vous, Français, Anglais, et vous foules immenses,
Ou que je vois ici, ou que je vis ailleurs,
Pardon !... Et vous, prélat, oui vous par qui je meurs,
Pardon aussi ! pardon de ce que j'ai pu dire,
De l'heure du procès à l'heure du martyre,

Et qui plus d'une fois vous aura contristé !
Mais c'est le grand devoir de l'humble charité
De vous redire encore : Ah ! pensez à votre âme !...
« Je vais prier pour vous au milieu de la flamme,
Pour ceux qui m'ont livrée, et pour mes ennemis :
Dans le mal qu'ils m'ont fait que tout leur soit remis !
« En face du bûcher, j'ai crié tout à l'heure.
Moins foible maintenant, c'est pour eux que je pleure.
Moi, je vais m'endormir sur la croix de mon Dieu.
« Adieu, parens, amis, mon roi, ma France, adieu ! »

Les cris et les sanglots s'échappant des poitrines
Dans le peuple accueilloient ces paroles divines.
Mais l'Anglais s'en irrite, et de l'exécuteur
La soldatesque impie accuse la lenteur :
« Quoi ! sommes-nous venus nombreux et sous les armes
Pour ouïr des sermons et voir couler des larmes ?
Voudrois-tu donc ici nous garder jusqu'au soir ?
Faudra-t-il y dormir ?... bourreau, fais ton devoir ! »

Alors sur le bûcher Jeanne d'Arc est montée.

D'un ignoble bandeau sa tête tourmentée
Des crimes qu'on lui fait déroule l'écriteau.
Elle est ainsi liée à l'infâme poteau !

Entre les régions du ciel et de la terre,
La victime debout va juger l'Angleterre...
Oh ! non, elle pardonne ; et sa pieuse voix
Du divin Rédempteur a demandé la croix.
Frère Martin l'apporte, et Jeanne dit encore :
« Tenez-la jusqu'au tems où le feu me dévore. »
Et la vierge y fixant ses regards affermis
Imploroit le Dieu bon, pour tous ses ennemis :

« Albion ! Albion ! au nom de mon calvaire,
Ah ! que pour toi le ciel ne soit point trop sévère !
Puisses-tu sur moi seule exercer ta fureur
Et résister un jour aux torrens de l'erreur ! »

Bientôt mille Français quittant l'affreuse enceinte,
S'écrioient : « O malheur ! ô malheur !.. elle est sainte ! »
Eux-mêmes, les Anglais s'enfuyant éperdus,
Disoient : « Elle est sauvée ! et nous sommes perdus !
Et voilà pour longtems des pleurs inconsolables...
Pardonnez-nous, grand Dieu ! tous nous sommes coupables !

L'un d'eux qui, dans sa haine, avoit fait le serment
D'ajouter au foyer un nouvel aliment,
A peine y déposoit son infâme ramée,
Et tout à coup il voit dans la nue enflammée
Le nom des Bienheureux priés par l'humble enfant,
L'auréole de gloire à son front triomphant,
Et de l'Esprit divin l'oiseau vivant symbole
Tout prêt à convoyer une âme qui s'envole.
Et le voilà qui tombe aussitôt à genoux,
Disant dans ses transports : « Sainte ! priez pour nous ! »
Cette voix a donné le signal de la fuite. .
Tout le peuple aux autels soudain se précipite.

Et la flamme à grand bruit s'élançoit du bûcher.

« Frère Martin ! gardez de vous tant approcher !
Le feu vous atteindroit ! » lui disoit la victime.
« Je verrai mieux la croix de loin. »
Fille sublime !

Mais, silence à nos cœurs ! et recueillons du sien
La prière léguée à l'univers chrétien :

« Divine croix ! je te contemple...
Du salut auguste étendard,
Élève au ciel, à ton exemple,
Élève mon dernier regard.

. . . .
. . . .

« Flamme sainte, flamme bénie,
Ah ! ne t'éloigne plus de moi !
J'entrevois la gloire infinie ;
J'y monte, j'y monte par toi.

. . . .
. . . .

« O mort sacrée! ô doux mystère !
Souffrir pour Dieu n'est pas souffrir...
J'aurois trop langui sur la terre
Du regret de ne pas mourir ! »

Ainsi s'accomplissoient les oracles célestes.
De la vierge des camps l'Anglais attend les restes,
Ou pour en disperser la cendre dans les airs,
Ou pour dire à la Seine : emporte-les aux mers !
Il a peur que la foi, dans ses ardeurs publiques,
Ne vienne interroger les augustes reliques
Et n'y fasse éclater ces prodiges nombreux
Où déjà le corps saint révèle un Bienheureux !

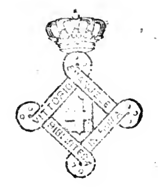
Jeanne est près d'expirer. « Je ne vois plus la tombe,
Mais je sens à mon cœur l'aile de la colombe,
Et je m'envole au sein de l'amour éternel ! »

Près d'elle apparoissoient l'Archange Micaël,

Les Anges, les élus, précédés des deux Saintes
Dont elle reconnoît les fidèles étreintes.
Elle revoit Marie! et la Reine des cieux
Vient poser sur son cœur un signe glorieux.

Dans les bras de Jésus Jeanne remet son âme.

Son bûcher resplendit comme un autel de flamme;
De ses derniers soupirs, dans les ardeurs du feu,
Un cri s'élève encore... écoutez : « Gloire à Dieu ! »



NOTES.

CHANT PREMIER.

Page 4. — *Si j'ai le sang des rois.* — Charles VII (fils d'Isabeau !) doutoit de sa légitimité.

Page 6.—*A l'angle verdoyant des bois de Domremy.*—Cette version se concilie avec celle qui place la première apparition près de la chapelle de Bermont et avec celle qui la place dans le jardin du père de Jeanne. C'est, de part et d'autre, entre la Meuse et les bois de Domremy.

Page 7.—*Ce honteux contrat.*—Par le traité de Troyes, Charles VI en démence transmettoit sa couronne à Henri V, roi d'Angleterre, qui devenoit l'époux de Catherine de France, sœur du Dauphin déshérité.

Page 8.—*Et l'huile sainte coule au front de l'enfant-roi.* — L'anachronisme fait ressortir davantage encore la vraie doctrine du sacre.

Page 12.—*O pasteur d'Israël, écoute !*—Ps. LXXIX.—Souvent cette prière a semblé faite pour la France.

Page 17 —*Catherine la suit*, etc.—Voy. *infrà*. Note de la page 166.

CHANT II.

Page 21. — *La fête du Mai*, ou *Fête des Fontaines.* — Les détails sont presque tous historiques. V. Hist. de Jeanne d'Arc, par M. Le Brun des Charmettes, Tome Ier, liv. Ier, page 269.

Page 25. — *De l'Eternel publiez les louanges.* — Ps. CXLVIII. — Jeanne d'Arc chantoit des cantiques aux fêtes du village.

Page 30.—*Philippe de Bourgogne*, fils de *Jean-sans-Peur* assassiné sur le pont de Montereau.

Page 36.—*L'arbre des fées.*—Cette description, comme celle de la fête des fontaines, est puisée aussi dans l'histoire. V. M. Le Brun des Charmettes. *Loc. cit.*

CHANT III.

Page 43.—*Sitôt qu'un roi doué du cynisme infernal...*—Les mœurs de Luther, d'Henri VIII, et des grands fauteurs de l'hérésie moderne, n'ont jamais permis la bonne foi dans leurs disciples clairvoyans.

Page 45. — *Il y reste enchaîné.* — Apocal. XX. 2. — « Et il doit être « déchaîné pour un peu de temps. » *Ibid.* 3.

Page 54.—*Ils viennent à l'envi* (les petits oiseaux) *comme lui faire fête.* V. M. Le Brun des Charmettes. *Loc. cit.*

CHANT IV.

Page 59. — *Micaël lui disoit*, etc.—Dans les *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, par M. de Laverdy, où les déclarations de Jeanne d'Arc sont rapportées au long, elle dit : «Vous « me demandez comment je ferois pour ne pas me tromper si un « démon se présentoit à moi sous l'apparence de saint Michel? Je « réponds : qu'après les preuves que j'ai eues, je distinguerois ai-« sément si c'est saint Michel, ou si c'en est un autre. Il ne m'a « jamais rien dit que de bon; *il m'a bien instruite, et je crois à ses « faits et à ses discours, ainsi qu'à ceux des deux Saintes, aussi fer-« mement que je crois que Jésus-Christ a souffert pour nous rache-« ter.* »

Page 69. — *La pierre c'est son Christ.* Petra autem erat Christus. Paul. 1. *Cor.* X-4.

CHANT V.

Page 83.—*Et partout le cœur vierge accompagne l'Agneau...* Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. Apoc. XIV.-4.

Page 93.—*Vient dormir le sommeil de la fleur solitaire.* Ce réduit ressemble à une petite serre souterraine; et, en la voyant, on est amené à cette comparaison de la *fleur solitaire.*

CHANT VI.

Page 98.—*Vont le brûler aussi.*—L'incendie volontaire du Portereau et des faubourgs d'Orléans est raconté dans le *Journal du Siége.*

Page 105. — *Entroient dans Orléans.*—La fiction est d'autant plus permise ici qu'elle s'explique aussitôt dans les paroles de Dunois et de Gaucourt.

Page 107.— *Le roi se réjouit, grand Dieu...* — Ps. XX.

CHANT VII.

Page 124. — *Dans les douteux assauts du siége d'Orléans, deux moyens sont ouverts*, etc.— Il n'y a rien d'inventé, quant au fond même de cette délibération ; elle est consignée dans l'histoire.

Page 129.— *La jeune Bella.*—Cette jeune femme, nommée *Belle* de son nom de famille, fut, en effet, la première victime.

Moulins aériens, etc. Douze moulins à vent tombèrent foudroyés par la mitraille.

Page 130.—*Frères d'armes, ici reconnoissez vos sœurs !*—L'héroïsme des Orléanaises n'est pas une exagération poétique; loin de là, nous craignons d'en avoir moins dit que les historiens.

Page 132.—*Dans l'intuition des ardeurs prophétiques.*—Ce don de prophétie est attesté, surtout dans les détails du désastre de Rouvroy, comme on le verra au XIIe chant, page 226.

CHANT VIII.

Page 136. — *Du fond de l'abîme*, etc. — Ps. CXXIX.

Page 141.—*Henri V avoit eu le terme d'une année.* — « Un ermite étoit venu trouver Henri sous les murs de Dreux, et l'avoit menacé du jugement de Dieu s'il persistoit dans ses injustes prétentions. Henri le renvoya sans daigner lui répondre. Henri mourut dans l'année. » (M. Le Brun des Charmettes. Tome 1, page 78.)

Page 144. — *Seigneur, venez ici, contemplez votre ville; elle est à vous.*—Ces paroles sont rapportées par Jean Chartier, *Hist. de Charles VII.*— L. des Charmettes, citant le *Journal du Siége*, Monstrelet et Jean Chartier, présente ainsi le fait : « Tout à coup un boulet de pierre, parti de la ville ou du boulevart du Pont, d'autres disent de la tour Notre-Dame, vint frapper l'un des côtés de la fenêtre où étoit le comte, qui, au bruit du coup, se rejeta vivement en arrière, lui emporta un œil et la moitié du visage, et étendit sans vie un gentilhomme qui se trouvoit derrière lui. Quelques-uns croient que ce n'est pas du boulet même, mais des éclats du mur que le général fut atteint. Il tomba tout sanglant aux pieds de Glacidas. Transporté dans un lieu moins exposé, il manda près de lui les principaux chefs de l'armée, » etc. *Ibid.* page 131 et 132.

CHANT IX.

Page 156.—*Le nouvel incendie*, etc.— C'est dans l'histoire du siége que nous avons pris l'indication des églises et chapelles incendiées; nous en nommons dix-huit, sans compter, par exemple, Saint-Mathurin, Saint-Luc, Saint-Ladre, les Jacobins, les Cordeliers, etc., etc. Quant aux maisons abandonnées au feu dans tous les faubourgs d'Orléans, elles ont dû être innombrables.

Page 162. — *Si de verser le sang vous dispensez mon bras*, etc.— L'horreur qu'avoit Jeanne d'Arc de voir couler le sang résulte de documens nombreux.

Page 166. — *Catherine*, etc.—Alban Butler, traduit par Godescar, parle ainsi de la Sainte : « On lit dans le Ménologe de l'empereur Basile, que sainte Catherine étoit du sang royal, qu'elle avoit de rares connoissances; qu'elle confondit une assemblée de philosophes païens avec lesquels Maximin l'obligea de disputer; que ces philosophes se convertirent, et que, persistant dans la profession du christianisme, ils furent brûlés tous ensemble. »

CHANT X.

Page 177. — ...*C'est Estellin.*—L'épisode d'Estellin se rattache à presque toute la suite du poëme, et il est fondé sur la notion historique du vœu de virginité de Jeanne d'Arc.

Page 178.—*Combien de fois le sang a coulé*, etc.—Jeanne d'Arc dit : « avoir vu plusieurs fois les enfants de Domremy revenir de ces « combats ; quelques-uns étoient tout couverts de sang et grave- « ment blessés, » etc... (Interrogatoire du 24 février 1430.) »

Page 184.—*Et fit le nom de Micaël.*—Il est composé de trois mots hébreux : *qui* (est) *comme Dieu ?*

Page 189. — *Le front de Jean-sans-Peur.*—On sait trop quelles avoient été les relations d'Isabeau avec ce prince de funeste mémoire.

CHANT XI.

Page 195.—*Mais des préceptes saints après mille ans lassée.*—Depuis environ le quatrième siècle de l'ère chrétienne.

Page 205. — *Ils arrêtent leurs yeux sur le mont Julian.* — Julien l'Apostat avoit établi un camp sur cette montagne, qui a pris son nom. Il fut le persécuteur des chrétiens de la même contrée où saint Alophe et des sœurs ont souffert le martyre.

Page 206. — *Les honteux souvenirs de la Gaule idolâtre.*—Voilà le vrai de l'histoire druidique, en regard des utopies de M. Henri Martin. V. l'introduction, page XIX.

CHANT XII.

Page 214. — *Je ne servirai point l'homme né de la femme.* — Commentaire de cette parole impie : *non serviam.* JÉRÉM. II-20.

Page 216. — *Une royale main vous ouvrira l'asile*, etc.—Fondation de l'auguste fille de Louis XVI.

Page 217.—*Dans les ténèbres donc*, etc.—Le *Journal du Siége* signale surtout les assauts nocturnes des 2 et 4 janvier 1428.

Page 220. — *Vieillis dans la vertu.*—La devise en latin, *in virtute senesce*, donne à l'oreille par un jeu de mots le nom de *Senecey.*

Page 225.—*Quand le Brabant avoit son Hélène et sa guerre.*—Jacqueline de Hainaut avoit été enlevée par le duc de Glocestre au duc de Brabant.

Page 226.—*Aux plaines de Rouvroy.*—C'est le combat si fatalement célèbre sous le nom de *Journée des harengs.* La *Chronique* du siége d'Orléans en parle ainsi : « Cestuy propre jour aussi sceut Jehanne « la Pucelle, par grâce divine, ceste desconfiture et dit à messire « Robert de Baudricourt... » etc.

CHANT XIII

Page 232. — *Et lui fait son chemin.*—Expression de Jeanne elle-même : *les voix me faisoient mon chemin.*

Page 235.—*Trembleroit d'engager Estellin sous la haire* —Tous les conseils du saint abbé de Clairvaux, les seuls que l'orthodoxie puisse admettre, font justice de cette fausse donnée d'une œuvre célèbre, où le grand poëte ne craint pas de supposer la violence morale ou plutôt le délire qui ordonne un prêtre sans vocation.

Page 240.—*Chante ton Dieu, mon âme !* Ps. CXLV.

Page 247. — *Elle entre dans l'église où Saint Vorle et Gontran.*—A Marcenay, près de Châtillon-sur-Seine. — Dans cette ville, au bas d'un vieux tableau de l'église de Saint-Vorle, où le miracle de la légende est représenté, on lit ces quatre vers en caractères gothiques :

« Gontran oyant le bruit que la vie admirable
« De Saint Vorle semoit partout, il print dessein,
« Pour se donner l'honneur d'un bien si favorable,
« D'ouïr à Marcenay la messe de ce Saint. »

CHANT XIV.

Page 250. — *Dans l'antique abbaye,* etc.—Cette abbaye de Saint-Germain-d'Auxerre renferme sous ses cryptes les tombeaux d'environ vingt évêques canonisés, et d'innombrables saints et martyrs. En visitant ce *sépulcre admirable,* on est saisi tout à la fois et d'un pieux transport devant de tels souvenirs et d'une profonde tristesse de les voir si peu honorés aujourd'hui.

Page 252.—*Et chacun de son arbre est devenu l'image.*— Le récit de ce prodige est passé de la bouche de Pierre de Versailles, évêque de Meaux, dans celle de frère Séguin, doyen de la faculté de théologie en l'université de Poitiers, qui en a déposé dans l'enquête de révision. Les hommes d'armes racontèrent eux-mêmes qu'ils étoient *en embuscade pour prendre ladite Jeanne et la dévaliser, ainsi que sa compagnie ; mais que, comme ils se mettoient en devoir d'exécuter ce dessein, ils ne se purent mouvoir du lieu où ils étoient; et ainsi passa ladite Jeanne avec sa compagnie sans obstacle.*

CHANT XV.

Page 267.—*Jette l'obscénité d'un outrage infernal.*—«Jeanne d'Arc l'entendit, et retournant la tête : « Ha! en nom Dieu! tu le renyes, dit-elle, et se es si prest de ta mort! «—Environ une heure après, cet homme tomba dans l'eau et s'y noya. (Déposition de frère Jean Pasquerel.)

Page 271. — *La prière qu'il fit dans un soudain remord, seul devant Dieu.*—Un historien contemporain de Jeanne d'Arc, N. Sala, raconte cette révélation comme la tenant de messire Guillaume Gouffier, seigneur de Boisi, l'un des confidens de Charles VII, *au moment où il estoit entre ses ennemis enclos de tous côtés :* « Le roy « en ceste extrême pensée, entre ung matin en son oratoire tout « seul; et là, il fait une prière à N. S. dedans son cueur, sans pro- « nonciation de paroles, où il lui requéroit dévotement que si « ainsi estoit qu'il fût vrai hoir descendu de la noble maison de

« France, et que justement le royaulme luy deust appartenir, qu'il « lui pleust le lui garder et deffendre, » etc. Or, c'est cette prière que Jeanne d'Arc rapporta au roi pour lui prouver la réalité de sa mission divine. *Exemples de hardiesse de plusieurs roys et empereurs.*— V. aussi Le Brun des Charmettes. Tome 1, page 383 et suiv.

CHANT XVI.

Page 286.—*On entendra d'abord le promoteur Ilveyre* —Nous avons réuni sous le pseudonyme d'un personnage idéal, tous les traits qui, dans la vérité, appartiennent à divers orateurs de l'assemblée de Poitiers; et cela, pour donner tout à la fois plus de vie et plus d'unité à l'action dramatique, sans courir le risque de stygmatiser des hommes dont l'intention a pu être bonne, mais que la prévention égaroit. Le reste est presque entièrement historique, surtout l'interrogatoire, les questions et les réponses.

Page 287.—*Esprit créateur!* Hymne *Veni Creator Spiritus.*

Page 298.—*Son livre en dit plus que les vôtres.* — « Quand les docteurs commis par le roi pour l'interroger, lui faisoient de savantes citations et appeloient à leur secours tous les auteurs sacrés pour prouver qu'*on ne la devoit pas croire*, Jeanne les écoutoit paisiblement et se contentoit de répondre lorsqu'ils avoient fini : *Il y a ès livres de Messire plus que ès vôtres.*» (Le Brun des Charmettes, Tome I, page 403.)

CHANT XVII.

Page 303.—*L'oriflamme*, etc.—Cette bannière étant renouvelée de siècle en siècle, sa forme fut plusieurs fois modifiée. Aussi Jeanne d'Arc a déclaré que les saintes lui en avoient montré le modèle.

Page 305.—*Voici le fer sacré*, etc.—Tous ces détails sont consignés dans des documents authentiques.

Page 306. — *C'est sa mère et son plus jeune frère.*—Le voyage à Chinon d'Isabelle Romée et du plus jeune frère de Jeanne est historique, comme celui des députés d'Orléans. Mais celui de Richemont n'est que vraisemblable.

Page 313. — *Soudain tout Orléans crie à la trahison.*—Le fait est rapporté dans le *Journal du Siége.*

Page 315.—*La reine de la Loire.*— La ville d'Orléans étoit souvent ainsi désignée.

CHANT XVIII.

Page 322.—*A l'heure d'une trêve*, etc.. ou *heure de sûreté.*—Il est clair ici que la violation de cette heure réservée étoit imputable d'abord aux assiégeans.

Page 325. — ...*Le malheur des plus malheureux rois.* — Henri VI périt assassiné en 1471.

Page 328. — *Jean le Lorrain.*—Nous n'en disons rien de plus que n'en dit l'Histoire, ainsi que de sa fameuse bombarde.

Page 337. — *Ce contraste.* — On l'a déjà dit quelque part : Jeanne d'Arc au quinzième siècle résume la gloire de son sexe, comme Isabeau la honte.

CHANT XIX.

Page 344.—*Et parfums de printemps.*—La petite armée se mettoit en marche à la fin du mois d'avril, et la délivrance d'Orléans étoit consommée le 8 mai 1429.

Page 346. — *Et le vent va changer...*—Cette prédiction de Jeanne est attestée dans les dépositions de Dunois et de Gaucourt.

Page 347. — *La vierge triomphoit sans avoir combattu.*—L'entrée de Jeanne d'Arc, presque seule avec son frère Pierrelo d'Arc et avec Dunois, est toute merveilleuse. La terreur des Anglais n'est pas moins étonnante.

CHANT XX.

Pages 357 à 362. — Tous les détails relatifs à l'audace de Jeanne d'Arc, comme à la peur des assiégeans, sont puisés dans les relations authentiques. Il en est de même des invectives de Glacidas et de ses soldats.

Pages 364 à 367. — Rien de mieux attesté encore que ce réveil miraculeux de Jeanne, et que son inspiration pour courir seule là où couloit le *sang de France*. « Et elle alla aussi droict comme si elle « eust bien sceu le chemin auparavant, et toutefois oncques n'y « avoit-elle entré. » V. Lebrun des Charmettes. Tome II, pages 57 et 58.

Page 369. — *Mais Glacidas revient ; et les voilà défaits !* — La retraite des Français agissant en dehors des ordres de Jeanne, leur sembloit commandée par la prudence. Sauf cette vraie version modifiée, tout le reste est historique, quant aux faits d'armes, et quant à tout ce qui concerne l'héroïne. Le *Journal du Siége* mentionne les apparitions miraculeuses.

CHANT XXI.

Page 377. — ...*Courage ! avant le soir*, etc. — Cette prédiction est consignée dans les dépositions de nombreux témoins.

Page 378. — ...*Et par ses mains ôtée, la flèche fume encor*, etc.—Le trait ou *vireton* ressortoit derrière le cou de près d'un demi-pied, (Déposition du comte de Dunois.)

Page 379.—*Tout est à nous!* etc.—« Tout est vostre! et y entrez! » *(Journal du Siége)*. Voici ce que rapporte en outre un chroniqueur contemporain, cité par Le Brun des Charmettes : « Si nous dirent « et affirmèrent des plus grands capitaines des Françoys que, après « que la dicte Jehanne eût prononcé les paroles dessus dictes, « ils montèrent contremont le boulevart aussi aysement comme « par ung degré; et ne sçavoient considérer comment il se pou- « voit faire ainsi, sinon par ouvrage comme divin et tout extraor- « dinaire... »

Soudain le pont s'écroule.—« Là périrent Glacidas, moult renom- « mé en faits d'armes, le seigneur de Pommiers *(ou Pomus)*, le « bailli de Mente, et plusieurs aultres chevaliers bannerets et no- « bles d'Angleterre *(Journal du Siège)*..... et aussi fust miracle de « Notre Seigneur à la requeste de Sainct Aignan et Sainct Euverte, « jadis évesques et patrons d'Orléans, etc. » *(Ibid.)*

Page 381.—*Et devant moi de sa lumière, son Ange a porté le flambeau.*—Non-seulement l'assistance de saint Michel est attestée par l'héroïne; mais les pieux historiens font cette remarque sur la date du 8 mai, jour de la délivrance d'Orléans : C'est le 8 mai que l'Eglise célèbre l'apparition de saint Michel sur le mont Gargan ; c'est le 8 mai que Rome chrétienne fut délivrée des barbares; et c'est le 8 mai que l'Archange est apparu pour la première fois à Jeanne d'Arc. — V. Le Brun des Charmettes. Tome I, page 123.

Page 390 à 392. — Tout le discours de l'archevêque consécrateur est une traduction presque textuelle du *Pontifical;* et la description du sacre en est pareillement tirée.

Page 389. — *Saluons ce Jubé.* — Il fut démoli en 1793 !

CHANT XXII.

Page 398.—*S'arma du souvenir d'une sainte Appoline.*—Cette sainte, pour échapper au péril dont on menaçoit sa vertu, se précipita elle-même dans les flammes auxquelles elle étoit destinée.

Page 399.—*Le juge l'interroge.*—Presque tous les interrogatoires sont extraits des procès-verbaux des débats. A peine nous sommes-nous permis quelque extension, réclamée soit pour l'intelligence historique, soit pour la cause royale, base sacrée de ce grand drame.

Page 402.—*Les efforts dont Satan nous suggéra l'idée* —Les indignes traitements subis par Jeanne, dans la prison, étoient portés à un tel point, qu'un jour elle y fut traînée par les cheveux. Mais elle échappa toujours et par son énergie et comme par miracle, aux derniers excès.

Page 406.—*Mutilé, dispersé par les vents de l'orage*, etc.—La première édition de Jeanne d'Arc a été publiée en décembre 1843, plus de quatre ans avant les événements de 1848.

Page 414.—*Jeanne, Dieu vous entend*, etc.—Cet assesseur (Jean de La Fontaine), après avoir montré tant de rigueur contre Jeanne, finissoit par lui rendre justice.

CHANT XXIII.

Pages 416 à 425.—On a beaucoup trop accusé Charles VII d'avoir abandonné Jeanne d'Arc, qui a pris soin de lui préparer elle-même une apologie. Il faut y ajouter la tentative de Xaintrailles concertée avec le roi, ainsi que les autres explications appuyées sur des faits historiques.

Page 424.—*C'est Gabriel.*—Ainsi, Gabriel, l'Ange de la force dans

les âmes, arrivé auprès de Jeanne victime, comme Micaël, l'Ange des saintes batailles, étoit arrivé auprès de Jeanne guerrière. Nous n'inventons rien. Le merveilleux est encore ici dans l'histoire même.

Page 426. — *Et toi, ma douce Haumette!* La jeune Haumette était l'amie d'enfance de Jeanne d'Arc.

Page 428. — *Devra rester fidèle.* — La France chrétienne a su refouler loin d'elle le protestantisme naissant; elle saura, il faut l'espérer, se débarrasser mieux encore des derniers rêves du protestantisme agonisant.

CHANT XXIV.

Page 436. — *Ils sont de l'espérance orphelins éternels.*—De l'espérance du bonheur suprême, de la vue de Dieu. Mais la foi de l'Eglise se résume, en ce point, à dire que l'état des enfans morts sans baptême est tel qu'il leur vaut mieux d'être nés que de n'avoir jamais existé.

Page 437.—*Et l'infini bonheur semble comme entr'ouvert* — Non-seulement la délivrance des âmes souffrantes, au terme voulu par la justice et la miséricorde, peut s'obtenir par la prière et par les saintes œuvres unies au divin sacrifice; mais, même avant cette pleine délivrance, la mitigation des peines et aussi les prémices des joies célestes peuvent être implorés et accordés par les mérites de Jésus-Christ, et les mérites surabondants des saints.

Page 436.—*Où dans Bâle l'Eglise est encore troublée.*—Cette crise a déjà été expliquée dans le XXIe chant, page 386.

Page 443. — *Elle a faussement dit,* etc.—Les douze articles sont l'exact résumé de l'accusation, ainsi divisée en douze chefs. C'est presque une traduction littérale.

Page 445.—*Deux actes différents,* etc.—Indépendamment de tous les faits qui dénoncent la fraude, Jean Massieu a déclaré, dans l'enquête de révision, en termes textuels sur la cédule de prétendue rétractation signée d'une croix par Jeanne d'Arc, ce qui suit: « Il sait certainement *(scit firmitèr)* que ce n'étoit point celle de « laquelle il est fait mention dans le procès-verbal, car une autre « que celle qui est insérée au procès lut le déposant et signa ladite « Jeanne. »

Page. 450 —*Quand le pain des élus,* etc.— Cette prière de Jeanne d'Arc est consignée dans les documents authentiques du procès. Nous l'avons fidèlement traduite et presque dans les mêmes termes.

Page 451 — *Faudra-t-il y dormir?* etc.—La vraie version seroit: *Nous feras-tu dîner ici?* On voit que si l'expression est modifiée, le fond est le même; il en est ainsi du reste; et tous les principaux faits relatifs au supplice de Jeanne d'Arc sont d'une égale exactitude, notamment le fait de l'Anglais qui, dans sa haine, vient alimenter la flamme, et qui s'enfuit dans la prière.

Page 452.—*Le feu vous atteindroit.*—Cette attention au danger de

Frère Martin l'Advenu met le comble à l'héroïsme du martyre où la charité éclate ainsi. L'antiquité chrétienne a-t-elle une plus belle page?

Page 452. — *L'oiseau vivant symbole.* — Le signe *de la colombe blanche sortant de la flamme, en* l'émission de l'esprit de Jeanne, a été déclaré par un Anglais repentant, à Isambard de la Pierre suivant la troisième déposition de ce dernier.

Page 453.—*Emporte-les aux mers!*—Dans la crainte de voir honorer les restes de la sainte victime, les Anglais les firent jeter à la Seine. Le feu n'avoit eu aucune prise sur le cœur resté intact : ils s'effrayoient d'y trouver eux-mêmes un signe miraculeux.

Page 454. — *Dans les bras de Jésus*, etc. — Dans sa première déposition, frère Isambard de la Pierre qui, comme frère Martin l'Advenu, ne l'avoit pas quittée un instant, dit : « ... Qu'elle étant dans la flambe, oncques ne cessa jusqu'en la fin de résonner, confesser à haulte voix le sainct nom de Jhesus, en implorant et invocant sans cesse l'ayde des Saincts et Sainctes du Paradis; et encore, qui plus est, en rendant son esprit et inclinant la teste, proféra le nom de Jhesus, en signe qu'elle étoit fervente en la foy de Dieu... » — Jean Massieu dit aussi, dans sa première déposition, que Jeanne d'Arc : « ... Eu continuant ses louanges et lamentacions dévotes envers Dieu et ses Saincts, dit le *derrain* mot, en trépassant, à haute voix, Jhésus! »

ERRATA :

Pag. 16. Vers les bois du Bermont, *lisez :* De Bermont
Pag. 31. Au pas de sa douleur, *lisez :* De la douleur.
» » Il fondé, *lisez :* Il a fondé.
Pag. 41. La lumière sans ombre, *lisez :* Et la pure lumière, etc.
» » Et comme il voit, etc., *lisez :* Ainsi qu'il voit, etc.
Pag. 84. Et même Tanneguy, *lisez :* Et jusqu'à Tanneguy.
Pag. 148. Oui, devant vous, seigneur, *lisez :* Oui, prince, devant vous, etc.
Pag. 148. Dans la tombe des morts, *lisez :* Dans le peuple des morts.
Pag. 163. A remener les cœurs, *lisez :* A ramener les cœurs.
Pag. 164. En de vivans tableaux, *lisez :* En splendides monceaux.
Pag. 175. Dieu s'est ému des cris, etc., *lisez ;* Des pleurs de la cité fidèle :
Déjà que de fléaux et que de sang sur elle !
Pag. 231. Dans le fond des déserts, *lisez :* Jusqu'au fond, etc.
Pag. 232. L'Anjou, *lisez :* L'Aujon.
Pag. 233. Elle a vu l'héroïne, *lisez :* Elle a deviné Jeanne.
Pag. 237. Le souffle où librement, *lisez :* Où saintement, etc.
Pag. 248. D'un amour, *lisez :* D'une amour.
Pag. 249. Du milieu, *lisez :* Au milieu.
Pag. 269. Un autre roi, *lisez :* Tout autre roi.
Pag. 343. Elle attend, etc., *lisez :* Elle a mis son espoir au bras, etc.
Pag. 399. Il invoque, etc. *lisez :* Il convoque,
Pag. 421 Tu nous suivras un jour, *lisez :* Tu nous suivras bientôt.

TABLE.





